

sanne compte d'autres établissements remarquables: une bibliothèque ne contenant, il est vrai, qu'environ 60,000 volumes, mais riche en imprimés et en manuscrits sur la Suisse; une académie, un lycée, quelques autres édifices publics, tels qu'hôpitaux, écoles, etc., le bel hôtel-de-ville bâti en 1454 sur la place de la Palud, etc.

Faisons maintenant, avec le secours d'un guide, quelques excursions à travers la ville et ses plus proches environs. De la porte St. Maire (St. Marius), nous descendons à l'endroit appelé Barre, et de là, par le tunnel dans les gracieuses vallées de la Louve et du Flon, à moins que nous ne préférions monter vers les belles maisons de campagne qui s'élèvent entre ces deux vallées, vers l'Hermitage, le Jardin avec une colonne provenant de l'Aventin et dédiée à l'empereur Titus, le Petit-Château, la Borde et Bellevaux, longtemps résidence de pieux moines et qui abrita jadis Charles-le-Téméraire. Ce prince, encore dans toute la fièvre que lui causait la blessure infligée à son orgueil, y séjourna pendant trois semaines, après la bataille de Granson où les paysans suisses avaient battu sa vaillante armée, composée de guerriers habitués à la victoire; il partit d'ici pour se rendre au champ de bataille, également malheureux pour lui de Morat.

Une autre promenade nous conduit à St. Laurent; au travers de ce quartier passent les routes qui vont à Orbe et à Yverdon. Il faut voir, à St. Laurent, l'église du saint Martyr de ce nom, église remarquable par sa façade, et le Refuge des aveugles. Ici s'échelonnent également, sur le sommet ou sur le penchant des éminences, de charmantes villas, jadis habitées par des personnages connus, la villa Beaulieu, par exemple, asile de Hecker après son éloignement de France, Beausoleil, où vécut Benjamin Constant, et Violette, l'habitation de Noverraz qui fut à St^e Helène chambellan de Napoléon I^{er}. De St. Laurent, au lieu de descendre par de mauvais chemins dans la vallée profonde du Flon, nous prenons pour nous rendre à St. François, c'est-à-dire dans le quartier le plus animé de Lausanne, le superbe aqueduc en pierre appelé Grand-Pont, avec ses rangées d'arcades l'une sur l'autre. Ce viaduc mérite assurément d'être vu, bien que depuis on en ait bâti de bien plus considérables. Elevé de 79 pieds au-dessus du fond de la vallée, et large de 33, il compte 582 pieds de longueur. Dans le quartier de St. François se trouvent: l'antique église, d'ailleurs peu remarquable, fondée en l'honneur de ce saint par le pape Félix V. et dans laquelle se tinrent, en 1449, les dernières séances du Concile de Bâle; la maison des Marchands, quelques maisons de Société et l'hôtel Gibbon, avec une vue magnifique. C'est dans

le petit jardin de cet hôtel, jardin situé derrière la salle à manger, que Gibbon écrivit en 1787, chez son ami Deyverdun, une partie de son Histoire romaine. Visitons enfin le Casino, la rue de la Burg, dont les habitants avaient, de toute origine jusqu'en 1798, siégé comme assesseurs dans tous les tribunaux qui avaient eu à juger des crimes punissables de mort, le théâtre de la place Caroline, le cimetière de Pierre Plan, riche en beaux monuments funèbres, la place-pont située sur les voûtes bâties au-dessus du Flon, et les nombreuses villas disséminées dans les faubourgs.

Peu de villes sont plus gracieusement situées et ont des promenades aussi nombreuses, aussi variées que Lausanne. Telle a été, sans doute, après l'importance de la ville, ses ressources scientifiques, les mœurs sociables et distinguées de ses habitants, la raison pour laquelle tant d'étrangers sont venus de tout temps, s'établir à Lausanne et dans les environs; voilà pourquoi des célébrités de toute espèce, des hommes comme Voltaire, lequel vécut ici de 1757 à 1760, comme Gibbon, Mercier, Byron, Necker, Raynal, Fox, Servan, Benjamin Constant et autres, ont fixé, pendant des années, leur résidence à Lausanne. De quelque côté que l'on se dirige, partout se présentent de nouvelles et charmantes perspectives; à chaque pas le tableau change et vous ménage des surprises, des échappées sur de jolies villas ou de pittoresques groupes de maisons, sur les vallées riantes qu'arrosent les deux ruisseaux, sur les hauteurs voisines, sur la ville, le château, la cathédrale, le lac avec ses eaux d'un bleu profond et ses belles rives. Une vue plus ravissante encore, plus intéressante que celle dont on jouit de la terrasse du Dôme et de la galerie du clocher, est celle que l'on a du Belvédère de Montbénon. Sur la route qui conduit à Genève, en longeant la rive gauche du Flon, est la place qui sert de théâtre à toutes les représentations et aux exercices militaires, mais surtout de promenade aux oisifs. Là se tint, en 1845, la grande Assemblée populaire qui renversa le gouvernement d'alors et obtint la révision de la Constitution. Quand le temps est beau, étrangers et indigènes s'y donnent volontiers rendez-vous; mais le 9 et le 10 août, jours anniversaires de la nouvelle constitution, presque tout Lausanne se porte à Montbénon. Une excursion que l'on préfère encore, c'est celle que conduit au Signal, où l'on peut arriver en 30 minutes. Le Signal est situé sur des élévations peu sensibles, entre les vallées du Louve et de la Flon.

En partant de St. Maire et remontant le faubourg de la Barre, notre chemin nous conduit par-devant les villas du Petit-Château et de l'Hermi-

tage, jusqu'à l'endroit où s'élève un petit temple. Ici se déroule une vue splendide. Là-bas, au pied de la hauteur, s'étend le chef-lieu du Canton. Ses maisons nombreuses se répandent le long des vallées ou remontent sur les collines; ici des groupes d'antiques édifices, muets narrateurs des siècles écoulés; là des maisons de campagne, chefs-d'œuvre de construction élégante, de superbes jardins; plus loin une antique église qui dresse vers le Ciel les flèches de ses clochers; sur la masse principale des édifices s'élèvent l'imposante cathédrale et le vieux château, avec les maisons avoisinantes qui forment la Cité. Quand l'œil s'est rassasié de cette vue, il peut embrasser un horizon plus vaste. Le lac s'étend là devant nous, avec le miroir azuré de ses eaux et ses deux rives semées de charmants villages. De l'autre côté, sur la rive de la Savoie, se dresse imposante, sombre, crevassée, la Dent d'Oche, au pied de laquelle est l'antique localité d'Evian; sur la rive suisse, le regard erre d'abord à droite dans le pays de Morges et, à gauche, du côté de Lutry et de Cully, où apparaît la vieille tour appelée tour la Corze. Un rapide coup d'œil suffit pour montrer combien ce pays de Vaud est une terre privilégiée. Plus haut, au-dessus du Signal, s'étend la belle forêt de chênes appelée Sauvabelin; ce nom lui vient de ce qu'elle était autrefois un bois sacré du dieu celté Belenus (*silva Beleni*). La légende qui veut que ce lieu ait été consacré à honorer quelque divinité, semblerait mériter croyance; on sait, en effet, que les bois sacrés et les temples des anciens se trouvaient souvent sur des hauteurs boisées dominant le pays et pouvant être aperçues de fort loin. On a d'ailleurs souvent trouvé, à Sauvabelin, d'intéressants débris antiques. Une route qui se prolonge à travers la forêt, conduit dans la vallée du Flon, vers plusieurs moulins que ce ruisseau alimente; la route remonte ensuite et va rejoindre le grand chemin qui conduit à Fribourg et à Berne, en passant devant de belles villas, en touchant Vennes et Croisettes, et suivant les hauteurs du Jorat.

Ici encore se présentent de charmants points de vue. Après avoir visité une petite, mais gracieuse cascade, et nous être arrêtés un instant à la „Fin du Monde“, tranquille et romantique plateau, nous rebroussons chemin dans la direction de la ville, à mi-hauteur au-dessus de la petite vallée du Flon par un chemin commode, ou, tout en bas de la même vallée, nous descendons voir l'établissement appelé „Bains du vallon“, avec sa source ferrugineuse et sa promenade. D'autres charmantes excursions sont celles que l'on peut faire en se dirigeant vers la villa Rovereaz, dans un site sauvage et romantique, et de là, vers la villa Bellevue, non loin de la route qui va de Lausanne à Chailly, ou vers les

Belles Roches, sur la route d'Yverdon. D'ici l'on aperçoit dans le lointain où il garde encore sa majestueuse beauté, le Montblanc, ce géant des montagnes de la Savoie.

On ne saurait parler de Lausanne sans faire mention d'Ouchy; car le village antique de ce nom, situé sur le lac, au sud de la ville, est le port du chef-lieu du canton et forme presque une partie de Lausanne. De jolis sentiers pour piétons y conduisent en un peu plus de vingt minutes; on passe, en les suivant, devant la Grotte, autrefois résidence du célèbre Gibbon, et devant Montrion, jadis propriété du fameux médecin Tissot et habitée pendant trois ans par Voltaire. Ouchy, anciennement appelée Ripa, possédait déjà, au moyen-âge, un port assuré contre la tempête et contre les attaques de l'ennemi. La navigation et le commerce y florissaient, protégés par les seigneurs du puissant château élevé là en 1160, et dont il ne reste plus qu'une haute tour, bâtie en 1220 par l'évêque Royer. Ouchy a pris beaucoup de développement dans ces dernières années; l'étranger séjourne volontiers quelque temps dans l'hôtel Beurivage, magnifiquement situé, et dans celui où lord Byron, retenu par le mauvais temps, composa en quelques jours (1816) son fameux „Prisonnier de Chillon“, et rendit ainsi immortel le nom de Bonnivard.

Puisque nous voilà, dans Ouchy, sur les bords du ravissant lac de Genève, nous ne pouvons nous séparer de ce lac sans en avoir parlé. Le nom qu'il porte actuellement est de date toute moderne; les Romains l'appelaient la *cus Lemanus*, et dans les documents les plus anciens il est même nommé *Limen*, tandis qu'au moyen-âge on le désignait sous le nom de lac de Lausanne ou de mer du Rhône. Les Français le connaissent surtout sous l'appellation de lac Léman. Sa forme est celle d'un vaste croissant dont la pointe sud-ouest existe entière tandis que la pointe sud-est, au contraire, fait défaut, ou se présente sous une forme émousée. Cette dernière pointe existait aussi, il y a des milliers d'années, mais le Rhône, à force de charrier dans son lit d'énormes pierres et des masses de sable, a comblé la partie haute du lac. Port-Palais, qui fut jadis un port véritable, est situé aujourd'hui à une demi-lieue du Léman. D'imposants sommets, des masses grises, presque sombres, s'élèvent du côté du sud, tandis que, du côté du nord, se présentent au regard des collines agréables, semées de vignes et de villages. La rive nord et deux petites parties de la rive sud, à l'extrême est et à l'extrême ouest, appartiennent seules à la Suisse; le reste, comme partie de l'ancien pays de Chablais, est devenu terre française, depuis que la Sardaigne en a fait cession à la France, après la guerre italienne de 1859. La longueur du lac, sur la

rive suisse du nord, est évaluée à 19 lieues suisses de 16,000 pieds; sur la rive sud, à 16 lieues; son pourtour, à 35 lieues (23 $\frac{1}{2}$ milles allemands); on a estimé sa superficie à 26 $\frac{3}{4}$ lieues carrées, environ onze milles carrés. Sa plus grande largeur, entre Rolle (canton de Vaud) et Thonon (Chablais), est de 3 $\frac{1}{2}$ lieues; mais plus loin vers l'est, entre Morges et Evian, il mesure encore trois lieues de largeur. On divise d'ordinaire le Léman en deux parties, l'une appelée orientale, l'autre occidentale. Celle-ci porte également le nom de Petit Lac, et s'étend de Genève jusqu'aux contreforts d'Yvoire et une petite langue de terre à l'est de Nyon. Si l'on quitte la partie orientale, le lac, rétréci au point de ne plus mesurer que de 6000 à 16,000 pieds de largeur, a moins l'air d'un lac véritable que d'un grand fleuve. Cette partie occidentale, longue d'environ cinq lieues, n'a nulle part trois cents pieds complets de profondeur; elle est même bien moins profonde en beaucoup d'endroits. Un banc de sable, qui doit être enlevé au moyen de puissantes machines Bagger, s'étend de Versoix (canton de Vaud), du côté du sud, vers le charmant village de Cologne. Ce banc porte le nom de banc de Travers. La partie orientale, autrement dite le grand lac, est la plus profonde. Au nord d'Evian, la sonde ne rencontre le fond qu'à 1154' de profondeur, c'est-à-dire, à peu près au niveau de la mer, puisque la surface du lac est élevée de 1160 pieds au-dessus de ce niveau. Tous les ans, le lac de Genève grossit au moment de la fonte des neiges, mais il atteint d'habitude sa crue la plus haute au mois d'août; il grossit souvent de six et même de huit pieds, et contient alors, de plus qu'à son niveau moyen, environ 56 millions de pieds cubes d'eau.

Après avoir traversé en plusieurs bras le pays inondé qui s'étend entre la Porte du Sex et Bouveret, le Rhône, avec un fracas sauvage que les habitants du pays désignent sous le nom expressif de la Battagliere, roule dans le lac, près de Bouveret, la masse trouble et jaune de ses eaux. D'autres torrents et ruisseaux apportent de leur côté un assez large tribut de gravier, de sable et de terre calcaire. Mais le lac n'en est troublé qu'au proche voisinage de leur embouchure; partout ailleurs, ses eaux sont d'une pureté extraordinaire et d'un bleu profond. D'où peut venir ce magnifique azur que l'on ne voit à aucun autre lac de la Suisse? Personne ne peut le dire, quoique beaucoup aient essayé de le deviner. Le savant physicien anglais Sir Humphrey Davy a bien supposé que l'eau du Léman contient de l'iode, mais il ne l'a pas suffisamment démontré. Le lac a d'autres merveilles encore que sa belle couleur bleue. Au printemps et en automne, se montre, dans la partie orientale, le phé-

nomène de la Lardeyre ou de la Dière, un fort courant tantôt vers la rive, tantôt dans le sens opposé, courant que la rame est parfois impuissante à vaincre. On suppose qu'il est occasionné par des affluents souterrains lesquels apportent au lac, en été un tiers, en hiver la moitié de l'eau que le Rhône lui enlève près de Genève. Il n'est pas rare, au mois de mai, de voir la surface du lac se couvrir d'un limon trouble et vilain. Le lac bourgeonne, disent les gens du pays. Parfois aussi de hautes trombes traînent sur le lac leurs rapides tourbillons. Il arrive, par un ciel serein et alors qu'aucun souffle n'agite l'air, que tout à coup le lac se gonfle: en moins d'une demi-heure le niveau s'élève insensiblement de deux, trois quatre et cinq pieds pour retomber, dans le même espace de temps, au niveau primitif, le tout sans cause extérieure apparente. C'est comme un flux et un reflux; mais l'on prétend avoir vu parfois l'eau fluctuer légèrement. Dans le pays de Vaud et à Genève, ce phénomène est appelé „la Seiche“; il se produit à tous les moments de la journée, à toutes les heures indifféremment, mais d'ordinaire aux points les plus étroits, dans le petit lac, non loin de l'embouchure du Rhône. Saussure voyait, dans cette crue et cette décroissance, un effet des changements de la pression atmosphérique qui pèse sur le lac; il pourrait en être réellement ainsi, et l'électricité contribue peut-être à ce phénomène. D'autres fois, des reflets colorés de toute nuance apparaissent à la surface, tels qu'on en voit, mais plus rarement, sur les lacs de Constance, de Zurich, etc.; de grandes plaques sont plus claires ou plus sombres, plus azurées ou plus grises les unes que les autres; ici l'eau est dormante, plus loin, on la voit légèrement plissée et fluctuée. Tantôt, la surface entière est d'un azur profond, splendide; tantôt elle revêt une teinte grise, morne, n'ayant plus rien qui attire le regard. Souvent le lac change plusieurs fois ainsi dans l'espace de quelques heures.

Jamais la surface du Léman n'est complètement couverte de glace; dans les hivers les plus rigoureux, quand il a fortement gelé pendant plusieurs semaines, la glace ne couvre que la partie basse, ou la plus étroite, du Petit Lac. La navigation n'est donc presque jamais interrompue; elle y occupait autrefois beaucoup plus d'embarcations qu'aujourd'hui, les chemins de fer et les bateaux à vapeur ayant rendu inutiles un grand nombre de bateaux à voile. Il y avait auparavant à Vevay, Genève, Saint-Gingolphe, beaucoup de grandes barques, pouvant transporter de 1500 à 3000 quintaux. Plus nombreuses encore étaient les barques de moins grande dimension pouvant porter 1000 quintaux, et les autres canots de toute espèce, parmi lesquels ceux qui étaient formés d'un seul tronç

d'arbre creusé ont complètement disparu. Actuellement, on compte sur le lac neuf bateaux à vapeur d'une force de 40 à 120 chevaux, plus une centaine de grandes barques ou brigantines, dont la plupart ont été construites dans le Chablais et sont montées par de hardis matelots savoisiens, sous la conduite d'un patron. La voile surtout employée par ces embarcations est encore la très-antique voile dite latine. Depuis des temps reculés, la pêche est importante sur le lac de Genève, qui ne compte pas moins de 29 espèces de poissons dont les plus abondantes sont la Lotte et l'Aalbock (Férat), et les plus recherchées la truite, la perche et l'ombre chevalier. Il n'était pas rare, autrefois, de pêcher des truites saumonées pesant jusqu'à 40 livres et des carpes du poids de 30. Quarante-neuf espèces d'oiseaux, parmi lesquelles il en est de fort rares, vivent sur les bords ou sur les eaux du lac.

Le plus dangereux de tous les vents qui agitent le lac de Genève, tantôt le ridant légèrement, tantôt le troublant avec fureur, c'est le Bolland. Il trompe les nautonniers même les plus expérimentés, en débouchant tout-à-coup des gorges des montagnes savoisiennes, avant qu'ils aient pu rejoindre le port. Le Vaudaire, ou vent du Valais, n'est guère moins à craindre, à cause des hautes et dangereuses vagues qu'il soulève; puis vient la „noire bise“, vent glacial du nord et véritable plaie de la plupart des villes riveraines, notamment de Genève et de Lausanne. La pluie est amenée par le vent du sud-ouest, appelé aussi vent de Genève ou vent de Cluse, tandis que le Séchard, ou vent d'est-nord-est, produit la sécheresse. Il faut, à cette liste des vents, ajouter encore le Bourguignon, soufflant de l'ouest, le Joran, qui vient du nord-ouest, et le Rébat, zéphir agréable qui, en été, crêpe légèrement, vers le milieu du jour, la surface calme des eaux.

De tous les lacs de la Suisse, le Léman est celui qui a le plus séduit de poètes, et de poètes de presque tous les peuples de l'Europe. On sait que Voltaire et Rousseau en furent enthousiastes, que Matthison l'a chanté dans une ode, laquelle s'est trouvée un instant sur les lèvres de tous les Allemands lettrés, que Baggesen, Byron et d'autres l'ont célébré, en prose et en vers. Le lac des Quatre Cantons l'emporte, il est vrai, en majesté sur celui de Genève, dans sa partie orientale; le lac de Lugano lui dispute aussi le premier rang; le lac de Zurich lutte avec le Léman de grâce et de charme; beaucoup même le lui préfèrent; mais le Léman peut faire valoir des beautés qu'aucun de ces trois lacs ne possède: l'azur profond de ses eaux, par exemple, la clémence et la pureté de l'air qui l'entoure, la riche nature de ses bords, relevée par une culture vieille de

milliers d'années. A l'ouest et au sud-ouest, rien de plus gracieux que les rives du lac, en partie plates, en partie moutonnantes; au nord, rien de plus beau que cette rive semée de villes et de villages, que ces collines s'élevant par degrés jusqu'à 1600 pieds au-dessus du niveau de la mer et finissant par se rattacher au Jura; enfin, au nord-est et au nord, d'imposantes masses rocheuses présentent un aspect en partie sombre et sauvage, mais toujours romantique. Qui pourrait parcourir la Suisse sans consacrer au moins quelques jours au lac Léman et à ses charmes, charmes que les saisons peuvent bien accroître ou diversifier, mais jamais éteindre?

Si notre intention est de visiter tout d'abord le partie est du canton de Vaud, nous le pouvons en suivant la grand'route qui conduit à Ville-neuve, ou en nous rendant dans cette ville, soit par le chemin de fer, soit par le bateau à vapeur. Quel que soit de ces trois chemins celui que nous choisissons, nous toucherons toujours aux mêmes endroits, à ces villes et à ces villages charmants disséminés sur la rive nord du lac de Genève, localités heureuses avec lesquelles peu d'autres, en Europe, soutiennent la comparaison. Donnons, pour notre part, la préférence à la grand'route, parce qu'elle nous permet de visiter les localités secondaires et les vallées et hauteurs intéressantes des environs de Vevey et de Montreux, où chaque année, des milliers de touristes ont coutume de s'aventurer.

De Lausanne ou d'Ouchy, la grand'route nous conduit d'abord à Pully. Elle se déroule, la plupart du temps, à travers des vignobles qui donnent les meilleurs crus du pays, et est encaissée entre des murailles de pierre lesquelles pendant les chaudes journées d'été, reverbèrent les rayons du soleil et accablent de leurs brûlants reflets le malheureux voyageur. Chaque voiture, chaque véhicule soulève des nuages de poussière, lents à se dissiper, et nulle part une échappée, nulle part un paysage qui repose, ni un arbre à l'ombre duquel on puisse s'asseoir. Enfin nous atteignons Pully. Le haut village est merveilleusement campé sur une éminence, avec son église et son ancien prieuré de bénédictins, fondé par la reine Berthe-la-Fileuse, et devenu plus tard un cabaret. On oublie bientôt dans le vin exquis de Pully, les fatigues de la route. Nous voici déjà à La Vaux, nommé aussi Ryfthal (vallée de la rive), cette partie des bords du lac où croissent les premiers vignobles et aussi les mieux cultivés du pays de Vaud. La localité la plus voisine, sur notre route, c'est Lutry, antique ville bien située, qui s'étend jusqu'en bas au bord du lac. Lutry a dû exister du temps des Romains; elle était fortifiée,

dès 1211, par un évêque de Lausanne, Berthold de Neuchâtel. Dans les premiers jours de mai, les habitants des lieux voisins et même de beaucoup d'endroits plus éloignés, se réunissent à Lutry et y célèbrent, par des chants et de la musique, une joyeuse fête populaire. Tous les ans, sur la belle pelouse plantée d'arbres qui se trouve à l'ouest du village, a lieu la fête de tir, autrement appelée fête du Perroquet. Dieu sait ce qui se vide alors de bouteilles, car l'habitant du pays de Vaud n'est pas facile à désaltérer. Mais nous ne pouvons faire ici un plus long séjour, et nous nous dirigeons vers Villette, petit village au pied d'une colline sur le sommet de laquelle s'élève l'église paroissiale de Grandvaux, d'où se découvre un vaste paysage; nous arrivons ensuite à Cully, ville de la plus haute antiquité, entourée de murailles et gracieusement bâtie au fond d'une petite anse du lac.

Les historiens ne peuvent dire à quelle époque la ville fut fondée; en tous cas, elle existait du temps des Romains, et n'était pas alors sans importance, ainsi que le prouvent d'intéressantes trouvailles. En 1818 on y découvrit les restes d'un temple romain; on avait déjà, en 1744, déterré, à St. Prex, le piédestal d'une statue de bronze portant cette inscription: *Libero Patri Coeliensi*. *Coelium* fut donc le premier nom de la ville; la culture de la vigne y florissait déjà, et le dieu des raisins, Bacchus, appelé aussi *Liber*, y était en haute vénération. Au douzième siècle, les moines actifs de l'abbaye de Haut-Crêt plantèrent de nouveaux ceps les collines alors retombées en friche et c'est à eux, sans doute, que l'on doit une partie de ces intéressantes terrasses qui s'élèvent jusqu'à 800 pieds au-dessus du lac de Genève. Une vieille tour, appelée tour Bertholo, ou Berthold, aurait été bâtie par la reine Berthe de Bourgogne, à laquelle on attribue presque toutes les vieilles constructions du pays de Vaud; selon d'autres, le constructeur de la tour serait un duc de Zähringue du nom de Berthold. C'est à Cully qu'était né le major Davel, ce Vaudois patriotique qui voulut, en 1723, détacher Vaud de Berne, et paya sa tentative de l'échafaud. Ses concitoyens lui ont élevé un monument.

De Cully nous allons visiter les ruines de l'antique tour de Gourze, qui s'élève sur un promontoire du Jorat, à 1670 pieds au-dessus du lac de Genève. On s'y rend, de Lausanne, par un joli chemin qui vous fait passer devant les villas de Monrepos, à travers le paisible val d'Angrogne et le petit village de Belmont, qui dépend de Lutry. C'est encore la reine Berthe qui aurait bâti cette tour, comme puissant boulevard destiné à protéger le pays dont le repos était alors fréquemment troublé par les Sarrasins et autres hordes pillardes venues de Savoie. Cette colossale

tour, située dans un bois de sapins, est restée intacte jusqu'en 1316; elle fut renversée alors par Louis, baron de Vaud. La vue dont on jouit de cette hauteur est assurément l'une des plus belles du pays. Elle embrasse tout le Léman, les hautes montagnes de la Savoie avec l'énorme Montblanc couvert de neige et leurs sombres contreforts, la vallée du Rhône avec les Alpes valaises et vaudoises, la plus grande partie du pays de Vaud, des parties considérables de celui de Fribourg, le Jorat, enfin le lac, les vertes hauteurs de Neuchâtel et tout le Jura, depuis le fort d'Ecluse sur le Rhône, au sud-ouest de Genève, jusqu'à l'évêché de Bâle. Superbes apparaissent le Léman et ses rives peuplées de cités, parmi lesquelles nous distinguons Cully, Lutry, Lausanne, Morges, Rolle, Nyon, St. Saphorin, Vevay, Montreux, Chillon, Villeneuve, et de l'autre côté, sur la rive savoisienne, Thonon, Evian et St. Gingolphe. Avec de bons yeux, on peut même apercevoir Aigle et Bex, dans la vallée du Rhône.

Tournons-nous, si nous voulons continuer notre promenade, du côté de l'est, vers la route qui conduit de Vevay à Moudon; nous trouvons ici le petit lac de Bret. Il est situé au pied du Jorat, à deux lieues au nord-ouest de Vevay et à trois lieues à l'est de Lausanne, au fond d'une charmante petite vallée, entre la Tour de Gourze et le Mont-Pèlerin. On le dit, avec raison, très-poissonneux; il n'est alimenté que par des sources, car aucun ruisseau ne vient s'y jeter, quoique du lac même s'échappe le Grenet ou ruisseau de Forestai, qui, après avoir mis en mouvement quelques moulins, forme, au-dessous de Glérolles, de jolies cascades et finit par se jeter dans le Léman. Les bords du lac de Bret sont mouvants et trompeurs; beaucoup de téméraires, ayant osé s'en approcher de trop près, ont laissé leur vie dans ces profondeurs boueuses, entortillés par les racines des plantes marécageuses. Quelques jolies fermes embellissent la vallée et les environs du lac, sur la rive orientale duquel on veut avoir découvert, il y a plus de soixante ans (en 1805), les ruines de l'ancien Bromagus, ou Viromagus, station militaire romaine, dont parle l'Itinéraire d'Antonin. Il se raconte parmi le peuple que sur l'emplacement du lac s'élevait jadis une jolie ville. Un pauvre voyageur, mourant de fatigue et de faim, y aurait un jour demandé table et asile; repoussé de partout, il n'aurait trouvé l'hospitalité que chez un pieux citoyen vivant lui-même dans l'indigence. Le lendemain, la cabane de ce citoyen se trouvait sur une petite colline, mais le lac avait pris la place de la ville, disparue sans laisser le moindre vestige. La longueur du lac est de 70 Klafters, sa profondeur de 60 environ; il se trouve encore, ci et là, quelques

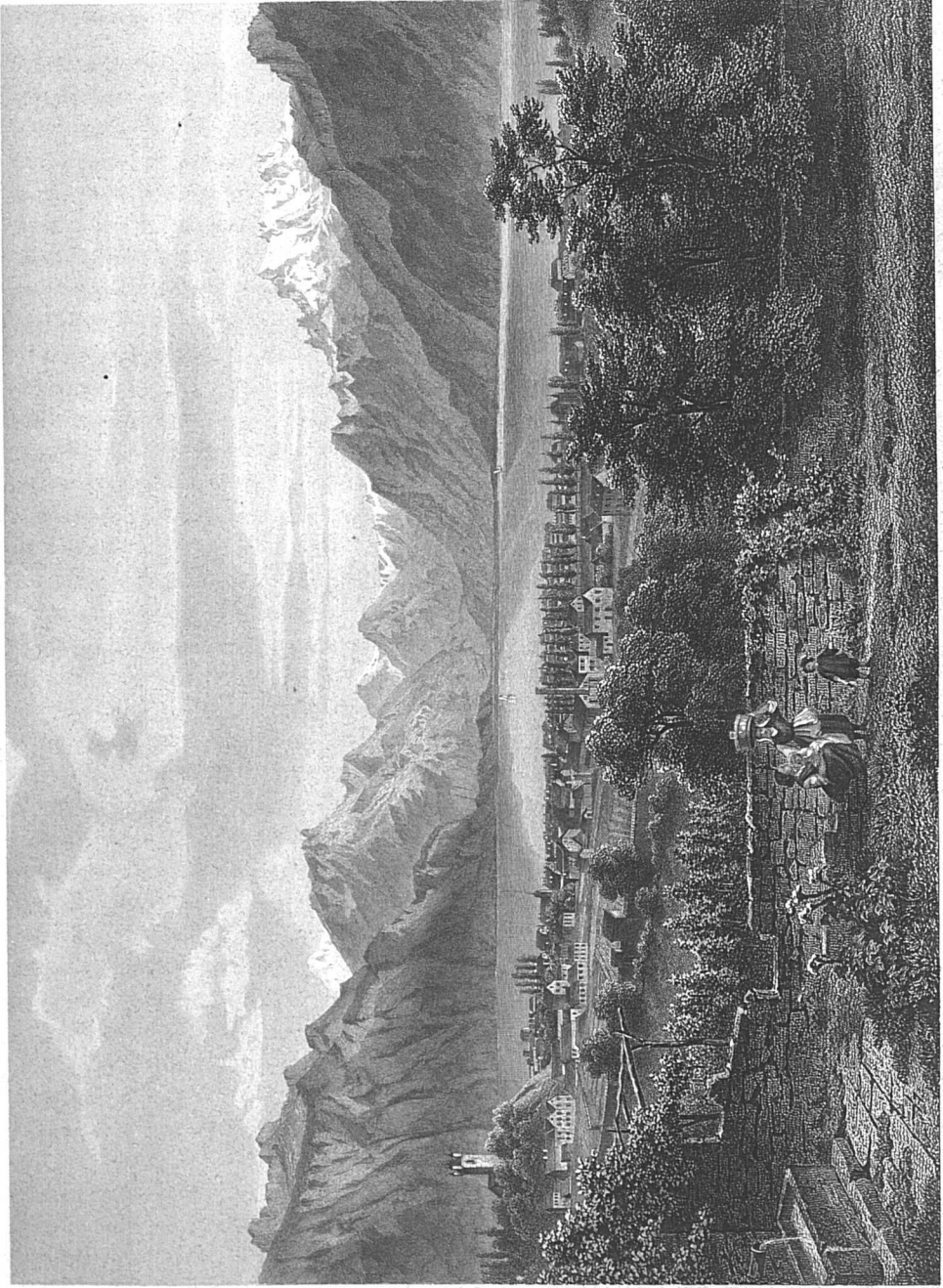
habitants pour assurer que quand les eaux sont bien dormantes, on aperçoit encore, au fond, un clocher bien conservé et l'on entend, pendant la semaine sainte, les gens prier et chanter dans l'église. On aurait songé plusieurs fois à dessécher le lac, mais on aurait toujours abandonné ce dessein crainte de découvrir la cité pécheresse que Dieu a punie.

Nous voici retournés à Cully, en suivant la grand'route qui conduit à Glérolles. Au haut d'un rocher s'élève l'antique château qui servait longtemps de résidence d'été aux évêques de Lausanne, et devint plus tard la propriété d'un particulier. D'après la légende, la tour la plus ancienne aurait déjà existé du temps des Romains, et non loin, sur le bord du lac, se serait trouvée l'ancienne Calarona, détruite par une tempête épouvantable, en 563, alors que s'écroula une partie du Mont Taurus (dent d'Oche), ensevelissant sous son éboulis la ville romaine fortifiée de Tauretunum. Quelques minutes plus loin vers l'est, nous atteignons St. Saphorin, vieux bourg bâti prudemment sur une éminence, après la ruine de Calarona, afin d'être garanti contre de pareilles catastrophes. Dans une des murailles de l'église est encastrée une pierre milliaire romaine, posée, d'après l'inscription qui s'y lit, sous l'empereur Claude, en l'an 47. Dans l'église même, parmi les figures des vitraux colorées, se trouve celle du dernier évêque de Lausanne. Dans l'origine, les carreaux des fenêtres de l'église avaient une importance originale: ils servaient d'actes authentiques; les habitants avaient coutume d'y faire inscrire leurs droits pour qu'il en restât mémoire éternelle. C'est donc avec raison qu'on les entendait dire, quand un différend s'élevait entre eux: „Les carreaux de l'église m'en sont témoins.“ Cette locution est longtemps restée en usage. La contrée est très-fertile et produit un joli vin rouge; on y cultive, dans les jardins, des plantes rares, et au-dessous du village, fleurissent, sur une terrasse gracieuse, des arbres qui ne viennent d'ordinaire à l'air libre que dans des latitudes plus méridionales: le myrthe, le grenadier, le laurier, le figuier.

En moins d'une heure nous atteignons, en partant de St. Saphorin, Vevay, l'ancienne Vibiscum des Romains, laquelle doit avoir été, à cette époque, une ville assez importante, possédant plusieurs temples et un grand nombre de familles distinguées. Au moyen-âge, elle prospérait sous la domination de la maison de Savoie; mais elle eut beaucoup à souffrir pendant les guerres bourguignonnes, et tomba, en 1474, au pouvoir de Berne, qui la rendit alors aux ducs de Savoie. En 1536, Vevay fut occupé, en même temps que le reste du pays de Vaud, par les Bernois, sous la conduite de Nægeli, et resta définitivement sous la domination de

Berne. La ville conserva cependant, jusqu'en 1798, maints privilèges traditionnels, et eut son grand et son petit Conseil, c'est-à-dire une représentation de la bourgeoisie et une autorité municipale administrative. Lors de la formation du canton de Léman, d'où sortit plus tard le canton de Vaud, Vevay perdit tous ses privilèges et fut assimilée aux autres villes. Elle est située au bord du lac de Genève, sur la Vevayse, torrent sauvage, souvent dévastateur, qui a sa source dans le canton de Fribourg, coule dans la direction du sud, et se jette à Vevay dans le lac de Genève. Le nombre des habitants de la ville s'élève presque à 7000, parmi lesquels 800 catholiques. Vevay est la seconde ville du canton de Vaud; elle s'élève dans le site le plus gracieux, baignée par les eaux azurées du lac, ceinte de hauteurs charmantes, dotée du plus doux climat. Ses maisons coquettes s'alignent agréablement le long de rues le plus souvent très-propres. Vevay, il faut en convenir, a dû tout d'abord sa réputation aux ouvrages d'auteurs étrangers qui sont venus s'y établir au siècle dernier: ce sont notamment les descriptions de Jean-Jacques Rousseau, dans sa *Nouvelle Héloïse*, qui ont attiré l'attention sur ce coin de terre. Malgré cela, Vevay ne serait jamais devenue le rendez-vous des touristes et du monde élégant qui voyage, hiver comme été, si la nature ne s'y était pas montrée si prodigue, et si les habitants n'avaient pas su relever encore les grâces naturelles de leur ville.

Parcourons Vevay, et ne nous attachons pas uniquement à ses merveilles, à ses superbes panoramas et paysages. Ce qui nous frappe dès le premier pas que nous faisons dans ses rues ou sur ses places, c'est le bien-être général. La population de Vevay est mêlée: elle se compose en partie d'habitants du pays de Vaud, en partie de Suisses immigrés et d'étrangers (Français, Savoisiens, Allemands surtout) et quoique la langue dominante soit le français, la moitié des habitants comprend, à coup sûr, l'idiome germanique. Rarement on y est témoin d'un acte grossier, encore moins brutal; le tempérament naturel du peuple et le frottement avec l'étranger ont adouci tous les angles, assoupli toutes les raideurs; on se trouve bien à Vevay; beaucoup y séjournent avec raison, des mois, des années entières. Pour ce qui est des monuments intéressants, mentionnons tout d'abord l'église de St. Martin, hors la ville, au milieu de vignes, sur une colline plantée de tilleuls et de marronniers. Ce sanctuaire éveilla un jour vivement l'intérêt de Victor Hugo. Le portail, fort remarquable, fut bâti en 1498. L'église possède beaucoup de tombeaux, parmi lesquels ceux de deux Anglais qui avaient longtemps vécu dans l'exil et moururent sur le sol étanger, victimes des troubles de leur époque. L'un des deux



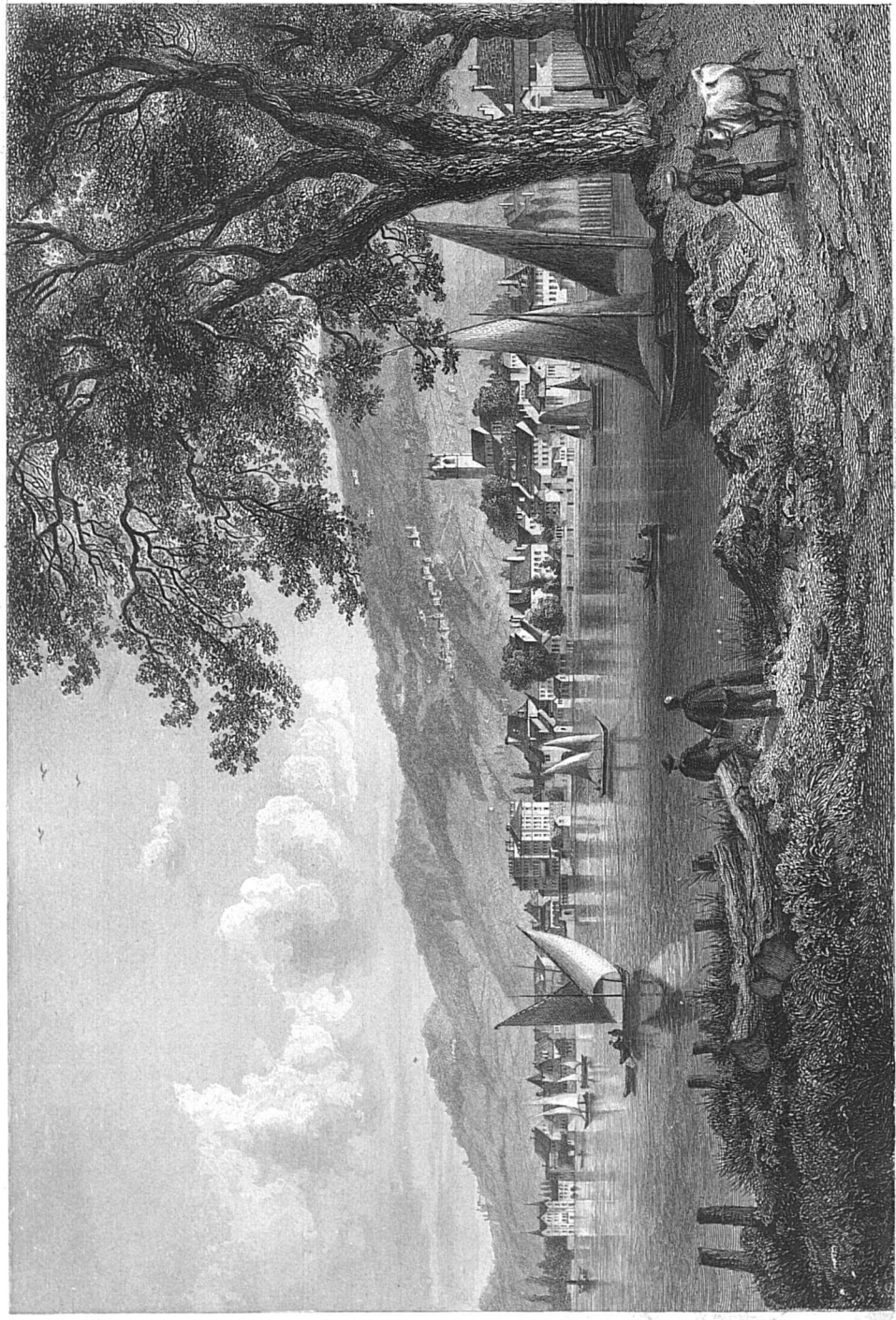
C. Wehler del.

A. Perck sculp.

V E V E Y .

(Wassst.)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.



J. Krieger sculp.

L. Robock del.

W E W E Y
VOM DER GEGENÜBER GEBEHEN

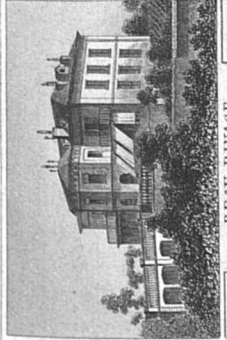
Druck & Verlag v. G. Lange in Darmstadt.

tombeaux contient les restes d'André Broughton, qui lut à Charles I^{er} d'Angleterre, la sentence qui le comdamnait à mort; l'autre tombe est celle du fameux Edmond Ludlow, l'un des exécuteurs du roi. La vie de ces deux hommes parut souvent courir des dangers; volontiers on leur eût fait leur procès comme régicides; mais Berne leur avait garanti asile et protégeait en eux des coréligionnaires. Du sommet de la colline, ou Terrasse du Panorama, on a une vue ravissante qui embrasse tout le pays, le lac et les montagnes. Une carte bien faite permet de découvrir facilement les localités diverses et les sommets des plus remarquables montagnes. Tout près de l'église est le champ du repos avec de belles pierres funéraires. Une des merveilles de l'intérieur de la ville, c'est le château Convreu avec son jardin, non loin du bord du lac, sur la promenade dite Derrière-l'Aile; cette construction a coûté à son fondateur, M. Convreu, environ deux millions de francs. Le château est bâti selon les règles du gothique moderne, avec une tour centrale terminée en pointe d'aiguille et, aux angles, quatre tourelles pointues. Entre les deux tourelles qui regardent le lac se prolonge une terrasse présentant une des plus charmantes vues. On aperçoit d'ici la rive suisse du lac jusqu'à l'embouchure du Rhône, avec la Tour de Peilz, Clarens, Montreux, le joli et intéressant château de Chillon et Villeneuve, sur lesquels s'élèvent la Dent de Jaman et les Rochers dentelés de Naye, puis, comme flottant dans une vapeur bleuâtre, la vallée du Rhône avec les Alpes valaises, la magnifique Dent du Midi, drapée dans la neige et dans la glace, le mont de Catogne, en pain de sucre, enfin, de l'autre côté du lac, la rive savoisienne, avec St. Gingolphe, Meillerie, Evian, et la chaîne montagneuse, grise et crevassée, d'où se détache au regard la Dent d'Oche, au-dessus de St. Gingolphe. Dans le jardin du château croissent des arbres rares, parmi lesquels d'énormes palmiers aux feuilles bicolores.

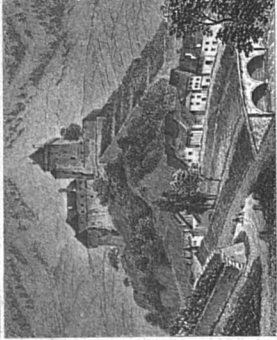
Il faut voir, parmi les autres monuments remarquables, l'hôtel de ville, situé au centre de Vevay, et ses rampes de fer artistement ouvragées, la Halle aux grains, sur la place du Marché, avec de hautes colonnes en marbre noir du style toscan, la Maison des Marchands, sur la même place, l'Hôpital, l'église de Ste. Claire, l'hôpital de l'Ancre avec ses souvenirs historiques, l'hôtel Monnet ou des Trois couronnes avec un belvédère d'où l'on a une vue splendide, enfin la maison dite des belles truites. Cette maison, habitée pendant de longues années par Edouard Ludlow, était jadis marquée par une tablette de marbre qu'une dame anglaise, descendant de Ludlow, emporta, en 1820, en Angleterre. Il y a aussi à Vevay nombre de jolies fontaines à eau jaillissante.

Sans être précisément une cité industrielle, Vevay compte cependant un assez grand nombre des fabriques les plus diverses, et produit notamment ces longs cigares, de forme originale, que l'homme du pays de Vaud préfère souvent aux cigares mêmes de la Havane: les Vevaysans ou Vevaysins. On y fabrique aussi de bons vins de Champagne. La culture de la vigne a prospéré de bonne heure dans les environs de Vevay, comme le prouve la fête des Vignerons que l'on y célèbre presque régulièrement tous les dix ans depuis nombre de siècles, et dont l'initiative part de l'Abbaye (ou corporation) des vigneron. Il est possible que l'origine de cette fête remonte à l'époque romaine, mais, au dire de la légende, on n'aurait commencé à la célébrer qu'au moyen-âge, alors que l'abbaye renommée de Haut-Crêt, fondée par Lausanne sur la Broye, dans le district d'Oron-abbaye qui fit progresser extraordinairement la culture de la vigne dans ce pays, organisa, de concert avec les propriétaires fonciers du voisinage, des processions de vigneron vers Vevay. Ces processions auraient de plus en plus attiré le public, et des habitants de Vevay et des lieux voisins auraient fini par fonder l'Abbaye des vigneron qui décerna des prix aux meilleurs crus et décida que la fête, dépouillée depuis la Réforme de tout caractère religieux, serait célébrée d'abord tous les trois, puis tous les dix ans. Les événements de 1798 vinrent interrompre ces festivités, reprises seulement en 1819, puis en 1833. Cette dernière année, la fête, contre laquelle plusieurs pasteurs méthodistes s'étaient élevés avec ardeur, occasionna de si grands troubles qu'il fallut envoyer des troupes à Vevay. Particulièrement brillante entre toutes a été la fête de 1851, à laquelle assistaient 50,000 étrangers, et qui, pendant une semaine, fit monter le prix de toutes les denrées jusqu'à des tarifs fabuleux. Dans le grand cortège de la fête figurent habituellement, en première ligne, le jeune et beau Bacchus, suivi de Silène chevauchant sur un âne et d'un grand nombre de faunes et de bacchantes. Viennent ensuite Cérès, Palès et Pomone, avec des nymphes, des sacrificateurs et des Canéphores; puis Noé et ses enfants avec l'arche, les quatre saisons, enfin des vigneron et des vigneronnes, chantant et portant des ceps, des tonnelets et toute espèce d'instruments de viticulture. Des banquets et des bals terminent chaque jour de la fête, laquelle se prolonge souvent une demi-semaine et se distingue de toutes les autres fêtes populaires de la Suisse allemande par son éclat et son appareil, calculés, selon le goût français, pour provoquer les applaudissements des spectateurs.

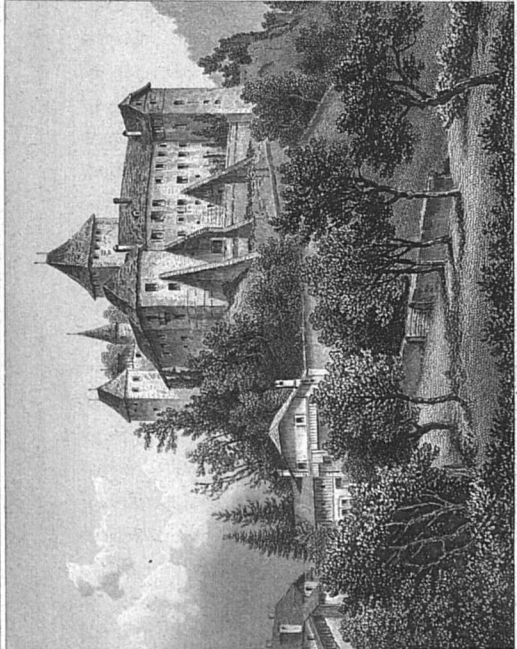
Les environs de Vevay offrent de ravissantes promenades et les plus charmants points de vue. On y visite de préférence la promenade



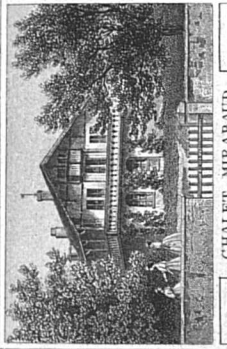
BEAU-RIVAGE.



CHÂTELARD ET TAVEL.



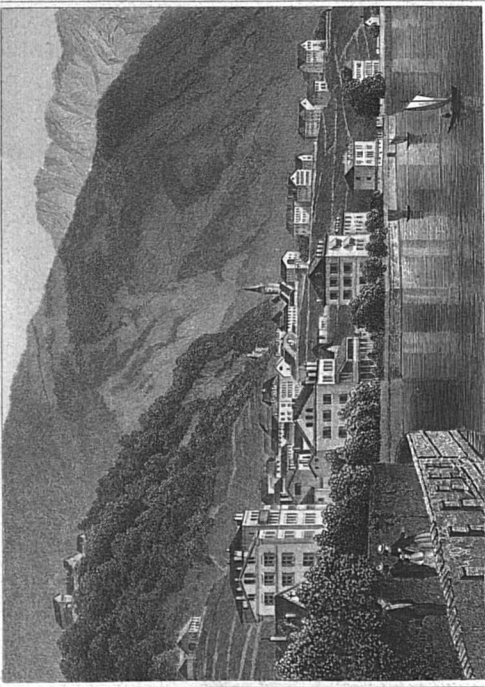
CHÂTEAU DE BLONAY.



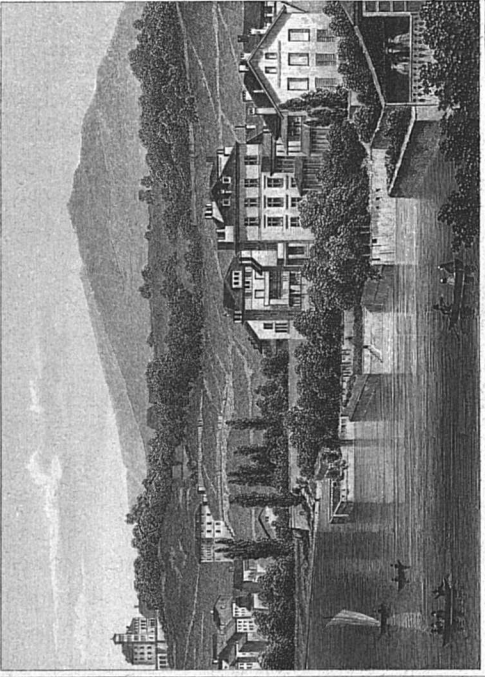
CHALET MIRABAUD.



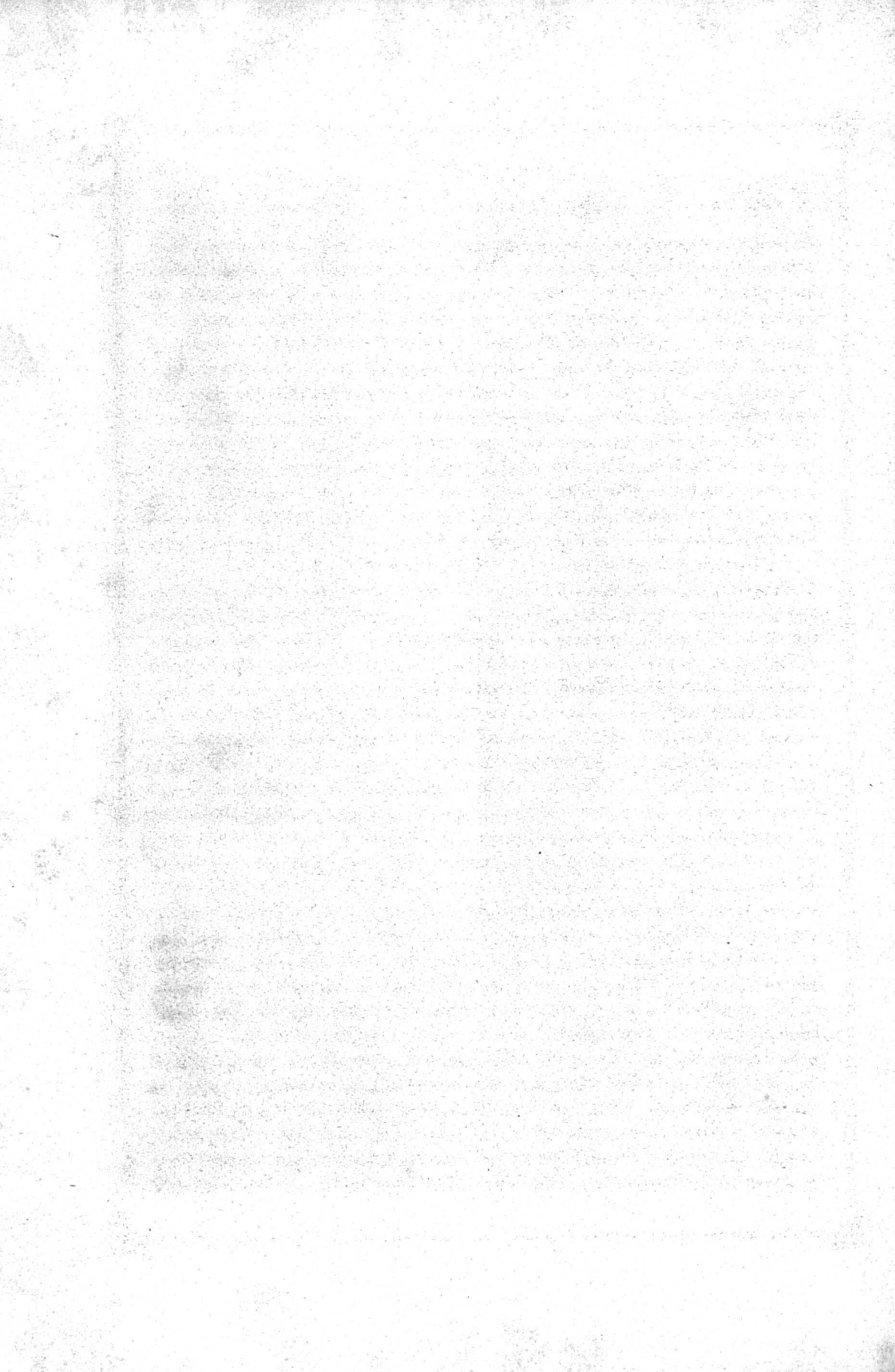
PONT DE MONTREUX.



VERNEX.



PENSION LORIUS.



dite du Panorama, le bois de Rouvenaz et les Clos. Nous avons déjà fait mention de la perspective dont on jouit du belvédère de l'hôtel Monnet; nous en essaierons, cependant, une description plus caractéristique en empruntant les paroles d'un autre écrivain. Du côté du nord-ouest, apparaissent les versants de Desaley avec leurs crus célèbres, plus haut encore, le Signal et le village de Chexbres; un peu plus près de nous, les montagnes de Chardonne ou des Pèlerins; viennent ensuite les Pléiades, si fréquemment visitées, et derrière elles, les dernières hauteurs du Moléson, les Follys, et le dos boisé du mont Plaigne qui va rejoindre la crête du Molarex. Puis se dresse isolé, le Cubly, et au devant de lui, sur une éminence, l'intéressant château de Chatelard. Par delà, nous apercevons les chalets d'Avent et la chaîne sauvage, abrupte, dentelée du Vevraux, à laquelle semblent se joindre l'obélisque de la Dent de Jaman et les hauts rochers de Raye, avec leurs piliers de soutien, Caux et Sonchand. Puis se montrent les pics en zigzag de l'Arvel, les puissantes crêtes rocheuses de la Tour d'Ay et de la tour de Mayen qui dominent les pâturages des Agiles, avec le grand Moëveran et la Dent de Morcles. Vis-à-vis de ces montagnes et séparée d'elles par le pain de sucre du mont Catogne, la Dent du Midi, avec sa crête à cinq cimes d'une éblouissante blancheur, va percer le ciel. On aperçoit ensuite, du côté de la Savoie, les flancs sombres des Cornettes, la Dent d'Oche avec ses crevasses, et les hauteurs du Chablais qui se prolongent jusqu'aux Voirons. Sur les bords des magnifiques eaux bleues du lac s'éparpillent de nombreuses localités parmi lesquelles nous ne citerons que Clarens, Montreux, composé d'un groupe de petits villages, le château de Chillon, Villeneuve, non loin de l'embouchure du Rhône, Bouveret, Saint-Gingolphe, Meillerie et Evian.

Parmi les autres promenades, mentionnons d'abord celle qui, suivant les bords de l'Agonnaz, nous conduit à Hauteville et à Blonay. En moins d'une demi-heure, nous atteignons, après avoir quitté Vevay dans la direction du nord, l'important château de Hauteville, construction pleine de goût, qu'embellit un joli parc. On a trouvé là des antiquités romaines, entre autres, un tombeau. La vue dont on y jouit de la terrasse et d'un petit temple romain appelé *Monopteros*, est véritablement d'une beauté magique. Il nous faut, d'ici, une autre demi-heure pour nous rendre au château de Blonay, situé plus haut que Hauteville, près du village de Blonay, à 840 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sa fondation remonte, dit-on, au dixième siècle. Il est resté, jusque dans les derniers temps en possession de la très-antique famille de Blonay, qui en aurait fait

l'acquisition au onzième siècle. Rarement un château du moyen-âge s'est mieux conservé, à l'intérieur comme à l'extérieur, que Blonay. A ce titre il est déjà digne de curiosité, mais l'on y découvre encore une des plus belles perspectives du Söller. Blonay a naturellement sa vieille légende. Quand un membre de cette famille doit mourir, on aperçoit, trois jours avant, errer dans le château un chevalier d'une grandeur énorme, à longue barbe et tout bardé de fer.

D'autres promenades conduisent au panorama du Signal et au Sex qui pliau (le roc de la Pluie ou le Tomay), grotte demi-circulaire, dont la voûte dégoutte sans cesse, formant ainsi une pluie véritable. Dans les nombreuses petites conques que l'eau creuse en tombant, se déposent ces jolies cristallisations appelées gâteaux de Tivoli. On prend aussi, pour varier, la route de Châtel-Saint-Denis d'où l'on a beaucoup de jolies vues sur Vevay et le lac; ou l'on gravit le mont Pèlerin, pic de 3860 pieds au-dessus du niveau de la mer, avec un panorama superbe, ou le Cubly, également intéressant par ses vastes perspectives. Sur ce dernier on trouve des murs en débris nommés la Tournette, restes d'une vieille tour, jadis appelée Saleuscé (maison du roc), de la construction et de la ruine de laquelle on ne sait plus rien. Le peuple raconte en tremblant que des fantômes y veillent à la garde d'un précieux trésor. On arrive là plus aisément de Montreux que de Vevay. Les bains de l'Alliaz attirent aussi des visiteurs. A une distance de plus de deux lieues de Vevay, entre les monts des Pléiades et le mont Folly, s'étend une vallée étroite et verte, au bout de laquelle s'élève l'édifice des bains. Position charmante: la vue sur la vallée, sur les hauteurs environnantes et sur les montagnes de Savoie est fort pittoresque; l'air est pur et fortifiant, mais la source, d'après les analyses faites jusqu'ici, de peu de vertu, en sorte que l'Alliaz ne mérite de figurer au nombre des établissements balnéaires que pour l'air et le petit-lait. Du sommet d'une hauteur située à une demi-lieue au delà des bains, ainsi que de la cime des Pléiades l'on a des vues magnifiques sur le lac Léman, les montagnes de Savoie, le Valais, Vaud, le pays de Vaud, le Moléson et une partie du Jura.

Il est d'autres promenades fort intéressantes que l'on peut faire plus aisément en partant de Montreux. Rendons-nous donc à ce délicieux endroit, en suivant la grand'route qui se déroule vers l'est, non loin des bords du lac. On atteint d'abord la tour de Peilz (*turris Peliana*), petite ville à quelques minutes de Vevay. Ce n'était, dans l'origine, qu'une tour fortifiée que Pierre de Savoie bâtit en 1239 pour protéger le pays et plus encore pour affermir sa domination; plus tard vint se grouper

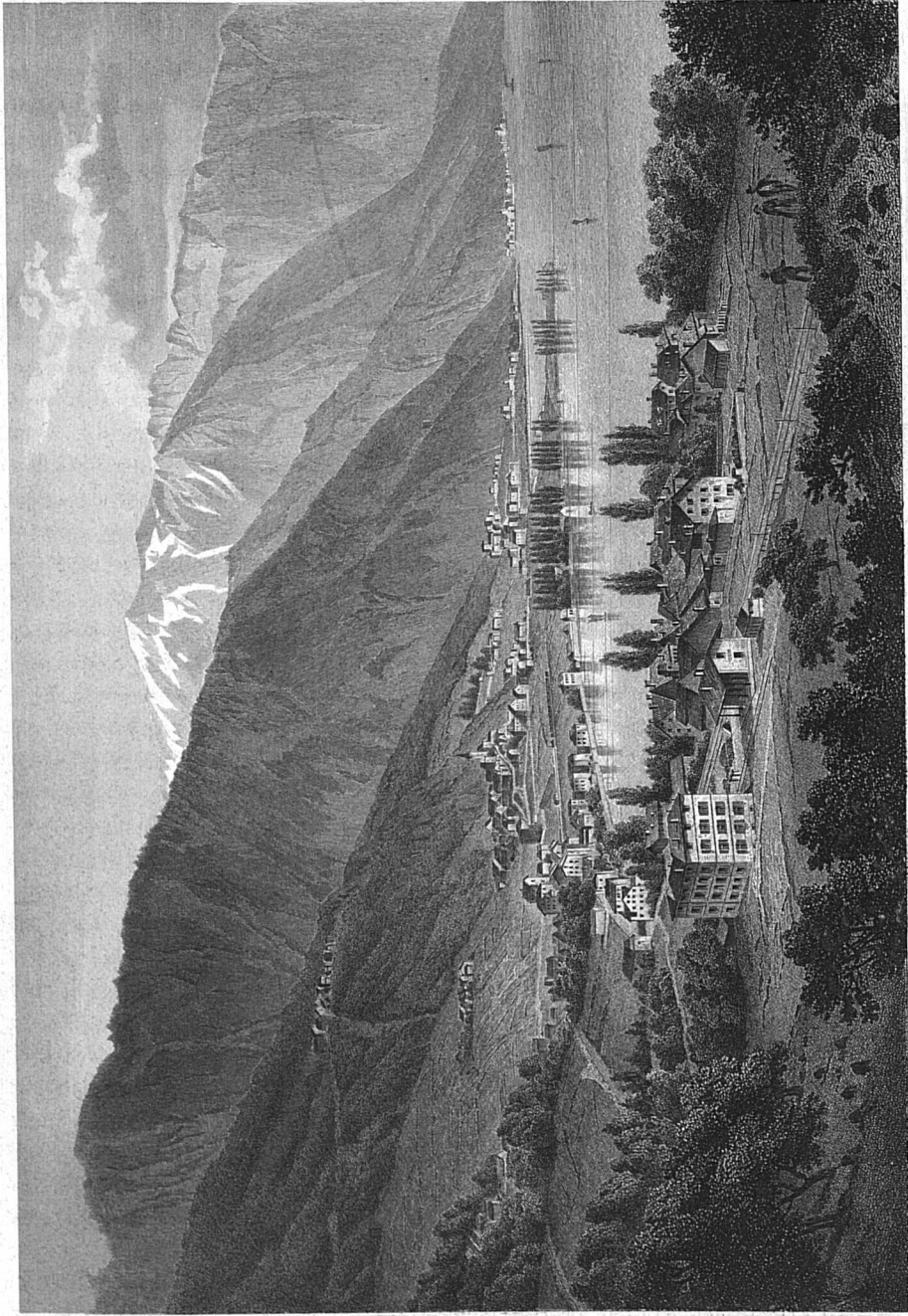
au pied de la tour, le bourg en question, composé de deux rues. La tour existe encore: on la voit surgir vers le ciel, du milieu d'arbres élevés et touffus. Les comtes de Savoie bâtirent aussi au même lieu un petit château, dont la tourelle, ornée comme au temps du moyen-âge, renferme encore des armures de cette époque et des statues armées de pied en cap. Tout près s'élève la villa (construite en 1857) de la princesse Liegnitz, seconde épouse du roi Frédéric Guillaume III. de Prusse. Quarante-cinq minutes plus loin est le village de Clarens, rendu célèbre par Rousseau qui, dans sa *Nouvelle Héloïse*, fait de nombreuses peintures de cette contrée telle qu'elle était de son temps. Malheureusement, il n'est plus rien resté des promenades et des bois ravissants dont il parle et qu'il imaginait peut-être un peu; çà et là seulement, on voit encore dans les jardins, quelques beaux châtaigniers et noyers d'un âge fort respectable, on chercherait plus vainement encore les traces du château qu'habitait Julie; le seul objet qui nous la rappelle est une enseigne de Cabaret avec cette inscription: Au bosquet de Julie. Toutefois, à côté de chemins affreux, qui serpentent entre des murs nus et brûlants au milieu des vignes, se rencontrent, de temps à autre, maints endroits charmants, parés d'une verdure fraîche et semés d'arbres. La promenade qui va aux Crêtes, par exemple, est ravissante: le chemin côtoie le sauvage torrent appelé Baye de Clarens, franchit le pont de Tavel, et, laissant Busie derrière lui, conduit enfin aux Crêtes, plantées de châtaigniers centenaires.

Clarens fait partie de ces vingt ou vingt-cinq endroits compris généralement dans la localité de Montreux, et où, chaque année, notamment pendant l'hiver, des centaines d'étrangers résident. On n'y compte pas moins de huit pensions d'étrangers, fort acclientées; il faut même y en ajouter un neuvième, située un peu plus haut, dans le hameau voisin de Baugy. La plupart de ces pensions sont d'un excellent confortable à des prix modérés. Près de Baugy, le chemin de fer s'engage dans un tunnel. La Baye de Clarens, qui prend sa source au-dessus du bain de l'Alliaz, est un torrent dévastateur, dont l'endiguement et la correction ont coûté des sommes énormes, sans que l'on ait pu s'assurer à tout jamais contre ses ravages. Byron a séjourné quelque temps à Clarens, et après lui, des centaines d'écrivains des deux sexes et de toutes les nations. Une intéressante promenade conduit au vieux castel de Châtelard, qui est le point central de l'antique baronnie du même nom et s'élève, dans une position ravissante, sur une hauteur ayant elle-même le lac de Genève à 370 pieds au-dessous de son sommet. C'est un édifice considérable; la vigne sauvage

y grimpe sur tous les murs; la porte est en fer, les fenêtres garnies de barreaux: on a de là une vue magnifique, qui fait en partie la réputation du château. Tout autour paraissent des vignobles, qui n'appartiennent pas aux meilleurs crus du pays de Vaud, mais fournissent encore un vin très-potable.

A Clarens, la grand'route se déroule, presque dans la direction du midi, le long d'une baie du lac et atteint, en vingt minutes environ, Vernex, autre partie de cette grande paroisse de Montreux qui embrasse plus de vingt petits villages ou hameaux et s'élève en amphithéâtre depuis le bord du lac jusqu'au sommet presque de la montagne. Déjà fameux par son site magnifique, Montreux jouit aussi d'un climat extrêmement doux et salubre; il est complètement abrité par des hauteurs contre les vents froids du nord et de l'est, et le lac, au lieu d'abaisser la température par ses vapeurs, la rend au contraire plus égale en hiver, parce qu'il ne gèle jamais. S'il se produit quelque courant froid, ce n'est jamais que pendant la nuit; rarement la neige couvre le sol pendant plusieurs jours; il n'y a de parfois désagréable que le vent du sud, quand il souffle avec force des vallées ou de la montagne. Il est rare que le thermomètre y marque 3 ou 4 degrés au-dessous de zéro; les épais brouillards d'automne et d'hiver qui se forment à Genève et à Ouchy, sont inconnus à Montreux; le printemps y commence souvent dans la seconde quinzaine de février; alors fleurissent le crocus, le perce-neige et le daphné. Cette saison est dans toute sa splendeur au mois de mai; les givres de la nuit ont cessé alors complètement et la chaleur n'a pas encore commencé, cette chaleur réellement insupportable en été et qui ne se tempère un peu qu'au mois de septembre. On ne peut, d'après le docteur la Harpe, comparer le climat de Montreux ni avec celui de l'Italie du nord, ni avec celui du midi de l'Allemagne ou du centre de la France. Mais, comme les vallées des Alpes méridionales qui s'ouvrent sur la plaine du Pô, Montreux situé au bord du lac, voit pousser en plein champ la vigne, le châtaigner, le laurier ordinaire (*laurus nobilis*), l'amandier, le figuier et même le grenadier et l'olivier. Malheureusement, en 1829, des froids exceptionnels de violence et de durée firent périr beaucoup de figuiers, dont quelques-uns centenaires. L'air de Montreux est, avant tout, un air de montagne et, partant n'est jamais, même par les plus grandes chaleurs, chargé de vapeurs lourdes et étouffantes; en hiver il n'a point d'âpreté et n'attaque point les poumons.

Parmi les localités disséminées dans la paroisse, il faut nommer d'abord Vernex, avec son fameux hôtel du Cygne, très-recherché par les



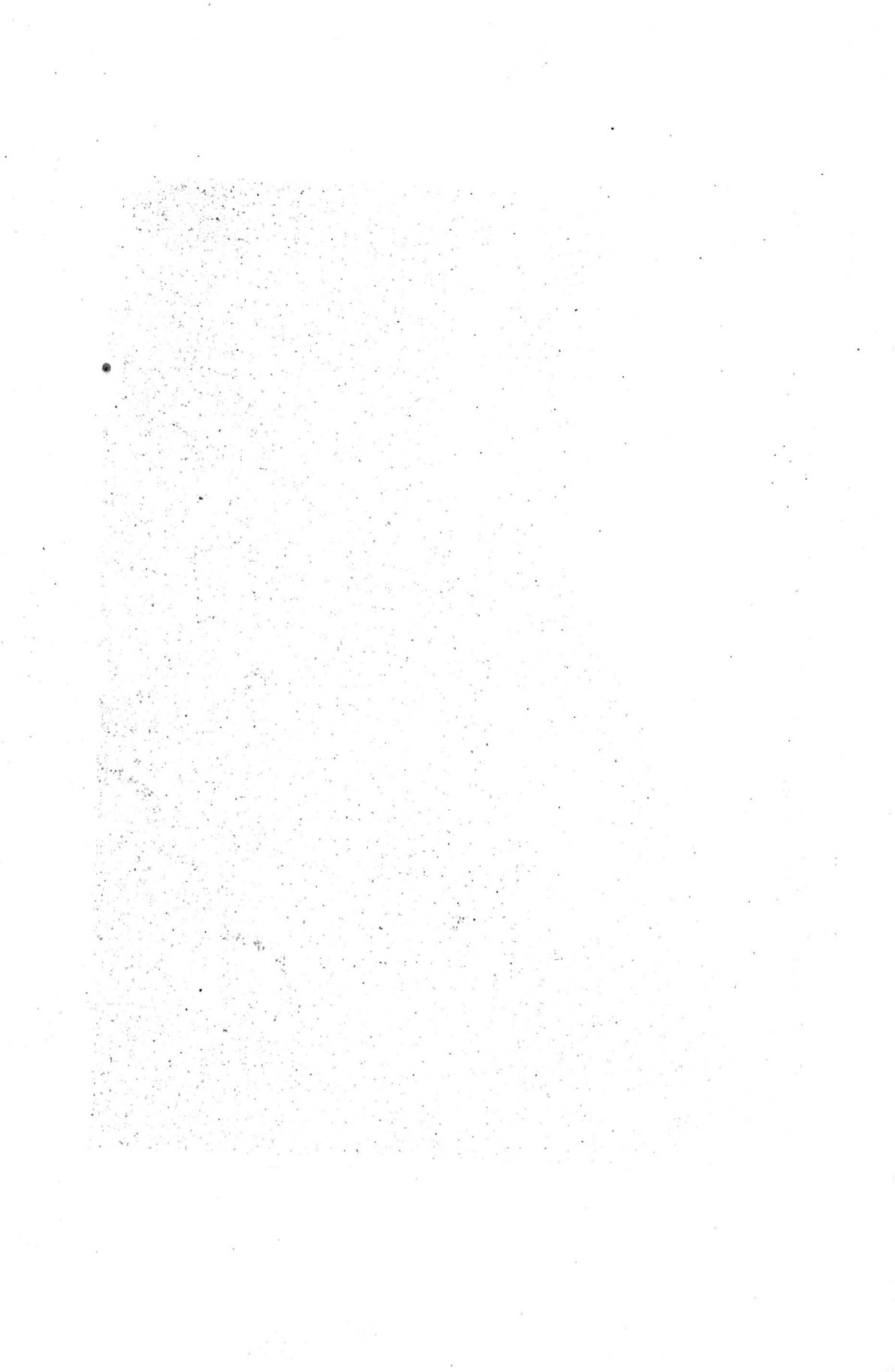
A. Peaca sculp.

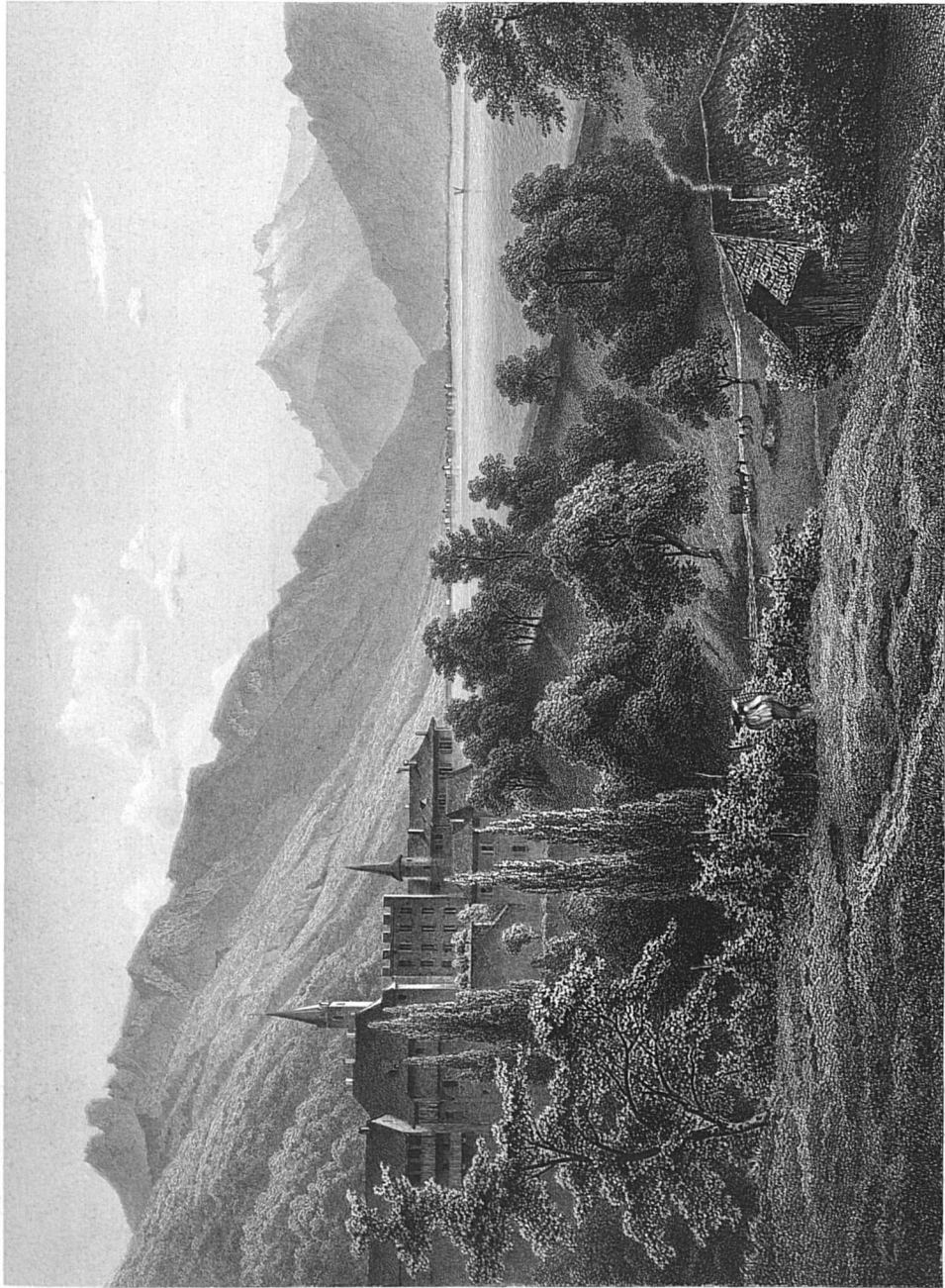
In Kottbuck del.

CLARENS, VERBEX UND MONTREUX.
(Wärdt)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

0 9 7





C. Kocher del.

A. Peters sculp.

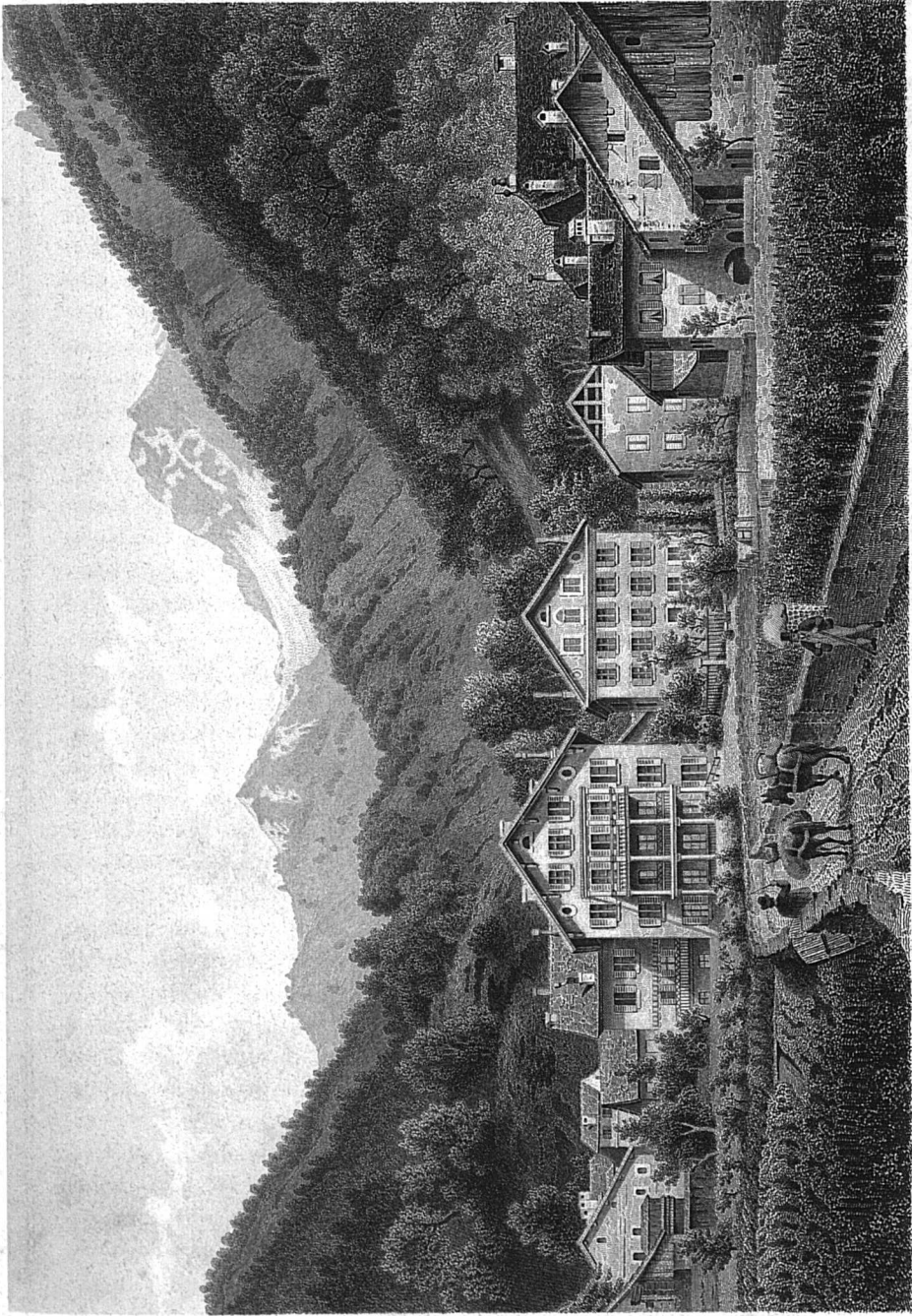
MONTREUX.
(Waadt)

Druck & Verlag von G. E. J. Lange in Darmstadt.

voyageurs. Situé au bord du lac, Vernex est l'endroit le plus agréable pour ceux qui n'aiment pas à monter bien haut. Voici, également situés en bas, les villages de Tarritet et de Veytaux, sur les bords du torrent de Veraye, qui se précipite en cascades du fond d'une étroite vallée. Plus haut apparaît le véritable Montreux, communément appelé les Planches, avec l'église paroissiale de toute la commune. Ici, une place ombragée de noyers offre la plus superbe perspective de cette contrée si riche en points de vue: l'œil embrasse toute la basse vallée du Rhône avec son cadre de montagnes, la superbe Dent du Midi, les basses montagnes près de Port-Valais, toute cette rive savoisienne avec la Dent d'Oche, et Vaud jusqu'à Lausanne. Sous la terrasse qui supporte l'église est une grotte où se forment des cristallisations, et une source abondante jaillit du roc. L'église de Montreux avait autrefois pour curé le doyen Bridel, connu par de nombreux ouvrages qui traitent presque exclusivement de certaines parties de la Suisse et fournissent un précieux matériel pour la connaissance des légendes, mœurs, coutumes et superstitions populaires notamment de la Suisse française. Au milieu des Planches coule le torrent sauvage, et souvent dangereux, appelé la Baye de Montreux, alimentant de vieux moulins qui servent fréquemment de buts de promenade. A la commune de Montreux appartiennent encore Sonchier et Chermen-Sonchier (prononcer Sonchi) qui est un village antique et simple, mais magnifiquement situé avec une promenade superbe qui se prolonge au delà du Pont de Pierres par-dessus une gorge romantique. Chernex ou Charnex (1927 pieds au-dessus de la mer, 800 pieds au-dessus lac), au pied du mont Cubly, forme une espèce d'entonnoir couronné d'arbres fruitiers et de châtaigniers. Ici la région des vignes cesse pour faire place à celle des prairies; mais pendant la saison d'été, le séjour de Chernex est plus agréable que celui de Vernex ou de Veytaux, bien que les habitations y soient moins commodes et la cuisine naturellement plus simple. De Chernex, on se rend, par des sentiers assez aisés, au sommet du mont Cubly (3629'), ou, par la gorge de la Baye de Clarens, aux bains de l'Alliaz, ou à l'endroit appelé En-avant, au pied de la Dent de Jaman.

Visitons cette dernière montagne, que nous n'avons pas abordée encore du côté de Fribourg bien qu'elle se trouve sur la frontière; mais choisissons un autre chemin plus beau que celui de Chernex, la grande route qui va à Villeneuve et dans le Valais. Elle nous conduit d'abord à Tarritet et à Veytaux. Nous montons de là, par un sentier à nombreuses perspectives, le long du versant du mont Cau, jusqu'au hameau de Glion. La vigne autrefois cultivée en ce lieu, en a complètement disparu. Nous

voici dans la région habitée par les bergers des Alpes, car Glion est à 2814 pieds au-dessus du niveau de la mer et à 1700 pieds au-dessus du lac Léman. Le site est enchanteur, et la haute vallée de la Baye de Montreux, où nous allons nous engager, d'une beauté vraiment ravissante. Lord Byron, qui certes, se connaissait en beautés, disait en parlant de Glion, „beau comme un rêve.“ Ce hameau appartient aussi à la paroisse de Montreux et compte deux très-bons hôtels, notamment l'hôtel bien connu du Rigi vaudois qui regorge souvent d'étrangers venus ici pour faire une cure d'air. En effet, l'endroit est mieux choisi que Chernex pour servir de séjour d'été; la température ne s'y élève jamais à un bien haut degré et un courant d'air rafraîchissant circule à travers la vallée et sur les sommets. De Glion, détournons-nous dans la vallée de la Baye et suivons ce torrent en amont, par le sentier élevé qui côtoie la rive gauche; sur l'autre rive, un autre sentier va de Chernex à En-avant, dont les maisonnettes, habitées aussi par des étrangers, pendant la belle saison, apparaissent gaîment au fond de la vallée. Nous atteignons bientôt, par des coudes et des zigzags assez raides, au col du Jaman, d'où le chemin nous conduit dans la vallée du Hongrin, ainsi qu'à Montbovon et au château d'Oex. La vue est déjà fort belle du col; mais elle est réellement magique de la Dent du Jaman, dont le sommet (5782'), pareil à un obélisque, se dresse bien au-dessus des hauteurs environnantes. Il faut bien une heure pour gravir le Dent, en partant du col, et seuls les excursionnistes qui ne sont pas sujets au vertige, peuvent tenter l'ascension de ce côté. Le panorama, complètement circulaire, se développe à l'ouest et au nord-ouest, jusqu'au Jura; devant lequel s'étendent les cantons de Vaud et de Fribourg, avec les miroirs étincelants des lacs de Neuchâtel et de Morat. Du côté du nord et du nord-ouest apparaît un sauvage massif de montagnes, la chaîne de la Dent de Lys, qui sépare la vallée de la Baye de Clarens de la vallée du Hongrin, et les montagnes de Hongrin et de Sarine; à l'ouest et au sud-ouest, les Alpes de Berne et du Valais se rattachent au Famelon, à la Tour de Mayen et à la Tour d'Aï; puis viennent la profonde crevasse tracée par la vallée du Rhône, la Dent du Midi et son cortège de pics, et enfin les monts de la Savoie, toujours sombres d'aspect, toujours paraissant menacer du destin de Taurinum les villages qui sont à leurs pieds. Au bas de la Dent de Jaman s'allonge la ravissante et pittoresque vallée de la Baye, et plus loin, au sud, l'immense bassin azuré du Léman, sillonné çà et là par une voile blanche ou par un rapide bateau à vapeur laissant après lui une longue traînée de fumée sombre. Le panorama de la Dent de Jaman n'est pas



Umbach schult

J. Beck del.

VIEYTAUX ET LE ROCHER DE NAYE.

(Canton de Vaud.)

Druck & Verlag von C. G. Lorange in Darmstadt.

228

moins beau en mars et en avril que pendant l'été; la neige descend encore alors jusque dans la profondeur des vallées, et le sommet de la montagne semble enveloppé d'un étincelant manteau d'hermine. L'homme qui se trouve alors sur cette hauteur doit convenir que la terre, en quelque sens qu'il l'ait parcourue, lui a rarement présenté un point de vue capable d'être comparé à celui-ci. Pour notre part du moins nous n'oublierons jamais la profonde impression que nous causa ce spectacle, dans les premiers jours d'avril 1852.

Celui qui ne veut pas retourner à Montreux par le même chemin, doit prendre la direction du sud, vers la Dent de Merdasson, et descendre de là, par-dessus le mont Cau, à Glion, ou se rendre d'abord aux Rochers de Naye, qui, élevés de quelque 700 pieds au-dessus de la Dent de Jaman, ouvrent une perspective plus imposante encore et plus sauvage et un coup d'œil plus étendu dans la basse vallée du Rhône. Mais ce chemin qui conduit aux Rochers de Naye est fort pénible et bien moins praticable que deux autres, dont l'un, partant de Veytaux, passe par-dessus le mont Souchand et les cimes adjacentes, tandis que l'autre, partant de Villeneuve, s'élève aux Rochers de Naye à travers la vallée de la Tinière. Nous reparlerons de ce dernier chemin.

Quittons Montreux, pour nous rendre, après avoir laissé Vernex derrière nous, et avoir passé, en suivant une bonne, mais poudreuse grand'route, devant le tombeau du Polonais Hyppolite Mieroslawsky, à la riche localité de Veytaux, qui fait partie encore de la commune de Montreux; de là passons au château de Chillon. A chaque pas, la vue s'ouvre sur le lac resplendissant, sur la magnifique Dent du Midi et sur les sombres montagnes du Chablais, jusqu'à ce que, à droite du chemin et non loin du bord du lac, nous apercevions le célèbre et superbe château surgir des flots avec ses murailles grises et ses fortes tours. L'aspect de ce donjon massif, simple malgré ses nombreuses tourelles, avec les noyers superbes de l'arrière plan et la gigantesque, étincelante Dent du Midi, derrière le contrefort du mont d'Arvel, dépasse en pittoresque tous les aspects de la Suisse: aussi l'a-t-on représenté mille et mille fois. Faisons comme tout le monde et visitons le château de Chillon, après en avoir franchi le pont-levis. L'édifice est à 60 pieds de la rive, sur un bloc de roche colossal, qu'un tremblement de terre semble avoir fait rouler, il y a quelque mille ans, dans le lac. On ignore à quelle date s'y éleva la première construction; mais cette date doit être fort ancienne, eu égard à la position si favorable du rocher. Quand en 830, l'empereur Louis-le-Pieux, fils de Charlemagne, mais peu semblable à son père,

entra dans une violente fureur contre l'abbé Vala de Corbie, l'un de ses plus éminents conseillers, qu'il accusait d'avoir poussé ses fils à la révolte, il le fit enfermer, ainsi qu'un document en témoigne, dans un château d'où l'on ne voyait que le ciel, les Alpes et le Léman. On tient pour certain que c'était le château de Chillon; on n'en connaît, du moins, aucun autre auquel ces paroles pourraient si bien s'appliquer. Le comte Pierre de Savoie, qui cherchait à étendre habilement son pouvoir et ses possessions, et que ses contemporains appelèrent le petit Charlemagne, donna, en 1248, au château de Chillon sa forme actuelle, et le fortifia autant qu'il le put, tout en l'ornant, à l'intérieur, de peintures et de sculptures. Il y faisait souvent sa résidence. Même à cette époque, comme précédemment et comme plus tard, le château servait de lieu de détention ou de séjour aux prisonniers d'Etat. Là fut captif, de 1531 à 1536, François de Bonnavard, prieur de Saint-Victor, à Genève. Quoique Savoisien de famille, et ecclésiastique, il défendit avec ardeur et dévouement l'indépendance gravement menacée de Genève contre les attaques et les intrigues des ducs de Savoie et des évêques domiciliés dans la ville. Il penchait, comme ses concitoyens, vers la Réforme. Philibert, duc de Savoie, fit donc prendre Bonnavard, dans le pays de Vaud, et le retint prisonnier pendant deux ans. Mais Bonnavard, relâché en 1530, ayant mis plus d'énergie encore à défendre la cause de Genève, fut surpris de nouveau pendant un de ses voyages, et, cette fois, enfermé à Chillon. On l'y traita d'abord sans trop de rigueur; mais le duc étant venu lui-même au château, fit jeter son prisonnier dans un des cachots situés au-dessous du niveau des eaux du lac, et le fit river à un anneau de fer. On montre aujourd'hui encore aux visiteurs cet anneau et la salle usée pendant quatre ans sous les pas de Bonnavard. Quand, en 1536, les Bernois pénétrèrent dans le pays de Vaud, ils mirent, à la date du 27 mars, le siège devant Chillon, qui se rendit à eux deux jours après. Les vainqueurs trouvèrent dans le château, outre Bonnavard, plusieurs autres prisonniers de distinction et des trésors considérables du duc, lesquels furent transportés à Berne. Bonnavard revint aussitôt à Genève, et y mourut en 1570, hautement vénéré par ses concitoyens. Ses malheurs n'ont été universellement connus qu'après la fameuse poésie de lord Byron, *The prisoner of Chillon*, composée par le poète, à l'hôtel d'Ouchy, après une visite au château.

Avec sa forte tour carrée du centre, et ses nombreuses autres tours et tourellés, Chillon passait, au moyen-âge, pour un château des mieux



C. Koehler del.

A. Peters sculp.

CHERTOLON.

(Wascht)

Frank & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

240

fortifiés, et commandait en effet la grand'route, dont il protégeait en même temps la sécurité. Les Bernois transférèrent à Chillon le siège d'un bailliage, mais, à dater de 1733, ils se servirent du château comme prison d'Etat, et, en 1798, le transformèrent finalement en arsenal et en établissement militaire de discipline. La partie la plus antique du château, encore bien conservé, est formée sans contredit par les prisons souterraines, avec leurs lourdes colonnes et leurs sinistres caveaux. A Chillon, cette prison sombre, située dans la contrée la plus ravissante et sur le bord du plus beau lac du monde, se rattachent encore deux autres souvenirs. Dans le voisinage de la forteresse, du côté de Villeneuve, Pierre, comte de Savoie, fut vainqueur, en 1276, dans une bataille qui le rendit maître du pays de Vaud. Non loin du même château, a lieu le dénoûment de la Nouvelle Héloïse de Jean-Jacques. C'est ici, en effet, qu'un des enfants de Julie se précipite dans le lac. L'héroïne sauve son fils, mais meurt des suites de la fièvre que l'épouvante et le frisson lui avaient donnée.

De Chillon, la route se déroule, presque dans la direction du sud, au pied du Sonchaud et du côté de Villeneuve, en franchissant le torrent de Tinière. Avant d'arriver à Villeneuve, faisons une courte halte à l'hôtel Byron, bâti dans un style grandiose sur une terrasse magnifiquement située. Le premier propriétaire, qui avait fondé de grandes espérances sur l'exploitation d'une source d'eau sulfureuse jaillissant en cet endroit, se retira ruiné, mais l'hôtel prospère aujourd'hui comme séjour de printemps et d'automne, bien que la situation de Montreux soit encore plus favorable. A quelque distance dans le lac se trouve l'île de la Paix. Villeneuve passe pour une vieille colonie romaine; on veut y reconnaître le Pennilucus de l'Itinéraire d'Antonie, cité complètement détruite par l'invasion des vagues soulevées du lac, à la suite de l'épouvantable éboulement qui anéantit Tauretunum, en 563. C'est encore près de Villeneuve, entre cette place et Aigle, que, 107 ans avant Jésus-Christ, les Romains, commandés par Lucius Cassius, auraient livré bataille aux Helvétiens que conduisait leur chef Divico. On a souvent découvert ici des débris d'antiquité celtique et romaine, et notamment des tombeaux. Depuis 1236, il existait à Villeneuve un hôpital fondé par Aymon, de la famille des comtes de Savoie; plus tard, cet hospice fournit d'abondants revenus à l'administration de Berne. Le village consiste en une simple rue bordée de maisons, mais il est situé dans une contrée des plus intéressantes, à l'extrémité supérieure du lac Léman, dans la vallée large du Rhône, au milieu de hautes montagnes, qui se distinguent par l'originalité de leurs

bien-aimée, il tombe frappé de mort; ses dernières paroles sont: „Fenetta! Fenetta!“ Quand la belle apprit cette nouvelle terrible, elle pâlit et tomba évanouie sur le sol; revenue à elle au bout de quelques minutes, elle entonne un lied joyeux qu'elle chantait souvent avec son ami. La pauvre était devenue folle, et le resta jusqu'à sa mort, qui eut lieu l'année suivante, à la même époque. Depuis, personne n'a jamais osé aller aux îles un dimanche ou un vendredi, et les fillettes de Noville renoncent volontiers aux jolis nénuphars de Fenetta.“

Telle est la légende. Le testament de Walter de Superfax, évêque de Sion, mort en 1482, désigne déjà, comme limite du patrimoine de Saint-Théodul, un lieu voisin de Villeneuve et nommé „Des Bruits.“ Ce lieu devait être situé tout près des Îles.

Dirigeons-nous maintenant en amont de la vallée du Rhône. La contrée est plate, solitaire et monotone; il n'y a d'intéressant que les montagnes qui encadrent le pays. En passant par Rennaz nous arrivons d'abord à Roche, village à 3400 pieds au-dessus du niveau de la mer, au bas du Mont d'Arvel et à l'entrée d'une haute vallée. On trouve ici du gypse et de belles espèces de marbre, travaillées dans l'endroit même. Abrisé contre les vents du nord, caressé par le soleil, ce village, aéré quoique chaud, serait très-propre à servir de résidence d'hiver aux étrangers, mais il est dépourvu de toute espèce de confortable, et de vastes étangs se trouvent dans le voisinage. A Roche vivait autrefois le poète des Alpes Albrecht de Haller, de Berne, alors directeur des salines. Il écrivit là sa *Physiologie* et son histoire des „plantes de la Suisse“, pour la connaissance desquelles il recueillit des matériaux précieux dans ses excursions à travers la contrée. Plus haut en amont, à quelque distance de la route et sur le mont Yvorne, appelé, dit-on, par les Romains, *Hyberna equitum*, se trouve un gros village connu par l'excellent vin blanc que l'on y récolte sur des terrasses artificiellement ménagées. C'est un des meilleurs vins du Vaud, mais, si l'on en fait un usage constant, il excite, dit-on, extraordinairement les nerfs. Une inscription qui se lit sur la maison dite „maison blanche“, parle d'un épouvantable éboulement qui eut lieu le 24. mars 1584, à la suite d'un tremblement de terre, et ensevelit les localités d'Yvorne et de Corbeyrier, avec 200 constructions, et causa la mort de 200 personnes et de beaucoup de bétail.

Plus important encore que Roche et qu'Yvorne est le village le plus voisin sur la route, Aigle (en allemand Aelen), l'ancienne colonie romaine Aquileja, le chef-lieu de la partie du pays de Vaud, située dans la vallée du Rhône. Le district d'Aigle forme le véritable haut pays du canton;

il est riche en prairies grasses, en alpes excellentes, en plaines fertiles, en versants montagneux, couverts de belles forêts. Ses vallées, le plus souvent étroites et tranquilles, sont habitées par un peuple de bergers sobres, honnêtes, relativement aisés, dont les ancêtres étaient ces Nantuales que nous ont fait connaître des écrivains romains. Aigle est remarquable par ses glaciers, ses éboulements, ses vues magnifiques, et, plus encore, par ses salines. Il avait, au moyen-âge, ses seigneurs particuliers dont la famille s'éteignit en 1076; sa situation est gracieuse, dans une vallée ornée d'arbres fruitiers, sur un plateau de débris formé par les dépôts des éboulements de la Grande Eau; mais le village même a l'air sombre, parceque beaucoup de ses maisons sont construites en marbre noir. Les anciennes mines de sel sont épuisées; mais on récolte, en revanche, dans les environs un vin excellent, reconnu favorable à la santé. Du château qui servait jadis de résidence au bailli, on a une fort belle vue. Aigle est exposé au soleil et abrité contre les forts courants d'air; sa température est plus élevée que celle des autres localités de la contrée. Il peut servir, en hiver, de séjour sain et agréable; aussi possède-t-il plusieurs hôtels et pensions, où l'on peut faire, en automne, la cure de raisins.

C'est à Aigle que le sauvage torrent de la Grande-Eau sort des belles vallées d'Ormond, se dirigeant vers le Rhône, du côté de l'ouest; souvent, et surtout en 1740, ce torrent a causé à la localité de grands dommages. Il prend sa source bien haut dans la montagne, aux glaciers de l'Oldenhorn, du Sex rouge et des Diablerets, dans un désert sauvage. De ses diverses sources, il forme aussitôt plusieurs cascades, reçoit dans ses eaux celles du rapide torrent du Dard, qui descend du col de Chillon, et bouillonne ensuite à travers les ravissantes vallées d'Ormond, en se grossissant d'un grand nombre de fontaines et de petits ruisseaux. Quittons Aigle pour aller à la rencontre de la Grande-Eau, jusqu'au col de Pillon, par-dessus lequel un sentier conduit à Gsteig et à Saanen, et visitons les établissements de la vallée, ainsi que ses habitants simples, mais laborieux. Tout d'abord nous suivons (jusqu'à Sepey) une route carrossable, qui fut construite de 1836 à 1839 et coûta la somme de 300,000 francs. Nous franchissons sur un pont de marbre la mugissante Grande-Eau et atteignons sans tarder, sur la rive droite du torrent, un point élevé d'où nous apercevons la basse vallée du Rhône, Aigle avec ses tours étincelantes, couvertes de zinc, et l'éblouissant sommet de la Dent du midi. Nous arrivons ensuite à Fontaney, où le torrent appelé Nant de Fontaney, avant de se jeter dans la Grande-Eau, forme, dans

un paysage véritablement romantique, une superbe cataracte; nous voici, bientôt après, à Pontit, groupe pittoresque de maisons, entouré de vignes et de vergers sur d'étroites terrasses rocheuses, où poussent les châtaigniers, les mûriers, les pêcheurs, les figuiers et les melons. Vis-à-vis est Panex, avec sa saline aujourd'hui épuisée, et plus loin, en aval, Plambuit et Essergilloid. Vient ensuite le Pont de la Tine, où un pont nous conduit, de l'autre côté, vers les Granges. Ici, le lit pierreux du torrent s'est extraordinairement rétréci: à peine s'il a six ou sept pieds de large. La route est des plus tortueuses. Tantôt elle est creusée dans le roc, tantôt soutenue par des murailles, une fois même elle passe à travers une petite galerie de rochers. Mais elle est romantique et ouvre de jolis points de vue sur la vallée, sur le cadre qui l'entoure et sur Forclaz, à une assez grande hauteur. Nous avons atteint Sepey, à deux lieues d'Aigle: nous voici au chef-lieu de la basse vallée d'Ormond.

Le village de Sepey est à quelque distance de la Grande-Eau qu'il domine, et à une élévation de 3475 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans un pays riche en pâturages et entouré de forêts, du point où la vallée, qui montait jusqu'ici dans la direction du nord, commence à faire un coude vers l'est. On lui donne aussi le nom d'Ormond-dessous; c'est le chef-lieu du canton, et compte avec les communes qui en dépendent, 2000 habitants. Un autre chemin, plus abrupte et moins praticable, conduit d'Aigle à Sepey, en passant bien haut au-dessus du torrent et en franchissant Verge, Leysin et les Crêtes. Sepey a trois hôtels, où la vie n'est point chère et où des étrangers prennent leur pension; il sert de résidence d'été, à cause de son excellente situation et de l'air pur et salubre que l'on y respire; on doit notamment le recommander, comme station confortable, aux touristes que n'effraient par trop des excursions à travers cette vallée superbe et intéressante sous tout rapport.

Les vallées d'Ormond (le haut et le bas Ormond), forment un bassin d'une longueur de près de six lieues, qui s'étend du Rhône jusqu'aux hauteurs de l'Oldenhorn et des Diablerets. Il est ceint de hautes montagnes que couvre en partie une éternelle neige et à travers les fissures desquelles apparaissent des glaciers; on y trouve, à côté de jolis bois, des alpes et des pâturages étendus. La plupart de ces alpes sont propriété commune; la propriété particulière est très-morcelée. La population se compose de bergers, qui ont bâti dans le fond de la vallée, dans la vallée basse, et même sur les hauteurs, des villages d'hiver, mais qui, en été, vivent dans la vallée haute d'une vie nomade, s'arrêtant là où

paissent leurs troupeaux. Il est des ménages qui changent sept, huit fois de résidence dans la même année, et, quoique la population ne s'élève qu'à un peu plus de 4000 âmes, le nombre des maisons ou huttes, appelées mazots, est évalué pourtant à 2000. On les voit tantôt groupées, tantôt alignées ou échelonnées sur les versants, et communiquant entre elles par des sentiers plus ou moins raides. Les hivers sont longs, les étés courts, le printemps et l'automne assombrés par les brouillards. Eboulements, torrents, avalanches y causent de grands ravages. Le nom de la vallée dérive, dit-on, d'Auri mons (mont d'or); on prétend avoir trouvé autrefois des paillettes d'or dans le sable de la Grande-Eau.

La population, comme nous l'avons dit, se compose de bergers, robustes, simples dans leurs mœurs et dans leurs idées, laborieux et gais, serviables, curieux, intelligents et fiers de leur liberté; ils paraissent être surtout d'origine celtique, bien qu'ils puissent revendiquer pour ancêtres des peuplades germaniques qui vinrent s'établir, il y a nombre de siècles, parmi la population celtique. Leurs légendes de fées noires donneraient à penser que les Sarrasins qui se fixèrent jadis sur le Saint-Bernard et ailleurs dans le Valais, pénétrèrent également jusqueici. Il va de soi que ce peuple de bergers n'est point riche; mais il sait se passer des jouissances des riches; son existence nomade lui fait ajouter peu de prix aux habitations; il n'a guère d'ustensiles que ceux qu'il peut emporter dans ses pérégrinations; il se contente de viande fumée, de pain cuit depuis longtemps et dur comme la pierre, car on ne met au four que quelquefois par an, et il arrive que le pain doit être rompu à grands coups de marteau. Des pommes de terre, du lait, du petit-lait et du fromage complètent cette sobre alimentation. Ses mœurs et coutumes sont pour la plupart de l'ancienneté la plus vieille, et il y est très-attaché, de même qu'à ses superstitions, auxquelles il ne veut pas que l'on touche. Sa patrie lui est plus chère que tout; rarement il l'abandonne, quoiqu'il en sente difficilement toute la beauté.

Qu'on nous permette de retracer ici quelques-unes de leurs superstitions et de leurs légendes. Dans tout le pays de Vaud, la foi au diable et à ses pérégrinations sur la terre est très-répendue. Des centaines de gens l'auraient vu autrefois de leurs propres yeux, et il n'y a rien de bien rare à ce qu'il séduise des hommes et les emporte avec lui. On ne prononce pas volontiers son nom; on le désigne plutôt sous des dénominations générales, telles que: le Vieux, le Serpent, le Malin, l'Autre (l'Otro), etc. Un Vaudois ne croit devoir l'appeler par son nom que quand il s' imagine l'apercevoir. Vulliemin raconte du moins qu'un homme effrayé par je ne

ballaz, où se trouve une excellente pension d'étrangers, passer ensuite devant la burg d'Aigremont, antique château riche en légendes et aujourd'hui tombé en ruines, puis franchir à la Galèze les sauvages rochers amoncelés et inondés par le torrent, et nous rendre enfin à Vers-l'Eglise. Le chemin est mal entretenu, mais d'une beauté extrêmement pittoresque; il côtoie la Grande-Eau, peu profonde ici et coulant dans un lit ombragé par des platanes et par des érables de montagne. Là haut, à gauche, apparaissent les murailles rocheuses et à pic du Chaussy et de ses voisins, ainsi que le lac ravissant de Lianson, où le Hongrin prend sa source. Vers l'Eglise est le chef-lieu de la vallée haute d'Ormond; il est situé, avec son église paroissiale, sur le bord du torrent, dans un bas-fond couvert de prairies au terrain gras et humide; il est couronné de pâturages alpestres et de bois, au-dessus desquels s'élèvent encore de puissantes cimes de montagne. Ici encore on trouve des pensions fort simples, il est vrai, pour la saison d'été. Intéressante et précieuse partout, la flore de la vallée compte aux environs de Vers-l'Eglise ses plantes les plus belles et les plus rares.

Franchissons maintenant la Grande-Eau. En moins d'une demi-heure, nous atteignons les Plans, situés avec leurs nombreuses maisons et maisonnettes, dans le plus superbe paysage, et visités de plus en plus par les étrangers, depuis ces derniers temps. On y trouve déjà un excellent hôtel et plusieurs pensions. Les plus puissantes cimes de la contrée semblent regarder le village. Au nord, voici les pics perpendiculaires de la Tornette et de la Tête de Moine, auxquels se rattachent la Paletta du Mont, Sex Rouge avec ses terrasses neigeuses de rochers, la cime chauve de l'Oldenhorn et enfin les gigantesques Diablerets, dans les formes étrangement sauvages, les glaciers énormes et les champs de neige attirent naturellement tous les regards, quand le soleil couchant les dore de ses derniers rayons et les enveloppe dans un manteau d'éclatants reflets jaunes ou roses, tandis que la vallée, les bois et les alpes se couvrent déjà de ténèbres. D'ici encore on peut entreprendre des excursions nombreuses. Voici, adjacent à la Paletta du Mont, le mont Isenaux, avec sa riche flore alpestre, le col de Pillon, que l'on gravit en côtoyant le cours rapide du Dard, pour pénétrer dans la vallée de Reuschbach ou arriver jusqu'à Gsteig, le col de La Croix, par-dessus lequel un sentier conduit à la vallée de Grionne et à Bex, et d'où l'on peut avoir une belle vue sur les vallées d'Ormond et de Grionne. Mais l'excursion la plus accoutumée est celle qui, à travers les charmantes prairies alpestres de Les Iles, nous introduit dans le superbe amphithéâtre de Creux-Champs, un

entonnoir ravissant, tout vert de prairies et fermé par les précipices nus et gigantesques et les murailles rocheuses des Diablerets. Ici jaillissent beaucoup de sources; trois d'entre elles forment de remarquables cascades et, en se réunissant, donnent naissance à la Grande-Eau. Là encore on trouve un grand nombre de plantes fort rares des hautes montagnes, recueillies jadis en masse par les collectionneurs du Vaud et du Valais et envoyées à presque tous les cabinets botaniques de l'Europe.

Mais, après ce long séjour dans les vallées d'Ormond, retournons à Aigle et remontons le Rhône. La première localité que nous rencontrons est Ollon, chef-lieu de canton, grand et beau village, dont il est déjà parlé en 1014 dans les documents, et qui se divise en deux parties: l'Ollon de la plaine et l'Ollon de la montagne. La première commune s'occupe de viticulture, la seconde est habitée par des bergers, et se compose de pâturages élevés et pierreux, avec quelques bas-fonds où le gazon croît avec abondance. Tantôt ces pâturages sont cachés par des forêts, tantôt coupés par d'abruptes déchirures; tantôt ils s'élèvent sur la cime colossale des rochers. Ollon est peut-être un séjour plus convenable encore qu'Aigle pour les étrangers; il a de très-belles promenades bien abritées; mais il est trop éloigné de tout mouvement et, partant, ne peut guère offrir de distraction sociale. Près de l'église d'Ollon se trouve une pierre milliaire romaine, remontant à l'époque de l'empereur Licinius Licinius, mort en 325. Cette pierre fut découverte à Saint-Triphon, non loin d'Ollon et fort près du Rhône. Saint-Triphon est une station de chemin de fer et une très-antique localité. Elle est située sur une éminence rocheuse, remarquable au point de vue géologique; on y trouve d'anciennes ruines, notamment une tour carrée du dixième siècle, et une carrière de beau marbre veiné de noir et de blanc. Des antiquités romaines y ont souvent été découvertes. D'Ollon, la route va d'abord franchir en amont la Grionne, qui débouche ici d'une petite vallée; puis, après s'être déroulée continuellement à l'est de la vallée plate, large et marécageuse du Rhône, et présenté, sur son parcours, d'intéressants coups d'œil dans le val d'Alliez et sur les neiges de la Dent du Midi, elle conduit à Bex, jolie petite ville sur l'Avençon, non loin du lieu où ce torrent se jette dans le Rhône.

Bex est gracieusement situé, à 1260 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans une plaine fertile qui s'étend par de molles pentes jusqu'au Rhône, au milieu de vergers, au pied de salines et sur l'Avençon. C'est une antique localité. Non loin de là, sur la route qui conduit à Saint-Maurice, Theutofried et ses Transjurans battirent les Lombards, et les



H. Rohbock del.

A. Pesca sculp.

IB IX.

(Canton de Vaud)

Druck & Verlag von G.G. Lange in Darmstadt.

armes trouvées dans le petit lac voisin de Luissel, si elles n'ont point appartenu, comme on le présumait d'abord, aux prisonniers faits dans cette rencontre, datent au moins d'époques plus reculées, car elles servaient à une peuplade vivant au milieu du lac dans des cabanes sur pilotis. Bex avait déjà au moyen-âge une importance considérable; on n'y comptait pas moins de vingt nobles en possession de droits allodiaux; trois châteaux fortifiés s'élevaient dans les environs. En 1802, les envoyés des républiques française, helvétique et italienne, conclurent à Bex l'Acte qui déclarait le Valais libre et le plaçait sous la protection des trois républiques. Bex gagna beaucoup en importance après la découverte que l'on y fit de sources et de salines. En 1768, on y découvrit sur la rive droite du Rhône, une source sulfureuse, filtrant à travers un gisement de glaise noirâtre. On l'appelle la source de l'Île; mais elle a pu être connue antérieurement. L'analyse en a été faite en 1824; ses eaux furent d'abord employées avec succès contre les maladies chroniques de la peau et des affections scrofuleuses. Une seconde source sulfureuse ayant été découverte dans les mines de sel, la première perdit insensiblement sa réputation, et la maison des bains, se voyant abandonnée, se changea en hôtel. La source même des mines n'a jamais été très-réputée. Les salines de Bex furent découvertes en 1554 près Panex et Bevieux; elles demeurèrent longtemps propriété de la famille Zobel d'Augsbourg. Berne les acheta en 1685 pour les bailler en fermage. Enfin, en 1798, elles devinrent, avec les autres mines découvertes plus tard au Chamossaire, propriété du canton de Vaud, nouvellement formé. En 1823, on découvrit encore un énorme rocher de sel qui releva et assura définitivement l'exploitation, dont les résultats décroissaient en quelque sorte de dix en dix ans. Les salines et le rocher de sel sont situés dans un terrain d'anhydrite qui forme deux couches lesquelles s'étendent de la Savoie jusqu'au lac de Thun, intercalées dans une pierre calcaire noire, argilo-schisteuse. Le sel gemme brut est un mélange de morceaux d'anhydrite anguleux, gros tantôt comme un grain de sable, tantôt comme plusieurs toises cubiques, et de petits morceaux d'argile calcaire. Il forme un filon qui a été poursuivi sur une longueur de 4000 pieds et une profondeur de 600, avec une largeur de 2 à 50 pieds. La contenance moyenne en sel est de 30 livres par pied cubique. On casse la gemme, on en transporte les morceaux dans de vastes réservoirs ménagés dans l'anhydrite sans sel et appelés Dessaloirs; là on les écrase grossièrement et on les arrose ensuite d'eau douce. Quand les pierres ont été arrosées trois fois de la sorte et détrempées, on les retire et on les remplace par d'autres. Si la soole ob-

tenue dans les dessaloirs est suffisamment riche, on l'amène par des conduits dans les chaudières où doit se faire l'ébullition; et, si elle n'est point assez riche en sel, dans les bâtiments de graduation. Les mines les plus importantes sont celles du Fondement et du Bouillet; là se trouvent les meilleures salines et le Rocher de sel. L'entrée en est à une lieue de Bex, dans une contrée sauvage, mais pittoresque, de la vallée de Grionne; l'ouverture principale de la première de ces mines domine de 484 pieds l'ouverture de la seconde, en sorte que les deux mines forment deux étages d'un même gisement, reliés par un puits de 476 pieds de profondeur et un escalier de 800 marches. La mine du Bouillet se compose principalement d'une galerie droite de 6636 pieds de longueur, 7½ de profondeur et 5 pieds de large, laquelle fut commencée en 1726 et terminée seulement en 1823. La mine du Fondement, au contraire, compte beaucoup de Galeries, dont plusieurs se trouvent à des élévations différentes, et sont reliées entre elles par des puits, des rampes et des escaliers. D'autres carrières, celles, par exemple, qui se trouvent près de Panex et de Chessières, ne sont plus exploitées. Dans la mine du Bouillet on remarque un grand réservoir rond de 80 pieds de diamètre, dix pieds de hauteur et 50,000 pieds cubiques de capacité, avec un couvercle mobile qui reçoit les eaux à graduer. Un second réservoir, moins régulier, mais plus vaste encore, contient la soole, qui de là peut être immédiatement dirigée dans les chaudières à ébullition. A travers le puits de Bouillet, on peut, par un jour serein, apercevoir les étoiles. Les bâtiments d'ébullition et de graduation se trouvent partie à Bevieux, partie à Devens, où s'élèvent aussi l'habitation du directeur et les bâtiments de l'administration. Tous les ans on retire des mines de 20 à 30,000 quintaux de sel. Le directeur (mort en 1855) M. de Charpentier, bien connu pour ses ouvrages sur les sciences naturelles et pour sa belle collection minéralogique et géognostique, a rendu aux mines de très-importants services. C'est à lui notamment que l'on doit la découverte du vaste gisement de sel gemme. Un bloc de sel qu'il avait trouvé et sur lequel on a inscrit son nom, marque sa tombe au cimetière.

Il est permis de visiter les carrières; on n'a qu'à se pourvoir d'une carte au bureau et à donner au mineur qui vous conduit le pour-boire d'usage. Le grand tour dure environ une heure; il est quelque peu fatigant, mais point dangereux. On visite d'abord la mine du Bouillet; on passe devant les deux grands réservoirs, et l'on descend, si l'on veut, dans quelques galeries situées plus bas, où se trouve le plus grand dessaloir, de 50 pieds environ de diamètre et de sept pieds de profondeur.

Après quoi l'on gravit le grand escalier de 800 marches, où se présentent de temps en temps, quelques paliers plus larges, et l'on va ressortir enfin, par un glacis d'abord plan, incliné ensuite, et à travers une galerie horizontale, bien au-dessus de l'endroit par où l'on était entré. La température des galeries est agréable; mais on s'y sent incommodé çà et là par l'odeur des eaux sulfureuses.

Les eaux-mères de Bex, sont souvent employées pour des bains ménagés exprès dans l'hôtel des bains de la localité. On trouve à Bex un autre hôtel, beaucoup de maisons meublées et deux pensions, dont l'une, fréquentée surtout par des Allemands, est située à Bex même au milieu de prairies charmantes; l'autre est sur le chemin de Bevieux, dans un site superbe. Les bains sont d'une vertu particulièrement active dans les maladies scrofuleuses, les maladies de la peau et des os, causées par des germes scrofuleux, les faiblesses de la peau et la débilité en général. On vient souvent à Bex pour y suivre des cures de petit-lait, de lait et d'air; car c'est là un délicieux séjour de printemps et d'automne. Bex est surtout une excellente station intermédiaire pour ceux qui, pendant la chaude saison, ont habité les hauts pays alpestres et ne veulent pas retourner immédiatement dans leur patrie, où l'hiver les attend. Les saisons les plus agréables à Bex sont celles de mai et juin, septembre et octobre; en été, la chaleur est trop écrasante; en hiver, le froid assez sensible, et plus vif qu'à Ollon, Aigle, Martigny et Sion.

Au sud-est de Bex se trouve l'antique burg de Duin, autrefois puissant édifice, avec des murailles de 7 pieds d'épaisseur et une vaste tour intérieure. La façade était si étendue que d'une tour à l'autre on comptait 238 pas. Les Bernois renversèrent ce château en 1465. Entourées de bois et couvertes d'un lierre touffu, ses ruines encore imposantes présentent un coup d'œil des plus pittoresques. La légende raconte qu'un des seigneurs de Duin, à son retour de la terre sainte, surprit sa femme dans les bras d'un rival et fut assassiné par elle. L'épouse infidèle erre encore, selon la légende, à l'heure de minuit, dans les ruines du château, voilée de blanc et poussant des soupirs et des sanglots. Mais personne n'a gardé de s'en appocher, car une mort prompte et violente atteint le Téméraire qui ose lui parler.

Nous avons déjà fait mention de la vallée de Grionne, à travers laquelle un chemin conduit de la haute vallée d'Ormond à Bex. On s'y rend souvent de Bex pour la visiter, et les mines de sel n'attirent pas seules les touristes, car dans cette vallée se trouve Brion, sur la rive gauche de la Grionne et au sommet d'une hauteur qui descend vers la

vallée de l'Avençon. Du village et d'une éminence voisine, l'on a les plus intéressants coups d'œil sur la vallée, sur la gorge de Bevieux, le large pays du Rhône et sur toutes les cimes de montagne qui, partant de Saint-Maurice et de Bex, s'allongent vers l'orient, entre autres la Dent de Morcles, le petit et le grand Moëveran, avec les immenses glaciers de Plan-névé et de Pancirossa, la tête du Grand-Jean, l'Argentine, le Châtillon, et les Diablerets; au-dessus de Grion, se trouvait autrefois une pierre, appelée Pierre du Sauvage, sur laquelle semblait être imprimée la forme d'un homme. Un jeune homme dont l'amour avait été dédaigné et que ce malheur avait rendu fou, serait resté couché si longtemps au même endroit sur cette pierre, qu'il aurait fini par y imprimer le contour de ses formes. Le propriétaire de l'endroit sur lequel se trouvait cette pierre, l'a fait briser il y a quelque temps et en a employé les morceaux à la construction d'un grenier. Sur l'autre rive de la Grionne s'élève le village d'Arveyres, où un berger trouva la première saline du pays. De Grionne, en passant, non loin du hameau de Taveyannaz dans la montagne, on atteint, au bout de moins de deux heures, le col de la Croix, d'où l'on a une vue sur les vallées d'Ormond et de la Grionne, le Chamossaire, les Diablerets, l'Oldenhorn, le Val d'Illiez, la Dent du Midi et la chaîne de montagnes entre le Valais et le Chablais.

Avant de quitter Bex, dirigeons-nous enfin vers la vallée de l'Avençon, riche en bois et en gras pâturages. A travers cette vallée, un sentier pour piétons, raccourcissant beaucoup la distance, conduit à Sion. L'Avençon prend sa source au-dessus de l'alpe d'Anzeindaz, au glacier de Paneyrossa; il se grossit de plusieurs autres torrents, et, entre autres, du Nant, qui, après s'être formé à la Dent de Morcles et aux Moëverans, arrose le joli vallon des Plans. L'Avençon va se jeter ensuite dans le Rhône, au-dessous de Bex. Le chemin conduit, en amont de la vallée, et pardessus un plateau qui sépare l'Avençon de la Grionne, à Grion, que nous avons déjà visité, et, de là, aux mazots et greniers de Charnemey, alignés avec ordre. Non loin de là jaillit sur un rocher saillant en forme de table, un petit ruisseau que l'on a changé en une jolie fontaine. Ici, la descente devient plus rapide entre les arrêtes rocheuses, et le plus souvent escarpées, de l'Argentine et du rocher du Vent, un contrefort des Diablerets. Nous atteignons enfin, à travers des bois et de jolis pâturages, et en rencontant le long de l'Avençon, Solalex, où se trouvent les bas chalets des alpes d'Anzeindaz. La situation de ces chalets est fort gracieuse. Nous arrivons bientôt après, par un chemin pavé, mais d'autant plus fatigant, aux chalets d'Anzeindaz, situés à plus de 6000 pieds

au-dessus du niveau de la mer. Ici, dans ce vaste et beau pays alpestre, entre les Diablerets et le contrefort du Moëveran, a lieu tous les ans, au mois d'août, une fête de bergers, appelée Michantein.

Aux sources de l'Avençon et au-dessus de ces sources, se trouvent d'intéressantes pétrifications de poissons et de moules. De Bex à Anzeindaz il est un autre chemin, plus pénible, sans doute, mais plus intéressant que celui que nous avons choisi: il s'élève à travers la jolie vallée de Nant, en passant par Frenières et les Plans, au pied du Moëveran et de la Tête de Jean. Le visiteur de l'Anzeindaz est payé de ses fatigues par une flore des plus riches. De l'alpe, on monte presque à pic, à travers pâturages, jusqu'au col de Cheville, où l'on a une fort belle vue. Ici, la neige se maintient souvent au cœur même de l'été; mais dès qu'elle disparaît, le sol se couvre des plus charmantes et plus rares fleurs des Alpes, par exemple: la *Viola cenisia*, la *Primula auricula*, la *Cochlearia saxatilis*, la *Gentiana brachyphylla*, beaucoup de *Hiéracées*, l'*Androsace*, l'*Arabis*, etc. On y trouve même le sapin à pommes. Au delà, et un peu au-dessous du col, un contrefort de pierre marque la limite des cantons de Vaud et de Valais, en même temps que la limite de notre présente excursion.

De Bex, la grand'route se déroule, dans la direction du sud, à travers la vallée du Rhône, pour se rapprocher de ce fleuve. La voie ferrée en fait autant, de sorte que pour arriver à Saint-Maurice, canton du Valais, les deux chemins doivent franchir le Rhône. Une tête de rocher, dernier contrefort de la Dent de Morcles, s'avance ici jusque tout près des flots, et sur l'autre rive, un contrefort de la Dent du Midi en fait autant. L'ancien pont, avec ses arches hardies, fut construit, il est vrai, de 1482 à 1496, par l'évêque Jost de Silinen, mais il repose sur le fondement d'un pont de 70 pieds que les Romains avaient jeté sur le Rhône. Des deux côtés l'encaissement de la vallée est solidement affermi. Au lieu de franchir le pont, nous prenons à gauche, pour arriver au village de Lavey caché dans les arbres. A vingt minutes de là se trouvent les bains de Lavey, au pied de la Dent de Morcles, non loin du Rhône. On suppose que les thermes de l'ancien bourg d'Epaunum, situé, du temps des Romains, près d'Eviennaz, et détruit en 552, par un éboulement de montagne, on suppose, disons-nous, que ces thermes s'alimentaient des mêmes eaux que ceux de Lavey. Ces derniers, découverts en 1813, oubliés de nouveau, puis retrouvés en 1831 dans le lit du Rhône, furent encaissés en 1832 aux frais de l'Etat; il fallut plus tard les élargir par de nouvelles tranchées. Leur chaleur était à cette époque de 30 de-

grés Réaumur; mais il sont devenus plus froids depuis. Dans le puits disposé exprès, débouchent, d'un rocher de gneiss, à 40 pieds au-dessous du niveau du Rhone, cinq forts jets d'eau, amenés de là dans les bains par des canaux de 1711 pieds de longueur. L'eau est incolore et limpide, mais répand une forte odeur d'œufs pourris et a un goût d'eau de lessive sulfureuse; elle contient du soufre, de l'acide carbonique, de l'azote, de la chaux carbonatée, du natrum, du chlore, et des parties de brome, d'iode, de fer et d'oxyde de manganèse, etc. L'établissement des bains est assez vaste et se compose: d'un Kurhaus, d'une chapelle protestante, d'un hôpital pour les malades pauvres du canton, des bains proprement dits et d'une maison meublée. Les thermes sont fréquemment conseillés pour les maladies rhumatismales et scrofuleuses, les affections de la peau et des nerfs. Plus fréquent encore est l'usage des bains dans lesquels l'eau des thermes est mélangée avec les eaux-mères de Bex. Lavey doit surtout sa réputation à son ancien médecin, le docteur Lebert, plus tard professeur aux universités de Zurich et de Breslau. La saison de la cure dure depuis les premiers jours de mai jusque fin septembre. La situation de Lavey n'est pas des plus pittoresques, mais on y a déjà planté des allées; les malades peuvent y faire d'agréables promenades et pousser leurs excursions jusqu'à Bex et ses salines, ou la cascade de Pissevache, ou Martinach, Monthey, le val d'Alliez, etc. Le climat est sain, d'ailleurs, et l'air d'une fraîcheur agréable. Un pont conduit à l'autre rive du Rhône. Non loin de là, et à peu de distance de la limite du canton, dans une petite vallée sur le versant de la Dent de Morcles, se trouve Morcles, la commune la plus élevée du canton de Vaud.

Avant de visiter la partie occidentale du canton, située tout entière dans le territoire du Jura, dirigeons-nous encore vers les vallées vaudoises qu'arrosent la Sarine et ses affluents. Dans le canton de Fribourg, nous sommes arrivés, en suivant la vallée de la Sarine, jusqu'à Montbovon, (en allemand Bubenbergr); c'est de là que nous franchissons maintenant la frontière. Le torrent se déroule autour du Mont Cullan dans un lit pierreux et fortement encaissé. Il reste à peine, sur la rive, l'espace du chemin, lequel traverse, en côtoyant de très près les eaux, le défilé de la Porte la Tine, se trouve si étranglé, par endroits, que deux voitures ne peuvent s'y faire place l'une à l'autre. A l'auberge

du lieu, on passe de fréquents hivers sans voir le soleil. Non loin se trouve un pont pittoresque, et, sur la rive opposée du torrent, dans le village de Rossenière, on montrait autrefois aux étrangers une maison ornée de beaucoup de devises, laquelle ne comptait pas moins de 113 fenêtres. Après avoir franchi, dans cette contrée pittoresque, d'abord la Tourneresse, et ensuite la Sarine, nous atteignons, au bout de deux heures de marche par des montées continues, Château d'Oex (en Allemand Oesch tout court), le chef-lieu du Pays d'en haut Romand.

Le bourg de Château d'Oex paraît avoir été fondé du temps où les comtes de Gruyères occupaient avec leurs hommes la haute vallée de la Sarine; il se compose de beaucoup d'habitations disséminées qui, réparties en hameaux, forment sept sections nommées les Etablées. On a calculé qu'il faut environ quinze heures pour faire le tour de toute la paroisse. Il se tient là, tous les ans, un grand marché de bestiaux, et, toutes les semaines, un petit marché local très-animé. L'église s'élève sur les ruines de l'ancien château de Gruyères, dont la tour sert aujourd'hui de clocher. De la terrasse de l'église l'on jouit d'un panorama fort gracieux. Trois fois, dans le cours de 150 ans, la principale partie du bourg a été presque détruite complètement par l'incendie. Deux écrivains très-estimés dans toute la Suisse, Victor de Bonstetten et le doyen Bridel, ont habité autrefois et travaillé à Château d'Oex. Tout près de là se trouve une forêt dite de réserve, que l'on ne peut ni gâter, ni abattre, parce qu'elle sert de rempart au bourg contre les avalanches. Château d'Oex semble fait exprès pour servir de station aux touristes qui veulent entreprendre dans la montagne des excursions dont nous allons ici décrire brièvement quelques-unes.

Remontons tout d'abord, encore une fois, la vallée de la Sarine, en restant sur la rive droite du torrent. Il nous arrive souvent de franchir, dans ce joli pays, des ruisseaux qui descendent de petites vallées. A notre vue se présentent nombre d'habitations qui appartiennent à Château d'Oex. Nous voici bientôt devant l'endroit où la vallée de Flendrun, solitaire, élevée et peu connue, débouche dans la vallée de la Sarine. Elle monte dans la direction du nord-ouest; de hautes montagnes, en partie rocheuses et sauvagement abruptes, l'enserrent. Parmi ces montagnes se trouvent la Dent de Folliétan et la Dent de Brenleyre. Le torrent qui l'arrose porte le nom de Flendrun. Sur la partie supérieure du plateau, se forme à l'époque de la fonte des neiges un lac appelé le lac de Mo-cause, de 5 pieds de profondeur, 1000 pas de longueur et 500 de largeur. Il n'en reste plus trace au bout de trois semaines. Le plateau se couvre

alors d'un gazon luxuriant et prend, à la suite de ce phénomène, le nom de vallée du vert champ. Dans la vallée, qui n'est plus visitée aujourd'hui que par les pâtres, a dû s'élever jadis un couvent. Au sud de la sortie de la vallée, s'élève la Dent de Chamois, montagne de 7,600 pieds de hauteur et qui pronostique le temps aux gens de la vallée, comme le mont Pilate aux habitants des bords du lac des Quatre-Cantons. Plus loin, en amont, sur la rive droite de la Sarine se présente, à cheval sur la route, le grand village paroissial de Rougemont, au pied de la montagne Radomont à 1900 au-dessus du niveau de la mer. Les nombreux hameaux et chalets de la commune sont disséminés au fond de la vallée et sur le versant de la montagne, jusqu'à une hauteur assez considérable; au-dessus, s'étendent les alpes les plus magnifiques. Ici s'élevait jadis un couvent de l'ordre des Citeaux dirigé par un prieur. En 1481 ce couvent fonda hors du territoire de la Suisse actuelle une imprimerie, des presses de laquelle sortirent une édition de la Vulgate et l'ouvrage bien connu ayant pour titre: *Fasciculus temporum*. A l'est de Rougemont, du côté de la frontière, gisent, sur une colline, les ruines du château de Vanel qui appartenait aux comtes de Gruyères, mais qui fut détruit par le comte Pierre lui-même, sur les instances des gens de Berne. Bridel raconte que derrière ce château, se trouvait, entourée de rochers et de précipices, une espèce de crevasse profonde, du fond de laquelle s'élevaient quelques arbres à demi-morts de vétusté et dont les racines allaient se perdre dans une eau stagnante. Cette eau servait d'asile, selon la légende, à un serpent énorme de 30 pieds de longueur qui se montrait assez fréquemment, mais sans faire de mal à personne. On sait que, dans la superstition populaire en Suisse, le serpent représente souvent l'élément liquide. C'est ici le cas sans doute.

Retournons maintenant à Château d'Oex pour aller de là, visiter la vallée d'Etivaz. Cette vallée qui porte également le nom de Lessé, forme une partie de la commune de Château d'Oex, et, de ce dernier endroit, s'élève dans la direction du sud, jusqu'à la crête alpestre, où, entre l'Avernhorn et la Tête de Moine, jaillit la Tourneresse qui est le torrent de la vallée. La vallée elle-même, étroite et abrupte, profondément encaissée entre de hautes montagnes, renferme à côté de nombreux chalets, de gras pâturages, sur lesquels vit un magnifique bétail. Elle va rejoindre la vallée de la Sarine, à travers la gorge du Pissot dans laquelle se précipite en bouillonnant la Tourneresse. Par le col de Jablo elle communique avec la petite vallée du Scherziz et la haute partie bernoise du pays de la Sarine; par l'alpe de Corjéon et les Mosses, elle se relie à la haute

vallée d'Ormond. En hiver, les habitants d'Etivaz se trouvent quelquefois complètement séquestrés du reste du monde. La population, qui s'élève environ à 2000 âmes, est d'origine germanique. C'est un petit peuple de bergers, aux mœurs simples et rudes. De Château d'Oex nous arrivons à Etivaz en franchissant tout d'abord la Sarine, puis, après avoir traversé le hameau de Chabloz, en nous élevant au milieu de prairies et de bois superbes, jusque sur les hauteurs, pour redescendre ensuite dans la vallée, où nous franchissons la Tourneresse tout près de la scierie hydraulique appelée le Devant. D'ici le chemin nous conduit bientôt, le long de la rive droite du torrent, jusqu'à Etivaz, où se trouve à une hauteur de 3250 pieds au-dessus du niveau de la mer, un petit établissement de bains. Connu et visité dès 1728, mais assez négligé aujourd'hui, l'établissement en question possède une source d'eau sulfureuse glacée, d'une grande action purgative, et merveilleuse, dit-on, contre les douleurs humastismales, les affections de la peau, etc. Le séjour d'Etivaz n'est rien moins qu'agréable: les soirées y sont fraîches et humides, le milieu du jour très-chaud et rarement tempéré par un souffle d'air agréable. Si nous continuons à descendre la vallée, nous ne tardons pas à atteindre un point d'où l'on jouit d'une belle vue sur le pays et les hauteurs des environs. De là, nous arrivons bien vite au col, à travers lequel un sentier montagnoux conduit dans la vallée d'Ormond.

Une autre vallée, non moins intéressante, est celle du Hongrin, où l'on se rend en partant de Montbovon. En quittant ce dernier endroit, nous nous élevons d'abord, par une montée insensible pour redescendre ensuite vers le torrent que nous franchissons ici, mais que nous retrouvons bientôt après à Allière où le Hongrin va se perdre en partie dans une sombre et rocheuse crevasse. Allières est à 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et s'enorgueillit d'un pont très-pittoresque. Ici le chemin qui conduit à Montreux en passant par-dessus le col de Jaman, se bifurque pour donner naissance à un sentier allant à Villeneuve par le col de Chaude et plus haut encore à un second sentier menant à la vallée d'Ormond par Pierre-du-Mouellé. Le petit Hongrin prend sa source à la Tour-de-Mayen et au Famelon, le grand Hongrin sort plus haut du joli lac alpestre de Loison, d'où il se précipite dans la vallée après avoir formé dans son cours écumant et bouillonnant de pittoresques cascades.

Dirigeons-nous maintenant vers la moitié occidentale du canton qui est la partie principale du pays de Vaud et l'emporte sur la partie orientale non seulement par le grandiose de ses beautés naturelles, mais encore par son étendue, par le nombre de ses villes et villages, par le chiffre de sa population et par ses richesses. Dans cette moitié occidentale, reportons-nous de nouveau à ce district situé le plus au nord, à cette enclave d'Avenches, qui complètement enfermée dans le canton de Fribourg est baignée par les eaux des lacs de Morat et de Neuchâtel.

A peine la route de Berne à Lausanne est-elle entrée dans le canton de Fribourg en passant par-dessus le pont de la Biberne, et a-t-elle touché Morat, qu'elle arrive dans l'enclave vaudoise d'Avenches, au village de Faong situé sur une petite éminence non loin du lac de Morat. Quand le gouvernement de la République helvétique transporta son siège de Berne à Lausanne, eut lieu ici, en 1802, une rencontre entre les troupes helvétiques et les insurgés commandés par le général Bachmann. De Faong, on arrive en une heure à Avenches, chef-lieu du district d'Avenches, lequel compte une population de près de 5000 âmes, et possède, en plusieurs de ses parties, de beaux champs fertiles, et, entre les deux lacs, des vignobles superbes; mais sur les rives de la Broye et de la Glane le sol est marécageux. Avenches s'élève sur une hauteur environnée de terres très-fertiles et possède environ 1600 habitants. On y remarque un vieux château bâti, dit-on, en 605 par le comte Vivilo et habité jusqu'en 1798 par le bailli bernois. Plus tard, ce bâtiment servit à divers autres usages: on en fit tour à tour un établissement d'aliénés, une école de commerce, etc. L'église date également d'une époque assez reculée, mais ce qui donne surtout de l'intérêt à Avenche, c'est son passé, ce sont les nombreux débris qui en restent. Nous avons affaire ici probablement à une colonie antique, et déjà très-importante pendant la période celte, longtemps avant que les Romains eussent pénétré en Suisse. La contrée était habitée alors par les Tigurins. Dès le temps de César, *Aventicum* passait pour le chef-lieu de la Suisse; Tacite l'appelle *caput gentis*. Vespasien qui avait passé là le temps de sa jeunesse, conserva toujours pour cette ville, une particulière affection. Sous Titus, fils de Vespasien, Avenches atteignit son plus haut point de prospérité. Elle reçut alors, en sa qualité de colonie flavienne, dans laquelle habitaient beaucoup de Romains, et où dominaient les mœurs romaines, le nom de *Colonia pia flavia constans emerita Helvetiorum*; elle était si étendue alors que 60,000 habitants si mouvaient à l'aise. Elle avait un circuit d'une lieue et quart de Suisse (20,000 pieds) et il reste encore les débris de la

muraille d'enceinte large de 4 pieds et haute de 15 où l'on aperçoit les anneaux qui servaient, dit-on, à fixer les bateaux alors que le lac de Morat, aujourd'hui distant d'une demi-lieue, arrivait jusqu'à Avenches. Mais, peut-être, comme beaucoup d'autres anneaux qui se voyaient à des murs et à des rochers, ils n'ont dû servir qu'à marquer des frontières. Avenches semble être bientôt après tombée en décadence; ses plus importants édifices, datent du moins presque exclusivement de la période des Flaviens. Dès 264, Aventicum eut beaucoup à souffrir de l'invasion des Allemands; au commencement du 4^e siècle, en 307, elle fut complètement détruite; la solitude se fit dans tous les environs. Quelques quartiers se relevèrent en 365, mais pour se voir détruits de nouveau en 447 par le roi des Huns Attila, ce fléau de Dieu, qui à la tête de ses hordes sauvages, s'était rué sur l'occident et le midi de l'Europe. Un comte Guillaume (Vivilo) de la petite-Bourgogne, tenta de nouveau, en 607, de rebâtir Avenches. Il y fonda le château dont nous avons parlé et donna à la localité le nom allemand de Wiflisbourg; mais dès 616, le pays fut tellement dévasté à la suite des querelles survenues entre Dieterich et Theudebert, qu'on lui donna le nom de Uechtland (pays désert) à cause de sa solitude. Malgré tous ces désastres, nous voyons à l'époque chrétienne, Aventicum servir de siège à un évêque, jusqu'à ce que vers la fin du 6^e siècle ce siège épiscopal eut été transféré à Lausanne. La ville actuelle doit son origine à l'évêque Burkhard qui la rebâtit en 1076 en profitant des ruines qui se trouvaient encore dans la partie sud-ouest de la ville ancienne. Il reste encore des débris considérables de l'Aventicum romain: un amphithéâtre, les restes d'un aqueduc et de bains publics, une tour bien conservée et plusieurs colonnes parmi lesquelles une colonne corinthienne de 37 pieds de hauteur qui a dû faire partie d'un temple d'Apollon et s'élève aujourd'hui encore sur un point absolument isolé. Sur cette colonne a niché longtemps, sans y être troublé le moins du monde, un couple de cygognes, ce qui a fait donner à la colonne le nom de cygognier. On a de plus retrouvé et déterré une quantité considérable de conduits d'aqueduc en asphalte, de morceaux de colonnes et de chapiteaux, de pavés en mosaïque, d'inscriptions, de statues de dieux et ustensiles de ménage, lesquels, non seulement témoignent de la richesse, du goût et de la magnificence des anciens habitants, mais encore, pour la plupart sont de véritables chefs-d'œuvre. Un grand nombre d'inscriptions sont dédiées à la déesse de la ville, Dea Aventia. La plupart de ces débris datent du temps de Titus. Beaucoup des plus petites antiquités retrouvées sont actuellement dans les musées de Berne, Lausanne et Ge-

nève; mais aujourd'hui, on vient de bâtir à Avenches même, tout près de l'amphithéâtre, un musée où sont conservés des inscriptions, mosaïques et ustensiles de toute espèce. Le morceau le plus remarquable est peut-être un petit bronze représentant Aventicum sous la forme d'un ex-voto gracieux et intéressant orné de statuettes de dieux, de lézards, de serpents et de pommes de pin, bronze reproduit et décrit par M. le Dr. Mayer Ochner dans le onzième volume des précieuses communications de la société des antiquaires de Zurich. Dans les anciennes armes de la ville figurait une tête de Romain, celle de Vespasien, dit-on, destinée à perpétuer le souvenir de l'époque romaine.

Parmi les autres localités du district d'Avenches, nous n'en mentionnerons que deux situées dans une position ravissante. Le village de Cotteret, non loin du lac de Morat, et le chef-lieu de cercle, Cudrefin, au bord du lac de Neuchâtel, vis-à-vis de Neuchâtel et à cheval sur la route qui conduit de Neuchâtel à Fribourg. Cudrefin fut pris d'assaut en 475, pendant la guerre avec les Bourguignons, et son château fut alors détruit. En continuant à suivre dans la direction du sud la route de Berne à Lausanne qui passe à Avenches, nous arrivons, le long de la Broye, en amont de ce cours d'eau, et à travers le territoire de Fribourg, dans le canton de Vaud et nous touchons d'abord au village de Corcelles, puis à l'antique Payerne sur la Broye, traversée ici par un pont. Sur ce pont se lit une inscription romaine, consacrée à Jupiter Opime, le génie de l'endroit. Le district de Payerne est le grenier d'abondance du canton. La plaine qu'il occupe est ceinte d'une chaîne de hauteurs et de bois; la Broye coule au milieu de cette plaine. On ignore l'époque à laquelle fut fondée Payerne. La légende place ici une ancienne ville romaine du nom de Paterniacum, qui, après avoir été détruite, fut relevée par l'évêque Marius de Lausanne qui y fit construire en 595 une église. Plus tard les rois de Bourgogne vinrent souvent résider à Payerne, et la fameuse reine Berthe de Bourgogne, à la piété et à la bienfaisance de laquelle quelques douzaines de cloîtres et d'églises devaient leur fondation, établit ici en 961 une abbaye de Bénédictins, construite en partie avec des matériaux fournis par les ruines de l'ancien Aventicum. Fermé à l'époque de la Réforme, le couvent se rouvrit pour servir de siège au bailli; de l'église on fit une halle aux grains. Plus tard ces édifices furent transformés en établissement d'éducation. Payerne fut assiégé en 1283 par Rodolphe de Habsbourg, et en 1373 par les Valaisans. Sous la domination des comtes de Savoie, il jouit de grands privilèges et possédait, avec Berne et Fribourg, le droit de Castel. Vieille

et petite, la ville est entourée d'un mur d'enceinte, et possède beaucoup de tour hexagones et octogones, dont la plus grande est celle de la reine Berthe. Sur le compte de cette reine, la célèbre sainte fileuse de Bourgogne, circulent dans le pays beaucoup de légendes, sans doute parce que l'époque de Berthe est considérée comme l'âge d'or de la contrée. On montre encore, comme lui ayant appartenu, une vieille selle, un lourd instrument fait de bois et de fer avec un trou pour la quenouille que la princesse portait toujours avec elle dans ses chevauchées à travers le pays, pour pouvoir toujours filer et enseigner à filer. Il est presque hors de doute que la selle ne remonte pas à une si haute antiquité. Berthe et son mari, le roi Rodolphe de Bourgogne, furent ensevelis à Peterlingen. En 1817 on trouva dans le souterrain du clocher de St. Michel, lequel appartient à l'église de l'abbaye, un squelette de femme, que l'on prit pour celui de la reine et le 15 août 1818 on le transféra dans l'église de la ville après quoi l'on inscrivit sur le marbre noir du sarcophage l'éloge de cette reine adorée qui avait fondé des églises, bâti des châteaux, construit des chaussées, cultivé les champs, nourri les pauvres et enseigné le travail. Même dans notre siècle, la reine Berthe a servi à la spéculation: un bedeau n'a cessé de vendre pendant longtemps la dernière dent de la reine qu'il disait avoir trouvée dans une mâchoire du squelette. Le général russe Jomini, écrivain militaire connu, naquit aussi à Peterlingen.

Les autres localités du district de Payerne n'offrent rien d'intéressant. Nous continuons donc à suivre, dans la direction du sud, la route de Lausanne, et, après avoir passé Marard où se trouve un petit château, et Agniez, qui possède une petite source sulfureuse, nous arrivons au petit bourg de Courtilles, où se trouve les ruines d'un château du XII^e siècle. La route traverse ici la Broye et arrive bientôt à Lucince, en allemand Losingen, localité des plus antiques, où l'évêque Laudry de Lausanne fit bâtir sur un rocher, en 1165, un château qui devait lui servir de résidence d'été, mais d'où il lui était difficile de jouir d'une belle vue. La chambre habituelle des évêques, ses successeurs, située dans la vieille tour grise couverte de lierre, ressemblait plutôt à une prison qu'à la demeure d'un prince ecclésiastique. D'ici la route remonte la rive gauche de la Broye dans la direction du sud, pour atteindre, au bout d'une heure environ, la petite ville de Moudon, en allemand Milden, située gracieusement dans le fond de la vallée, au confluent de la Broye et de la Marine. Moudon est une colonie romaine dont il est encore question dans les inscriptions et objets antiques et portait alors le nom de

Miennidunum. Son importance, à ce qu'il paraît, n'était guère considérable. Il ne reste plus que deux de ces inscriptions. Actuellement la ville est composée de trois quartiers: la ville basse, fondée, dit-on, par Bechthold de Zähringue, le Maubourget et la ville haute ou Laburg, le plus ancien de tous ces quartiers, et que Pépin-le-Bref avait bâti pour servir de forteresse. Les ducs de Zähringue l'ont relevé deux fois. Dans le quartier de Maubourget, se trouve le vieux château, le Stäffis et l'hôpital. La ville basse possède l'église de St. Etienne bâtie dans le style gothique et restaurée avec goût, l'ancien et le nouvel hôtel-de-ville et le collège. Un pont de pierre jeté sur la Broye qui roule ici en bouillonnant sur un lit de rochers, relie le quartier de Maubourget avec Laburg, qui est dominé par les châteaux de Rochefort et de Carouge. Une promenade s'étend le long de l'eau. En 1260 Pierre de Savoie s'empara de Moudon, qui fut regardé depuis lors comme l'une des quatre bonnes villes du pays de Vaud, et servit souvent de lieu de réunion à la diète. Les Confédérés les reconquirent à plusieurs reprises en 1406, en 1475 et en 1536.

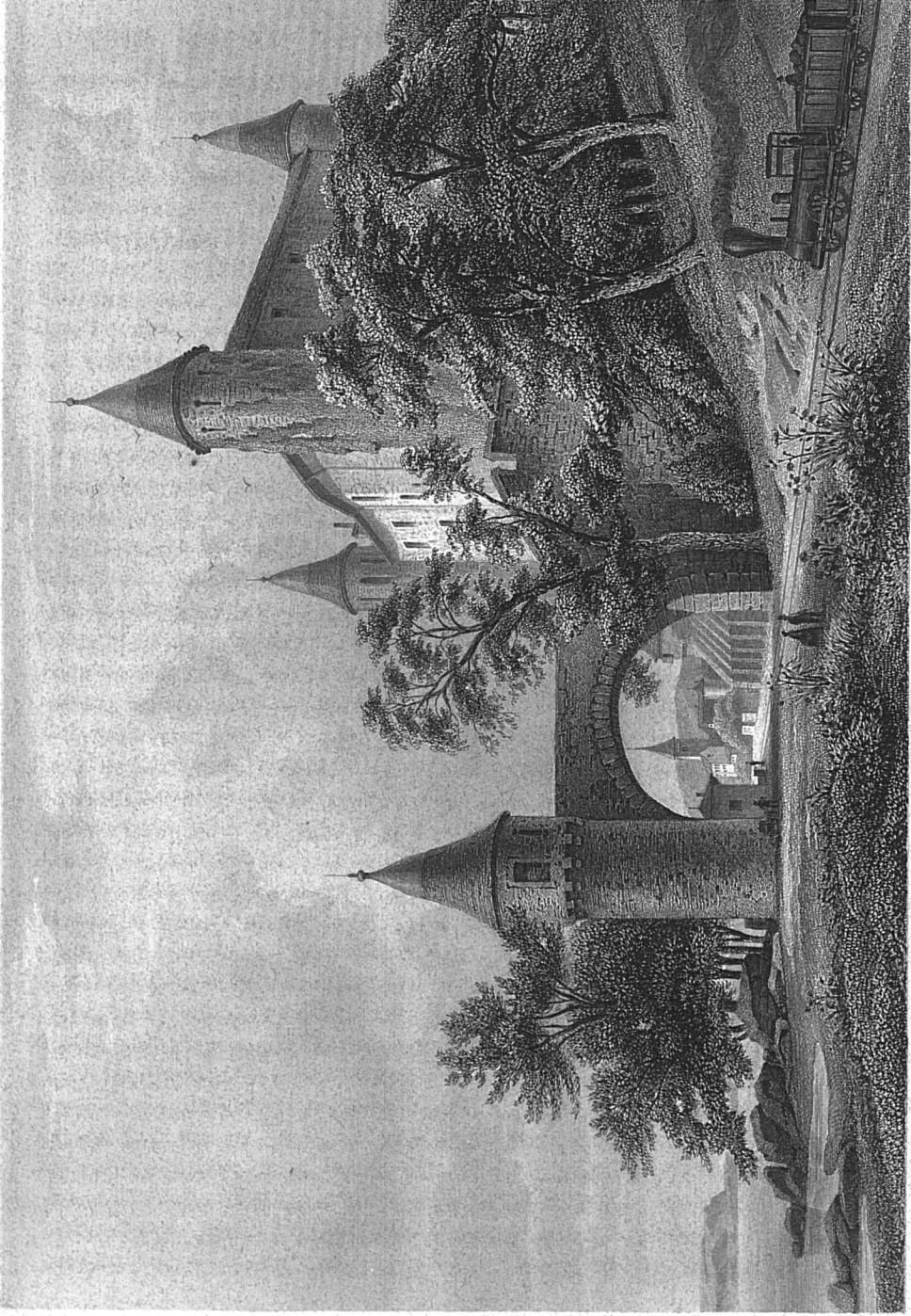
De Moudon, la route continue à se dérouler dans la direction du sud; elle franchit d'abord la Broye, touche à Bressonaz, puis atteint Carouge, où la route qui va de Fribourg à Lausanne en passant par Romond, rejoint celle de Berne à Lausanne. Ici — de même qu'au bourg de Meziers environné d'une nature assez sauvage, et où passe une route qui conduit à Vevay — ont été trouvées des antiquités romaines. La localité la plus proche est celle de Montpreveyro, corruption de Mons presbyterii. Là se trouvait jadis un prieuré servant en même temps d'hôtellerie aux pèlerins et dépendant du fameux cloître du grand St. Bernard. Maintenant la route va monter pour nous faire franchir le Jorat, sur le sommet duquel se trouve une grande auberge appelée Châlet à Gobet. Nous avons de là une vue splendide sur le lac Léman. Dans le voisinage, s'élevaient autrefois les chênes des juges, sous le feuillage desquels se rendait encore, au XV^e siècle, la justice populaire. La route descend ensuite presque à pic et, en moins d'une heure et demie, elle arrive, en passant par Croisettes et Vennes, au chef-lieu du canton, à Lausanne.

Outre la route qui va de Berne à Lausanne en passant par Fribourg, il passe encore à Lausanne un chemin de fer allant de Bienne à Genève par Neuchâtel et Yverdon. Ce chemin côtoie en partie de très près la grande route qui va de Neuchâtel à Lausanne, il s'en écarte en partie, en décrivant du côté de l'ouest un grand circuit. Dirigeons-nous maintenant vers ces deux routes.

Après avoir quitté Neuchâtel et touché à Colombier, Boudry, Bevaix et Aubin, nous franchissons, près du village et du château de Vauxmarcus la frontière du canton de Vaud et nous arrivons à Concise sur le lac de Neuchâtel, où l'on a trouvé autrefois de vastes et importantes constructions sur pilotis remontant à l'âge de bronze. Dans le voisinage se trouvent des carrières de marbre jaune. Les environs, du côté du nord, de l'ouest et du sud, ont formé le champ de bataille de Grandson même. Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne et de Lorraine, après avoir conquis Bienne et en avoir, malgré les traités, fait pendre la garnison suisse, partit de Besançon au mois de janvier 1476 pour attaquer les Confédérés, notamment les Bernois et les châtier sérieusement de leurs hostilités. Ces derniers occupaient déjà Neuchâtel, la tour Neuchâteloise (les Bayards) non loin de Verrières, et Montbeillard. Quoiqu'ils eussent réussi à fermer l'entrée du défilé des Bayards, l'armée bourguignonne n'en franchit pas moins, par un autre chemin, le Jura. Elle descendit par Jougne dans la vallée de l'Orbe et s'empara par trahison d'Yverdon. Les troupes qui défendaient cette ville se frayèrent un passage jusqu'à Grandson, qui fut assiégé le 19. février par les Bourguignons et conquis enfin après une résistance opiniâtre. La garnison, forte de 500 hommes, se rendit, et, pour prix de son courage fut, sur l'ordre de Charles, qui voulait épouvanter les Suisses, en partie pendue aux arbres des environs, en partie noyée dans le lac. Les instances pressantes des Bernois déterminèrent bientôt les Confédérés à leur venir en aide, et dès le 2. mars 1476, 18000 Confédérés vaillants et aguerris, se trouvaient près de Neuchâtel, en face de l'armée bourguignonne, qui forte d'environ 60000 hommes étendait ses campements depuis Grandson jusqu'à Vauxmarcus, entre le lac et le Jura. Les forces principales des Bourguignons étaient à Concise. Une redoute solide les protégeait du côté du nord. Le 3. mars, les Confédérés de Schwyz et de Thun, peu nombreux mais braves, commencèrent l'attaque. Bientôt se joignirent à eux les gens de Berne et de Fribourg. Ils repoussèrent l'avant-garde des Bourguignons jusqu'à Vauxmarcus afin de tirer le duc de sa forte position. Au moment où la bataille était le plus ardente, et où les Suisses, malgré leurs miracles de

vailance, se sentaient repoussés, tout à coup retentirent sur les hauteurs les sons éclatants du fameux Taureau d'Uri et des cors de Lucerne. Aussitôt l'épouvante s'empare des Bourguignons. Une manœuvre habile de la cavalerie bourguignonne fut à tort interprétée par l'infanterie comme le signal de la retraite. L'armée entière recula immédiatement et bientôt s'en suivit une fuite désordonnée dans laquelle les cavaliers écrasèrent en masse les fantassins. Les Confédérés redoublèrent d'ardeur. Tous les efforts du duc pour retenir ses troupes et les ramener à l'ennemi, furent inutiles, lui-même se vit entraîné par le torrent. Les Suisses poursuivirent l'armée bourguignonne sur une étendue de deux lieues; ils durent s'arrêter, faute de cavalerie, à l'entrée de la nuit. Il n'y avait pas moins dans l'armée bourguignonne de 6000 femmes la plupart de mauvaise vie. Le désordre de la fuite n'en fut pas peu augmenté. Le camp de Charles tomba aux mains des Confédérés qui y trouvèrent un butin immense: 420 canons, 800 mousquets, 600 drapeaux, 27 grandes bannières, des milliers de masses d'armes, de haches et de lances, 10000 chevaux de trait, un énorme matériel de guerre, les bijoux du duc, les bijoux de la couronne et beaucoup d'autres objets précieux, estimés à 30000 livres. Parmi les bijoux, trois des plus grands, que possèdent aujourd'hui la France et le Pape, et qui étaient d'une très-grande valeur, furent donnés pour une bagatelle. L'argent comptant fut trouvé en telle quantité, que depuis cette bataille on vit se développer en Suisse un luxe inconnu jusque' alors. Lors du partage, au lieu de compter par pièces on mesura par chapeaux. Cette grande et si complète victoire ne coûta d'ailleurs aux Suisses que des pertes insignifiantes. Non loin de Concise, près de Corcelles, on voit, en forme de colonne, trois puissants blocs de granit, appelés les pyramides et considérés autrefois comme des monuments de la victoire des Suisses. Ce sont, en réalité, des Mentiers, ou pierres commémoratives remontant à l'époque celtique.

En partant de Concise, et passant par la station d'Onens, nous atteignons en peu de temps Grandson, en allemand Gransee. C'est une vieille ville sur les bords du lac de Neuchâtel. Elle existait, dit-on, du temps des Romains et dans son port se dresse un rocher autrefois consacré à Neptune, selon la légende. Au moyen-âge la ville possédait sept barons, dont le dernier, Othon de Grandson, périt dans un duel judiciaire et fut enterré dans la cathédrale de Lausanne. La maison de Châlons hérita en 1397 de cette domination et la conserva jusqu' après la guerre de Bourgogne; Grandson alors devint ville suisse. Il y a de remarquable



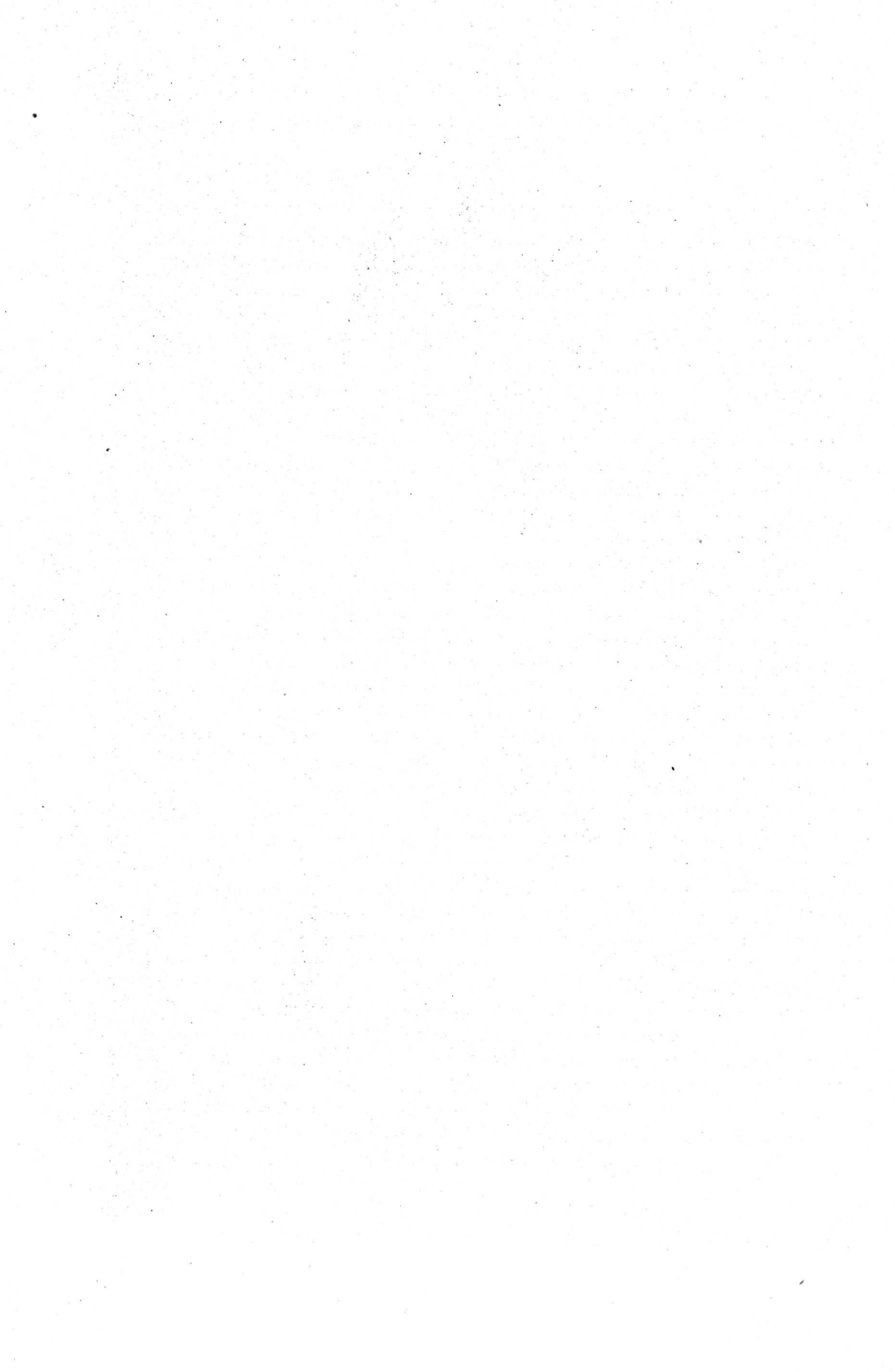
C. Köhler del.

G. M. Kurz sculp.

G. R. A. N. S. O. N.
(Wandy)

Printed & Sold by G. C. Lange in Darmstadt.

17



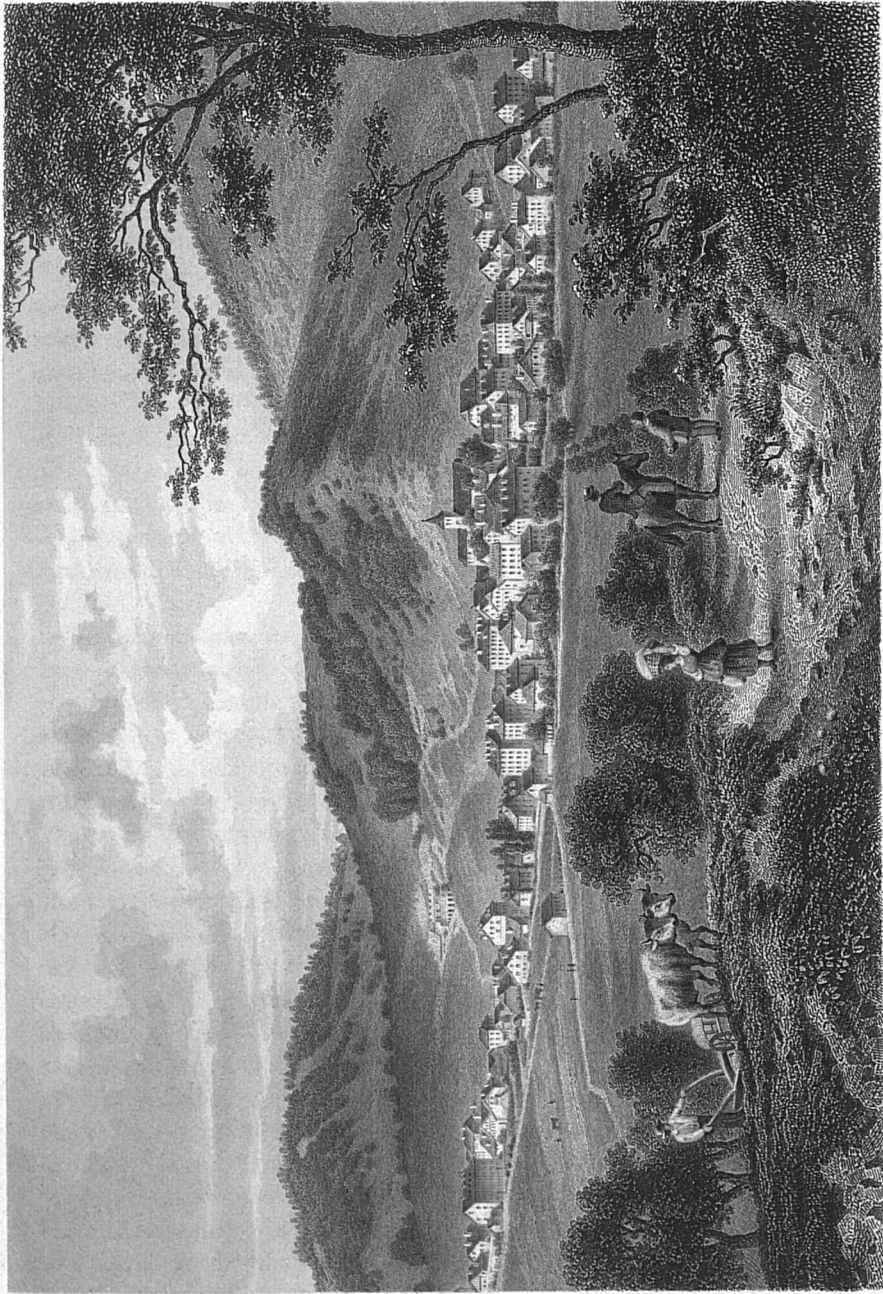
à Grandson le château des Sires de cette ville, vaste et fier édifice autrefois, aujourd'hui a demi disparu sous le lierre, et l'antique église dont les colonnes ont des chapiteaux ornés de sculptures remontant à l'époque païenne. Cette église appartenait jadis à un prieuré de Bénédictins. De nos jours Grandson n'est connu que par ses fabriques de cigares, qui livrent ces excellents Grandson fumés par leur bon marché dans la Suisse française. Grandson est situé aujourd'hui tout près de l'extrémité méridionale du lac de Neuchâtel. De là nous atteignons, en une demi-heure Yverdon, où nous conduit une allée de peupliers. Cette petite ville comptant environ 5000 âmes est située au point où l'Orbe — qui prend le nom de Thielle après s'être grossie de quelques autres ruisseaux — se jette dans le lac que les Français appellent lac d'Yverdon. C'est une très-antique colonie habitée jadis par les Celtes et connue du temps des Romains sous le nom celtique d'Eburodunum. On trouve encore, à 900 mètres environ du lac, quelques restes de la vieille ville. Le lac était autrefois plus grand, et au commencement de ce siècle on voyait encore se dresser au point où se trouve le cimetière, les murailles du castel hautes de 4 mètres et les restes de tours rondes et de demi-lunes.*) Déjà du temps des Romains une grande route passait par ici allant du sud au nord; Eburodunum était une station principale, laquelle figure sur la table géographique de Peutinger. Elle paraît avoir fleuri surtout depuis l'époque des Flaviens jusqu'à Antonin. Quand les Allemands, vers le milieu du III^e siècle, incendièrent Aventicum, Eburodunum eut aussi à souffrir, mais fut rebâtie pour être détruite de nouveau en 407. Ses destinées ultérieures ne sont pas connues. Peu à peu la ville se releva de ses ruines. C'est aujourd'hui une petite ville agréable, dans une jolie contrée qui n'est gâtée que par le voisinage des marais de l'Orbe. Son château orné de quatre tours, fut bâti en 1135 par le duc Conrad de Zähringue et agrandi en 1260 par Pierre de Savoie. De 1805 à 1825, nous le voyons transformé en établissement d'éducation dirigé par le fameux Pestalozzi, qui mourut à Birr dans le canton d'Argovie, deux ans après son départ d'Yverdon en 1825. C'est ici, à Yverdon, que se sont formés des centaines de pédagogues qui ont répandu et fait prévaloir les principes et l'enseignement de Pestalozzi. Mentionnons encore, comme édifice, la bibliothèque et l'hôtel-de-ville où se conserve la pierre milliaire que l'on a trouvée dans les environs et qui remonte au temps de Septime Sévère. Au XVIII^e siècle il existait à Yverdon une imprimerie qui appartenait au Napolitain de

*) Voir, sur les antiquités d'Yverdon les Recherches de L. Rochat dans les communications de la société des antiquaires de Zurich. vol. XIV.

Felice et qui édita, comme venant de Londres, d'importants ouvrages de plusieurs nations, notamment une édition augmentée et revue de la grande encyclopédie française. Près de la ville, à l'extrémité d'une allée, est une source sulfureuse dans le voisinage de laquelle on a découvert aussi de nombreux débris romains. Yverdon est dans un site gracieux, au bord du lac, entre Thielle et Buron. On a de là une vue magnifique sur le lac et les promenades attrayantes des environs; en un mot, Yverdon quoique les Alpes lui manquent, rivalise avec les localités les plus charmantes situées sur les bords des autres lac de la Suisse. Il y a pourtant dans le voisinage un plateau d'où l'on jouit d'une belle vue: c'est la montagne jurassique de Chasseron au sommet de laquelle on arrive en se rendant d'abord à St. Croix, par la route qui conduit à Pontarliers et au Val de Travers, puis en s'élevant de St. Croix dans la direction du nord. Ce panorama embrasse les cantons de Neuchâtel et de Fribourg, la plus grande partie du pays de Vaud, le lac de Neuchâtel, le Léman, les montagnes du Jura et toute la colossale chaîne des Alpes depuis le Montblanc jusqu'aux pics lointains du canton d'Uri.

Si nous prenons à Yverdon le chemin de fer pour pousser plus avant dans la direction du sud, nous arrivons bientôt dans une contrée d'abord marécageuse puis, tout au moins monotone et plate, bornée à l'ouest par le Jura, sur la chaîne duquel se détache le mont Suchet, la Dent de Vaulion et le mont Tendre. Ependes est tout à fait insignifiant. Chavrenay, en revanche, est agréablement situé et possédait un château aujourd'hui en ruines, bâti au X^e siècle par le roi bourguignon Rodolphe I^{er} et habité par ses successeurs. Eclépens avait un vignoble dont, chose remarquable, il est déjà question en 814 dans les documents de cette époque, où l'on en parle comme d'un bien impérial. A Cossonay, le chemin de fer s'engage dans le bassin de la vallée de Vénoye. La Vénoye a sa source dans le Jura et se relie à l'Orbe par le canal original d'Entreroche. Cossonay fut jadis une ville florissante; elle a peu d'importance maintenant et sa famille baronniale, qui a donné deux évêques à Lausanne, est depuis longtemps éteinte. Au sortir de la vallée s'aperçoivent les montagnes du Chablais. La plus proche station est le village de Bussigny, où le chemin se dirige, à gauche, sur Lausanne, tandis qu'à droite il tourne du côté de Morges et de là vers Genève.

Le pays que traverse la grand' route d'Yverdon à Lausanne, n'est pas beaucoup plus remarquable. A travers une plaine montueuse, où s'offrent çà et là des échappées de vue sur le lac de Neuchâtel, la chaussée mène à Essertines, qui montre sur une hauteur son château gothique



L. Rohbock del.

J. Untsch sculpt.

SCHNEIDER & CO. N.
(Canton de Vaud)

Druck & Verlag von G. Lange in Bernstadt.

268

en ruines, — de là au chef-lieu d'arrondissement Vuarens, puis, au bourg d'Echallens, autre chef-lieu d'arrondissement, sur le Talent. Fondé en 1351 par Gérard de Montfaucon, seigneur d'Orbe, ce bourg est peuplé de catholiques et de réformés. Afin de maintenir la bonne harmonie entre les gens des deux confessions, on admit à tour de rôle dans la bourgeoisie du lieu un catholique et un réformé. Voltaire, un jour, d'après ce qu'on raconte, désirait acquérir le droit de bourgeoisie dans une localité du canton de Vaud; il s'adressa à la commune d'Echallens, qui le refusa. C'était pourtant le tour des catholiques d'admettre un nouveau bourgeois; mais la bourgeoisie catholique déclara que Voltaire était un si mauvais chrétien qu'elle ne pouvait le considérer comme catholique, et qu'elle préférerait renoncer, cette fois, à son tour d'admission. Dans le château d'Echallens se trouvait jadis un institut pour les Diaconesses, sœurs de charité protestantes. — En poursuivant, on arrive à Assent et au village de Cheseaux; des antiquités romaines, monnaies et mosaïques, ont été trouvées en ce lieu, et les fouilles exécutées en 1838 y ont fait découvrir 71 sépultures celtiques. — A une demi-lieue de là, se présente une vue magnifique sur les Alpes de Savoie et sur le lac de Genève, dont nous nous rapprochons rapidement pour regagner Lausanne.

Avant de visiter, en partant de Lausanne, les agréables et riches localités situées sur le bord du lac de Genève, retournons encore une fois du côté d'Yverdon, et faisons une excursion à l'ouest de cette ville. Une bonne route carrossable, traversant une plaine montueuse, passe par Suscevaz, où l'on a trouvé d'intéressantes pétrifications, et par Method, dans le voisinage duquel, à Valeyres, ont été découvertes des antiquités et monnaies romaines; le chemin mène ensuite à Orbe, à travers un pays qui offre moins d'intérêt. Non loin de la route, aux environs de Suscevaz, se voit le château pittoresque de Champvent, un de ceux qui auraient été bâtis, dit-on, par Berthe de Bourgogne. Ce château a longtemps appartenu à la famille considérable de Champvent; il passe pour être le lieu de naissance de Gabrielle de Vergy, dont la famille posséda jadis ce manoir. Détruit pendant la guerre contre les Bourguignons, le château a été rebâti plus tard.

Tout ce pays fut autrefois occupé par les Romains, et une voie romaine conduisait de Nyon, en passant par Orbe, jusqu'à Yverdon. —

Orbe est une localité très-ancienne. Cette petite ville est pittoresquement située sur un monticule, au bord de la rivière de l'Orbe, que l'on passe sur deux ponts de pierre, un vieux et un neuf, celui-ci très-beau, long de 300 pieds, formé d'une seule arche, et n'ayant pas moins de 94 pieds de haut. L'église paroissiale a un aspect tout à fait antique; elle date, à ce qu'on prétend, du septième siècle. Du château, fondé, dit-on, par Berthe de Bourgogne, il ne reste plus que deux tours; mais la place du château, ombragée par de grands tilleuls, offre une vue superbe, qui est encore plus belle de la hauteur de Montchérand. En amont, l'Orbe fait une jolie chute, et sur la rive droite de ce cours d'eau se rencontre un gisement asphaltique. Selon les traditions, la ville d'Orbe (*Urba* ou *Urbigenum*) fut une résidence du peuple Celte, un chef-lieu de district (*pagus*) des *Urbigènes*. Plus tard les Romains s'établirent dans la ville, et les restes de constructions romaines, ainsi que les monnaies et poteries antiques, se trouvent en abondance, surtout dans le domaine de Bosceaz, près de la ville. A Chavornay on a découvert une borne milliaire portant le nom de *Septime Sévère*; cette pierre historique est aujourd'hui dans le musée de Lausanne.

Pendant le moyen-âge Orbe eut une grande importance, étant la capitale de la petite-Bourgogne. C'est en cette ville que s'était réfugiée la fameuse reine Brunehaut, épouse du roi Sigebert d'Austrasie; elle y fut faite prisonnière, à l'âge de 80 ans (613), par les chefs bourguignons et livrée à son ennemi mortel, le roi Clotaire II. d'Austrasie; celui-ci, l'ayant transportée jusqu'à Worms, l'y tortura trois jours durant, l'enchaîna ensuite sur le dos d'un chameau et la donna ainsi en spectacle à toute son armée; enfin il la fit périr d'une mort barbare en la faisant traîner à la queue d'un cheval emporté. — A Orbe, le roi Charles-le-Gros donna de brillantes fêtes de chevalerie; c'est là aussi que se réunirent en 856 Louis, Lothaire et Charles, petits-fils de Louis-le-Gros, pour s'entendre sur le partage du puissant empire de leur aïeul; c'est à Orbe également qu'eut lieu en 879 une nouvelle entrevue de ces princes. Depuis lors la ville, bien déchue de ce qu'elle avait été, n'en resta pas moins une des localités les plus importantes du pays de Vaud, et posséda, avec plusieurs couvents, jusqu'à sept églises. Orbe eut beaucoup à souffrir durant la guerre des Bourguignons; à la fin de cette guerre, elle tomba sous la domination de Berne et de Fribourg, et leur fut assujétie jusqu'en 1798. Plusieurs personnages de distinction et même plusieurs hommes célèbres du temps passé étaient originaires d'Orbe: le cardinal du Perron, le ré-

formateur Viret, le minéralogues Bertrand et le médecin Benel. Aujourd'hui, la ville compte à peine 2000 habitants.

Deux routes conduisent d'Orbe à la frontière de France dans le Jura, et de là, en inclinant au sud, vers le lac de Joux; l'une de ces routes passe par Romainmotier, l'autre par Vallorbe. Toutes deux sont intéressantes et méritent d'être parcourues. Suivons d'abord le chemin de Romainmotier. A travers une plaine ouverte, qui offre de jolies vues, et d'où l'on aperçoit la montagne, circule la grand'route menant par Boflans et St. Croix à Romainmotier, bourg riche, qui s'efforce d'acquiescer une existence industrielle et possède déjà plusieurs fabriques, briqueteries, poteries, etc. La tradition donne pour origine à Romainmotier un hermitage que deux saints frères, Romanus et Lupicinius, bâtirent dans ce lieu et habitèrent ensemble jusqu'à ce que l'austère Lupicinius quittât son frère, qu'il ne trouvait pas assez rigoureux envers le monde, et se retirât du côté de Lasarraz. Au commencement de cette année on montrait encore à Romainmotier la marmite où Lupicinius préparait sa nourriture, en y jetant pêle-mêle viande, poisson, légumes, fruits, etc. „Puisque tout cela se mange, disait le saint homme, il est inutile de séparer les différents mets et de servir chacun d'eux à part.“ Plus tard, s'éleva sur l'emplacement de l'hermitage un cloître que le pape Etienne II., se rendant à la cour du roi Pépin, honora de sa visite et qu'il érigea en abbaye, laquelle fut dotée ensuite par Charlemagne d'importants privilèges. En l'année 888, le roi de Bourgogne Rodolphe I. conféra cette abbaye à sa sœur Adelaïde, femme de Richard, margrave de Bourgogne, et celui-ci, à son tour, en fit don à l'abbé de Cluny. Dès cette époque, l'abbaye de Romainmotier avait acquis de riches propriétés dans le voisinage et au loin; sa richesse s'accrut encore par les legs et les donations de la noblesse des environs, lorsqu'il fut passé en usage que les religieux de l'abbaye dussent être presque exclusivement de naissance noble.

Marguerite d'Autriche, fille de Maximilien I., qui avait été mariée d'abord au Dauphin de France (plus tard Charles VIII.), et ensuite à l'Infant Don Juan d'Espagne, se maria en troisièmes noces, à Romainmotier — effectivement cette fois — avec Philippe de Savoie. On raconte de cette princesse, qui fut plus tard la fameuse Régente des Pays-Bas, qu'ayant essuyé une grande tempête, lorsqu'elle se rendait par mer en Espagne, elle conserva assez de sang-froid pour composer sa propre épitaphe. C'était un distique ainsi conçu:

Ci git Margot la gentil Demoiselle,
Qu'a deux Maris et encore est Pucelle.

Les moines de Romainmotier paraissent avoir eu un assez bon ordinaire: d'après une ancienne règle de l'abbaye, chacun d'eux avait à table 1½ mesure de vin (2 bouteilles), un pain de froment de 4 livres, et un pain d'orge et de seigle de 4 livres et demie. Lorsqu'un moine était malade, il avait droit à un autre pain de froment en sus de sa portion habituelle, et quand il se faisait saigner, on lui devait un supplément de 1½ mesure de vin. — A la suite de la Réforme, cette abbaye de bénédictins, si considérable et si respectée jadis, fut supprimée; de ses propriétés et de ses terres fut formé un baillage bernois. Malheureusement l'église gothique de l'abbaye, dont les voûtes sont supportées par de hautes colonnes, a été depuis lors très-mal entretenue, et s'est dégradée de plus en plus. — Dans les environs se trouvent des pétrifications en abondance. Le Nozon, aux bords duquel s'élève Romainmotier, est très-poissonneux et donne d'excellentes truites.

De Romainmotier la route tourne à l'ouest, du côté des sources du Nozon, passe entre les hauteurs de la Lionne et du Recorbet, et, à une distance d'une lieue et un quart, gagne le village de Vaulion. Ce village est situé dans une plaine bien cultivée, au pied de la montagne nommée Dent du Lion, dont les parois rocheuses enferment une partie de la vallée. La principale production du lieu, ce sont les souliers: Vaulion fournit de ses chaussures tous les marchés des environs. Une route facile conduit à la Dent du Lion qui se précipite par une pente escarpée du côté de la vallée de Joux, tandis qu'elle s'abaisse si doucement du côté de Vallorbe que l'on peut arriver par là en voiture jusqu'au sommet. La cîme est à 4580 pieds au-dessus de la mer; elle offre une vue admirable; on aperçoit de là le pays de Vaud, une partie des cantons de Neuchâtel et de Fribourg, le lac de Genève, la chaîne du Jura, les Alpes de Titlis, celles de Berne, de Vaud, du Valais et de la Savoie, enfin une partie de la France jusqu'aux rochers du Dauphiné. A ce point de vue on est particulièrement bien placé pour voir le Montblanc dans toute sa beauté. C'est à midi et le soir que ce panorama est le mieux éclairé. De toutes les montagnes du Jura, voisines de celle-ci, la Dôle peut seule être comparée à la Dent de Vaulion, et encore lui est-elle inférieure pour la vue du côté du nord. — De Vaulion la route fléchit vers le sud, et atteint en moins d'une lieue le petit village de Pont, situé dans une position charmante entre le lac de Joux et le lac Brenet, presque au pied du Mont Tendre.

A Pont passe aussi la grand'route qui conduit d'Orbe, par Vallorbe, à la vallée de Joux; parcourons cette route, qui offre au touriste plus

d'un attrait, avant que nous entrions dans le Val de Joux proprement dit. En sortant de la ville d'Orbe, la route tourne à l'ouest et côtoie la rivière d'Orbe en amont. A une demi-lieue de distance, on rencontre d'abord le village de Montcherand. Près de là, à Eichwald, s'ouvre dans le roc une grotte, large à l'entrée de 30 pieds, haute de 15, où se voient des stalactites de forme hexagone. Une fête populaire se célèbre tous les ans dans cette grotte; suivant un usage, qui rappelle exactement d'autres coutumes françaises, celle des jeunes filles du village, qui, dans l'année écoulée, s'est le plus distinguée par sa bonne conduite et sa tendresse envers ses parents, reçoit un rouet richement orné de rubans. Ainsi, dans ce pays, c'est une fileuse au lieu d'une rosière, sans doute en souvenir de la reine Berthe-la-Fileuse. — Une autre grotte encore plus intéressante peut-être est celle d'Agiez.

En continuant, la grand'route arrive à Russilles, et s'élève par une pente assez raide jusqu'à Lignerolles (2358 pieds au-dessus de la mer.) On a, non loin de ce village, un beau panorama sur les hauteurs situées à l'ouest de Lignerolles. La vue embrasse de là les lacs de Biemme, Morat et Neuchâtel, une partie du Léman, de grandes étendues du pays montagneux des cantons de Vaud, Fribourg, Neuchâtel et Berne, tout le Jura jusqu'à Soleure et la Pierre-Blanche, enfin la puissante chaîne des grandes Alpes depuis le Finsteraarhorn jusqu'au Montblanc. Cependant la vue est encore plus belle et plus vaste de la cîme du mont Suchet qui se trouve au nord du village, du côté de la frontière de France et forme en se prolongeant l'aiguille de Beaumes. On fait une petite lieue pour atteindre le sommet de la montagne (4912 pieds au-dessus de la mer), et de là on a sous les yeux, au nord, à l'est et au sud, et aussi à l'ouest, la Franche-Comté et le département du Doubs, se déployant au loin avec leurs villes et villages, leurs champs et leurs forêts. Au sud de Lignerolles, à proximité de l'Orbe, repose le village Les Clés (Castrum ad claves); c'était jadis, comme son nom l'indique, une forteresse gardant la passe étroite que traverse la route très-fréquentée qui conduit du côté occidental du Jura à la partie orientale. Le château-fort, défendant autrefois ce passage, avait fini par devenir un nid de brigands; il fut détruit. Rebâti à nouveau, les Suisses l'assiégèrent en 1475, pendant la guerre contre les Bourguignons, le prirent d'assaut, et le détruisirent pour la seconde fois. On en retrouve encore de nombreuses ruines au milieu des rochers, dans une position pittoresque sur les bords de l'Orbe.

Avançons encore. La route, faisant terrasse dans la montagne, se prolonge jusqu'au village de Ballaigues (bellæ aquæ), qui tire son nom de

la richesse de ses sources et fontaines. En ce lieu la paix fut conclue, en 1381, entre les barons de Granson et de Champvent, après une guerre horrible qui avait dévasté et dépeuplé le pays. Le village est entouré d'énormes roches granitiques. Dans le fond de la vallée, au-dessous de Bellaigues, l'Orbe fait une jolie chute que l'on appelle le Saut du Dais. Une route se dirige au nord par Jougne et Saint Pierre vers Pontarlier, tandis que celle qui suit la vallée de Joux, tournant au sud, traverse une belle plaine cultivée et des forêts pour arriver à Vallorbe sur l'Orbe. Cette vallée, pittoresque et fertile, est entourée par les hautes montagnes boisées du Jura, arrosée dans toute sa longueur par l'Orbe que l'on passe sur un pont, et semée çà et là de nombreuses maisons, d'habitations et autres bâtiments. Depuis longtemps déjà y sont établies des fonderies et des forges qui travaillent à présent le fer de Bourgogne; les mines de fer du pays ne sont plus exploitées, vu leur médiocre rendement; en outre, plusieurs autres industries, qui tiennent de plus ou moins près à celle-ci (fonderies d'armes et de fers à cheval, fabriques d'horlogerie, clouteries, confection d'outils de différentes sortes, de voitures, de poids, etc.) sont en pleine activité dans la vallée.

Il est intéressant de visiter près de Vallorbe ce qu'on nomme la source de l'Orbe. En partant de l'auberge, qui a pour enseigne „A la maison commune“ (Gemeindehaus), nous traversons le pont de pierre et nous prenons le sentier qui suit la rive gauche de la rivière en amont. Bientôt nous atteignons une roche demi-circulaire, haute de 200 pieds, et couronnée de bois, au pied de laquelle, bien au-dessous du lac de Brenet et de ce qu'on appelle l'Entonnoir de Bonport (que nous visiterons encore), l'on voit, dans une jolie enceinte boisée, l'Orbe sortir à flots du rocher comme un ruisseau clair dont les eaux d'un vert sombre ont déjà 17 pieds de large et 4 ou 5 de profondeur. Du lieu où nous sommes, on peut, en suivant une saillie de rocher qui domine la source, passer sur le bord opposé, longer ensuite l'aqueduc qui conduit l'eau à des fonderies voisines, et gagner la route du village Le Pont. Environ à une demi-lieue au-dessus de Vallorbe, dans un site sauvage, se trouve „La Grotte des Fées“, nommée en patois „Cava di Faye“: vaste grotte, toute remplie de stalactites, ayant près de 700 pieds de long et s'écroulant en plusieurs endroits. L'entrée en est difficile; aussi l'intérieur est-il peu visité et mal connu. Dans une partie de la grotte, où l'on arrive par une sorte d'escalier, se voit comme une haute salle dont la voûte en forme ogivale doit être élevée de plusieurs centaines de pieds au-dessus du sol. Ici et là sont des colonnes de stalactites fendues et brisées.

Nous quittons maintenant Vallorbe, dont l'auberge nous a fourni des truites excellentes, et, nous remettant en marche, nous gravissons un chemin passablement escarpé à travers la forêt. De temps à autre, au bord du ravin, s'offrent à nous de belles échappées sur la vallée de l'Orbe. A droite, non loin du chemin, au fond d'un petit étang le plus souvent à sec, il y a une de ces profondes citernes, très-nombreuses dans le pays, et que remplissent les eaux de pluie. Presque partout des grottes et des crevasses semblent exister dans ces rochers. Nous ne tardons pas à atteindre le sommet, et nous gagnons maintenant l'agréable vallée de Joux; un chemin qui traverse de pittoresques rochers et de riantes prairies bordées de bois, nous mène à Bonport, à l'extrémité du lac de Brenet. Ce lac, de médiocre étendue, touche à celui de Joux qui est beaucoup plus grand, et avec lequel il communique par un canal. La rivière d'Orbe, formée par l'écoulement souterrain des eaux de ce lac, fait mouvoir les curieuses scieries de Bonport établies dans l'Entonnoir de rochers, que la main de l'homme a un peu élargi. Cependant, l'entonnoir est encore assez resserré pour qu'il ait fallu installer les roues des scieries tout près ou au-dessus les unes des autres. Lorsque les moulins sont en mouvement, il se forme là un très-fort tourbillon, qui entraîne au fond de l'eau tout corps qu'on y jette, si bien qu'on a dû établir des treillis et des grilles pour empêcher le déversoir de s'obstruer. L'eau de ce ruisseau si clair et si brillant s'écoule souterrainement jusqu'à Vallorbe, où elle tombe d'environ 680 pieds, pour reparaitre au jour comme source de l'Orbe. En gravissant une pente à demi-écroulée, qui s'élève à l'extrémité du lac de Brenet, on trouve la trace de plusieurs trous et crevasses, qu'autrefois les moines de l'abbaye ont comblés, dit-on, afin de faire grossir les eaux du lac, et d'y multiplier l'excellent poisson qu'il leur fallait pour les jours de fête.

De Bonport la route se dirige vers Le Pont, dans la partie orientale du lac. Ce village, que nous avons déjà nommé, est des plus heureusement situés, à proximité de deux lacs, entre les pentes escarpées de la Dent Vaulion et le Mont-Tendre. De là, il y a tout au plus une lieue jusqu'au sommet de la Dent du Lion, si riche en points de vue; mais le chemin est beaucoup moins commode que celui qui part de Vaulion. La promenade sur le lac de Joux est aussi très-agréable à faire. Large d'un peu moins d'une demi-lieue, ce joli bassin, enfermé à l'ouest par la chaîne du Mont d'Or, à l'ouest par le Mont Tendre et le Mont Marchairu, a une longueur de 2 lieues $\frac{1}{2}$ dans la direction du sud-ouest au nord-est; il est traversé par les eaux de l'Orbe, qui, venant du lac de Rousses en France,

entrent dans celui de Joux par l'extrémité méridionale de ce lac, pour se déverser ensuite, à sa pointe nord, par un canal de peu d'étendue dans le lac Brenet. La brillante surface azurée des deux lacs présente un aimable et riant tableau, encadré dans les bois, les rochers et les plaines cultivées qu'animent çà et là des hameaux et de petites maisons isolées. La hauteur de ces lacs au-dessus de la mer est d'un peu plus de 3000 pieds. Antérieurement à notre époque, il arriva plus d'une fois que les eaux des deux bassins s'enflaient considérablement, par exemple en 1750 et 1817 où le pont du village Le Pont fut enlevé. Depuis lors, on a paré à ce danger, non seulement en curant et en élargissant les deux anciens canaux de décharge creusés par la nature, mais en créant pour les deux lacs de nouveaux déversoirs.

Les deux lacs se trouvent dans la partie basse du Val de Joux. Celui-ci est une plateau très-élevé, au milieu des montagnes, borné à l'est par le Rifoux et le Mont d'Or, au nord par la Dent de Vaulion, à l'ouest par le Mont Tendre, le Mont Marchairu et Noirmont, au sud-ouest par la forêt d'Amont, qui le sépare de cette partie du territoire français où sont les sources de l'Orbe. La vallée a cinq lieues suisses en longueur et une lieue et quart en largeur. Jusqu'au douzième siècle c'était un district forestier, désert, marécageux et presque entièrement inconnu. En l'année 1140, un baron de Granson y fonda, à l'extrémité inférieure du lac de Joux, un couvent de Prémontrés, dont les moines commencèrent à défricher la vallée, et lentement, mais avec persévérance, finirent par la mettre tout entière en culture. L'empereur Frédéric Barberousse (1186) donna tout le Val de Joux en fief au fils de celui qui avait fondé le couvent: Ebal, baron de Granson, seigneur de Lasarraz. — L'été est court, et l'hiver long dans cette vallée; aussi n'y trouve-t-on aucun arbre à fruit, et n'y récolte-t-on, en fait de céréales, que de l'orge et de l'avoine. En revanche prairies et pacages y sont excellents, et les robustes habitants, qui se distinguent par leur activité, leur économie, leur moralité et leur remarquable aptitude aux travaux mécaniques, savent tirer tout le parti possible des maigres ressources naturelles que leur pays leur accorde. Les émigrés français, qui vinrent s'établir ici dans la seconde partie du 16^{ème} siècle, et pendant le 17^{ème}, n'ont pas peu contribué à la prospérité du pays. Tandis que dans la partie supérieure de la vallée de l'Orbe, partie qui est française, on voit encore des plaines marécageuses et stériles, le Val de Joux offre un tout autre aspect. En sortant des bois d'Amont, on entre sur le territoire suisse; là se montrent aussitôt des chemins bien entretenus, de belles prairies, de riches troupeaux dont

les sonnettes tintent gaîment, de jolies maisons garnies d'avant-toits; on y voit même de petits jardins qui produisent des légumes et des fleurs. Le climat est frais et très-sain. Comme industrie, on trouve dans le Val nombre d'horlogers, de forgerons qui fabriquent des fers à cheval, des couteaux et des sabres, de tailleurs de pierres et d'ouvriers qui travaillent le bois; dans quelques ateliers, la fabrication des montres, des tabatières à musique et des rasoirs n'est pas seulement bien active, mais d'une sérieuse importance.

Avant de quitter Le Pont et de continuer notre route vers le sud sur la rive occidentale du lac de Joux, prenons le temps de visiter la grande paroisse dite Abbaye, à une demi-lieue du Pont. Là se trouvait l'abbaye de Prémontrés fondée en 1140, dont il a été question; lorsque Berne eut fait la conquête du pays de Vaud, l'abbaye fut supprimée (1536). Elle se nommait dans l'origine Cernens, plus tard, abbaye du lac de Joux. Il n'en reste plus aujourd'hui que l'église. A une lieue environ du village, on rencontre des grottes curieuses: le peuple les a baptisées du nom de Chaudières d'Enfer. Elles sont peu connues; cependant, leur étendue est de près d'une lieue, et l'on y compte nombre de voûtes successives, les unes suffisamment élevées, les autres si basses qu'on ne peut passer dessous qu'en rampant. La plupart sont garnies de belles stalactites, et, dans la partie la plus reculée des grottes, un petit torrent écume et mugit sous un pont créé par la nature.

Non loin de ces grottes, le ruisseau Lyonne prend sa source; c'est au bord de ce petit cours d'eau qu'en 1480 Vinel-Rochat établit des forges; il n'y prospéra guère, et ses forges ouvertes ultérieurement durent encore une fois être abandonnées. Mais en revanche la postérité du fondateur multiplia si bien qu'au 18^{ème} siècle il y avait une compagnie de miliciens, dont les officiers et les soldats descendaient tous de Vinel-Rochat et portaient tous son nom. On a un joli point de vue sur le Val de Joux en atteignant le bois de Petra felix, ainsi nommée d'une pierre vénérée dans le pays et voisine du hameau de Mont de Lac. Mais le panorama devient beaucoup plus beau si l'on se place sur le Mont Tendre, dont le sommet élevé de 5180 pieds au-dessus de la mer est à deux lieues du point où nous sommes. De cette cime on aperçoit non seulement tout le Val de Joux et ses deux lacs, mais aussi une grande partie de la Franche-Comté, presque tout le pays de Vaud, le Léman, et la chaîne des Alpes du Pilate et du Titlis jusqu'au Montblanc. Sur la pente méridionale se trouve une laiterie qui mérite d'être visitée. Un sentier descend du côté de Montricher.

Au sortir du village Le Pont, une route se dirige, sur la rive est du lac, vers Le Brassus, en passant par Les Bioux et Champioux, qui est le point où s'établirent les premiers colons de la vallée; mais cette route n'offre rien de remarquable. Aussi préférons-nous, en quittant Le Pont, prendre le chemin qui suit la rive orientale du lac; il nous conduit d'abord à Charbonnières, au petit et profond lac de Ter, et, ensuite à une localité industrielle nommée Le Lieu, (*Locus Pontius*) dont la position au pied du Risoux est très-pittoresque. Dès le 16^{ème} siècle, dit-on, un hermite, Pontius de son nom, vint habiter en cet endroit et y fonda un petit couvent. — Les habitants du Lieu ont eu de tout temps la réputation de surpasser dans le chant d'église tous leurs compatriotes de la vallée, quoique ceux-ci aient une aptitude musicale bien connue. — Le chemin conduit alors à l'entonnoir de rochers, où l'on voit encore des moulins, puis à Sentier, qui est le chef-lieu de la vallée. L'église de ce bourg est jolie. On trouve aussi près de là une nouvelle grotte fort intéressante: la Beaume de l'Abîme à Chalet-à-Roi, sur le Risoux; elle aurait, dit-on, 700 pieds de profondeur. Il est positif du moins que lorsqu'on jette une pierre dans l'abîme, il se passe un temps singulièrement long avant qu'on entende cette pierre frapper le sol. On raconte qu'un intrépide charpentier allemand se fit descendre au fond de ce gouffre, et qu'il y trouva de très-grandes grottes. Il y a encore une autre petite excavation dans les rochers de Cerney. Le lieu le plus voisin de Sentier est Chenit, par où nous passons pour arriver à Le Brassus, bourg voisin de la frontière de France. Là aussi sont établies des fonderies et des forges qui ont encore de l'importance, ainsi que des ateliers d'horlogerie. La grand'route mène de là vers Dijon par Les Rousses; elle nous conduit aussi à la magnifique route de Nyon et Genève par Cergues. Le Brassus est le lieu le plus riche en grottes dans ce val de Joux où il y en a tant. Nous nommons seulement ici: l'étroite Beaume des Creux, d'une entrée effroyable, et dont un lit de glace comble les dernières profondeurs, et la Beaume des Loges, ayant plus de cent pieds de profondeur et communiquant, avec le lac des Rousses.

Le Val de Joux possède aussi sa tradition de frontières tracées à la course, mais différente des autres du même genre, notamment de celle d'Uri. Voici ce qu'on raconte: En 1648, il s'agissait de régler les frontières entre le Val de Joux et la Franche-Comté, celle-ci appartenant alors aux Espagnols. Lorsqu'on eut examiné tous les titres et parchemins, il fut convenu que cette frontière serait établie à une heure de marche

au nord du lac de Rousses, et qu'on placerait la borne en cet endroit. Mais on disputa sur la question de savoir quelle est précisément la longueur du chemin qu'on peut faire en une heure de marche. Bref, on finit par s'accorder; il fut décidé qu'on choisirait deux hommes (un de chaque pays), du même âge et de la même force; tous deux devaient partir au même instant du lac de Rousses, suivre l'Orbe dans la direction de Chenit, et s'arrêter là où ils se trouveraient dès que l'heure serait écoulée. Alors, on prendrait pour point-frontière le milieu de la distance séparant les deux marcheurs. Il était, d'ailleurs, défendu à ceux-ci de s'arrêter en route ou de courir. Le marcheur choisi par les Francs-Comtois désirait naturellement, dans l'intérêt de son pays, reculer la frontière aussi loin que possible en la vallée de Joux, aussi marchait-il le plus vite possible, tandis que le marcheur du Val, ayant un intérêt tout contraire, s'avavançait très-lentement. Lorsque l'heure fut achevée, les deux marcheurs se trouvaient donc à une grande distance l'un de l'autre; on prit le point-milieu de cette distance, et là fut dressée une borne-frontière, qui s'y voyait encore longtemps après. Cette borne portait d'un côté les armes d'Espagne, et de l'autre l'ours de la ville de Berne, suzeraine alors du pays de Vaud.

Du bourg Le Brassus la route s'incline du côté du lac de Genève en gagnant à l'est les hauteurs qui en ferment la vallée, et s'élève par une pente assez rapide au travers des bois et des pâturages jusqu'à ce qu'elle ait atteint la longue crête de Marchairu, à 446 pieds au-dessus de la mer (rude marche, sentier difficile). Une très-simple auberge (hospice) se trouve au sommet; on a de là une vue splendide sur le Montblanc, les montagnes sombres de la Savoie, le lac de Genève et une notable partie du canton de Vaud. A trois cents pieds au-dessus du col, est le Mont de Bière, près duquel se voient, sur les pâturages alpestres nommés Petit Pré de Rolle, des glaciers naturels. Il existe aussi de pareilles grottes de glace de l'autre côté du col de Marchairu, sur le Pré de Saint-Georges. Longue de 75 pieds et large de 40, la Beaume de Saint-Georges mérite d'être vue; on y descend par un échelle jusqu'aux couches de glace, qui prennent la forme d'un pont de pierre. La glace de cette grotte approvisionne les villes voisines, mais elle se renouvelle sans cesse par l'eau que ses voûtes distillent et qui gèle en tombant. Du col élevé de Marchairu trois chemins descendent dans la vallée. L'une d'elles conduit à Gimel, puis elle traverse de riches points de vue et des plaines bien cultivées, où réussissent le vin et les fruits, pour atteindre Aubonne sur Rolle.

La seconde route se dirige vers Nyon; elle touche, en passant, à Saint-Georges et à Longirod (à proximité de ce dernier lieu est une grotte profondément enfoncée dans la montagne); ensuite elle gagne Begnins, dans le voisinage duquel, sur l'ancienne voie romaine l'Etraz, on a découvert une borne milliaire, que le célèbre amateur d'inscriptions, le professeur Mommsens, n'a cependant pu retrouver. De Begnins, cette route continue vers Vich, localité ancienne, qui paraît dater du temps des Romains, puis elle passe par Promenthouse pour arriver à Nyon. Enfin, la troisième route mène à Morges; sa longueur est de cinq lieues. Partant du col de Marchairu, elle descend d'abord rapidement par le Pré d'Aubonne au châlet de Saint-Georges, et se dirige de là vers Bière, qui est situé sur un beau plateau, où souvent l'on a vu les milices confédérées des cantons du Valais, de Vaud, de Genève, de Neuchâtel et de Fribourg, placer leur camp de manœuvres. Une autre borne romaine a été trouvée sur le Toleure, ainsi qu'une pierre votive consacrée à Apollon; celle-ci est aujourd'hui dans le domaine „Le Jardin“ à Lauzanne. Bière possédait jadis un prieuré, fondé en 1321, et dépendant du couvent du grand Saint Bernard. Au même lieu, l'Aubonne prend sa source, et, non loin de là, elle fait une jolie cascade, en tombant du haut des rochers dans un ravin entouré de buissons et de broussailles. Un peu plus bas, la même rivière s'enrichit des eaux de 20 sources, nommées Bonds, lesquelles jaillissent d'une curieuse façon de petits monticules coniques; l'eau en est limoneuse, et sa composition rappelle ces Salses de Macaluba près Girgenti, Le sol environnant semble être miné; il fléchit tellement sous les pieds qu'on ne peut approcher trop près de ces monticules, entourés à cause de cela d'une clôture. De Bière une route tourne vers le nord, presque dans la direction du Jura; elle s'embranché sur le Pont et sur Cossonex.

A quelque distance de Bière est Béroilles, que nous ne mentionnons qu'à cause d'une fable populaire qui rappelle tout-à-fait les traditions du nord. On voit, près de l'ancienne route, portant encore aujourd'hui le nom de Voie romaine, une colline isolée qu'on appelle la Nernetzau, ce qui signifie à peu près la même chose, dit-on, que „Jardin des Nornen“ (les Nornen sont des déesses fileuses qui jouent dans la mythologie germanique le rôle des Parques). Sur cette colline se rassemblent depuis longtemps les mauvais esprits et les sorciers, pour célébrer leur sabbat au son d'une musique enchantée. On ne se lasse pas dans le pays de raconter les magnificences magiques déployées en ces fêtes. Il n'y paraît

que des vases d'or et d'argent, et la longue table est couverte des mets et des vins les plus coûteux. Pendant toute la durée de la fête, un cheval gris, sans tête, tourne sans cesse autour de l'assemblée pour épouvanter les curieux profanes. Au dessert, tous les invités du sabbat forment une ronde gigantesque et entourent ainsi la colline de leurs danses, jusqu'à ce qu'enfin ils s'évanouissent dans l'air comme des Ombres légères. Plusieurs fois déjà des chercheurs de trésors ont essayé des fouilles pour découvrir les richesses qui doivent être enfouies dans le sol de la colline, surtout la riche vaisselle de table du diable et des sorciers. Mais lorsque les ouvriers arrivaient à une certaine profondeur, tout-à-coup un oiseau, s'approchant à tir-d'ailes, éteignait la lampe à la clarté de laquelle on travaillait. Ainsi effrayés chaque fois, les chercheurs de trésors battaient en retraite, et l'on renonçait pour longtemps à une nouvelle recherche.

Il y a une vingtaine d'années, un homme, à qui appartenait une portion de ce terrain, essaya de le mettre en culture; il commençait à défricher, quand soudain il entendit au-dessus de sa tête un cri d'oiseau qui ressemblait au jappement d'un petit chien. Le paysan suspendit son travail et fouilla le bois voisin, sans y trouver aucune bête. Alors il se remit à l'œuvre, mais voici que l'effrayant cri d'oiseau se fit encore entendre. Nouvelle recherche aussi inutile que la première: ni oiseau, ni chien, et néanmoins de temps en temps se répétait ce cri inexplicable. Après plusieurs jours de travail, la pioche du laboureur brisa une large dalle de pierre et mit à découvert des restes humains. A partir de ce moment, on n'entendit plus l'oiseau; cependant, les fouilles poussées plus avant firent découvrir plusieurs tombes régulièrement construites, dans lesquelles se trouvaient, outre des ossements, des couteaux, des agrafes, nombre de boucles, des ceintures avec ornements en argent, et quelques minces petites feuilles d'or. Selon toute probabilité, ces tombeaux sont d'une époque postérieure aux Romains.

Retournons maintenant à Bière et faisons une excursion du côté de Morges. Après avoir traversé Yens, nous passons près du vieux manoir Bufflens-le-Château. La reine Berthe de Bourgogne, (la même qui bâtit aussi le château de Monnez et quelques autres, comme nous avons vu), fut, dit-on, la fondatrice du vieux Château de Bufflens, lequel subsiste encore partiellement et communique par un conduit souterrain avec le château neuf. Celui-ci, placé sur une colline, est ceint de six tours, et dominé par un donjon élevé. Quand fut-il bâti? c'est qu'on ne sait pas précisément; toujours est-il que ce château est assez vieux.

Il a appartenu, mais quelque temps seulement au roi Henri IV. de France. Plus tard, il est devenu propriété particulière. De ce lieu nous arrivons bientôt à Morges.

Nous avons quitté Orbe pour entrer dans le val de Joux et gagner de là le lac Léman par un long détour. Prenons maintenant la route directe d'Orbe à Morges. Cette route passe sur une colline formant terrasse au-dessus de la vallée de Nozon, en vue du Montblanc, et traverse un beau pays bien cultivé. Nous arrivons d'abord à Orny; il y a là un vieux château, qui existait, dit-on, dès le sixième siècle; on y voit à l'intérieur une borne milliaire romaine du temps d'Adrien, trouvée près d'Enteroches, sur l'ancienne voie de Lousonna à Eburodonum, Aventicum et Vindonissa. Vient ensuite, dans une charmante position sur la Venoge, le chef-lieu de district, Lasarraz, vieux bourg fondé au onzième siècle, et qui a obtenu de Lausanne les droits municipaux. Ici résidaient autrefois, dans un vieux château (aujourd'hui détruit), qu'ils avaient bâti sur un rocher escarpé, les riches et puissants barons de Lasarraz, dont plus d'un sut se faire un nom glorieux par ses hauts faits. Non loin du bourg il y a le petit endroit de bains dit Saint Loup. C'est là qu'au sixième siècle, vint s'établir dans une hutte sur un rocher, Saint Lupicinus, lorsqu'il quitta, comme nous l'avons dit, son frère moins austère que lui et l'hermitage de Romainmotier. Le saint avait défendu qu'aucune femme n'approchât de ce lieu; il tenait même à distance autant que possible les visiteurs masculins. Une source jaillit du rocher; suivant les uns c'est le saint qui, à l'exemple de Moïse, aurait fait sortir l'eau de la pierre par un coup de son bâton; selon d'autres, la source existait déjà, et Lupicinus lui donna seulement une vertu salutaire. Du vivant même de ce saint homme, ajoute la Légende, cette eau fut souvent employée et fit des cures merveilleuses; plus tard les pèlerins qui venaient en foule visiter le tombeau de Saint Lupicinus, éprouvèrent aussi les vertus de la source. Bref, un petit bain finit par s'établir en ce lieu, et la Réforme le toléra, parce qu'en réalité les eaux de la source sont sulfureuses.

On voit aujourd'hui à Saint Loup un hospice et une maison de Diaconesses; mais bien peu de malades viennent prendre ces eaux. Dans le voisinage de Lasarraz se trouvent encore Eclépens — qui déjà en 814

était nommé dans des pièces authentiques et qui possédait deux châteaux — puis Entreroches, connu par le canal qui unit la Venoge à l'Orbe, et fait communiquer ainsi le lac de Genève avec celui de Neuchâtel. Ce canal avait été commencé dès l'année 1639 par la famille Duplessis, mais il ne put être alors terminé, parce que les gens de Lassaraz, qui craignaient d'être inondés par suite de cette canalisation, s'opposèrent à main armée à la continuation des travaux. Dans le canal se verse un bras du Nozon, tandis que son autre bras va tomber dans la Venoge, de telle sorte que cette petite rivière du Nozon envoie une partie de ses eaux dans l'Océan Atlantique par le Rhin, et l'autre partie dans la Méditerranée par le Rhône.

De Lassaraz, en tournant vers le sud, nous gagnons Cossonay, ville en tout cas très-ancienne, qui fut autrefois le siège d'une baronnie, et plus tard celui du baillage du même nom. Ses puissants seigneurs se sont éteints à la fin du 14^{ème} siècle; deux membres de cette illustre famille furent évêques de Lausanne: Jean (2410) et Aimont (1364). Ce dernier fit rédiger le droit du pays de Vaud (Plaid-général) qui resta en vigueur longtemps après lui. On voit encore les ruines du château. L'église de la ville faisait partie d'un riche prieuré de Bénédictins. Par deux fois Cossonay fut conquis: en 1475 les Confédérés suisses le prirent, mais ils le rendirent; en 1536, les Bernois s'en emparèrent à leur tour et le gardèrent avec tout le pays de Vaud. La situation de cette petite ville est fort agréable, sur une colline, au point de jonction des routes de Lausanne, de Morges et d'Aubonne.

Aucune de ces trois routes, quelle que soit celle que nous prenions, n'est fort curieuse et ne nous offre des sites bien intéressants. Sur la route d'Aubonne, nous passons à quelque distance du château et du village de Campigny, connus par la vue qu'on a sur deux lacs assez distants l'un de l'autre, ceux de Neuchâtel et de Genève; un peu avant d'entrer dans la ville d'Aubonne, nous traversons un profond ravin, où se jette la petite rivière d'Aubonne. Sur la route de Morges, nous touchons, en passant, à Golion, autrefois petite ville fortifiée, ruinée par un tremblement de terre, et nous avons sur la hauteur près de Lonay un admirable point de vue qui embrasse les montagnes de la Savoie et le lac Léman. Enfin, sur la route de Lausanne, se trouvent plusieurs vues également belles, à Crissier, et surtout au château de ce lieu. Il y a près du château de Prilly un vieux tilleul qui mesure 21 pieds de circonférence, et dont il est déjà parlé dans un acte authentique de 1519.

A cette époque, en effet, le dernier évêque de Lausanne fit afficher un édit contre ce tilleul, qui prouve que l'arbre était déjà gros et généralement connu.

Pour la dernière fois quittons Lausanne, afin de visiter, soit par le bateau à vapeur, soit par la grand'route, soit aussi par le chemin de fer, la partie occidentale du canton, jusqu'à ses limites près de Genève. Le chemin de fer mène de Lausanne à Bussigny, et de là à Morges; nous ne le prenons pas, attendu qu'il n'offre rien de curieux, et nous nous avançons vers l'ouest par la grand'route. Après avoir touché à Vidy, lieu où s'élevait l'ancienne Lousonna, et où l'on a trouvé en grand nombre des antiquités et des pierres chargées d'inscriptions, nous traversons la Venoge, qui se jette ici dans le Léman; puis, nous passons par Prévérènges pour arriver à Morges, nommé autrefois Morsee, d'un vieux mot allemand tombé en désuétude. Cette petite ville est florissante et suffisamment agréable; elle a près de 4000 habitants, de jolies promenades, de très-beaux points de vue dans ses environs, et un grand port construit au 17^{ème} siècle sur les plans de l'amiral Duquesne. Le commerce de vin et de plusieurs matières premières (bois, sel, fer, etc.) y a de l'importance, ainsi que la navigation. Morges doit l'origine de sa prospérité, selon les uns, aux ducs de Zähringue, qui entourèrent la ville de murailles; d'après les autres, Morges ne fut fortifié que plus tard, par les comtes de Savoie. En ce temps là, Morges comptait parmi les quatre villes privilégiées du pays de Vaud. Le vieux château du lieu, flanqué de quatre tours rondes, et semblable à une bastille, fut bâti, dit-on, par Berthold V. de Zähringue, en 1280; on en a fait dans les derniers temps un arsenal. Parmi les plus belles constructions de la ville, il faut citer l'église paroissiale rebâtie en 1772, l'église catholique, l'hôtel de ville et le gymnase. — A Echichens et à Lonay, sur la route d'Orbe, la vue est très-belle; on a sous les yeux toute la contrée environnante et au loin le Montblanc. On visite aussi fréquemment le château de Bufflens, dont nous avons déjà dit quelques mots dans notre excursion du Val de Joux à Morges. Ce château bâti en briques, passe, comme on sait, pour être une fondation de Berthe, la reine fileuse. Il a plusieurs tours rondes pittoresque faisant saillie, et, en outre, un donjon de 175 pieds, sous le dôme duquel circule une petite galerie; celle-ci est percée de 24 lucarnes étroites dont chacune

laisse apercevoir une partie du pays comme un tableau nettement encadré. La salle à manger du château est ornée des armes de tous ceux qui ont possédé ce manoir.

Non loin de Morges, au sud de la route de Genève, se trouve à l'embouchure du Boiron, Saint-Prex bâti sur une langue de terre qui avance dans le lac; c'est peut-être une des plus vieilles localités du pays de Vaud. On dit que là s'élevait autrefois la ville de Basuga, que les eaux du Léman (profondément soulevées par le terrible éboulement de la Dent d'Oche qui eut lieu en 563, près de Tauretunum) emportèrent et anéantirent. D'après la tradition, une autre vieille ville romaine, nommée Lysus, aurait existé au-dessus de Saint-Prex; et, en réalité, à la place que l'on indique il a été trouvé un grand nombre d'antiquités de diverses sortes: petites statues (par exemple, de Mercure, de Bacchus, etc.), armes, vases d'argile et de terre sigillée, urnes dites lacrymatoires, etc. La pièce la plus remarquable, découverte dans une vigne à Saint-Prex, est un piédestal d'airain, qu'on voit aujourd'hui dans le Musée de Genève, et qui porte une inscription dédicatoire de P. Severius Lucanus. Ce piédestal, avec la statue qu'il supportait jadis, était consacré à Liber Pater Coliensis, c'est-à-dire au Bacchus de Cully, et il prouve que dès le temps des Romains, Cully cultivait la vigne sur une grande échelle et avec succès.

Une autre pièce importante est la borne milliaire datée de l'an 213, trouvée également à Saint-Prex; elle porte le nom de l'empereur Caracalla, auquel le titre y est donné de restaurateur des routes et des ponts. Cette borne était placée sur la voie de Lousonna à Genève; on la voit maintenant sur le pont de Boiron. Près de la route, la jolie église située sur une hauteur, d'où l'on aperçoit le château de Bufflens, passe pour être la plus ancienne du pays de Vaud et pour avoir été élevée par Saint Prothasius, évêque d'Aventicum, vers l'an 530. On raconte que cet évêque, bien qu'il soit mort à Saint-Prex, est enseveli ici dans l'église qu'il avait fondée; mais son tombeau n'y a pas encore été découvert. Au bas de la tour de l'église est placée une inscription chronologique, trouvée sur une tour des remparts qui, avec un fossé profond, défendaient la ville du côté de la campagne. Des sources chaudes et ferrugineuses jaillissent dans le voisinage, et le terrain sablonneux, planté de vignes tirées de Bourgogne, produit un vin rouge, nommé Salvaguin, qui passe pour être de très-bonne qualité; dans le pays on l'apprécie et on l'aime beaucoup.

De Saint-Prex, la route continue dans la direction du sud, en ne s'éloignant pas sensiblement des bords du lac, et arrive bientôt à Alaman (ad Lemanum). Là aussi se trouvaient autrefois, presque partout sur la

rive du Léman, des colonies romaines; car, en construisant la route actuelle, on a découvert des antiquités romaines à côté de débris celtiques: des couteaux, des haches, des cognées, des glaives, des fers de lance bronzés, etc. Selon toute apparence Alaman était une station pour ceux qui allaient à Alpona (Aubonne) ou qui en venaient. Le château Meuthon mérite d'être visité: c'est une vaste construction qui se cache dans un parc romantiquement sauvage et fait une impression mélancolique sur le visiteur. Dans la cour se trouvent d'antiques et magnifiques acacias dont la tête dépasse les créneaux du château: les appartements de celui-ci sont décorés dans le style gothique, les murailles peintes en rouge et en gris. On prétend que Maubert a tracé là le plan du testament de Richelieu. Voltaire, qui visita plusieurs fois le château, se décida un jour à en faire l'achat: Il voulait, disait-il, „une dernière demeure agréable.“ Mais le gouvernement de Berne, tout protestant, refusa au philosophe, quelque mauvais catholique qu'il fût, le permis d'achat. Une inscription perpétue la mémoire de quelques visites faites par Napoléon à Meuthon. Dans le bois de chênes et de châtaigniers qui dépend du château, on peut faire d'intéressantes et agréables promenades.

D'Alaman à Rolle on va par la chaussée, en passant devant la villa Gordanne, en une heure environ; mais si l'on veut faire une excursion à pied, on choisit de préférence un chemin un peu plus long qui mène à Aubonne par une belle allée de peupliers.

Nous avons déjà parlé de cette petite ville tranquille, bâtie sur les hauteurs escarpées qui s'abaissent vers la rivière d'Aubonne; la localité présente de l'intérêt à cause des promenades agréables, souvent même délicieuses qu'on peut y faire, des beaux points de vue dont on y jouit sur les environs, sur le lac et sur le Mont-blanc, de sa population travailleuse et de ses importants vignobles. Son ancien nom est Alpona, et son château a appartenu pendant une partie du 17^e siècle au célèbre voyageur Tavernier, propriétaire de l'antique baronnie, et enthousiaste si décidé des points de vue dont il y jouissait qu'il ne leur trouvait d'égaux que ceux des environs de Constantinople. Berne acheta en 1701 le château au marquis Duquesne. Parmi les tombeaux de la vieille église, se trouve celui du célèbre amiral français vainqueur de Ruyter, de Duquesne, qui a vécu à Aubonne comme réfugié protestant. Ce tombeau a été élevé, en 1700 et porte cette inscription peu flatteuse pour la France: „Demande à tout le monde pourquoi Ruyter a une statue et pourquoi son vainqueur n'en a point.“ Autrefois, le deuxième dimanche de juin, une société d'Aubonnais donnait dans la belle avenue Le Chesne une fête

charmante, accompagnée d'un banquet et suivie d'un bal. — D'Aubonne on se rend, en passant près d'une maison de campagne entourée d'un parc, au village de Bougg. La tour de ce village, nommée comme d'habitude „Signal“ s'élève à une hauteur de 2183 pieds sur une colline à vignes de la „Côte“ qui produit tant de vins. La vue qu'on a de ce Signal est connue de tout le monde, non sans raison; il n'est peut-être aucun point du Jura d'où l'on puisse apercevoir aussi bien le grand lac dans toute son étendue, la rive vaudoise et ses jardins, avec la „Côte“ au premier plan, les bords plus austères du territoire de la Savoie et les belles mais sombres montagnes du Chablais, dominées par le splendide Montblanc. Un chemin agréable et à beaux points de vue descend du „Signal“ à la chaussée en passant par Pervy, et celle-ci touche bientôt après à la petite ville de Rolle.

Examinons un peu sa situation avant d'y pénétrer. Vis-à-vis d'elle, la baie de Jussy et de Thonon, qui creuse le rivage opposé, rend le lac plus large qu'en aucun autre endroit; tout près de la rive, dans une situation splendide, ses édifices s'élèvent au milieu de cette belle contrée de „la Côte“, aux vins si connus et dont les collines couvertes de villas, de jardins et de vignes montent vers le nord; une route importante, un chemin de fer, une ligne de bateaux à vapeur et un cabotage assez développé y apportent la vie et le bien-être. Et pourtant Rolle ne se développe pas vite et ne compte pas encore 2000 habitants. Elle a été le siège d'une baronnie dont les titulaires résidaient dans le vieux château, qu'entourent de charmantes promenades et qu'ont élevé en 1261 les barons de Mont. Détruit en 1530 par les Bernois, pendant la guerre contre la ligue des nobles savoyards, reconstruit depuis et possédé jusqu'en 1798 par la famille Kirchberger, ce château a eu dans notre siècle des destinations bien diverses et a servi notamment de prison, en 1834, aux émigrés polonais et autres qui, sous la conduite de Romarino, avaient tenté le coup de main sur la Savoie et méconnu par là la neutralité de la Suisse ainsi que le droit d'asile. Un fait remarquable est que cette petite ville de Rolle a souvent attiré en grand nombre les étrangers. Beaucoup de Français de distinction, légitimistes émigrés et adversaires de la république qui se réunissaient fréquemment au château d'Uettins, vinrent y résider après l'explosion de la révolution. Le duc de Noailles, si célèbre par ses traits d'esprit, et que Louis XVIII. ne put décider à venir à Paris après la Restauration, même par les offres les plus brillantes, l'a habité plus de vingt ans, occupé de l'étude de la physique. Après la chute de la République, du temps de l'Empire et de la Restauration, beaucoup de nobles

Français ont vécu à Rolle, qui a été de plus la résidence de la célèbre famille vaudoise des Laharpe dont l'un des membres, César Laharpe, a été précepteur de l'empereur de Russie Alexandre et directeur de la République helvétique. Ce César Laharpe fut l'un des hommes qui firent le plus pour détacher le pays de Vaud de celui de Berne, en faire la République Léman et fonder la République helvétique; c'est à lui que les cantons de Vaud et d'Argovie doivent d'avoir vu leur indépendance reconnue au congrès de Vienne, grâce à l'appui de l'empereur Alexandre. Aussi ses concitoyens lui ont-ils élevé après sa mort (1838), dans une petite île du lac côtoyée par le bateau à vapeur, un obélisque en marbre blanc, de 40 pieds de haut. Les vins des environs de Rolle, ceux du district le Moulart (entre Begnins et Mont) surtout, ont du feu mais portent sur les nerfs. Les femmes se rendaient autrefois en grand nombre à une source aujourd'hui délaissée, dont les eaux sulfureuses et ferrugineuses passaient pour efficaces contre les pâles couleurs et autres maladies. Une route qui traverse le Marchairu fait communiquer Rolle avec la vallée du lac de Joux.

Reprenons la route de Genève. Dans le district de Gilly nous trouvons le village de Bursinel et le château du même nom sis au bord du lac, et où l'on dit que fut fondée en octobre 1627, la ligue dite des Cuillers, qui ne fut connue qu'en 1629 et qu'avaient créée les nobles dévoués au pape pour attaquer Genève, dont les tendances protestantes s'étaient déjà déclarées. Les évêques de Lausanne et de Genève ainsi que le duc de Savoie en firent, dit-on, partie; le signe distinctif était pour les membres, une cuiller au chapeau ou au cou. La ligue fut assez puissante pour mettre sur pied en 1630, dix mille hommes qui eussent entouré et pris d'assaut la ville du Léman si Berne ne fut accourue à son secours. Le crû de „la Côte“ s'étend jusqu'ici. A Dullit, où le rivage s'élève en collines douces, la petite Dulive se jette dans le Léman. Sur le pont qui la traverse se trouve un monument romain consistant en une pierre milliaire provenant de la route de Genève à Lausanne et qui aurait été élevée, entre 235 et 238, au temps de l'empereur Maximin et de son fils, le César Maximus. Près du pittoresque Promenthoux, une verte langue de terre que couvrent un bois et de jolis bosquets s'avance dans le lac sur le vaste et bleu miroir des eaux. Une ligne tirée d'ici à la ville d'Yvoire, sise sur la rive opposée, séparerait le grand lac du petit. Un peu plus loin nous trouvons Praugnis, résidence des anciens barons de ce nom, bâti en partie sur la place qu'occupa Noviodunum. On y a souvent trouvé des médailles et des antiquités romaines, et une inscription intéressante

gravée sur marbre blanc et placée dans le mur d'en face le château, y a été découverte. Emilie de Nassau, veuve du prince Emmanuel de Portugal, acquit le château de Praugins en 1227. Habité par Voltaire en 1754 et 1755, par des nobles émigrés pendant la révolution française, il arriva en 1814 aux mains du roi d'Espagne déchu, Joseph Bonaparte, comte de Survilliers qui y établit une bergerie où se fabriquait un fromage semblable à celui de Brie. Les sources minérales de Praugins et de Venex, qu'on trouve souvent citées dans les documents et qui passaient efficaces contre les maladies de poitrine, sont maintenant délaissées.

A peine sortis de Praugins, nous prenons la route de la ville la plus importante entre Lausanne et Genève, de Nyon, en allemand Neuss, agréablement situé entre Aasse et Coriou sur une hauteur et au bord du lac. Un établissement assez important et qui, après la victoire de Jules César sur les Helvétiens émigrés, a sans doute été rétabli et transformé en une colonie romaine, a dû exister ici avant que les Romains eussent pénétré dans le pays. Le nom celtique de la localité était Noviodunum, souvent au moyen-âge changé en Nevidunum, et son nom romain, en souvenir de la fondation de la colonie par un Jules, et par suite la présence dans ses murs d'un poste de cavalerie, Colonia Julia Equestrium ou Civitas Equestrium. La ville était alors certainement plus grande et plus importante qu'elle n'est actuellement: elle paraît s'être étendue jusqu'à Praugins, voire même jusqu'à Promenthoux, et avoir été habitée par des fonctionnaires civils militaires et ecclésiastiques élevés. De ce point, que la route de Genève à Lausanne desservait, ainsi que le prouvent les colonnes milliaires découvertes, les Romains portèrent leur domination en Suisse.

Il existe un assez grand nombre d'inscriptions, qui, sans qu'on puisse l'expliquer, ont été découvertes en partie à Genève; on a de plus trouvé ou déterré des restes d'aqueducs, des urnes funéraires, des ustensiles en terre sigillée et ordinaire, des objets en bronze et en fer, des monnaies et des cachets. On voit encastrés dans les murs de la ville quelques chapiteaux, quelques corniches et une tête de cheval; une inscription, trouvée dans le mur du cimetière, est maintenant placée dans le côté septentrional de l'église. Fortement endommagée par les hordes germaniques envahissantes, la ville fut rebâtie plus tard.

Les seigneurs de Praugins aidèrent puissamment à son rétablissement, et, sous la dynastie de Savoie, elle devint l'une des quatre bonnes villes du Vaud. Lorsqu'elle tomba au pouvoir des Bernois, ceux-ci y envoyèrent un bailli qui fixa sa résidence dans le château, bâti sur la hauteur et

muni de quatre tours rondes, d'un signal et de prisons souterraines. L'un de ces baillis fut Haller de Königsfelden, et un autre (1787) Victor de Bonstetten, auteur que de nombreux écrits en allemand et en français avaient fait connaître. Avec ce dernier vécut au vieux château sa vieille et fidèle amie Frédérique Brun, Matthison, qui y écrivit son ode au lac Léman, Gaudenz de Salis, et Jean de Müller, qui y commença sa grande histoire de la Suisse; Carnot, le républicain et le ministre dont le nom figure si souvent dans l'histoire de la révolution et de l'empire, a aussi trouvé asile à Nyon, qui a eu longtemps pour pasteur le célèbre botaniste Gaudin. Près du château il y a une promenade bien située et bien ombragée; sur les bords du lac se développent le port et le faubourg de la Prive. La ville possède quelque industrie et fait le commerce des bois.

Nyon est relié à la France par une route qui prend la direction du nord-ouest et passe par Saint-Cergues et que nous allons explorer avant de nous diriger sur Genève. Nous rencontrons d'abord, au milieu de vignes, de champs cultivés et de vergers, et à l'extrémité d'une plaine où de vieux écrivains disent qu'il a existé deux monticules coniques d'égale élévation, des tumulus probablement (on ne sait s'ils ont été fouillés), le village de Trelex. Puis la route s'élève sur une longueur de deux lieues et en faisant de nombreux détours que permet d'éviter une accourcie assez raide. Partout s'offrent de beaux aspects sur le pays de Vaud, le lac de Genève et le Montblanc. A gauche de Trelex apparaissent la grande et belle paroisse de Gingins et son château, manoir des seigneurs du même nom. Dans les environs, 400 Bernois et Neuchâtelois au plus mirent en fuite, le 10 octobre 1635, après un combat très-vif, une armée de 3000 Savoyards. On prétend qu'il a existé au moyen-âge à Saint-Cergues (Sancti Sergii Villa), en patois Sanfrego, une source fraîche et bienfaisante à laquelle malades et sains se rendaient en grand nombre. L'eau de cette source était d'une efficacité surprenante contre les maladies de la peau et les éruptions. Non seulement on l'employait en bains, mais on se frictionnait avec la vase qu'elle déposait. Comme la source était sur la frontière, sa possession fut longtemps indécise entre le duc de Bourgogne et le comte de Savoie. C'étaient surtout les Genevois qui y envoyaient leurs malades. Mais l'usage des eaux donna naissance à des pratiques tellement superstitieuses et ridicules, qu'on se vit forcé de lutter contre ces dernières au moyen de défenses et d'amendes. On ignore quelles étaient ces pratiques, qui avaient sans doute quelque rapport avec la vie de Saint-Serge. Toujours est-il qu'à l'époque de la Réformation des disciples trop zélés de la

nouvelle foi, comblèrent la source avec des pierres de telle façon qu'elle cessa de couler.

De Saint-Cergues à la Pure la route traverse bois et prairies. Le voyageur qui ne craint pas de faire un agréable détour, suit un sentier frayé qui circule sous bois et à travers pâturages, passe devant quelques fermes et arrive par delà une muraille rocheuse verticale, sur les pentes sud-est de la Dôle et sur cette sommité même. Deux heures et demie environ suffisent pour cette excursion. La chaîne du Jura vaudois, dont fait partie la Dôle, est une continuation de celle qui, à l'est du lac de Joux, s'étend du nord-est au sud-ouest et comprend le Mont-Tendre, Marchairu et Noirmont; outre la Dôle, elle renferme plusieurs sommets, la Faucille et le Vieux et le Grand-Châtel, par exemple. La Dôle à 5200 pieds de haut: on y jouit d'un des plus beaux et des plus intéressants panoramas de la Suisse. Le spectateur a devant lui la suite des montagnes, du Saint-Gothard aux Alpes moins élevées du Dauphiné, sur une étendue de plus de quatre-vingts lieues et un paysage splendide orné de villes, de villages, de hameaux, de forêts, de lacs et de cours d'eaux nombreux. Il aperçoit le petit lac des Rousses, ceux de Morat, de Neuchâtel et du Bourget, voire même dans la direction de la Savoie, celui d'Annecy; mais son regard se repose surtout sur le vaste et splendide miroir qu'offre le Léman, sur ses rives et sur le colosse neigeux, le Mont-blanc qui, tout éloigné qu'il est de 18 lieues, paraît souvent, si l'air est clair et humide, n'être qu'à une distance de quatre à cinq lieues. Au pied de la Dôle et au nord-ouest s'étend la profonde vallée des Dappes. La vue sur la France et sur les sept puissantes murailles que forme le Jura est fort belle. Le sommet de la montagne dont la flore est riche et intéressante, n'est point fort large: couvert d'un épais lit de gazon semé de fleurs, il se termine si brusquement au sud qu'il n'est point prudent de s'approcher trop de ses bords escarpés. Des fêtes pastorales très-fréquentées avaient lieu sur la montagne le premier dimanche d'août. La tradition raconte que deux jeunes époux, s'étant rendus à l'une d'elles, trouvèrent la mort dans l'abîme sur les bords duquel ils ne purent se retenir. Leur sort a été plusieurs fois célébré par la poésie. Un chemin plus ardu que celui de Saint-Cergues, mais plus court, descend à Gingins.

Quittant la Dôle et marchant à l'est, nous rencontrons la grande route de Genève à Paris, après avoir laissé derrière nous quelques citernes ainsi que les huttes de pasteurs de Pra Paradis (Alpe de Paradis) où l'on trouve du lait et d'autres rafraîchissements. Bientôt après nous arrivons à la Pure, auberge près de laquelle se trouve le premier bureau de

douanes français. A partir de là, la route, circulant sur la terre française, conduit à Cressonnières et aux Rousses, sis dans la partie supérieure de la vallée de Joux. Les Rousses s'élèvent sur les pentes du Risaux, sur la ligne de partage des eaux du Rhône et du Rhin; leur église, la plus haute de celles du Jura par sa situation, a été avec intention construite de telle façon que l'eau qui tombe sur l'un des côtés du toit se rend dans le Rhin et dans la mer du nord, et que celle qui découle de l'autre côté, descend vers le Rhône et la mer méditerranée. A une demi-lieue de la localité se trouve le lac des Rousses, dont le sombre bassin est formé par une terre à tourbe inculte et humide et sur les bords duquel, du côté de la Suisse, on rencontre de rares plantes aquatiques: la „*Calla palustris*“, par exemple.

Avant de revenir à Nyon, jetons un coup d'œil, en partant de la Pure sur la route de Genève dans sa traversée de la vallée des Dappes: ce petit coin de terre si peu habité et pourtant connu de presque toute l'Europe, ne dépend pas du canton de Vaud, enclavée qu'il est presque entièrement dans le territoire français. Ses possesseurs sont des Vaudois, il est vrai, mais qui utilisent seulement pendant l'été, ses pâturages. Le congrès de Vienne l'a attribué à la Suisse afin de ne pas laisser à la discrétion de la France l'importante passe de Saint-Cergues, qui faciliterait à celle-ci l'invasion de la Suisse. Aussi le gouvernement français a-t-il toujours tardé à rendre à la Suisse la contrée dont il était en possession; tout récemment encore il a cherché à y exercer des droits de souveraineté. Chaque année les journaux parlaient de négociations relatives à la vallée des Dappes. Si la disproportion n'eût pas été si grande entre les deux pays voisins, la guerre eût sans doute éclaté entre eux et ce qui aurait contribué à la causer eût été la mise en état de défense par la France de la vallée dont nous parlons et des environs des Rousses. Les points qui auraient pu donner lieu à contestation sont actuellement écartés; mais tout n'est pas terminé, les Français s'efforçant de gagner et d'attirer à eux les habitants de la vallée. La route qu'a créée Napoléon I. en 1805 et 1806, traverse le pays entre le mont de Tuffes au nord et la Dôle au sud, puis entre le Crêt Prélaz et le vieux Châtel et, laissant de côté Malacombe, d'où l'on peut gravir la Dôle, arrive à Vattay, commune du département de l'Ain sise dans une vallée inculte et boisée et dominant le Mijoux et le ruisseau de Valsorine. De là au col de la Faucille il y a une lieue; arrivé à ce point on a une vue splendide sur les environs de Genève, le canton de Vaud, le lac Léman, les montagnes et les contreforts de la Savoie, le Montblanc surtout. Les localités

les plus voisines, toutes françaises, sont Macconnex et Fernex ou Ferney, que le long séjour de Voltaire a rendu célèbre et qui avait été jusque là inconnu et sans importance. En y fixant ses pénates, le philosophe y attira de nombreux étrangers de la présence desquels sortirent de tels avantages que le bourg est actuellement florissant. Au nord-est et en amont, dans une jolie situation, se trouve le château bâti par Voltaire et de la terrasse duquel on a une belle vue sur Genève, le lac Léman et ses rives, le Montblanc et les montagnes de la Savoie. Il est digne de remarque que les fenêtres n'étaient point dans l'origine, percées du côté de la belle perspective, mais s'ouvraient de l'autre côté de la colline sur les allées du parc, soigneusement tracées au cordeau dans le genre français. Ceci paraîtrait indiquer que les constructeurs avaient eu peu de goût pour les beautés naturelles. Pendant une grande partie de ce siècle, le château a appartenu à la famille genevoise de Bude de Boissy qui l'a maintenu avec soin dans son état primitif; il est passé ensuite aux mains d'un fabricant de draps, le parisien Griollet, qui l'a presque complètement transformé et remis à neuf. La chambre à coucher de Voltaire a seule été laissée dans son état primitif avec tout ce qu'elle contenait: la silhouette de l'impératrice Catherine II. de Russie, encadrée d'une couronne brodée par elle-même, le portrait de Lekain avec sa couronne de laurier, le buste de Frédéric le Grand, le portrait du philosophe dans sa jeunesse, la toque brodée d'argent, l'encrier et divers autres souvenirs du grand homme. On sait que celui-ci avait construit à Fernex une chapelle qui portait cette dédicace si souvent attaquée et blâmée: „Deo erexit Voltaire“ (dédié à Dieu par Voltaire); mais elle n'est plus fréquentée, les catholiques ayant depuis élevé une église et les protestants ayant aussi leur temple. On visite encore souvent Fernex en partant de Genève où l'on peut se rendre en près de deux heures par la route qui passe sur le grand Sacconex (d'où la vue sur le Montblanc est splendide et où se trouve la maison de campagne „les Délices“ dans laquelle Voltaire écrivit *Tancrède*), et côtoie de beaux jardins et de gracieuses villas.

Après notre excursion à la Dôle, nous revenons à Nyon et reprenons la route du lac qui doit nous conduire à Genève. La première commune que nous rencontrons est Craus avec ses belles vignes et son gracieux château; la seconde Célegny, dans l'enclave genevoise du même nom, entre le lac et une colline fertile d'où sortent de nombreuses sources et d'où l'on jouit de beaux aspects. Dans le mur de l'église l'on voit une pierre sépulcrale qui porte le nom d'un époux regretté, Cornélius, et de l'épouse qui lui avait survécu, Sulpicia. De Célegny nous nous rendons

à Coppet, le chef-lieu du canton du même nom, sis au bord du lac et ancienne baronie ayant appartenu successivement aux seigneurs de Granson et de Gruyères, de Viri, de Dohna et d'Erlach. Rebâti après avoir été incendié pendant le siège que lui firent subir les Bernois en 1536, dans leur marche sur Genève, le château fut orné d'un parc arrosé d'un clair ruisseau. Il domine le village d'une hauteur de 200 pieds. Son possesseur était en 1657 un comte Dohna, chez lequel le célèbre philosophe français, Pierre Bayle remplit de 1670 à 1672 les fonctions d'instituteur, après avoir quitté la France par mesure de sûreté. C'est à Coppet qu'il étudia Descartes. Le château appartint ensuite à un riche banquier nommé Högger (Hoguer), de Saint-Gall, dont la vie fut étrangement accidentée, car, possesseur d'une fortune de plus de 20 millions, il mourut à Versailles, après avoir été ruiné par Louis XIV, dans une misérable cabane où une vieille femme l'avait accueilli mendiant. Coppet tomba plus tard aux mains de Necker qui l'acheta ainsi que la seigneurie, la même année (1787) dans laquelle il avait publié son Comptendu au roi, exposé de la situation financière de la France, et avait reçu par suite son congé; c'est encore là qu'il se retira en 1790 et mourut en 1804. Sa fille et son héritière, l'auteur de Corinne, M^e de Staël-Holstein réunit autour d'elle à la même place une société distinguée, une vraie pléiade d'hommes de talent et de réputation, parmi lesquels on peut citer Benjamin Constant, Guillaume de Schlegel, Sismondi et Chamisso. Napoléon, qui haïssait M^e de Staël, la contraignit de quitter Coppet. Il resta toutefois la propriété de l'exilée qui repose, à côté de son père et de divers membres de sa famille, dans une modeste tombe creusée dans le jardin et entourée de verdure. Son gendre, le duc de Broglie, a hérité du château après la mort du fils de cette femme illustre. On montre aux visiteurs le buste de Necker et un portrait de M^e de Staël. Le village de Coppet n'est qu'une longue rue; il y a existé une tour, nommée Mézières, à laquelle se rattachaient d'importants droits féodaux.

La localité qu'on voit ensuite sur la route de Genève, Versoix dans le voisinage de laquelle on a trouvé une pierre milliaire du temps de Trajan, ne dépend pas du canton de Vaud. En nous réservant de la décrire plus tard, nous allons prendre congé de ce même canton que nous avons parcouru dans tous les sens et à la description duquel nous avons donné les soins qu'il méritait. Plus étendu que ses pareils, il comprend en effet une partie des Alpes et du Jura ainsi que le pays de collines qui sépare ces deux chaînes, s'étend du Léman aux lacs de Neuchâtel et de Morat dont les eaux baignent ses districts septentrionaux,

est adonné à l'agriculture, à l'élevage des bestiaux, à l'horticulture, à l'industrie et à la silviculture, et renferme une population honnête, vigoureuse, travailleuse et bienveillante, chez laquelle, ainsi qu'on le prétend généralement, on ne rencontre que des bons enfants. Le pays de Vaud ne renferme, il est vrai, que peu de localités qui attirent et séduisent les étrangers; mais ces localités peuvent lutter avec les plus belles de la Suisse. Aucune côte au nord des Alpes n'est comparable à celle du lac de Genève (côté nord) et les Ormonts peuvent figurer orgueilleusement à côté des hautes vallées les plus célèbres. Encore les beautés qu'on ne visite pas ne méritent-elles pas moins que d'autres l'admiration; placées en d'autres lieux, au nord de l'Allemagne ou de la France, par exemple, elles attireraient de nouveau, au printemps, tous ceux qui les connaîtraient déjà.

Peut-être en est-il dès à présent ainsi pour certains districts et certaines hauteurs: la Dent de Beaulieu, la Dôle, Aubonne, Vallorbe, les rives du lac de Neuchâtel et les hautes vallées de la Sarine. Puisse-t-il nous être donné de procurer au beau pays de Vaud de nouveaux amis et admirateurs!



Le Canton de Genève.

La plus grande ville de la Confédération et la plus importante au moins de la Suisse française, Genève, est située à la pointe sud-ouest du splendide Léman, là où le Rhône sort de son vaste bassin demi-circulaire pour recevoir un peu plus bas les eaux que l'Arne lui apporte du Faucigny, et au milieu d'un petit territoire entouré de tous côtés par la France et touchant seulement sur une petite étendue au pays de Vaud. Elle est à la fois vieille ville et ville moderne: vieille, car dès les premiers temps où les Alpes se sont peuplées, des colons se sont fixés à la place qu'elle occupe et ont construit soit des habitations lacustres sur le lac lui-même, soit des demeures sur les bords; moderne, car de nouveaux quartiers s'y sont formés autour des anciens, qu'ils font presque disparaître, de nouveaux habitants s'y sont rassemblés et des idées, des coutumes, des habitudes et une vie nouvelles s'y sont développées. Aussi n'est-ce point sans raison que les vieux Genèveois prétendent que tout ce qui existait il y a trente ans a été modifié, et a même en partie disparu. Et la transformation n'est point accomplie entièrement: elle ne cesse de se faire quoiqu'elle paraisse subir un moment d'arrêt. Jetons un coup d'œil sur l'histoire de la ville: elle est aussi celle du canton et nous apprend comment Genève est devenue ce qu'elle est.

Lorsque l'Europe commença à se peupler, les races errantes, à ce qu'il semble, remontèrent le cours des fleuves. Ce fait paraît avoir eu lieu dans la vallée du Rhône. Arrivée au lac Léman, une tribu s'établit à l'extrémité inférieure de celui-ci, à l'endroit où le Rhône en sort. Le même fait s'est produit à Zurich, à Lucerne, à Thun, à Bienne et ailleurs, dans les vallées de la Limmat, de la Reuss, de l'Aar, de la Zihl et dans d'autres. Là, sur le lac lui-même dans les commencements, sur ses bords ensuite, la tribu construisit des habitations, qui, en suite de son peu de civilisation, n'étaient originairement que de misérables huttes, mais allèrent s'agrandissant, s'embellissant et gagnant en solidité. La science ne saurait dire à quelle race ces familles appartenaient, car les traces de cette époque sont trop rares et leur contrôle au moyen de monuments écrits impossible. Ce qui paraît certain, c'est que, dans les temps historiques, des Celtes ont habité la contrée et que Genève a été un centre allobroge assez important qui, dès cette époque, a dominé jusqu'à un certain point la contrée. On parle, dans les anciennes traditions, du culte dont le soleil aurait été l'objet, culte dont l'image du soleil dans les armes de Genève serait une trace. La ville se nommait alors Genava; les Allobroges, qui l'habitaient, occupaient le pays entre le Rhône et l'Isère (Dauphiné septentrional et partie de la Gaule Narbonnaise) et furent soumis dès 122 av. J. C. à la domination romaine par Quintus Maximus. L'importance du lieu n'échappa point à César qui fit de la ville une place de guerre contre les Helvétiens. Auguste ne la négligea pas davantage. D'abord impatiente du joug romain, elle cessa peu à peu de résister. Son état devint satisfaisant et sa population et sa richesse s'accrurent notablement. Plus l'Helvétie prospéra, plus les villes s'y agrandirent et plus la circulation sur les routes devint active; plus aussi s'agrandit Genève d'où partaient des routes conduisant à Noviodunum, Lousonna, Sedunum, les Alpes Pennines, Aventicum et le nord de l'Helvétie. Sous Héliogobale la ville, qui était devenue cité romaine, fut dévorée par un incendie; mais reconstruite sous Aurélien, elle obtint de cet empereur des libertés importantes. Lorsque les Burgondes envahirent le pays, les Gènois coururent aux armes; mais leur résistance fut vaine et leur soumission bientôt effectuée. Leur foi, leurs mœurs et leur civilisation (ils étaient déjà chrétiens) ne restèrent pas néanmoins sans influence sur les vaincus, qui abandonnèrent bientôt le paganisme. Choisi pour résidence par le roi Chilpéric, la ville possédait un évêché à la fin du 5^e siècle. Elle passa aux mains des Francs (524) lors de la conquête de la Bourgogne par le roi de Neustrie, Childbert, et prit alors le nom de Gebenna qu'elle ne quitta qu'un millier d'an-

nées après pour reprendre son ancienne dénomination. Son importance ne fut pas moindre sous la domination franque que sous la bourguignonne et ses nouveaux princes, suivant l'exemple des anciens, y résidèrent souvent. Dès cette époque, elle fut administrée au nom du roi par des comtes; au moins leur existence à l'époque du deuxième royaume de Bourgogne est-elle certaine. Les comtes du Genèveis étaient alors vassaux des évêques. Le premier d'entre eux que l'on connaisse apparaît vers la fin du X^e siècle: c'est Conrad I. Ils cherchèrent de bonne heure à se rendre héréditaires et à étendre leurs droits, mais les évêques s'opposèrent à leurs desseins, et cela donna bientôt lieu à des conflits entre le pouvoir spirituel et le temporel. Bien que Conrad le Salien eût dû déclarer Genève ville impériale, elle ne fut reconnue telle que par diplôme de Frédéric (1. février 1153). Ce même empereur la donna en fief ainsi que Laufen et Sitten au duc de Zähringue, qui la céda au comte Amédée III. puis, retira sa concession; mais alors ni la ville ni l'évêque ne voulurent se soumettre au comte, et l'évêque, pour sauver l'indépendance du pays, signa même avec le comte Thomas de Savoie un traité d'alliance qui resta longtemps en vigueur et fut confirmé et augmenté en 1285. Dans cette même année, en effet, l'évêque, du consentement des bourgeois, délégua au comte de Savoie tous les droits exercés jusqu'alors par les comtes du Genèveis et lui permit d'utiliser la ville comme forteresse destinée à protéger son pays contre toute attaque.

Les comtes de Savoie protégèrent en effet Genève contre les anciens comtes et leurs alliés et cela eut lieu notamment en 1291 et en 1307; mais ils suivirent en même temps les traditions de leurs prédécesseurs en essayant comme eux et comme les évêques de soumettre la ville à leur pouvoir. Lorsqu'en 1401, Odo de Villars eût vendu son comté de Genèveis aux ducs de Savoie, l'un deux, Philibert, gendre de l'empereur Maximilien I. et vicaire de l'empire, essaya même, aidé de son frère Charles, de s'emparer par force de Genève. La tentative échoua toutefois et le duc Louis de Savoie dut, en 1416, reconnaître par traité l'indépendance de la ville et le droit qu'elle avait d'exercer la souveraineté sur son propre territoire. Dans les temps qui suivirent, les ducs de Savoie habitèrent souvent Genève, mais furent toujours tenus de donner leur parole de respecter ses droits et ses libertés. Néanmoins, peu confiants dans les promesses à eux faites, les habitants de la ville recherchèrent l'appui des Confédérés et s'allièrent avec les Bernois et les Fribourgeois. En cela ils marchèrent d'accord avec l'évêque qui trouvait que les ducs étaient devenus trop puissants. Genève fut comprise dans les

traités de paix avec la Savoie (1493), conclus sur la demande de Berne et de Fribourg et fut dès lors considérée comme affranchie jusqu'à un certain point de la domination du duc et de celle de l'évêque, et reconnue importante pour la Confédération. D'autres traités avec Fribourg et Berne, signés en 1519 et en 1526, firent des Genevois les alliés des Confédérés auxquels ils devaient porter secours en cas d'attaque. Et, en effet, dès ce moment, la plupart des habitants dévoués à la cause de l'indépendance, se regardèrent comme Confédérés (huguenots en français corrompu) et qualifièrent leurs adversaires, les partisans des ducs de Savoie, du surnom de Mameluks. Il est naturel que luttes et conflits soient sortis de cet état de choses et que plus Genève florissait, grâce au développement de son industrie et de son commerce, plus les ducs brûlaient du désir de reconquérir la ville qui s'était soustraite à leur domination, et d'augmenter par là l'éclat de leur maison. A cela vinrent s'ajouter les progrès de la Réformation qui mirent en question l'existence et l'influence des évêques. A mesure que la Réforme acquit des partisans dans la Suisse allemande, elle s'étendit dans la française, et Genève eut bientôt dans ses murs des prédicateurs enthousiastes et zélés de la nouvelle doctrine. Nous voulons parler de Guillaume Farel et d'Antoine Saumier. La politique, à Genève comme à Bâle, à Zurich et à Berne, contribua au succès de la Réforme; les partisans de la Confédération ne purent longtemps se dissimuler que leurs efforts en vue de s'affranchir de la tutelle du comte et de celle de l'évêque, n'auraient de résultat qu'autant qu'ils refuseraient de reconnaître le pouvoir religieux du dernier et s'allieraient entièrement avec Berne. Voyant s'approcher rapidement le moment où le pouvoir leur échapperait, évêque et comte se trouvèrent poussés à recourir à des mesures qui ne firent qu'empirer le mal qu'ils voulaient prévenir. Les dépositaires de l'autorité firent ce qu'ils ne devaient jamais faire dans de semblables circonstances: ils employèrent la cruauté et les mesures arbitraires et excitèrent par là le fanatisme politique et religieux. En 1535 la ville, devenue protestante, secoua le joug du comte et celui de l'évêque, et, s'autorisant des libertés municipales dont elle jouissait; se déclara république indépendante. C'était là de l'audace, car elle comptait alors à peine 13,000 habitants, mais qui étaient actifs et industriels et devaient compter sur l'appui de leurs voisins. Les Confédérés parvinrent bien à concilier le différend qui, cette même année, avait éclaté entre Genève et Berne, d'un côté, et la Savoie, de l'autre; mais lorsque, en 1536, le duc Charles III. de Savoie, soutenu par la noblesse du pays de Vaud, rompit la paix, Berne, devenue protestante, recourut de nouveau aux armes et déclara

la guerre à la Savoie. Son échevin Nägeli entra avec 7000 hommes dans le paÿs de Vaud et s'en empara en quelques jours, pour le garder définitivement. Les Valaisans mirent également la main sur quelques districts du Rhône supérieur. Genève, elle, chassa de ses murs les vieux croyants ainsi que les partisans de la domination savoisienne ou épiscopale (les mameluks), y attira par contre autant de protestants qu'il fut possible et arrondit son territoire de quelques petits districts. Bien que la Savoie fût fort affaiblie par la guerre de 1536, elle ne cessa point de menacer Genève sur laquelle, en même temps, l'évêque en fuite lançait l'anathème. Alors commença une guerre opiniâtre, qui ne dura pas moins de 68 ans et pendant laquelle l'existence et les libertés de la ville furent souvent fortement menacées. Jean Calvin, qui avait traversé Genève quelques années auparavant, vint s'y fixer en 1541 et y trouva un grand nombre des prédicateurs de la nouvelle doctrine: Tavel, Fromens, Bosquet, Lambert et Beza entre autres. Il y enseigna la théologie, prit bientôt une grande influence et en vint à donner à toute la population un ton qui se conserva encore longtemps après lui. Dévoué à la liberté et à la réforme de la foi et de l'église, il partageait en cela les idées communes, mais déplorait la légèreté de vie et la corruption de mœurs des citoyens. Aussi voulut-il réformer encore sur ce point, et, trouvant un appui, se mit à la tâche d'une main ferme et vigoureuse. Simple et pieux, mais rude et sévère quand il s'agissait de foi et de morale, énergique, inébranlable dans ses convictions, travailleur et actif à un haut degré, doué d'un esprit rare, il entreprit, avec l'aide de Farel, de fixer les dogmes futurs ainsi que les règlements et usages de l'église. Tout d'abord il trouva une vive résistance et fut même contraint de quitter la ville pendant quelques années; mais son succès ne fut que plus complet ensuite. Après avoir fait approuver par le Conseil son plan de réforme, il réunit un certain nombre de laïques et de prêtres en un consistoire, auquel il donna le droit et imposa le devoir de veiller sur la doctrine et les mœurs, d'appeler devant lui tous les citoyens sans distinction de rang et, dans le cas où les peines ecclésiastiques n'auraient point d'effet, d'en référer au Conseil qui pourrait appliquer la prison et la peine capitale. Bientôt Calvin dirigea les actions et les pensées de tous les Genevois, et les juges n'hésitèrent jamais à prononcer des peines sévères contre les personnes qu'il dénonça. Un certain Gruet fut décapité pour avoir écrit des lettres impies et des vers immoraux, Castellio dut fuir à raison de ses opinions religieuses et Servet mourut sur le bûcher pour avoir eu sur la Trinité d'autres idées que Calvin. Ce dernier parvint avec le temps, au milieu de luttes ardentes, à

consolider à Genève le nouvel ordre religieux, à familiariser les habitants avec l'administration et les lois républicaines et au moyen de la discipline ecclésiastique, à introduire dans les maisons et les familles des mœurs aussi sévères que possible. Son séjour devint en quelque sorte la Rome protestante et la cité-mère d'où se répandirent ses doctrines et sa morale. La ville a conservé ce caractère longtemps encore après la mort du réformateur et souvent et profondément ressenti jusque dans notre siècle l'influence des doctrines calvinistes. Les écoles ont dû à Calvin d'être radicalement améliorées et l'Académie de Genève, à laquelle il professa ainsi que Beza, a été créée par lui. On y a vu étudier alors des jeunes gens de toutes les nations, tandis que les nombreuses librairies de la ville expédiaient dans des pays même fort éloignés, des publications de tout genre.

Pendant que ces événements se passaient, la Savoie cherchait toujours, heureusement sans succès, à reprendre son autorité sur Genève. Déjà unis à Berne, les Gènois s'allièrent en outre avec Zurich et avec la France. Le 21. décembre 1602, les Savoisiens essayèrent de surprendre la ville nuitamment: c'est l'épisode connu sous le nom „d'escalade.“ Déjà les soldats ennemis, qui avaient été spécialement bénis et fournis d'amulettes pour la circonstance, étaient sur les murs, déjà quelques-uns d'entre eux avaient pénétré par groupes dans les rues, lorsque les citoyens effrayés coururent aux armes, attaquèrent l'ennemi courageusement et, se battant avec fureur, le rejetèrent hors de la ville. Les hommes demeurés prisonniers furent sévèrement punis; la plupart furent décapités. Mais ce fut là le dernier effort de la Savoie qui, lorsque la paix eut été signée, grâce à l'intervention des Confédérés, renonça pour toujours à ses prétentions.

Par contre, les agitations et les luttes intestines se multiplièrent. La constitution, originairement démocratique, devint peu à peu aristocratique: des délégations et des conseils qui en vinrent à ne plus se renouveler à l'élection, mais au choix de leurs membres, remplacèrent les assemblées populaires qui avaient décidé de presque toutes les affaires. Bientôt enfin la population fut divisée en trois classes: la première, composée des personnes les plus influentes et les plus riches, avait seule droit aux fonctions publiques, la deuxième était adonnée aux beaux-arts, à l'industrie et au commerce, et la troisième ne pouvait se livrer qu'aux travaux infimes. Les habitants des villages qui dépendaient de la ville furent traités et regardés comme des sujets. De nouveaux citoyens furent rarement admis parmi les anciens: bref le fait qui s'était passé à Berne, à Lucerne et dans d'autres villes suisses, la formation d'un patriciat sorti de la bourgeoisie, se renouvela à Genève. Heureusement l'industrie de la

ville ne souffrit pas de cet état de choses, grâce à l'accueil qu'on fit aux protestants chassés de France et d'Italie, qui apportèrent avec eux de nouvelles branches d'industrie ou améliorèrent les anciennes. Au commencement du 18^e siècle, le nombre des habitants était de 21,000; à la fin de 35,000.

Les premières luttes ardentes entre l'aristocratie et la bourgeoisie commencèrent en 1707 et tournèrent d'abord à l'avantage de cette dernière qui perdit toutefois bientôt par faiblesse et manque d'ensemble ce qu'elle avait obtenu. L'aristocratie chercha alors du mieux qu'elle put à se mettre à l'abri de nouvelles révoltes, agissant vigoureusement partout où l'esprit d'opposition se montrait, bannissant et persécutant les hommes qui lui paraissaient dangereux, entourant Genève de fortifications plutôt dirigées contre les ennemis de l'intérieur que contre ceux de l'extérieur et cherchant à s'assurer de l'appui des Confédérés et de la France. Malgré toutes ces mesures, un soulèvement qui eut lieu en 1734 fut victorieux et força l'Aristocratie à faire des concessions qu'elle retira dès 1738. Le gouvernement du petit mais puissant parti qui étouffait toutes les aspirations à la liberté, devint chaque jour plus arbitraire, et fit brûler en 1762 par la main du bourreau, au mépris de la volonté des citoyens, le „Contrat social“ et „l'Emile“ de Rousseau. La bourgeoisie, plus nombreuse que l'aristocratie, en serait pourtant venue à ses fins si elle n'eût eu contre elle la France, la Sardaigne et la Confédération qui firent même occuper la ville en 1782. La commune fut alors contrainte d'accepter ce qu'il plut à la France, dévouée à l'aristocratie, de lui ordonner; les citoyens perdirent totalement leur indépendance et sept d'entre eux, parmi lesquels se trouvait Clavière, plus tard ministre de France, furent bannis à jamais.

La révolution française qui survint, fit sentir ses effets à Genève comme ailleurs. Les „sempiternels résidents“ qui jusqu'alors étaient restés sans droits, prirent les armes en juillet 1794, sur des excitations venues de France, s'emparèrent de l'arsenal, renversèrent le gouvernement existant, convoquèrent une assemblée nationale sur le modèle de celle du pays voisin et décrétèrent l'égalité des droits. On ne peut nier qu'au milieu de ces événements des cruautés, des injustices et des excès n'aient été commis, que la propriété nationale n'ait été endommagée et que celle des particuliers n'ait été pour le moins menacée; il arriva ce que le poète dit avoir lieu quand des esclaves brisent leurs chaînes. Mais en 1796 les parties saines de la population se réunirent et parvinrent à rendre la situation plus satisfaisante. Une nouvelle constitution fut adoptée et en

vertu de ses dispositions, qui s'appuyaient sur les principes de la souveraineté populaire et de l'égalité, le droit de vote fut accordé à tout citoyen âgé de 25 ans, et toutes les différences entre citoyens, résidents et sujets furent abolies.

Genève eut pu facilement subsister et se développer sous cette constitution, mais on ne le permit pas et on ne cessa de travailler en vue de l'annexion à la république française d'une ville dont l'acquisition eût été des plus importantes pour ce dernier gouvernement. Toutes les réductions étant restées sans effet et Genève ayant même supporté tranquillement les charges, augmentées avec intention, que sa situation de ville frontière entraînait après elle, le président français déclara enfin en 1798 que la France voulait l'annexion de Genève et que les Gènévois devaient à cet effet faire les démarches nécessaires. Même à cette demande directe on ne répondit point aussitôt, et ce ne fut qu'après l'entrée dans la ville (16 avril 1798) des troupes françaises que des 120 membres du directoire, 40 se prononcèrent pour l'annexion; les autres s'abstinrent. Dix jours plus tard le traité d'union était signé et trois écrivains politiques, Mallet du Pan, d'Ivernois et Duroveray se voyaient à jamais bannis de la ville.

Le nouveau gouvernement, qui avait mal commencé, ne fit pas grand' chose de bon dans la suite. Genève devint chef-lieu d'un département, c'est vrai, mais elle fut gouvernée par des étrangers, accablée d'impôts et privée de ses enfants qui durent aller verser leur sang sur les champs de bataille. A la chute de Napoléon, elle recouvra sa liberté et devint le chef-lieu du canton qui porte son nom et dans lequel furent comprises plusieurs bourgades sardes auxquelles ou garantit l'exercice de la religion catholique; en ajoutant (ce qui récemment est devenu important) la promesse de n'autoriser dans leur circonscription la construction d'aucune église protestante. La constitution du canton parut devoir être plus libérale, mais bientôt les anciennes familles regagnèrent leur influence et parvinrent à remettre en vigueur un nombre considérable d'ordonnances surannées. Le grand Conseil, qui ne se renouvelait tous les ans qu'en partie et dont les membres étaient élus d'une façon fort irrégulière, était impuissant; presque tout le pouvoir était entre les mains du petit Conseil ou Conseil d'Etat, dont les membres étaient nommés à vie. Il n'y avait pas à proprement parler de caste régnante: mais, ce qui est pis, une coterie administrative que composaient des nobles, des banquiers, de riches propriétaires ou d'autres individus qui se garantissaient mutuellement leurs postes. La bourgeoisie n'avait presque aucune influence. Et néanmoins, l'admi-

nistration était bonne et bienveillante et plus d'une mesure utile fut prise par elle.

Lorsque les orages de 1830 arrivèrent, les gros bonnets surent se conduire et firent quelques concessions qui satisfirent, au moins pour le moment, la plus grande partie de la bourgeoisie. C'est à cette époque que l'organisation scolaire s'améliora, que le premier pont de fil de fer de la Suisse fut construit et qu'apparut le premier bateau à vapeur à roue sur le lac. Lorsque, en 1838, la France réclama le bannissement du prince Louis Napoléon et que l'indépendance de la Suisse fut en danger, le gouvernement genevois prit parti contre l'étranger; il est vrai que les citoyens du canton avaient appris, mieux que d'autres encore, ce que valait la domination française.

C'est en 1840 que les libéraux et les radicaux de la bourgeoisie commencèrent à jouer un rôle; en 1841, une association libérale se fonda et, le gouvernement se montrant indécis et chancelant dans la question dite des cloîtres d'Argovie, une assemblée populaire, convoquée le 18 octobre se prononça énergiquement en faveur des autorités argoviennes qui avaient fermé des cloîtres qui excitaient à la révolte contre elles. Le 8. novembre suivant, une pétition réclamait la révision totale de la constitution. Mais alors on vit se produire les mêmes faits que dans les autres cantons: le parti conservateur (Conseil d'Etat) voyant son pouvoir menacé, rejeta les demandes à lui faites et fit des préparatifs militaires. Par là il précipita les événements: les milices, animées du même esprit que le peuple, ne répondirent qu'en petit nombre à l'ordre de convocation et encore firent-elles cause commune avec les libéraux. De là résulta la nomination d'un comité de constitution chargé de préparer un nouveau statut que ratifia le peuple genevois le 7. juin 1842.

Ce nouveau statut était, il est vrai, plus libéral que le précédent; mais il n'empêcha pas le vieux parti conservateur de regagner son influence et de s'assurer de la majorité dans le Conseil d'Etat et dans le grand Conseil, tandis que les radicaux dominaient dans le Conseil communal. Aussi les dispositions nouvelles ne furent-elles appliquées qu'en partie ou à corps défendant. De nouvelles complications s'en suivirent; 1843 vit même s'effectuer un petit soulèvement, un „putsch“ comme il fut nommé, qui ne s'apaisa qu'après la publication d'une amnistie; 1846 arriva et les questions brûlantes qui se rattachaient au Sonderbund furent agitées. Il va de soi que le parti radical, James Fazy (plus tard son chef déclaré) en tête, combattait ouvertement le Sonderbund que, par contre, les représentants du gouvernement et du grand Conseil furent

chargés de défendre, même par les armes, suivant décision du 3. octobre. Aussitôt que cette décision eut été prise, la minorité radicale quitta la salle des séances, des assemblées populaires se réunirent et déclarèrent la mesure inconstitutionnelle, puis, le gouvernement ayant appelé des troupes, des bandes populaires s'emparèrent du Faubourg Saint-Gervais et s'y fortifièrent. Le combat s'engagea alors; mais le Conseil d'Etat, qui fit tirer sur le Faubourg, rencontra une vive résistance, et une assemblée populaire tenue dans la ville même, ayant, le 8. octobre, sommé le gouvernement d'abandonner le pouvoir, les autorités cédèrent et se retirèrent devant le Conseil de la ville de Genève, remplacé dès le 9. octobre par une administration provisoire élue par le peuple et à la tête de laquelle figurait James Fazy.

Sept mois plus tard, le 24. mai 1847, une nouvelle constitution fut définitivement adoptée. En cela semblable aux précédentes, elle donnait le pouvoir législatif à une assemblée élue directement par le peuple; le pouvoir exécutif (conseil d'Etat remplaçant le grand conseil) était confié à 7 citoyens, au lieu de 13, élus également par le peuple. Il fut en outre décidé que le Conseil général ou assemblée de tous les électeurs aurait à donner son avis, mais sans discussion, sur toutes les modifications du pacte fondamental. On avait donc une constitution tout-à-fait démocratique: la preuve en est que la minorité jusque là régnante perdit tout pouvoir. Il est juste de dire que le caractère de l'homme placé dès lors à la tête des affaires contribua beaucoup à amener ce résultat.

James Fazy mérite une grande partie des reproches que lui ont faits ses adversaires: ce n'est point un homme d'Etat sans tache. Le grand démagogue eût pu se montrer aussi scrupuleux pour le bien de l'Etat que lorsqu'il s'agissait du sien propre. Mais ceux-là ont certainement tort qui refusent de reconnaître ou rapetissent les services qu'il a rendus à sa patrie, car c'est à lui que la ville et le canton de Genève doivent d'être ce qu'ils sont actuellement. La domination de la vieille orthodoxie genevoise et du calvinisme était, il est vrai, devenue insoutenable; mais si Fazy n'avait détruit la grande influence de ces puissances, elles se seraient maintenues et auraient certes considérablement nui au développement de la ville. Il est vrai que le démocrate s'est appuyé sur des éléments en opposition avec ses idées politiques et qu'il a favorisé les ultramontains et particulièrement les immigrants catholiques et peu instruits de la Savoie; mais il a fait venir en même temps et fixé à Genève, des Suisses, des Français et des Allemands capables, et a par là puissamment favorisé le développement de l'instruction et des arts industriels. En rasant les for-

tifications, il prépara le terrain pour de nouveaux quartiers et fit construire de beaux et somptueux édifices. Ni peine ni argent ne furent épargnés pour développer la ville. Sans doute des erreurs furent commises: certaines mesures manquèrent de justice et de désintéressement; de grandes sommes furent inutilement dépensées et l'économie ne régna pas dans les dépenses ordinaires; mais malgré tout, les adversaires de Fazy ne purent rien contre lui parce qu'ils ne savaient rien créer.

Ce qui lui fut surtout nuisible, c'est qu'il combattit mainte proposition essentiellement démocratique, reniant ainsi le principe qui avait été le point de départ du mouvement de 1846. Ainsi s'opposa-t-il à la séparation complète de l'Eglise et de l'Etat dans l'intérêt des catholiques, dont la situation financière était moins favorable que celle des protestants, et qui ne pouvaient se passer de la subvention à eux payée sur les fonds de l'Etat. Peu-à-peu, les ultra-radicaux se rapprochèrent des conservateurs et des calvinistes pur sang, et formèrent une coalition qui obtint une assez grande majorité aux élections de 1853. Mais les vainqueurs ne purent mener les affaires énergiquement: la force et l'unité manquaient. Dès 1855, le peuple les abandonna et rappela au conseil d'Etat James Fazy et ses partisans.

Le système de ce dernier était resté le même et la considération dont il jouissait s'était peut-être accrue pendant les deux années durant lesquelles il avait été dans l'opposition. Ses partisans étaient surtout les catholiques de toute nuance, qui tenaient à lui dans leur propre intérêt; aussi fit-il pour eux ce qu'il pouvait et alla jusqu'à autoriser à exercer ses fonctions à Genève, et cela contrairement à la convention encore en vigueur, l'évêque de Fribourg, Marilley, auquel le séjour dans les cantons du sud-ouest de la Suisse avait été défendu, à raison des conflits et des désordres qu'il avait occasionnés. Les ouvriers, en général, soutenaient également Fazy, non seulement parce qu'il cherchait à développer l'industrie de Genève, mais encore parce qu'il favorisait les efforts faits par eux en vue de l'amélioration de leur situation; plus d'une fois même ils prirent parti pour lui d'une manière telle qu'on en fut mécontent. Par contre, les adversaires de Fazy l'attaquèrent avec la plus grande vivacité, le qualifiant de dictateur, de petit Napoléon, etc. Ils lui reprochèrent avec raison de pousser l'Etat à la ruine. Quelqu'habilement que fut dressé le budget du canton, il ne laissait pas de montrer que les dépenses et la dette publiques allaient croissant et que, si l'on n'avisait, une élévation d'impôts ou la banqueroute était inévitable.

La minorité, qui ne fut pas toujours traitée avec justice et prudence, accusa de plus le chef du gouvernement et son parti (et cette accusation, répandue dans les autres cantons, fut d'un puissant effet), de manquer de patriotisme. On prétendit que Fazy était en rapports intimes avec le gouvernement français et voulait lui livrer Genève, et ce bruit prit surtout de la consistance avant et pendant la guerre d'Italie, lorsque le „dictateur“ et plusieurs de ses meilleurs amis se prononcèrent en faveur de l'alliance franco-italienne. Les protestations énergiques et les manœuvres du gouvernement et des radicaux de Genève contre l'annexion de la Savoie à la France ne parvinrent même pas à étouffer ces rumeurs. Un reproche personnel que l'on a encore fait au chef du gouvernement est d'avoir toléré une maison de jeu dans un édifice à lui appartenant et loué à un prix énorme, quoique la loi interdisait ces sortes d'établissements en Suisse et à Genève même.

De telles accusations devaient peu à peu miner le sol sous les pieds de Fazy; mais cela n'eut lieu que lentement. Un succès éclatant lui fut encore réservé en 1861, lorsque le jury n'ayant condamné qu'à une peine légère un homme qui l'avait grossièrement insulté dans l'exercice de ses fonctions, il donna sa démission de concert avec les autres conseillers d'Etat et fut réélu à une grande majorité. Toutefois, il ne se sentait point parfaitement maître de la position. Le nombre de ses adversaires croissant chaque jour, et l'âge (il avait 70 ans) le pressant, il fit place à d'autres. Depuis lors son parti est en minorité et fait de l'opposition: mais ses principes ont pris racine, et la Genève de 1868 diffère tellement de celle de 1841 et de 1846, que le parti exclusivement conservateur disparaît chaque jour, et qu'il n'y a plus que les libéraux et les radicaux qui puissent prétendre au pouvoir.

Le canton de Genève forme l'extrémité sud-ouest de la Suisse. Il s'étend sur les deux côtés de l'extrémité occidentale du lac de Genève et sur les deux rives du Rhône. Presque au centre du petit Etat se trouve le chef-lieu qui en est l'âme. Quoique en 1815 le canton, qui n'avait alors que 2 lieues carrées de superficie, se soit accru de plusieurs parties de la Savoie, d'une partie du petit pays de Gex et des villages de Versoix et de Carouge, il n'a actuellement que 5 lieues et $\frac{1}{8}$ de surface, et n'est par conséquent guère plus grand que Zug, le plus petit des territoires de la Confédération.

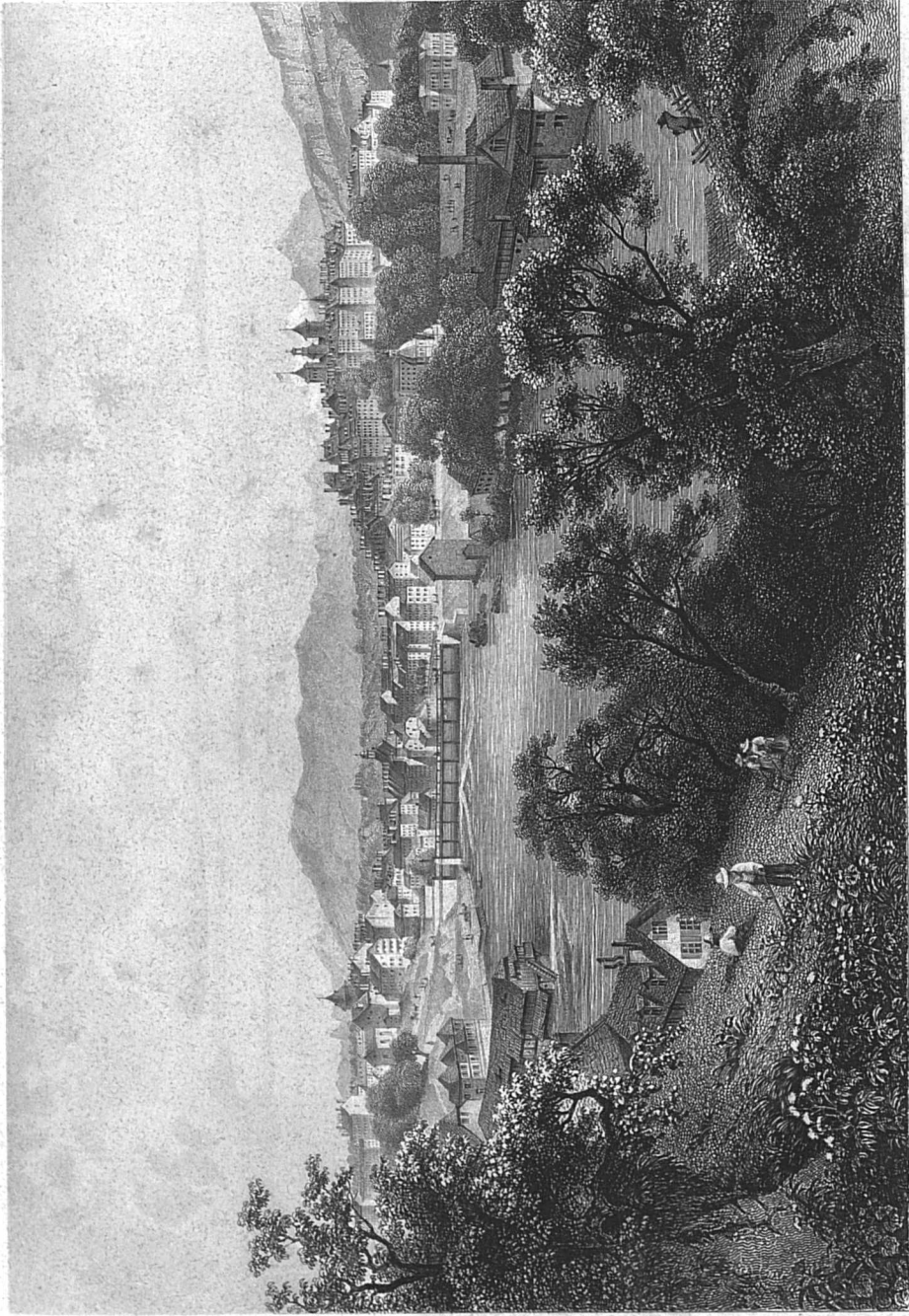
Le canton de Genève ne tient que par une petite langue de terre à celui de Vaud; depuis l'annexion de la Savoie, il touche à la France sur presque tout le reste de ses frontières. A la différence de tous les autres,

il ne contient point de montagnes, pas même de grandes collines, et de plus il est privé de forêts. En revanche, il a des terres arables, des jardins et des vignes, et possède une industrie considérable qui fait surtout la richesse de ses habitants. Sa population doit être maintenant de 90,000 âmes. Elle était, lors du recensement de 1860, de 83,345. Le chef-lieu même comptait 41,756 habitants. Le canton n'avait en 1837 que 58,666 et en 1850, que 63,937 habitants. L'accroissement dû à l'immigration a donc été très-important, et a fait monter de 10,500 (de 1850 à 1860) le chiffre de la population de Genève.

En 1850, le nombre des protestants était encore supérieur à celui des catholiques; en 1860, au contraire, on trouvait déjà 40,355 catholiques, 40,266 protestants et 724 habitants appartenant à diverses sectes. Le canton, de protestant qu'il était, semble donc devenir catholique. Dans la ville même, le nombre des catholiques augmente d'une manière extraordinaire et est monté de 9322 à 16,748, de 1850 à 1860. Il faut dire cependant que ces catholiques, sont pour la plupart, non seulement nés ailleurs qu'à Genève, mais encore simples immigrants, et n'ont pas même le titre de citoyens du canton, quoique ce titre soit infiniment plus facile à acquérir depuis l'administration de Fazy. Des 41,756 habitants de Genève en 1860, les 35 centièmes environ, c'est-à-dire 14,353, étaient citoyens de la ville, 4558, citoyens d'autres localités du canton, 8360 venaient des autres parties de la Suisse et 14,454, c'est-à-dire plus de 35 pour cent, étaient étrangers (Français, Allemands, Italiens, Anglais, etc.) Si l'on ajoute qu'un grand nombre de personnes, sans droit de cité, résident à Genève pendant des semaines et même des mois entiers, on verra que la proportion entre le nombre des citoyens et celui des étrangers est encore plus défavorable.

Attendu la petitesse même du canton, le caractère de ses habitants est celui de la population du chef-lieu. Il y a vingt ans, Genève était encore une ville moyenne d'une certaine importance où régnaient le bien-être et la culture intellectuelle, et qui exerçait encore une influence considérable, quoique plus restreinte qu'au temps de la Réforme. Elle possédait une industrie et un commerce florissants; le calvinisme sévère qui y régnait empêchait l'apparition des suites d'une grande activité industrielle et d'un commerce considérable; l'esprit de conduite et les bonnes mœurs dominaient, et les Genevois, malgré leurs richesses, ignoraient presque le luxe et la prodigalité.

Comme nous l'avons dit, depuis l'administration de Fazy, tout cela a complètement changé. Genève est devenue une grande ville, quoiqu'elle



J. Rabcock del.

GENÈVE.

G E N È V E .
(Genf)

GENÈVE.

Meppa sculp.

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

ne compte encore à peine que 50,000 âmes; elle rivalise avec les grands centres de la France, sous le rapport des grandes constructions, du luxe et de la légèreté des mœurs et avec Paris lui-même. Cela influe naturellement sur les autres parties du canton. A côté de l'honnête commerçant, s'est glissé le faiseur; on cherche à devenir riche le plus vite possible, et on dépense vite ce qui a été gagné de même. Cependant il y a réellement à Genève d'anciennes et grandes fortunes, il y existe même relativement plus de gens riches que dans les autres villes suisses où règne l'aisance: Bâle, Zurich et Winterthur par exemple. Il n'y manque pas non plus d'industriels capables, actifs et entreprenants et quelques-uns d'entre eux obtiennent de beaux résultats. Ce qui caractérise, en général, le petit peuple de Genève, c'est l'activité, l'habileté, la persévérance et l'énergie. La lutte intellectuelle séculaire qu'a soutenue le canton n'a pas laissé d'exercer et exercera encore longtemps une influence considérable sur sa population.

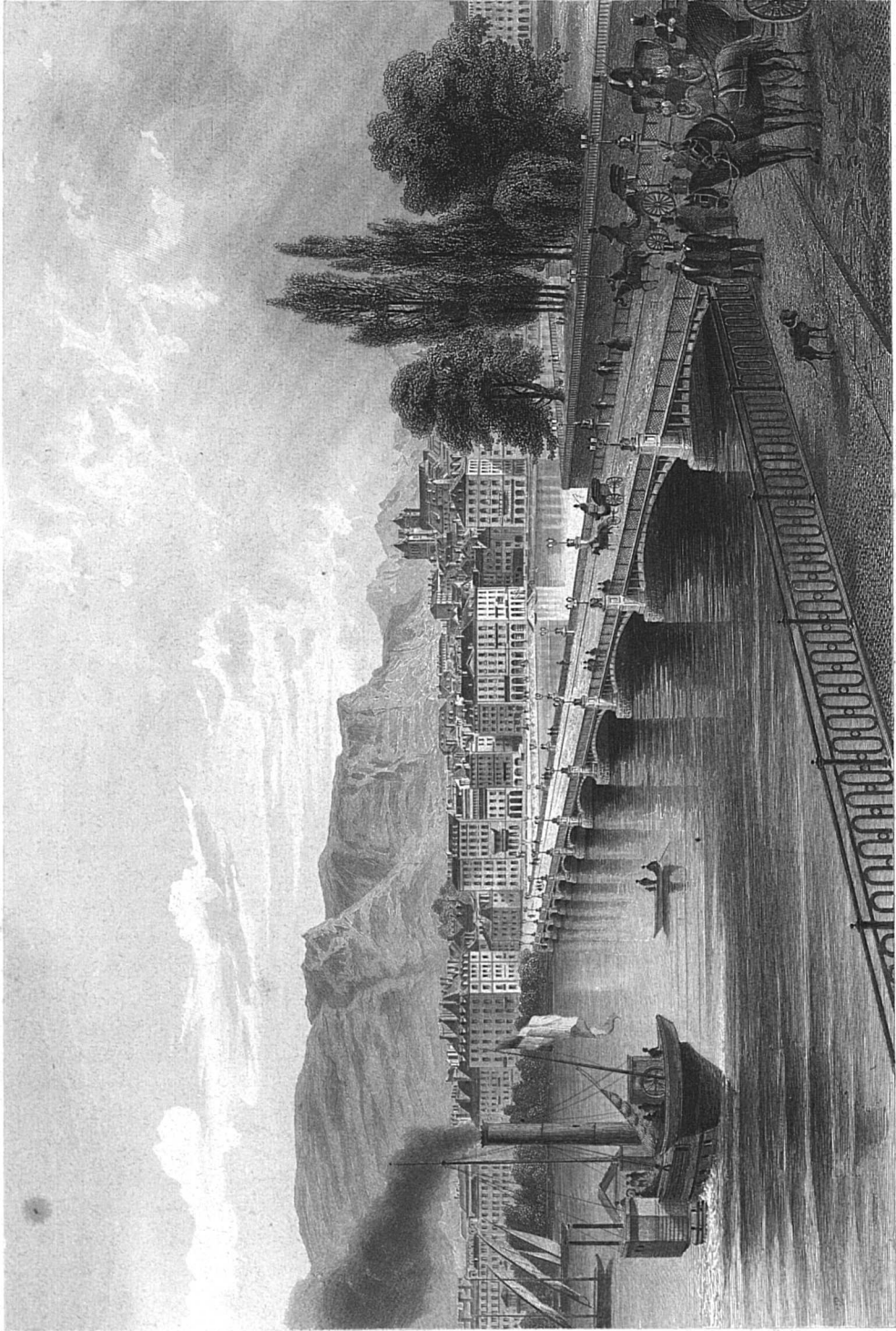
Si l'on prend, au sortir de Lausanne, la route qui conduit à Genève, en suivant le bord septentrional du lac et passant par Coppet, on entre dans le canton de Genève, à quelque distance du bourg de Versoix. Un caprice du sort à voulu qu'en 1815, après la seconde chute de Napoléon, ce bourg fut détaché de la France et annexé au canton de Genève. Jusqu'en 1768, il n'avait été qu'un endroit tout-à-fait insignifiant. Ce fut le duc de Choiseul, ministre de France, qui en fit une commune. Profondément aigri contre l'indépendante Genève et contre sa population, le duc résolut un jour de susciter à cette ville une rivale qui diminuât, qui anéantît même son influence. En conséquence, il fit construire un port, traça des rues et attira des habitants dans la bourgade avec l'espoir de s'emparer, grâce aux puissants moyens dont disposait la grande nation, du commerce et de l'industrie de la petite république. Mais il n'atteignit pas son but, et n'eut pas plus de succès que tous les autres monarques qui ont essayé d'ériger des villes importantes dans des lieux que la nature n'avait point favorisés. Les maisons projetées ne furent pas même bâties, et Voltaire qui demeurait dans le voisinage, écrivit un jour: „Nous avons bien les rues à Versoix, mais nous n'y avons pas les maisons.“ Tout près du bourg, et dans une position superbe, sont les châteaux d'Ecogia et de St. Loup. A deux pas, le ruisseau de Versoix se jette dans le lac.

Après avoir traversé la localité, nous arrivons au petit village de Genthod, autrefois le séjour du célèbre naturaliste Bonnet et la résidence d'été de Saussure. Près de là s'élève, dans un site ravissant, le petit château de Panthe qui a appartenu à l'impératrice Joséphine, première femme de Napoléon I. et Tournay, séjour de Voltaire, d'où l'on jouit d'une vue splendide sur le Montblanc et le lac de Genève. La localité a été aussi pendant quelque temps habitée par la danseuse Lola Montez, célèbre par sa liaison avec le roi Louis I. de Bavière. Ici déjà, et surtout dans les environs de Sécheron, nous rencontrons un grand nombre de riches et élégantes villas modernes appartenant soit à de riches Genevois, soit à des étrangers.

Genève elle-même n'est pas seulement la ville la plus grande de la Suisse, elle est encore une des mieux situées. Elle s'étend à l'extrémité sud-ouest du lac Léman, des deux côtés du Rhône, sur les eaux limpides et bleues duquel sont jetés maintenant cinq ponts. Là où les masses de maisons ne bornent point la vue, le lac, ses rives et les hautes montagnes, plus au moins éloignées, offrent à l'œil de splendides tableaux. Le quartier gauche de la ville, celui du sud, a le plus d'animation. En un mot, c'était la vraie Genève; le quartier de la rive droite, St. Gervais, n'étant qu'un faubourg et le séjour préféré de la classe ouvrière. Mais les vingt dernières années ont apporté à cet état de choses un profond changement.

Comme on l'a déjà dit, Genève était autrefois fortifiée, et d'après le système de Vauban. Plus la population augmenta et plus elle se trouva à l'étroit dans l'enceinte des murs, des fossés et des retranchements, considérés par les uns comme complètement inutiles, et par les autres comme dangereux, parceque, en cas de guerre, ils nécessitaient un siège et une prise d'assaut. James Fazy entreprit, en conséquence, de faire raser les fortifications, et y réussit en 1849, malgré l'opposition tranchée du parti conservateur et des vieux Genevois. Depuis 1850, les retranchements ont donc disparu, et les terrains sur lesquels ils s'élevaient ont été vendus et se sont couverts de constructions. Il en est résulté que les quartiers de la rive gauche du Rhône se sont développés dans les mêmes proportions que ceux de la rive droite. Cependant ces derniers l'emportent encore par l'élégance et l'importance des constructions.

La vieille ville, comme toutes les autres cités fortifiées qui datent de la même époque, a des rues étroites, sombres, tortueuses et malpropres, bordées d'étroites maisons semblables à des tours et ayant quelquefois six, sept et huit étages. Dans les nouveaux quartiers, au contraire, on ne trouve guère que des constructions modernes d'un style vraiment élégant,



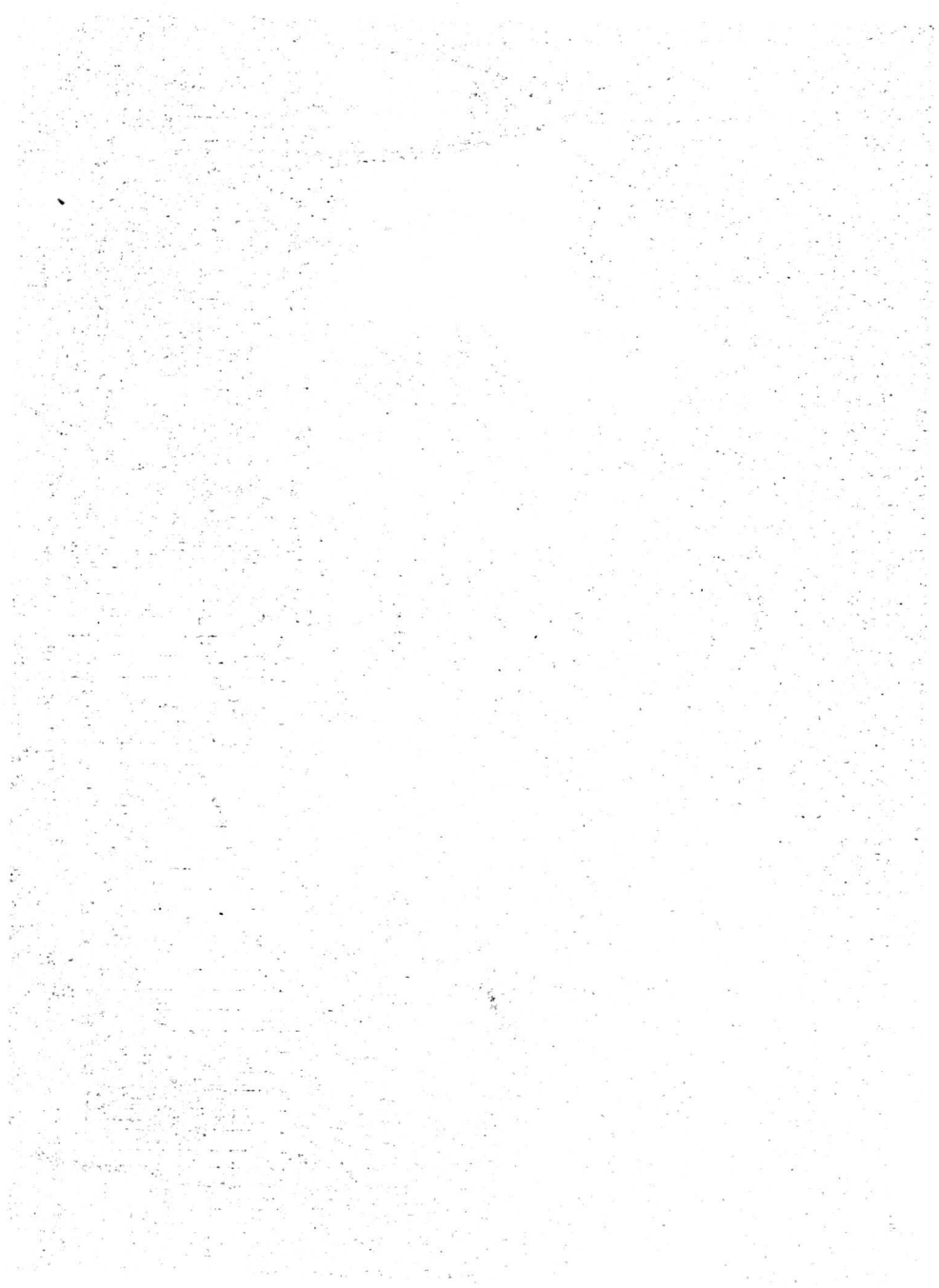
L. Lechbuck del.

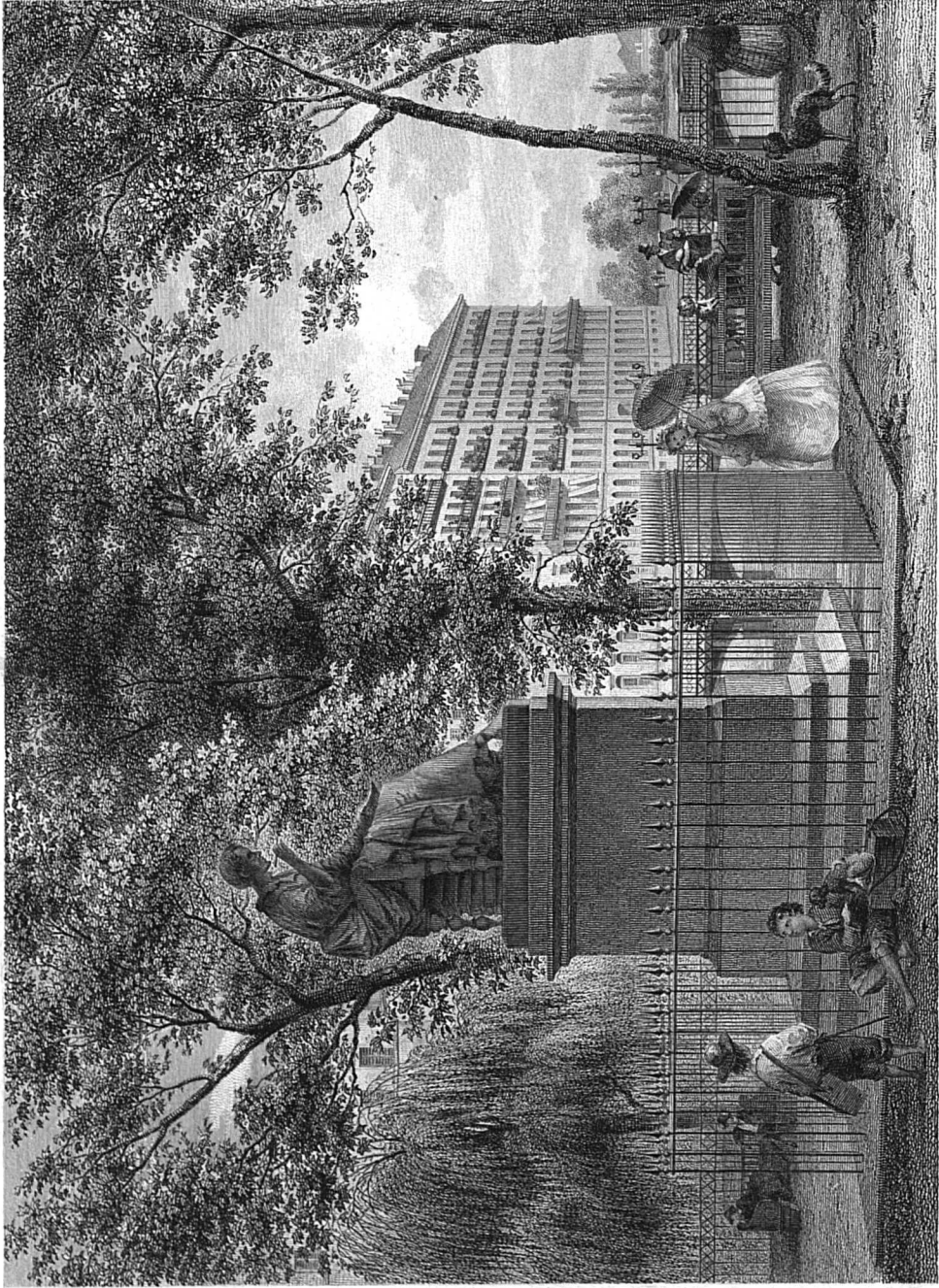
H. Müller sculp.

GENÈVE MITT DIE MONTBLANC-BIBLIOTHEK.

GENÈVE AVEC LE PONT DU MONTBLANC.

Druck & Verlag von G. Langé in Darmstadt.





J. Falner sculpt.

L. Forbeck del.

MONUMENT DE ROUSSEAU.
(GENÈVE.)

DAS ROUSSEAU DENKMAL ZU GENÈVE.
(Genf.)

ROUSSEAU'S MONUMENT.
(GENÈVE.)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

et quelques-unes d'entre elles luttent en somptuosité avec celles de Paris. Les parties les plus remarquables des quartiers de la rive droite du Rhône sont le quai du Mont-Blanc, près du nouveau port, la rue du Mont-Blanc, qui aboutit au pont du même nom et le quai des Bergues, le long du Rhône. Sur la rive gauche, il faut citer le Grand quai, le quai de Rive et la rue de la Corratierie dont les belles terrasses de la Treille forment la continuation. Mais avant de parcourir la ville, jetons un coup-d'œil sur le Rhône.

A l'endroit où ce fleuve sort du lac, celui-ci forme ce qu'on appelle le nouveau port, où stationnent les bateaux à vapeur. Dans la partie gauche du lit des eaux, à une assez grande distance de la rive le long de laquelle s'étend le quai des Eaux-vives, se trouvent deux énormes blocs de rocher, les Pierres du Niton. Une antique tradition, recueillie de très-bonne heure, fait de ces blocs des autels sur lesquels, du temps des Romains, on sacrifiait au Dieu Neptune. Dans le canton de Vaud, Satan porte encore le nom de Niton. Il est probable que ces pierres aient été utilisées pour accomplir les cérémonies d'un culte quelconque: on peut en effet démontrer que certains blocs de rochers remarquables par leur grosseur, leur forme ou leur situation ont servi au même usage, et l'on prétend même avoir trouvé près de ces pierres de Niton, des instruments ayant servi aux sacrifices. Seulement il paraît difficile que ceux-ci aient été offerts à Neptune, ce Dieu de la mer que la navigation sur le lac de Genève ne concernait pas.

Le premier passage sur le Rhône est offert par le large et splendide pont du Mont-Blanc qui conduit de la rue de ce nom au Grand quai et qui, terminé seulement depuis quelques années, repose sur douze arches surbaissées, et est garni d'un parapet en fer et éclairé le soir par soixante becs de gaz. Le vue dont on y jouit est d'une beauté extraordinaire; elle est la même, du reste, que celle que l'on a de la petite île de Rousseau, située entre le pont dont nous parlons et celui des Bergues, et réunie à dernier par un petit pont suspendu.

Cette île, qui forme un petit pentagone, est plantée d'arbres et présente une vue magnifique sur les palais des quais, sur les collines environnantes, sur le lac, sur le grand et le petit Salève, sur la pyramide du Môle et sur les immenses Voirons que dominent, couverts d'un manteau de neige, les sommets du mont Buet et des Aiguilles d'Argentières.

L'île est consacrée au grand philosophe de Genève, Jean Jacques Rousseau qui naquit dans cette ville le 28 juin 1717 et fut, tant qu'il vécut, insulté, repoussé et poursuivi par ses concitoyens. En 1763, par

exemple, les écrits de Rousseau, déjà fort répandus, furent condamnés formellement comme scandaleux, impies et corrupteurs, par les autorités de Genève, et, sur un ordre supérieur, brûlés publiquement par la main du bourreau. Soixante-dix ans plus tard, ces mêmes autorités érigeaient à Rousseau, sur l'île dont nous parlons, un monument d'une grande valeur, la statue de Pradier représentant le trop sensible et malheureux ami de l'humanité. Au milieu d'un bouquet de beaux arbres et d'arbustes, s'élève, entouré d'une élégante grille en fer, un piédestal de granit sur lequel se trouve, coulée en bronze, la statue de Rousseau assis, la plume à la main, un livre ouvert sur ses genoux, et sa noble tête courbée sous le poids de la réflexion.

Le pont des Bergues a cela de particulier qu'il forme au milieu une ligne brisée. Après lui viennent les ponts de la Machine, de l'Isle et de la Coulouvrenière. Les deux premiers touchent à la grande île du Rhône, nommée plus simplement l'Isle, qui est couverte de constructions et où se trouve une pompe à feu chargée de fournir l'eau à la ville.

Quelque beaux que soient les quartiers de la rive droite, on n'y trouve cependant pas de monuments remarquables, et l'on ne peut guère que mentionner les hôtels, qui sont très-nombreux et en général très-élégants, la gare du chemin de fer, l'orphelinat, quelques églises peu importantes et les places des Alpes et des Bergues. Les quartiers de la rive gauche où la vieille ville, sont beaucoup mieux partagés sous ce rapport. On y rencontre, en effet, d'abord la belle église de St. Pierre (la cathédrale) située dans la partie la plus élevée de la ville, sur l'emplacement, dit-on, d'un temple romain et qui, commencée au dixième siècle, était terminée en grande partie dès 1124. Tout ce qui date de cette époque est du style byzantin. On a ajouté ensuite plusieurs parties en style gothique, mais les deux principales tours sont restées inachevées et on a dû les couvrir d'un toit provisoire. En 1749 on a donné à l'édifice un portail latéral en style romain qui ne s'accorde en aucune façon avec le reste et le dépare considérablement. Nous signalerons à l'attention: la grande rosace, la principale cloche (Clémence) que l'on sonne dans les grandes circonstances, en particulier lors de l'ouverture du conseil général; et enfin un grand nombre de monuments funèbres. Parmi ces derniers se trouve, dans la chapelle de la Vierge, celui du duc Henri de Rohan, le célèbre chef du parti protestant sous Louis XIII. Ce beau-fils du duc de Sully mourut à Rheinfeld en 1638, après avoir souvent combattu dans la Suisse, et s'être notamment distingué dans le canton des Grisons par sa bravoure et ses succès. Son fils Tancrède et sa femme reposent à

côté de lui. Un autre monument en marbre noir contient les restes d'Agrippa d'Aubigné († 1603) ami du grand roi Henri IV. et grand-père de madame de Maintenon. Les sculptures des stalles du chœur, ainsi que les vitraux sont du quinzième siècle. La vieille chapelle des Macchabées, à droite, a été construite en 1404. Les rosaces peintes et les fenêtres inférieures datent seulement de 1835, année du troisième anniversaire centenaire de la Réforme. Les maisons qui environnent l'église empêchent de voir celle-ci en entier, et de considérer ses parties supérieures; par contre, on jouit, du haut de sa tour du plus splendide panorama.

Près de l'église se trouvent la prison épiscopale, le casino et d'autres monuments, et à quelques minutes de là, l'église de St. Madeleine, celle du culte luthérien, le collège fondé par Calvin, en 1558, la bibliothèque de la ville, le palais de justice et l'arsenal, où l'on voit une petite collection d'armes et l'armure du duc de Rohan. La bibliothèque de la ville doit son origine au célèbre patriote Genevois Bonnivard, le prisonnier du château de Chillon que lord Byron a immortalisé dans ses vers. Elle a été fondée en 1551 et avait dès lors, si l'on tient compte des temps, une certaine valeur. Actuellement elle possède 500 manuscrits et 66,000 volumes. Beaucoup des manuscrits sont importants pour l'histoire de la Réforme, entre autres 44 volumes de sermons écrits par Calvin lui-même et prononcés de 1548 à 1560, et une correspondance considérable entre Calvin, Bulluyer, Théodore de Bèze, Farel, Viret, etc. La bibliothèque possède encore une traduction française de Quinte-Curce, faite par le Portugais Vasco, offerte par lui à Charles-le-Téméraire, et trouvée dans le butin fait sur les Bourguignons, une histoire de la Bible ornée de belles miniatures, plusieurs écrits intéressants sur le conseil de Bâle, un exemplaire des sermons de St. Augustin, écrits sur du papyrus et datant du 6^e siècle; une lettre du célèbre Newton, des tablettes enduites de cire sur lesquelles se trouve un mémoire de 1308, de Philippe-le-Bel, roi de France; ainsi que d'autres curiosités. Une deuxième bibliothèque, très-importante, mais qui n'est composée, en grande partie, que d'ouvrages nouveaux spécialement destinés au public ordinaire, est celle de la Société de lecture. Dans les salles, il y a la disposition des membres et des étrangers, beaucoup de journaux. Il existe de plus, à Genève un assez grand nombre d'autres bibliothèques, assez riches, qui appartiennent à des sociétés, à des particuliers et sont facilement accessibles.

Non loin de la cathédrale, se trouve encore l'Hôtel-de-Ville, construction assez lourde, de style florentin. Le péristyle en est vaste et le

grand escalier est remplacé par une voie pavée qui s'élève jusqu'au sommet de la tour, sur laquelle peuvent circuler les cavaliers, voire même les petites voitures. Voilà tout ce que l'édifice a de remarquable; mais la place qui le précède a été le théâtre de beaucoup d'événements historiques importants. C'est là notamment, qu'à l'instigation de la Sorbonne de Paris, et sur l'ordre du conseil de la ville, l'Emile et le Contrat social de Rousseau ont été brûlés publiquement. Près de la place est la promenade de la Plateforme de la Treille, d'où l'on a une vue pittoresque sur la ville, le confluent de l'Arve et du Rhône, un grand nombre de jolies petites villes, de villages et de hameaux, entourés de jardins fruitiers ainsi que sur les rochers ardu du Salève, les sommets arrondis du mont Sion et du mont Vuache, les pentes boisées et les hauteurs dénudées de la partie sud-ouest de la longue chaîne du Jura. En quittant la Treille, on peut visiter le jardin botanique fondé en 1816 près du Bastion Bourgeois, par le célèbre naturaliste de Candolle, auteur du système de classification des plantes qui porte son nom. Son buste est placé avec ceux de Rousseau, Chambrey, Bonnet, Trembly, Sennebier et de Saussure dans le jardin qui contient de riches serres. On conserve dans les bâtiments plusieurs herbiers, et, entre autres celui du poète et savant Haller de Berne.

Un établissement d'un haut intérêt pour les personnes qui désirent connaître entièrement la Suisse, est le musée académique qui est situé dans la grand, rue, et qu'enrichissent continuellement l'Etat, l'académie et beaucoup de particuliers. C'était, dans le principe, un cabinet d'histoire naturelle, et les objets scientifiques y dominant encore actuellement. On y voit les collections géologiques de Saussure, celle de plantes pétrifiées de Brogniart et de Candolle et les cabinets zoologiques de Boissiers et de Necker. Les collections d'oiseaux européens et étrangers sont très-riches, ainsi que celles des poisons qu'on trouve dans les cours d'eau et les lacs de la Suisse. L'éléphant qui est la pièce la plus précieuse de la collection zoologique, faisait partie d'une ménagerie et a dû être tué, en 1837, d'un coup de canon, dans les fossés des fortifications, parce qu'il était subitement devenu furieux. Le musée renferme encore un cabinet anatomique, un laboratoire de chimie, et un cabinet de physique qui a été considérablement enrichi par la collection de Pitet. Dans la salle des antiques et des médailles, on voit des antiquités suisses et étrangères, une momie provenant de Thèbes et d'autres curiosités égyptiennes, une coupe romaine en argent, trouvée, en 1721, dans le cours de l'Arve, et portant l'inscription: „Largitas D. N. Valentiniani Augusti“; un bouclier en fer, travail remarquable du moyen-âge, avec figures en relief; des antiquités genevoises de diver-

ses époques, des médailles, des monnaies, etc. Dans la cour sont de vieilles inscriptions qui ont rapport, les unes à Genève, les autres à Nyon et à d'autres localités des bords du lac, et qui ont été, a n'en point douter, quoique les preuves manquent, trouvées, il y a plusieurs siècles dans ces lieux mêmes et transportées à Genève.

Du musée académique, nous passons à la plus intéressante collection de Genève, au Musée Rath. Il a été fondé par un Genevois de ce nom, devenu général russe et qui, riche et ami des arts, avait acheté à grands frais un nombre considérable d'oeuvres dont sa fille fit présent à la ville de Genève, après sa mort. Enrichie successivement par diverses personnes, la collection est installée dans un bâtiment sis à l'extrémité de la magnifique rue de la Corraterie est sur la Place Neuve. Dans la salle des statues, on remarque surtout de bonnes reproductions en plâtre des plus célèbres statues de l'antiquité ainsi que celles de Radier dont le groupe de „Vénus et Amour“ mérite surtout d'être cité. Il s'y trouve en outre, des statues en marbre et en bronze (buste du général Rath, le Christ en marbre de Bonstetten „David vainqueur“ bronze de Chaponnière, „Jeune grec prisonnier“ du même). La galerie de peinture est assez riche en originaux des artistes genevois modernes. On y voit du Corrège un „Chanteur“, du Dominiquin „le triomphe de David“, deux vases de fruits et de fleurs de van Oos, deux paysages de Salvator Rosa, un „Ensevelissement du Christ“ de Paul Véronèse, les „Fumeurs“ de Téniers „l'Adoration des Mages“ de Bassano, „l'Enfant prodigue“ et „Abraham“ de Berghem, „un portrait de Winkelmann“ par Angelika Kaufmann „les derniers moments de Calvin“ et „Catherine de Médicis, recevant la tête de Coligny“ par Hornung, la „Délivrance de Bonnivard“ par Lugardon, le „Passage du Grimsel“, „Un moulin“, la „Cascade“, un „Orage“ de Diday, la „Descente du Hundeck“ de Calame, les „Hautes Alpes“ de Coindet, une „Attaque d'un brick français par un négrier“ de Morel Tatío, une „Scène de la bataille de St. Jacques sur la Birs“ par Hebert, tous tableaux d'une grande importance pour l'histoire de l'art.

Il existe encore des édifices ou établissements moins importants que ceux ci-dessus mentionnés, ce sont: la nouvelle Poste, près du Rhône et dans la rue de la Corraterie; la maison de Saussure dans la même rue, l'élégant Athénée destiné à une exposition permanente de peinture, le nouveau Conservatoire de musique dont le Genevois Bartholomy a doté la ville, les constructions assez vastes de la salle des élections, la loge franc-maçonnique, la chapelle anglicane et la synagogue. Non loin de l'Observatoire s'élève la splendide église russe, et dans le jardin anglais, au bord

du nouveau port, l'intéressant relief en bois de tilleul, long de 42 pieds et haut de 2 $\frac{1}{2}$ que Séné a fait du Montblanc et de la vallée de Chamouny, et qui appartient maintenant à la ville.

On remarque, parmi les maisons particulières, celle de la Grande Rue, N^o 2 et 3 où est né Rousseau. Celle de la rue Rousseau, N^o 96, qu'une inscription indique à tort comme étant le lieu de naissance de l'écrivain et qui est aujourd'hui entièrement rebâtie, n'est que celle de son grand-père. Il faut citer encore la maison où est mort Calvin, rue des Chanoines, N^o 116, et d'où est sortie la famille autrefois très-puissante et très-célèbre des Tavel. On peut aussi visiter, en dehors de la ville, le cimetière protestant où reposent beaucoup d'illustres Genèveois, entre autres, le célèbre botaniste de Candolle, le naturaliste anglais sir Humphrey Davy, mort en 1829, sur la tombe duquel s'élève, ombragée de quatre beaux arbres, un somptueux monument funéraire en pierre. Calvin a été enterré au cimetière de Plainpalais; mais on ne connaît pas sa tombe parcequ'il avait défendu absolument, afin d'éviter toute manifestation en son honneur, d'y dresser la moindre pierre commémorative. Dans l'église de St. Gervais se trouve le tombeau de 17 combattants genevois, morts dans la nuit du 11 au 12 Décembre 1602, en sauvant la ville de Genève que les Savoyards voulaient prendre par surprise et avaient déjà presque escaladée. Deux bas-reliefs de la belle fontaine, située à l'extrémité de la rue des Allemands, perpétuent le souvenir de cet événement si célèbre et si important pour la ville

Nous avons déjà dit que Genève s'efforce, sous bien des rapports, à imiter Paris, et qu'il y a, dans la ville du Rhône, un grand nombre d'hommes qui cherchent les jouissances de la vie. Et, de fait, il n'y manque pas de lieux de divertissement pour les habitants et pour les étrangers qui remplissent été et hiver ses vastes hôtels. A côté des salles à manger parfaitement organisées de ces hôtels, la ville renferme quelques restaurants et beaucoup de cafés dans les plus beaux quartiers, des pâtisseries dans les principales rues, dans l'île de Rousseau et dans le jardin anglais, des brasseries allemandes et françaises où l'on entend des concerts et des acteurs comiques, un théâtre d'hiver et un cirque. Des omnibus et des fiacres parcourent les rues, des chemins de fer conduisent à Carouge et à Chênes; de petits bateaux (nommés Peniches) servent aux parties de plaisir sur le lac, et les personnes qui veulent faire de plus longues excursions, trouvent à leur disposition, outre les bateaux à vapeur et le chemin de fer, des voitures de louage qui n'ont que l'inconvénient d'être chères. Les occasions de faire des dépenses extraordinaires ne manquent

pas. Il y a dans tous les quartiers de beaux et riches magasins qui présentent un assortiment des marchandises de luxe les plus à la mode, les plus précieuses et les plus rares.

Mais si Genève s'amuse, elle travaille aussi, et elle est justement connue dans toutes les parties du monde pour certains de ses produits: pour la bijouterie, les montres, les boîtes à musique, les oiseaux qui chantent, etc. Le Genèveois n'aime ni la petite industrie, ni les travaux manuels qu'il néglige parce que leurs produits peu brillants n'attirent pas l'attention et ne rapportent pas assez, et qu'il laisse aux Allemands qui s'établissent volontiers dans la ville. Parmi toutes les industries genevoises, celle des montres est la plus intéressante. Elle a été, dit-on, introduite dans la ville en 1587 par un Français, Charles Cusin ou Cousin et n'a fait que prospérer depuis cette époque. On compte que dès 1789 elle occupait déjà environ 40,000 personnes. Les grandes guerres continentales et l'union de Genève avec la France lui furent très-funestes en lui faisant perdre la plus grande et la meilleure partie de ses débouchés. Cependant elle se releva plus tard et, en même temps la fabrication des montres de dames, des horloges à carillon et des boîtes à musique commença. En 1834 on a fabriqué à Genève 70,000 montres et 300 ouvriers environ étaient occupés à ce travail ainsi qu'à la joaillerie et à la bijouterie. A cette époque déjà le travail était divisé. D'importantes fabriques ne faisaient que des boîtes, des cadrans, des ressorts, des spirales ou des chaînes.

Plus tard cette branche de travail prit encore de plus amples développements et pendant que le Jura industriel s'adonnait de préférence à produire en masse et à bon marché des montres ordinaires, Genève cherchait à satisfaire les prétentions les plus élevées et produisait des chefs-d'oeuvre de beauté, de richesse et de solidité. On connaît partout, par exemple, les montres excessivement petites, faites pour être enchassées dans des bracelets, des boucles d'oreille et autres bijoux et qui coûtent souvent plusieurs milliers de francs. Il y a des montres de ce genre qui sont de la grosseur d'un pois ou d'une fève. Les choromètres et toutes les autres montres de précision sont de première qualité dans le canton, et s'y fabriquent en masse. Textuellement on ne saurait dire exactement combien de montres livre Genève; on sera cependant plutôt au-dessous qu'au-dessus du nombre vrai, en l'évaluant à soixante mille. La plus grande partie est exportée en Italie, dans le Levant, en Asie et en Amérique.

Après avoir parcouru Genève, il nous reste à visiter les environs qui offrent à chaque pas de ravissants points de vue. L'une des plus belles villas, et sans contredit la plus riche de toutes, est celle de M. de

Rotschild. Elle possède tout ce que le caprice aidé de la richesse peut réunir dans un séjour de ce genre: des lacs, des métairies, une faisanderie, un jardin zoologique, des kiosques, des cascades, des grottes en rocaille, des curiosités grecques, romaines et chinoises. Les villas Favre, Peel (propriété du fils du célèbre sir Robert Peel), Beaulieu (près de laquelle croissent deux cèdres du Liban), Bartholomy (près de Séchéron), etc., sont aussi de jolies maisons de campagne, presque toutes avec vue magnifique. De belles promenades conduisent à St. Jean, endroit très-fréquenté avec une vue sur le confluent de l'Arve et du Rhône et au bois de la Bâtie d'où l'aspect sur les deux cours d'eau et la ville de Genève est encore plus beau. Sur la colline de la Bâtie, haute de cent pieds environ, s'élevait autrefois un manoir dont on voit encore quelques ruines. Près de là, se trouve une petite grotte. De St. Jean, on arrive à la Châtelaine et à ses belles et confortables habitations, puis au Petit et au Grand Sacconex, hameaux contenant tous deux des villas de riches Genèveois et offrant de beaux aspects. De la colline située près du Grand-Sacconex, on peut voir, par un temps clair, le Montblanc dans toute sa majestueuse beauté. La tour de Souterre, Perrière à la belle situation, et la petite ville de Carouge, sont aussi des lieux de promenade. Carouge est une ancienne localité qui n'a été cédée par la Sardaigne à la Suisse qu'après les cent jours, et à laquelle les princes de Sardaigne, dans le but de nuire à Genève, se sont efforcés en vain, pendant bien des années, de donner de l'importance en augmentant la population, en attirant et en soutenant des entrepises industrielles. Elle n'a guère maintenant que cinq mille habitants, et la plupart des maisons y sont mal bâties et à un seul étage.

Il nous faut encore visiter sur le côté sud du lac la contrée charmante que traverse la route du Chablais. Nous arrivons d'abord, en traversant le foubourg des Eaux-vives au hameau de Pré l'Evêque, composé de villas et de jolies maisonnettes, puis à Frontenay qui est situé comme dans un délicieux jardin, et enfin au village de Cologny bâti sur une petite hauteur descendant vers le Léman et qui passe pour une vieille colonie romaine (*colonia allobrogum*). Probablement, dans les anciens temps, il y avait là les maisons de campagne des riches habitants de Genève. On y voit, tout au bord du lac, la charmante villa Diodati où Lord Byron écrivit en 1816 Manfred et le troisième chant de son magnifique Child Harold, et où l'aveugle Milton séjourna aussi très-souvent, auprès de son ami Diodati. Dans une autre villa, appartenant à la famille Tronchin, a travaillé l'historien de la Suisse, le célèbre Jean de Müller. Une ascension de quelques minutes suffit pour arriver au hameau de Bessinge, sis

à 360 pieds au dessous lac, sur une petite hauteur agréablement située d'où l'on jouit du plus beau des panoramas. On y voit, en effet, le lac dans toute son étendue, ses deux rives, la ville de Genève, les longues chaînes du Jura, les vallées du Rhône et de l'Arve, le Solève, les Voirons, le Môle, quantité d'autres montagnes de la Savoie et enfin le superbe Montblanc avec ses imposants glaciers.

Si l'on veut prolonger sa promenade, on se rend à Bellerive, autre petit village au bord du lac. Sur la rive de celui-ci s'élève, dans une situation ravissante, un château bâti sur les ruines d'un ancien couvent de femmes détruit depuis longtemps.

Comme excursions intéressantes se recommandent encore celle du village de Troinex, sis non loin de la route de Chamouny et de l'Arve, où l'on voit la curieuse Pierre aux Darnes, bloc de granit haut de cinq pieds et large de six dans lequel on a sculpté quatre têtes à moitié humaines, et celle des bains de Divonne en France et au Fort de L'Ecluse où l'on arrive plus facilement qu'à pied, par le chemin de fer de Lyon. Cette dernière excursion est, sans contredit, la plus intéressante. Après avoir traversé la frontière française à Heyrin et dépassé Genix, la route suit le pied du Jura. Le haut mont Vuache, du côté situé de la Savoie, s'en rapproche tellement qu'il reste à peine place pour le cours du Rhône et la route creusée dans le roc. La surprise du voyageur est très-grande. A peine, en effet, a-t-il quitté la vaste et charmante vallée du Rhône et le lac qu'il se retrouve dans un sauvage et romantique ravin qui offre des aspects tout différents et donne aux idées une teinte plus sérieuse. Le Fort l'Ecluse qui ferme le défilé a été jusqu'en 1792 la frontière entre la France et la Savoie. Commencé par les ducs de Savoie, il a été terminé sous Louis XIV. par le célèbre Vauban. Détruit complètement par les Autrichiens en 1819, il n'a été reconstruit depuis, qu'avec plus de soin, mais a perdu beaucoup de son importance, la Suisse ayant été neutralisée.

Les ouvrages de la forteresse sont bien entretenus et protégés par quelques batteries installées dans le roc au-dessus de la forteresse. On y arrive par un large escalier creusé dans la pierre et de plus de 100 pieds de hauteur. D'après la tradition, les anciens Helvètes celtiques et leurs confédérés, suivant les conseils d'Orgétorix, se rendirent, du temps de César, après avoir brûlé leurs douze villes et quatre cents autres établissements, dans le territoire plus fertile et sous le climat plus doux des Gaules, en passant par le défilé de l'Ecluse; mais César les battit en l'année 39 près de Bibracte, dans le voisinage de la ville bourguignonne d'Autun

et les força de retourner dans leur patrie. Les Helvètes avaient émigré au nombre de 370,000; il n'en revint que 110,000.

De Collonge, la route conduit à Bellegarde, sans sortir de la gorge sauvage au fond de laquelle bouillonnent bruyamment les eaux du Rhône. A Bellegarde on franchit l'étroit lit de pierre de la Valserine. Tout près d'ici est la Perte-du-Rhône, autrefois si fameuse, au pied du Credo, éminence formée de sable et de pierre calcaire. Immédiatement au-dessous de Genève le Rhône avait une largeur de 215 pieds; sous le pont Grezin il se rétrécit jusqu'à ne plus mesurer que la 14^e partie de cette largeur, soit 15 pieds environ et coule alors dans un lit profond et crevassé. Tout-à-coup il s'élargit de nouveau et prend un cours égal et doux, pour se précipiter de nouveau en mugissant par dessus des rochers à pic. Au fond de la chute les eaux se heurtent avec violence, rejaillissent en sifflant dans l'air, s'y dissolvent en une blanche écume, pour retomber plus bas encore et se briser de nouveau contre les obstacles qui s'opposent à leur marche.

Autrefois le lit du fleuve s'étranglait ici au point de n'avoir plus que 3 pieds de largeur, et les eaux fuyaient avec la rapidité d'une flèche; il y a un peu plus de vingt ans qu'on a fait sauter des rochers, parce que les trains de bois abandonnés fréquemment au cours du Rhône s'arrêtaient en cet étroit passage et obstruaient le courant. L'aspect du fleuve y a perdu comme pittoresque, mais il est encore intéressant à voir. Un peu au delà de la chute, le lit s'élargit; il se forme un canal de 20 à 30 pieds de largeur, de 25 pieds de profondeur, complètement couvert par les rochers qui le surplombent sur une étendue de 150 pieds. C'est ce point là que l'on désigne sous le nom de Perte-du-Rhône. On descendait autrefois, moyennant une échelle, dans cette lugubre profondeur, où l'on pouvait marcher à pied sec au-dessus des eaux. Par dessus les rochers un pont, appelé le pont de Sucey, conduit d'une rive à l'autre. Au delà de la Perte, le Rhône reparait à la lumière du jour, et suit alors un cours tranquille. Ici a lieu la réunion des eaux de la Valserine et du Rhône. Depuis Bellegarde, la Valserine a coulé dans une gorge étroite et pittoresquement ombragée de 150 pieds de profondeur, en se dirigeant vers la vallée du Rhône. On peut facilement, du jardin de l'hôtelier de Bellegarde, descendre dans la gorge, où se trouve un petit moulin romantiquement situé. La Perte du Rhône n'est jamais plus belle qu'au commencement du printemps et en hiver, quand les torrents sont gelés et que sur le flanc des rocs il se forme de colossales stalactites; l'aspect du fleuve est alors d'une imposante horreur.

Il n'est pas rare que de Genève ait lieu d'intéressantes ascensions sur les hauteurs et les montagnes voisines. On gravit, par exemple, la Dôle (dont nous avons déjà décrit le magnifique panorama) en passant par Fernex, par Nyon ou St. Cergues, ou encore par Coppet. Sur ce dernier chemin on peut s'arrêter à la fontaine de Versoix, dans une jolie grotte de rocher, et au château d'Ivonne dont la terrasse présente une vue magnifique. Une autre excursion peut conduire au Môle. On suit pendant 5 heures le chemin de Chamouny, jusqu'à Bonneville; d'ici l'ascension s'opère en près de quatre heures jusqu'au sommet de 5700 pieds de hauteur, sur le flanc septentrional de la vallée de l'Arve. Le Môle est une belle pyramide d'où l'on a une vue splendide sur les montagnes du sud et sur la vallée de l'Arve dans toute sa longueur. On peut retourner à Genève par St. Jeoire, bourg gracieusement situé, qui appartenait autrefois à une branche cadette de la considérable famille des Sires de Faucigny.

Un point plus fréquemment visité encore que la Dôle ou le Môle, c'est le Salève. Au midi de Genève, sur la frontière des districts savoisiens de Genevois et de Carouge se prolonge pendant cinq lieues environ, dans la direction du nord-est au sud-est, une montagne calcaire gris-jaunâtre, qui va rejoindre le mont Sion. Une partie de la montagne, celle qui va dans la direction de Genève est abrupte; partout paraît le rocher nu, avec ses vives arêtes. La partie qui se dirige vers le sud-ouest présente au contraire des formes arrondies et couvertes de prairies, de pâturages et de forêts. Plus belle encore et plus gracieuse est la partie du sud-est; elle s'élève par rampes molles, ayant à ses pieds des villages, des champs, des vignes, des chataigneraies, et à son sommet des prairies et des bois. Çà et là on voit, sur les versants méridionaux de la montagne de puissants blocs de granit et des quartiers de gneiss, déposés là sans doute par des glaciers depuis longtemps disparus. Le sommet le moins élevé et le plus septentrional est ordinairement désigné sous le nom de petit Salève (2804 pieds); on appelle grand Salève, le sommet moyen, et Pitton le sommet le plus élevé au sud.

Ce dernier pic (4257 pieds) est un but d'excursion habituel pour les Genevois. Les touristes, de leur côté, devraient aussi gravir le Salève plus fréquemment qu'ils ne le font. C'est à bon droit qu'on a nommé cette montagne le Rigi de la Savoie, bien qu'elle n'ait pas dans son voisinage, comme la montagne du canton de Schwyz, un grand nombre de lacs magnifiques. On y va de Genève par Carouge et Veyrier. De bons piétons peuvent, de ce dernier endroit, arriver au sommet, en franchissant le col de l'Echelle, par

des sentiers à pic et vertigineux. Le mieux est de pousser jusqu'à Monnetier, d'où l'on atteint, dans une heure, le grand Salève, séparé du petit par une gorge effrayante et cependant pittoresque, appelée le creux de Monnetier. De Luc et d'autres ont fait ici des expériences de physique; les minéralogistes, botanistes et entomologistes sont surs de trouver toujours sur cette montagne un riche butin scientifique. Sur le premier plan, au pied de spectateur, s'étend jusqu'à Bonneville et à Cluses la basse vallée de l'Arve couverte de villages, de châteaux, d'églises, de prairies, de champs et de bois; au nord-ouest s'élèvent les Voirons à la longue échine, avec leur couvent, le mont du Déluge et la pyramide du Môle, puis, vis-à-vis de celle-ci, les arêtes en zigzag et les pics du mont Vergy, du mont Brezon et du mont Charanta, aux pieds desquels s'enroule l'étroite vallée du petit Bernand; plus au sud, au delà de la Roche, se dressent les montagnes d'Orange et de la Godine. Mais ce ne sont là que les contreforts des montagnes géantes qui, loin au delà portent jusqu'au milieu des nuages leurs têtes énormes et bizarres, couvertes la plupart d'une neige éternelle.

Derrière les Voirons apparaît d'abord la sombre Dent d'Oche, que nous avons si souvent aperçue du pays de Vaud, puis le mont Billiat, ensuite les grand pics des Diablerets, au loin sur la frontière du Valais et de Berne, et à droite des Diablerets l'étincelante Dent du Midi, flanquée de la Tour Salières et de la Pointe Barberine. Fixons maintenant nos regards du côté de l'est. Nous apercevons ici, le mont Jouplane et le Criou, puis, à droite du Môle, le mont Buet qui se dresse à pic au-dessus de Sixt, et enfin les montagnes du Chamouny, une longue et superbe rangée des hautes Alpes, le Chardonnet, l'Aiguille d'Argentières, la puissante Aiguille verte, l'Aiguille de Dru, la petite et la grande Jorasse, le Géant, le Montblanc de Farel, le Mont Maudit et enfin le Montblanc lui-même, ce superbe roi des montagnes dépassant toutes les autres par sa grandeur et sa beauté admirables. Tout près du Montblanc s'aperçoit le Dôme de Gouté. Plus à droite s'ajoutent encore des pics nombreux: les Aiguilles de Miage, de Jalouvre, de Domingy, de Vergy et enfin, étincelant au-dessus du mont Cou, le mont Daravis et le mont de la Giettaz.

Si nous nous retournons du côté du nord, du côté de l'ouest, et du côté du sud, nous apercevons successivement le beau lac de Genève avec la plus grande partie du pays de Vaud, la ville de Genève, la longue chaîne du Jura, au loin le Rhône avec le passage qu'il se fraie entre le Jura et le mont Vouache, une partie du lac d'Annecy et de nombreuses montagnes savoisiennes. La vue que l'on a du petit Salève est bien plus restreinte, mais dédommage encore amplement des fatigues de l'ascension; on peut

en dire autant des ruines du château qui appartenait autrefois aux comtes du Genevois. A quelques minutes des ruines, se trouve une grotte spacieuse appelée la Balme de l'Ermitage, et un peu plus haut, une autre merveille naturelle, la Balme du Démon. Les Genevois ne visitent pas moins souvent les Voirons (4480 pieds) que le Salève. Les Voirons forment une chaîne de montagnes calcaires, à deux lieues environ de Genève, dans la direction du nord-est, sur les frontières des provinces de Chablais, de Carouge et de Faucigny. Le pic le plus élevé, appelé le Calvaire n'offre aucune perspective; mais trois cents pieds plus bas, près des ruines d'un couvent de Bénédictins détruit en 1769 par l'incendie, s'offre un magique coup-d'oeil. Ici les moines, comme d'habitude, avaient été merveilleusement heureux dans le choix du site. Nous apercevons la plus grande partie du pays de Vaud que ceignent les puissants remparts gais et sombres du Jura, le bleu miroir du Léman, Genève, la vallée du Rhône, l'Arve, et vis-à-vis, l'intéressante et caractéristique chaîne du Salève, avec ses trois sommets culminants. Au dire d'une vieille légende, on adorait autrefois sur les Voirons, à l'époque celtique, une idole à la place de laquelle on éleva plus tard une chapelle consacrée à la vierge, où les pèlerins accoururent de tous côtés. Ce petit oratoire détruit par les Bernois, fut rebâti plus tard. Si, en partant du Calvaire, on suit le dos de la montagne, on arrive d'abord dans un précipice appelé le Saut des filles, lieu consacré par de terribles légendes. A une époque très-reculée, les jeunes filles soupçonnées de n'être point restées vierges, devaient prouver leur innocence en se précipitant dans l'abîme. Le sentier conduit ensuite à l'extrémité ouest de la chaîne au-dessus des chalets de Praleire, sur une petite hauteur où s'offre un panorama charmant qui embrasse la vallée de Bornes, le Montblanc, les montagnes de l'est et du sud-ouest de la Savoie, la vallée de Boège, la cascade du Menoge et le lac de Genève.

Qui pourrait parler de Genève sans songer à la magnifique vallée de l'Arve et aux magnifiques campagnes de Chamouny? Que de milliers et même de centaines de milliers de touristes n'ont pas depuis environ quatre-vingts ans, remonté la vallée de l'Arve, au pied du Montblanc et des montagnes voisines, et quels essaims d'étrangers de tous les pays de l'Europe et même de toutes les parties du monde ne se préparent pas tous les ans, du mois de mai jusqu'au mois d'octobre, à faire

leur tour de Suisse, qu'ils terminent en visitant la vallée de Chamouny! Leur tour de Suisse! Pour les voyageurs, en effet; pour les touristes, pour tous ceux qui aiment et étudient le magnifique monde alpestre, il n'y a entre la Suisse et Chamouny aucune frontière, bien que, de temps à autre se dresse sur leur chemin une pierre aux armes tantôt de la Suisse, tantôt de la Savoie. Devons-nous hésiter à franchir la frontière et ne pas parler de Chamouny dans notre description de la Suisse, parceque Chamouny fait partie d'un pays étranger? Nous laisserions une lacune qui demanderait à être comblée, nous commettrions une faute dont nos lecteurs nous blâmeraient avec raison. Faisons donc entrer Chamouny dans notre description, cherchons à en peindre les beautés, comme nous avons essayé de le faire pour la Suisse, et engageons-nous aussitôt, en partant de Genève, dans le chemin qui doit nous conduire vers cette partie fameuse du sud-est de la Savoie.

Nous quittons Genève au Cours de Rive et cheminons à travers un joli pays moutonnant entre des fermes et de charmantes villas, dans la direction du gros et beau village de Chênes-Thonex et du hameau de Moillesulaz, qui doit son nom à un remarquable bloc de granit couché dans la plaine. Cette pierre, grossièrement travaillée, s'appelle Meuleseule, en patois Moillesulaz, ou aussi Branlecul; c'était probablement une de ces pierres branlantes, souvent énormes, que l'on trouvait fréquemment dans les pays celtes, posées si habilement en équilibre sur leur base rocheuse qu'une légère impulsion de la main communiquait à la gigantesque masse un mouvement d'oscillation. Nous franchissons ici le ruisseau de Foron et nous nous trouvons maintenant sur le territoire savoisien, ce dont nous pouvons d'ailleurs nous apercevoir au village d'Annemasse, situé entre les Voirons et le Salève; ici, en effet, nous avons eu à subir la visite des malles et des passeports. Au delà de l'Arve se trouvent les anciens château de Mornaix et d'Etrambières. De quelque côté que nous montions, nous apercevons presque au sud-est la magnifique pyramide du Môle et à droite le mont Brezon et le mont Vergy, tandis qu'à gauche la haute Aiguille Verte et le Buet, couronnés de neige, présentent leurs sombres contreforts. En prenant une direction latérale, nous arrivons, par Vetraz, à la Menoge, qui descendue de la vallée de Boège, roule son fort volume d'eau dans un lit profondément creusé.

Après avoir gravi une nouvelle colline, nous atteignons un plateau magnifiquement cultivé, au dessus d'Artharz et de Nangy. A une grande profondeur, l'Arve coule irrégulièrement dans un large lit, tantôt de cailloux et tantôt de sable; derrière, le regard se perd sur les hauteurs du

Jura. Une lieue plus loin, nous arrivons à Contamines, sur la rive gauche de l'Arve et au pied du Môle.

Au dessus de ce village, sur la montagne, se trouve le village de Faucigny, avec son château qui n'est plus qu'un amas de ruines pittoresques et qui était l'une des plus antiques forteresses du pays. Là résidaient jadis les barons de Faucigny, qui pendant trois siècles ont été souverains de grands territoires. Ce château a donné son nom à la province de Faucigny, l'une des huit provinces savoisiennes, habitée du temps des Romains, dans sa partie haute par les Centrons, et dans sa partie basse par les Allobroges, riche en glaciers, en mines, en prairies et alpes magnifiques, et par dessus tout en beautés naturelles. On y récolte aussi d'excellent vin. Les habitants de la province passent pour industriels, actifs, gais, hospitaliers, loyaux et désireux de progresser sous tous les rapports.

Continuons à remonter la rive gauche de l'Arve, le long des contreforts du Môle; sur la rive opposée, Brezon se rapproche de nous, car la vallée se rétrécit. Nous touchons aux hameaux d'Usses, de Pierrière, de Maison-Bastian et de Baudin, pour arriver enfin à la Bonneville, ainsi nommée en 1283 par la baronne Beatrice de Faucigny. Elle doit sa fondation aux ancêtres de la noble dame; entourée jadis de murailles, de tours et de fossés, elle soutint une vive lutte contre sa voisine Cluses. En 1589 Bonneville fut conquise par les Bernois qui avaient poussé jusqu'ici. Cette gracieuse localité a pour habitants des hommes aisés et affables et est située sur un coude de l'Arve, que l'on traverse sur un pont de pierre. Sur ce pont s'élève, haute de 94 pieds, une statue du roi Charles Félix à qui l'on doit d'importantes corrections du cours de ce torrent, qui désolait souvent la ville et ses environs. Après avoir franchi l'Arve, nous arrivons à l'impétueux torrent de Borne, qui prend sa source dans les montagnes du grand Bornand, et puis au pied du Brezon, couvert ici de forêts et très-escarpé; au sommet apparaît le clocher du village de Brezon. Nous atteignons sans intervalle le mont Vergy, auquel Saussure a donné ce nom par erreur. Le nom authentique est mont du Berger; mais telle était l'influence de Saussure, que sa dénomination erronée a fini par l'emporter sur la véritable.

Plus haut en amont de l'Arve, dont le lit paraît ici tiré au cordeau, nous touchons à la maison du pont Evaugier; en face de ce dernier endroit débouche le sauvage torrent de Giffre, descendu de la vallée de Serra, de Sixt et de Samoens. Les arbres fruitiers, parmi lesquels des noyers et des châtaigniers superbes, ombragent une bonne route postale. Du mont

Saxonel tombe une gracieuse cascade. Nous voici maintenant arrivés à Marnaz et à Scionzier. Du côté du sud s'ouvre la haute et sauvage vallée montagneuse de Reposoir, dans le fond mélancolique de laquelle un couvent de Chartreux fut fondé en 1151 par le baron Aymon de Faucigny. A droite sur une éminence trônent les ruines du château de Mussel, et au delà de l'Arve s'élève le mont St. Sigismond, qui rappelle le roi bourguignon. Les versants de la montagne deviennent maintenant moins âpres, plus riants; la vallée semble vouloir se fermer tout-à-fait. Nous traversons l'Arve sur un pont de pierre et nous arrivons à Cluses, dont le nom indique le point le plus étranglé de la vallée.

Cluses est situé au milieu d'environs pittoresques et de rochers en partie sauvages. C'est une vieille ville, autrefois importante, ruinée par ses luttes contre Bonneville à qui elle disputait l'honneur de servir de chef-lieu. Un grand incendie la détruisit en 1844, mais elle fut rebâtie plus belle qu'auparavant. Les habitants sont amis du plaisir, de la musique et des exercices militaires. Autrefois, il s'y tenait tous les ans un grand tir auquel accouraient en foule tous les environs; la plus belle fille du pays était nommée reine de la fête. L'industrie principale de cette petite ville est l'horlogerie. Une première route conduit d'ici par Maringier à St. Jeoire, et une seconde, par Chatillon, à Tanninges, dans la vallée du Giffre. La route postale côtoie vers le sud la rive droite de l'Arve et s'engage dans une gorge étroite et profonde entre le mont St. Sigismond et Douron. C'est dans la gorge de Magland, ou Mayland, que se prolonge un des faubourgs de la petite ville. L'entrée de la gorge est couronnée par les débris pittoresques de l'ancien château de Malatière. Le défilé est si étroit, si étranglé des deux côtés par les rochers, qu'à peine reste-t-il place pour le torrent et pour la route; mais dans ce boyau montagneux se succèdent mille aspects magnifiques: cascades, crevasses, groupes d'arbres, ponts hardis et châlets.

Près du premier village que nous rencontrons, et qui est le pauvre Balme, se trouve, dans une rocher à 800 pieds au dessus du torrent, une balme, ou grotte, vers laquelle conduit un sentier en zigzag praticable pour les mules. L'entrée est pénible; l'intérieur se compose de plusieurs corridors étroits et humides, de quelques espaces moins bas, couverts de stalactites aux flancs et à la voûte, et d'un entonnoir très-profond. Plus haut en remontant la vallée débouche à côté de la route une fontaine au jet puissant et clair comme le cristal; Saussure l'a considérée comme provenant du lac de Flaine, situé dans la montagne. Mais elle a sa source dans le Bosquet de Maglans. Mayland est un grand village, composé

de beaucoup de villages et de hameaux et dont les habitants aisés cultivent le commerce et le colportage. Ce lieu est menacé de la chute de quelque rocher voisin. Au dessus d'une haute muraille rocheuse bouillonne le Nant ou ruisseau d'Orli, et ici encore se trouve un puissant et original écho. Maintenant la vallée s'élargit, elle s'élève de plus en plus dans la direction du sud et le regard peut l'embrasser jusqu'à St. Martin et à Sallenches. Une heure après nous sommes à Douay, dans le voisinage duquel le ruisseau d'Arpennaz forme une majestueuse cascade; malheureusement les eaux en sont quelquefois très-maigres. Mais à la fonte des neiges ou par les pluies d'orage, se précipite une énorme masse d'eau en ligne perpendiculaire à 800 pieds de profondeur; au bas de la chute, ce n'est plus qu'une fine poussière que le vent fait tourbillonner. La muraille rocheuse le long de laquelle tombe le ruisseau, est remarquable par la formation qui apparaît plus accusée encore en d'autres points, à une demi-lieue plus avant dans la vallée. D'énormes commotions ont remué la montagne. Le fond de la vallée s'élargit de plus en plus entre ces hauteurs puissantes, et déjà, sur le côté gauche, apparaissent quelques-uns de ces amas de rochers, qui se présentent souvent à Chamouny et que l'on désigne généralement dans le pays sous le nom d'Aiguille. Ce sont les Aiguilles de Varens, d'où l'on a une immense perspective; leurs pieds plongent dans la vallée de l'Arve à St. Martin et à Passy; il fait beau surtout les voir quand un ciel clair et sans nuages arrondit au dessus d'elles sa coupole d'un bleu profond et que le soleil couchant semble les revêtir et les animer de couleurs changeantes.

Nous poursuivons notre route après avoir doublé l'angle d'un rocher qui empiète hardiment sur le fond de la vallée; nos regards aperçoivent, sur la rive droite de l'Arve, le bourg de St. Martin. A quelques cent pas plus loin se montre pour la première fois la cime du Montblanc, ce fier et fameux roi des Montagnes qui trône dans la Savoie. St. Martin n'a rien de remarquable. Une petite route conduit, par Vassi, à Chêde en remontant l'Arve, tandis que la route postale tourne vers Sallenches après avoir franchi l'Arve immédiatement près de St. Martin. De ce magnifique pont en pierre de l'Arve on jouit de l'une des plus magnifiques vues des Alpes. En aval du torrent s'élève, entre les vallées de l'Arve et et du Bon Nant, la puissante montagne de Forclaz, couverte sur les flancs de sombres forêts de sapins, et au sommet de pâturages verdoyants; au dessus se dressent les Aiguilles de Gouté et le dôme de Gouté, plus considérable encore. Mais ces trois montagnes paraissent petites à côté du colossal Montblanc, qui, environné d'une multitude d'aiguilles, de pics et

de glaciers vivement accusés et enveloppé lui-même dans un étincelant manteau de glace, porte sa tête dans les hauteurs azurées du ciel. L'aspect seul de la fertile et large vallée et des Aiguilles voisines de Varens est déjà plein de beautés de toute sorte, mais il est moins imposant. Sallenches, petite ville à la sortie de la vallée de Mégève, est située sur le ruisseau de Sallenches; les maisons en sont assez joliment construites. D'après la légende, les premières habitations de Sallenches auraient été bâties avec les restes de l'ancienne et importante ville de Dyonisia, qui s'élevait, dit-on, dans le voisinage de Servoz. En 1840, le dimanche de Pâques, un incendie effrayant consuma dans Sallenches 350 maisons, qui furent rebâties ensuite. La perte fut estimée à 10 millions de francs, somme énorme pour une petite ville située dans une vallée reculée.

L'église, l'hôpital et l'école supérieure de la ville méritent d'être remarqués. Cette localité est très-active et possède un nombre assez considérable d'établissements industriels importants, des fabriques de bougies et de divers ustensiles, une forge, une filature, des tanneries, une papeterie, etc.

A Sallenches, la route postale où ne passent plus que des véhicules moins grands et moins lourds, dessine un grand coude et, sans perdre de vue le Montblanc, arrive par Domancy et Foyer, à l'entrée de la vallée de Montjoie dans laquelle coule le Bon Nant. Ici, le Montblanc a disparu; il nous est dérobé par le Forclaz, dont le bloc imposant se montre à nous dans toute sa majesté. A droite, dans la vallée de Montjoie, dans de pittoresques prairies teintes de forêts, se trouvent les jolies bains de Saint-Gervais, sur le Bon Nant qui bouillonne dans son lit rocailleux. Les sources sont chaudes, la température en est de 32 à 33 degrés Réaumur; tant d'opulents malades y viennent chercher la santé, que l'on y compte cent baignoires. Les allées et promenades charmantes de ces bains, leurs environs magnifiques, la jolie cascade qui tombe quelques minutes plus loin, la vue des flancs âpres du Mont Joly, des versants fertiles du mont Rosset, le mont Prarion avec la vue splendide sur le Montblanc et la ravissante vallée de Sallenches, la vallée de Montjoie et tout autour une ceinture des montagnes gigantesques jusqu'au delà du Buet, tout cela joint à l'air salubre et fortifiant du lieu et du voisinage de Chamouny, doit attirer de nouveau ceux qui ont séjourné ici pendant quelques jours seulement.

Avant de continuer notre route vers Chamouny, dirigeons-nous, au sortir de Saint-Gervais, en amont de la vallée de Montjoie, qui se prolonge dans la montagne, en suivant la direction du nord-est au sud-est. La vallée est bornée à l'est par une partie du Montblanc, et à l'ouest par

le mont Joly, si riche en points de vue. Nous touchons d'abord au village de Saint-Gervais et bientôt après au pont du Diable, bâti, au dire de la légende, par Satan en personne, sur les blocs de roches gigantesques qui s'élèvent du lit du torrent; nous arrivons ensuite au petit Bonnay, et voyons bientôt s'élever à notre gauche le Vorrasay, dont les contreforts viennent expirer tout près de la route et du torrent, et à notre droite le mont Joly, couvert de magnifiques sapins. Plus haut en amont coule le Bon Nant (Bon ruisseau), entre les taillis, et sur les deux rives apparaissent, çà et là, des hameaux et quelques habitations isolées. Au bout de quelque temps nous touchons à Contamines, village à 3000 pieds au-dessus du niveau de la mer, sur le pied occidental du Montblanc. Contamines est grand et possède une belle église; là-bas dans son lit de pierres, écume et mugit le torrent.

La route s'incline de nouveau en aval, vers le hameau de Pontet; bientôt la vallée se rétrécit, pour finir au pied du mont Joly, dans une gorge profonde, près de la chapelle de Notre Dame de la Gorge, lieu de pèlerinage très-visité, surtout le 15 août, jour de la fête de l'Assomption. Le Nant se fraie un passage à travers d'abruptes rochers de gneiss, couverts de chênes et de mélèzes; nous franchissons ce torrent et, à travers des bois et de beaux pâturages alpestres, nous montons par un sentier escarpé, vers les chalets de Nant Bourrant. La contrée est sauvage et romantique; des rochers à pic présentent leurs flancs nus, des débris pierreux gisent tout autour; entre l'Aiguille de Trélatête, d'où descend avec furie un torrent écumeux, un pont est jeté sur le torrent et donne passage à un sentier pénible qui conduit à l'une des plus sauvages et des plus intéressantes cataractes de la Savoie; la vallée se rétrécit maintenant de nouveau; à travers les bois qui couvrent le pied du mont Joly et à travers des pâturages marécageux, nous atteignons, en montant sans cesse, d'abord les chalets du mont Joly et puis ceux du Montjoie.

Au-dessus du Montjoie, s'élève le Trélatête, haut de 12,000 pieds et faisant partie du Montblanc. Il donne son nom au puissant glacier de Trélatête, qui, flanqué des glaciers d'Armancette et de Lancette, laisse couler de loin son torrent de glace. En face, sont les Aiguilles et l'Aiguille de Roselette. La vallée est fermée en amont par le Bonhomme; en regardant en aval, nous embrassons de l'œil toute la vallée du Bon Nant jusqu'à l'Arve, au-dessus de laquelle s'élève l'Aiguille de Varens, près de Saint-Martin. Les arbres et taillis sont devenus de plus en plus maigres et rares; ils disparaissent bientôt complètement, et quelques bouquets de rosiers des Alpes verdissent seuls encore entre les fissures des

rochers écaillés, et dans la nudité des débris pierreux. C'est par là qu'en suivant un chemin tout en zigzag nous montons jusqu'au Plan des Dames.

La légende des guides raconte qu'ici, pendant une affreuse tempête, une dame périt avec ceux qui l'accompagnaient, et un amas de pierres en forme de cône marque la place où le cadavre fut retrouvé. Chaque touriste qui passe devant ce singulier monument, y jette d'habitude une pierre; le même usage existe, pour des circonstances analogues, dans d'autres pays, dans l'Allemagne du nord, par exemple. De plus sérieux explorateurs donnent à l'amas de pierres de la vallée de Montjoie une autre origine. C'est là, disent-ils, un de ces monceaux que les pèlerins élevaient à l'endroit de leur culte, qu'ils surmontaient d'une croix et qu'ils appelaient des Montjoie.

Plan des Dames franchi, nous ne tardons plus à atteindre des champs de neige. A gauche, dans la direction du col des Fours, s'élèvent des pics raides et âpres, dont l'un, on ne sait trop pourquoi, s'appelle Bonhomme et l'autre Bonnefemme. Ces lieux n'ont-ils pas servi de théâtre, dans l'ancienne légende, à des histoires de fées? Dames et Bonnefemmes sont, en effet, les noms des fées qui se trouvaient dans tous les pays habités autrefois par des Celtes. Le Col de Gauche, situé entre les deux pics, sert de passage pour aller à Saint-Maxime, dans la belle et heureuse vallée de Beaufort, qui appartient à la province de Tarentaise. A gauche du Col, le chemin pénible que nous suivons, se dirige, derrière Bonhomme et Bonnefemme, d'abord en plaine par la neige et un noir éboulis d'ardoise, et puis en pente raide, vers le point de transition de la vallée de Montjoie dans la vallée de l'Isère.

Le défilé n'est pas sans danger quand le mauvais temps éclate; malheur à celui que surprennent en ce lieu, par un vent violent d'ouest, les tourbillons de neige, précurseurs de mort, que l'on appelle tourmentes et qui sont la même chose que les „guxètes“ dans les hautes Alpes de la Suisse allemande. Les guides eux-mêmes n'osent pas, par les mauvais temps, s'aventurer dans le défilé. Cependant la vue de la Croix de Bonhomme, le point de transition, est charmante et remarquable; on ne peut, à la vérité, apercevoir le Montblanc, mais au sud-est se montrent les monts géants de la haute vallée de l'Isère, qui s'étendent jusqu'au mont Cenis, avec leurs pics nombreux et superbes, parmi lesquels l'Aiguille de Vanoise, colossale et pourtant gracieuse pyramide, couverte de neige, entre Lans-le-Bourg et Moutier. Au sud, l'horizon est fermé par une large et haute arête qui paraît interrompue au milieu par une énorme fissure avec des précipices à pic. A gauche s'allongent les dentelures du col de Seigne

jusqu'au mont Bellefave et au petit Saint-Bernard. A droite se dressent d'autres sommets. Aux pieds du spectateur est l'étroite et profonde vallée de Bonneval, dont la partie la plus haute commence au Col de Seigne, s'étend, dans la direction du sud-ouest, vers Chapin, fait ici un coude brusque, et devient une gorge sauvage et inhabitée en atteignant la vallée de l'Jsère, où elle débouche près de Bourg Saint-Maurice.

Un pas plus loin, et nous serons sur l'intéressant chemin de Courmajeur. Mais ce pas, nous ne pouvons le faire; nous retournons donc vite aux bains Saint-Gervais, pour nous acheminer de là vers Chamouny. Quatre chemins se présentent à nous: les deux chemins pour cavaliers passant par-dessus le Forclaz et le Col de Voza, où nous toucherons plus tard, un chemin raccourci pour piétons, mais peu intéressant, et enfin la grande route, qui s'étend le long de la Tête Noire et arrive, près de Chède, à la rive droite de l'Arve. Tout près de Chède on voit une petite cascade, particulièrement belle peu de temps avant la venue du soir, et qui forme, quand le soleil brille, un magnifique arc-en-ciel. Passy, plus loin en aval, était jadis, au dire de la légende, une ville appelée Dionysia, qui fut détruite de fond en comble par une inondation du lac de Servoz. On trouve encore, creusés dans le roc, des canaux qui conduisent l'eau à Passy et qui témoignent de l'ancienne grandeur du lieu. On y aurait découvert aussi les ruines d'un temple de Mars; enfin des monnaies romaines s'y trouveraient assez fréquemment.

Le charmant lac de Chède, situé dans une contrée ravissante est traversé par un petit torrent; ce lac, dans lequel le Montblanc se mirait jadis, a malheureusement disparu avec ses cascades; un éboulement l'a comblé en 1837.

De Chède, en passant par-dessus les débris de l'énorme éboulement qui eut lieu en 1751 le long des contreforts de l'Aiguille de Varens, nous nous élevons presque à pic, et, après avoir décrit un vaste circuit auquel nous obligent les hautes montagnes de l'autre côté du torrent, nous franchissons enfin le Mont Noir, ruisseau sauvage, qui, tout petit qu'il est, s'enfle quelquefois jusqu'à inonder la route. Une demi-lieue plus loin, nous entrons dans Servoz, petite localité, dans les environs de laquelle s'exploient des mines de cuivre et de plomb. Tout près, sur la route, est un haut-fourneau pour la fonte du cuivre. De Servoz le sentier de montagne conduit, par le col d'Anterne, vers la vallée de Sixt, et un chemin praticable mène à Buet, à l'est du Col. La vallée maintenant se rétrécit de nouveau, et prend la direction du midi; à gauche s'avance le mont Brévent, à droite, de l'autre côté de l'Arve, l'extrémité du Pranon.

Nous franchissons la Dioza près de Rouget et après avoir passé près du haut-fourneau dont il était question tout à l'heure, et admiré, sur la hauteur, les ruines de l'antique et intéressant château de Saint-Michel, nous arrivons au Pont Pélissier, jeté sur l'Arve, qui débouche ici d'une gorge remarquablement belle.

Le pays presque tout en plaine, de Servoz jusqu'ici, aurait été jadis un lac appelé lac de Saint-Michel, qui s'écoula, dit-on, au seizième siècle, après qu'on eut percé le terrain près de Servoz. On aperçoit encore sur les flancs de la colline de Châtelard le sentier qui côtoyait le lac. Au delà du Pont Pélissier, le chemin devient plus âpre; nous gravissons presque à pic le rocher nu qui est devant nous, un contrefort du mont Lachaz nommé les Montées, et atteignons l'échelon supérieur de la vallée de Chamouny. A gauche, au pied des rochers de Fouilly, bouillonne et retentit, dans le fond d'une gorge inaccessible, l'Arve encore jeune; à droite est une forêt de sapins où reposent de gigantesques blocs de pierre. Cette vue est extraordinairement sauvage. Enfin, tout près de nous, nous apercevons la masse imposante du Montblanc; mais le dôme de Gouté nous masque la vue du plus haut sommet. Sur l'autre bord se dresse l'Aiguille de Brévent. Nous continuons notre route sur la rive gauche de la vallée.

Au sortir de bois de pins et de mélèzes et de belles prairies vertes, nous franchissons le Nant de Nagin, et arrivons aux Ouches, le premier village de la vallée de Chamouny, justement réputé pour son miel exquis. Maintenant apparaissent peu à peu, l'un après l'autre, les glaciers du Montblanc, visibles de cette vallée. C'est d'abord le glacier de Tavonay, puis le glacier plus considérable de Bossons, qui se distingue par ses aiguilles bleues de glace, et enfin, tout à fait dans le lointain, le glacier des Bois, provenant de la mer de glace. Mais, à raison de la distance où ils se trouvent, l'aspect n'en cause aucune surprise. Les hauteurs d'alentour et la belle vallée peuplée d'habitations présentent, en revanche, un aspect grandiose et magique. La route se déroule maintenant, au pied du Montblanc et franchit presque tous les petits torrents qui coulent de son flanc noir, c'est-à-dire: le Nant de Griaz, le Nant de Bouget, le Nant de Taconay, le Nant de Bossons; autant ils paraissent insignifiants quelquefois, autant, en d'autres moments de l'année, ils se déchaînent et produisent de ravages. Au hameau de Bossons, la route franchit l'Arve et conduit bientôt, en passant le long de jolies habitations, au chef-lieu de cette vallée superbe, à Prieuré, le véritable Chamouny des étrangers, le célèbre lieu de pèlerinage de tous les touristes de distinction.

Notre intention n'est pas de visiter à présent les curiosités de Chamouny; nous nous réservons de le faire au moment où nous arriverons du Valais à Chamouny, en passant par le Col de Balme. Aujourd'hui nous retournerons à Servoz, pour nous rendre de là, par le haut col d'Anterne, à Sixt, et visiter à cette occasion, le Buet, dont le sommet neigeux apparaît au loin avec éclat.

De Servoz, nous nous dirigeons, en amont, vers Bouchet; nous passons de nouveau, en suivant une pente raide, devant le torrent de Dioza, puis devant un petit lac, après quoi la région des Alpes s'ouvre devant nous. La contrée n'est pas belle; mais tout autour se dressent d'intéressantes montagnes, des débris de rochers gisent à notre droite et à notre gauche, et le petit sentier se déroule ensuite à travers des pâturages alpestres, jusqu'à ce qu'enfin, au bout d'une ascension de trois heures, nous atteignons cette zone d'éboulis d'ardoise qui précède le col d'Anterne. En moins d'une demi-heure, nous voici sur le col, et nous sommes largement payés de nos fatigues par une vue ravissante sur la vallée de Chamouny et sur le groupe majestueux du Montblanc.

D'ici nous pouvons gravir le Buet, pic imposant de dix mille pieds de haut, qui se dresse fièrement au-dessus de Sixt. Le chemin est rude, mais l'excursion en vaut bien la peine. On se détourne du col à gauche vers les châlets de Moïde, et de là, à travers des pâturages où le chemin descend par-ci par-là, vers le petit hameau de Villy, dans la partie la plus haute de la vallée de Dioza; ici l'on a coutume de passer la nuit pour reprendre sa route le lendemain matin avec de nouvelles forces. Après avoir atteint Salentor en trente minutes, nous arrivons dans les hautes zones de la montagne, et notre ascension se continue pendant près de deux heures, presque toujours à pic et sur la neige. Enfin nous voici sur le large plateau que couvre la neige par couches épaisses et qui se termine brusquement du côté du sud par des flancs à pic, tandis que des glaciers l'entourent en partie au nord-ouest, au nord et à l'est. La vue qui n'est masquée d'aucun côté, est splendide. A l'est notre regard s'étend sur des hauteurs médiocres, sur la vallée de Trente et sur celle du Rhône, ouverte jusqu'à la Furca; au nord se dressent les montagnes du bas Valais (parmi lesquelles la Dent du Midi) et celles du nord de la Savoie; à l'ouest et au nord-ouest, nos yeux embrassent la vallée du Giffre et d'innombrables pics jusqu'au Dauphiné, ainsi que le lac d'Annecy et une partie du Léman; enfin au sud se présente à nous le groupe du Montblanc avec de grandioses sommets et glaciers, dans toute leur magnificence. Le Buet a été connu d'abord par les frères de Luc, deux physiciens genevois qui

ont fait là leurs expériences sur l'atmosphère; plus tard il a servi fréquemment de but d'ascension à cause de la beauté des vues dont on y jouit. En 1800, un Danois, du nom d'Eschen, connu à cette époque par une remarquable traduction allemande des odes d'Horace, trouva la mort sur le Buet, où il glissa dans une de ces nombreuses et profondes déchirures de glacier que le touriste évite avec soin.

De Buet nous pouvons, en suivant un chemin sauvage, très-pénible et dangereux, arriver, par Couteraye à Valorsine, dans la vallée de ce nom, arrosée par un affluent du Trente, et ensuite dans le Valais; mais nous retournons au col d'Anterne et descendons de là, par des champs de neige, au petit lac d'Anterne, sur la rive orientale duquel se déroule un chemin accessible aux cavaliers; nous ne tardons guère ensuite à atteindre, par un terrain de rochers et d'ardoises, au hameau d'Anterne, situé à 4140 pieds au-dessus du niveau de la mer. Anterne est une espèce de village d'été, comme on en trouve beaucoup dans toutes les parties des Alpes. Aux mois d'août et de septembre de chaque année, les bestiaux de Passy, gardés exclusivement par les femmes et les filles des habitants du village, viennent y paître. A quelques minutes du chemin se trouve une jolie cascade formée par le torrent, et à l'ouest se dressent les rochers de Fix. Après nous être rafraîchis d'un lait écumant, nous montons pendant quelques minutes, traversons un petit haut plateau, d'où l'on a une charmante vue sur le Buet, et arrivons au Collet d'Anterne, d'où nous descendons par une pente raide vers les pâturages alpestres de Salés.

En continuant d'ici notre route, nous apercevons à droite une gorge, plusieurs cascades formées par le torrent qui s'y précipite, et la source de Soffa, donnant, aussi elle, naissance à plusieurs cascades; nous arrivons ensuite à Pelly de Salis, Lignon et Sardalet, trois villages. Plus bas, le Rouget, que nous franchissons, fait une chute splendide pendant la belle saison. La descente devient de plus en plus rapide; nous franchissons le pont supérieur du Giffre et côtoyons le pied du Grenier, pour arriver ensuite, par-dessus un torrent large et sauvage, au village de Salvagny, qui fait partie de la commune de Sixt. De nouveau nous franchissons le Giffre, et après une excursion de neuf heures, nous atteignons enfin Sixt, dans la vallée que le Giffre parcourt.

Sixt, à 2270 pieds au-dessus du niveau de la mer, est une commune composée de 6 villages et de 17 hameaux; elle occupe un joli site, adossée au rocher de Planay, au pied de Buet, dans la vallée de Sixt, une des plus intéressantes vallées du Faucigny. Traversé par le Giffre qui a sa source au Mont Roan, non loin de la frontière du Valais, Sixt a la forme

d'un Z; il est entouré dans la partie supérieure, de hautes montagnes couvertes de glace, et se distingue, entre les autres villages, par de belles forêts, des rochers aux formes intéressantes et un nombre infini de magnifiques cascades.

En 1144 des religieux de Notre Dame d'Abondance vinrent s'établir dans ce désert encore inconnu, et y établirent peu après, en 1167, une abbaye, qui attira plus tard des colonies de bergers. Les bâtiments de l'abbaye n'ont rien de remarquable. Si les avalanches et inondations ne sont pas rares, on fait peu usage des sources minérales de la vallée; les mines de fer sont insignifiantes; l'ancien filon d'or de Tanneverges n'est même plus connu. En revanche on trouve fréquemment sur les hauteurs et dans les gorges de la vallée des plantes, des minéraux et des pétrifications rares.

De Sixt, outre le chemin qui conduit à Servoz en passant par le col d'Anterne, divers autres chemins, la plupart boueux et pénibles, aboutissent dans les vallées voisines de la Savoie et du Valais; c'est ainsi que par le col de Varens ou de la Porte on peut se rendre à Saint-Martin et à Salanches, dans la vallée de l'Arve par le col de Buet à Valorsine et dans la vallée de Trente, et par le col de Goleze ou le col de Jouplaine dans le val d'Illier. Nous devons renoncer à décrire ces sentiers intéressants, mais rarement foulés; nous nous portons maintenant dans la vallée supérieure du Giffre, si riche en merveilles naturelles de toute sorte, en cascades surtout et en cataractes. Nous arrivons d'abord, par Cartel et Croz à Chenit. A notre droite se précipite de la Grange des Communes et d'une hauteur de mille pieds, la belle cascade de Jordane, qui a reçu aussi le nom de Dard, à cause de la forme de ses nombreux jets d'eau.

Nous laissons à notre gauche Nantbride-dessous, et arrivons aux belles et abondantes sources de Fontani et de Gouille. La première ne coule que de mai en novembre; la seconde fait à son origine un saut de cent pieds. L'une et l'autre proviennent, dit-on, du petit lac sur la Vozette. Plus haut, sur la rive droite du Giffre, est Nantbride-dessus, gracieux petit village, enseveli par une avalanche dans l'hiver de 1610, puis détruit complètement, une seconde fois, par les eaux gonflées et débordées du torrent, mais rebâti plus tard. Franchissons de nouveau le Giffre; nous apercevons bientôt de nombreuses cascades; le Nant (ruisseau) de Compaz-Vailly, le grand Nant, le Nant des Pairs, etc.; puis nous entrons dans la petite plaine de Creux du Plan, dans laquelle une avalanche fit périr, en 1602, 57 hommes et 144 vaches ou chevaux. Une croix commémorative rappelle cet

événement. De si effrayantes catastrophes n'ont pas empêché les hommes hardis de la montagne d'aller s'y établir de nouveau.

A la plaine de Creux du Plan se joint la jolie mais marécageuse plaine du Plan des Lacs; nous y arriverons en suivant le fond de la vallée que l'on appelle, à cause de sa forme, Fer-à-cheval, et qu'entourent les hauts et sombres rochers de la Tête Noire et de Tanneverges. Ici encore se montrent de nombreuses cascades d'une beauté quelquefois magique, telles que la Pissette, la Perrette, le Joatton de Fenestralles, le Folli, la Contrainte, le Revands, etc. etc. Les rochers renvoient un écho merveilleux, et au sommet du Salvadon, on trouve assez fréquemment des pétrifications curieuses, particulièrement d'énormes ammonites. Une demi-lieue plus haut, jaillit, d'un glacier du mont Roan, la source supérieure du Giffre. Un sentier vertigineusement étroit et dangereux conduit aux hautes Alpes, d'où le foin ne peut être descendu que si les faucheurs le précipitent d'une hauteur de 2000 pieds, le long des flancs à pic de la montagne de Boray. Ici encore, au Fond de la Combe, se retrouvent un grand nombre de jolies cascades, dont les plus remarquables sont le Rejon, la Cage, la Scie, la Source du mont Roan et la Gouille. Des sentiers presque imperceptibles et où ne peuvent se hasarder que des touristes très-exercés et intrépides, conduisent de la vallée du Giffre dans celle de Trente et à Champéry, dans le val d'Illier.

Nous voici de retour à Sixt; descendons maintenant la vallée sur la rive droite du sauvage torrent, en rejetant un coup d'oeil sur la belle pyramide de la Pointe de Salis, qui se dresse au Col d'Anterne. Après avoir donné un nouveau et dernier regard à la superbe cascade du Rouget, nous arrivons aux beaux villages de Passy et de Salvagny Lefay; d'où le mont Grenier se présente à merveille. Au hameau de Balme, situé dans une petite plaine, se trouve le gouffre du Tines, entonnoir profond de 80 pieds et large de quatre, dans lequel le torrent furieux se précipite avec une épouvantable violence. Près de la chapelle Notre-Dame la vallée s'élargit. Nous voici bientôt aux beaux villages de Vallon, au pied du Crioud; en face, nous apercevons, au delà du Giffre, la cascade du-Nant Dant, haute de 650 pieds et qui descend en bouillonnant du mont Aubaine.

Franchissons le torrent destructeur du Clairon, et nous voici au bourg de Samoëns, composé de plusieurs hameaux et jadis occupant une partie plus considérable encore de la belle plaine. Il compte environ 3200 habitants, dont beaucoup vont chercher leur pain à l'étranger en qualité d'architectes, de maçons et de tailleurs de pierre. On y voit un château

Samoëns a donné le jour à un grand nombre d'hommes considérables en leur temps. Un chemin praticable aux cavaliers conduit d'ici, par le col de Jourplane, à Saint-Jean d'Aulps, dans la vallée de la Dranse, et un autre à Monthey, dans le Valais. Ce dernier se déroule à travers une agréable vallée latérale du Giffre, couverte de belles forêts; la pente en est fort raide jusqu'au col de Golèze; ici l'on descend un instant dans la haute vallée de la Dranse, pour remonter au Col de Couz et redescendre ensuite profondément dans le val d'Illiez, où l'on arrive au superbe petit village valaisan de Champéry.

De Samoëns le chemin carrossable continue à descendre par Béronge, passe à quelque distance de la source ferrugineuse de Mathoney et franchit le torrent de la Valentine, qui conduit les eaux au Giffre par une gorge étroite et profonde.

Au delà du torrent s'aperçoit le beau village de Morillon. La localité qui va se présenter à nous la première est le village de Verchey. En suivant toujours la rive droite du Giffre, nous traversons le torrent de la montagne, les Gets, nous touchons au village de la Palud et nous approchons de Tanninges, de ses plaines et de ses prairies fertiles. A gauche nous découvrons à la fois le glacier de Folli sur la montagne du même nom, au-dessus de laquelle s'élève la Pointe de Crioud, et l'entrée de la vallée de Sixt avec les aiguilles et les sommets couverts de neige du mont Buet, du Grenairon et du Grenier. Tanninges a eu autrefois ses seigneurs, les marquis de Tanninges, auxquels appartenait l'ancien château; dans le voisinage on trouvait une jolie fontaine ainsi que Melan, vieux couvent de Chartreux, fondé en 1292 par la baronne Béatrice de Faucigny. Les moines s'entendaient assurément très-bien à étendre les limites de leurs propriétés, car il faut environ une heure pour faire le tour des murs d'enceinte des terres du couvent. Le ravin sauvage où coule le Foron mérite aussi une visite. Au-dessous de Tanninges, la route a été hardiment taillée dans le roc. Elle conduit dans une verte plaine d'où l'on a une vue magnifique sur le Montblanc.

Nous traversons encore un torrent furieux, nous apercevons sur la rive gauche du Giffre quelques habitations entourées d'arbres et perchées sur un rocher assez élevé et nous atteignons Mieussy. Descendant alors par un chemin à pic, près d'Aranthon, nous arrivons sur un plateau bordé d'un bois épais qui servait encore de repaire à des loups et à des ours il y a un certain nombre d'années. En continuant à descendre à pic par la Serra et le long du Giffre, nous rencontrons un bureau de douanes près duquel on a jeté un pont sur le torrent impétueux et dévas-

tateur de la Risse. Près de là le Giffre coule dans un ravin étroit et sombre et, après avoir reçu un torrent, abandonne la direction presque nord-ouest qu'il a suivie jusqu'alors, pour couler vers le sud en se rapprochant, entre Môle et Soudon, de l'Arve, où il se jette au-dessous de Bonneville. La localité la plus rapprochée de la route est St. Jeoire, bourg bien bâti et admirablement situé dans la vallée du même nom au pied du Bambion et du Môle. Sur le versant de la première de ces deux montagnes s'élève le château de Beauregard. C'était autrefois la propriété des riches et respectés barons de Faucigny de St. Jeoire, et le séjour de la branche cadette de leur famille qui a pris le nom d'Allemand de St. Jeoire dont plusieurs membres se sont signalés de différentes manières: ainsi Guillaume Allemand qui fut (1342) évêque de Genève et Louis Allemand qui devint évêque d'Arles et cardinal. Il est sorti de ce petit bourg d'autres célébrités: par exemple, le baron de Mont, ministre de Sardaigne en 1754 et le général de la Fléchère qui en 1792 défendit Cagliari contre la flotte française commandée par Truguet.

A la commune de St. Jeoire se rattache le hameau de Pouilly où l'on voit une belle chute d'eau et, sur la hauteur, des grottes qui contiennent des pétrifications. Au sortir de St. Jeoire nous quittons le bassin du Giffre, nous montons entre deux collines par une espèce de défilé et nous atteignons, après une demi-heure de marche, la Tour, située sur le versant septentrional du Môle. La vue des environs est intéressante et belle. A l'est s'élève une suite de sommets et d'aiguilles que dominent la Pointe du Roi, que l'on aperçoit déjà de Genève, et la Pointe de Soma. Des villas et des chalets nombreux sont construits çà et là entre ces pointes et à l'aide d'une longuevue nous découvrons les marches même du sentier taillé dans le roc, qui mène sur le Giffre, de Mieussy à Soma. Le paysage est devenu beaucoup moins accidenté et plus gracieux; nous traversons une plaine fertile et riante et nous arrivons au hameau Chez le Bailard, dont l'église est dans une position charmante, sur une colline au pied de laquelle bouillonne le torrent du Foron. Une heure après nous nous retrouvons à Nangy sur l'Arve pour revenir à Genève par la route que nous connaissons déjà.

Le Valais est le dernier canton de la Suisse que nous ayons à décrire. De Genève nous pouvons y arriver par trois chemins: en bateau

à vapeur par le lac, ou par le canton du Vaud en prenant soit la grand'-route soit le chemin de fer de la rive septentrionale, ou par le Chablais qui occupe le bord méridional du Léman. Nous connaissons déjà les deux premiers chemins, nous choisirons donc le dernier qui nous offrira de beaux et intéressants points de vue.

En quittant Genève, nous laissons derrière nous beaucoup de jolies maisons de campagne et nous arrivons à Soligny; tout près se trouve la ville Drodats où a séjourné Lord Byron. Nous montons ensuite à Bessinge qui offre beaucoup de points de vue remarquables, nous touchons à Corsier et nous franchissons immédiatement les frontières du canton de Genève et de la Savoie. La contrée est boisée et uniforme; elle offre peu de choses intéressantes jusqu'à Douvaine, village bâti dans une plaine riante et fertile. Il y a eu là autrefois une colonie romaine comme le prouvent les médailles d'or du temps d'Auguste qu'on y a trouvées et, entre autres reliques antiques, une inscription conservée autrefois sur le maître autel de l'église. Les villages suivants sont ceux de Massongy, de Sciez et de Jussy. Dans le voisinage de la route s'élève à une certaine hauteur, sur le flanc de la montagne, le village de Voissy connu par les vignes qui l'avoisinent et qui donnent le meilleur vin blanc du Chablais, par les anciens tombeaux des Allobroges trouvés près de Châtelard et surtout par sa vue splendide sur le lac de Genève et sa rive septentrionale. Par Jussy, nous sommes revenus sur le bord du Léman, qui forme ici une baie profonde, et nous le côtoyons jusqu'à Marclaz, petit lieu de bains avec source ferrugineuse, et à Thonon.

La ville de Thonon est le chef-lieu du Chablais, une des huit provinces dont se composait autrefois le duché de Savoie. La contrée a été habitée anciennement par la race celtique des Nantuates. Plus tard le Chablais est devenu pays romain et s'est appelé d'abord Provincia equestris, puis Ager Caballicus d'où est peut-être venu le nom de Chablais. Au XVI^e siècle, il se trouva en contact avec la Confédération; conquis en 1536 par les Bernois en même temps que le canton de Vaud, il fut rendu toutefois par la paix de Lausanne (30 octobre 1564) à la maison de Savoie, quoique le protestantisme y eût pris racine, grâce aux efforts des réformateurs Farel et Lambert. Le Chablais était alors très-peuplé, mais il souffrit beaucoup de la guerre de 1589 et ne s'est relevé que très-tard des suites de cette guerre. En 1596 St. François de Sales réussit à ramener le Chablais au catholicisme; en souvenir de cette conversion le peuple célèbre sa fête tous les ans. On trouve dans le pays de belles prairies, de beaux pâturages, des champs fertiles, de magnifiques châtaigneries et

des vignobles d'un grand renom ; on y élève des bêtes à cornes, des mulets et des porcs noirs. Le nombre de ses habitants est d'environ 60,000.

Thonon est bâti dans un endroit ravissant sur le bord du lac de Genève, dans une contrée fertile. On y a un grand nombre de vues splendides dont la plus belle est celle de la Terrasse d'où l'on aperçoit le lac, sa rive septentrionale avec Rolle, Morges, Lausanne, le Jura et la Dôle, Noiremont, le Mont Tendre et la Dent de Vaulion. Il est fait mention de ce lieu pour la première fois dans une charte de l'empereur Conrad en 1038, mais il existait déjà certainement longtemps avant. Les anciens comtes de Savoie y ont un château qui fut considérablement embelli vers 1425 par le grand architecte Amédée VIII qui fonda Ripaille. Au temps de la domination des Bernois dans le Chablais, Thonon fut le chef-lieu du baillage de Chablais, sur la gauche de la Dranse. A un quart-d'heure de la ville, sur le bord même du lac, se trouvent les restes du château de Ripaille, détruit depuis longtemps, mais autrefois magnifique. Il n'avait pas moins de sept tours. C'était primitivement un couvent d'Augustins. Il fut, comme nous l'avons dit, bâti en 1411 par Amédée VIII duc de Savoie qui, en 1434, après quatorze ans de règne, s'y retira avec six sexagénaires qui s'étaient distingués dans la guerre et au service de l'Etat; il y passa le reste de ses jours. En 1439 il fut élu pape par le concile de Bâle sous le titre de Felix V., mais il abdiqua dix ans plus tard parce qu'il n'avait pas été reconnu par l'empereur et que le concile s'était dissous. Il sut cependant profiter de l'occasion pour soigner ses affaires. Il mourut deux ans plus tard, en 1451. La tradition rapporte qu'Amédée menait à Ripaille une vie joyeuse et qu'il aimait surtout la bonne chère, ce qui aurait donné naissance au proverbe: andare à Ripaglia et à l'expression: faire ripaille. Au concile de Bâle on prétendait au contraire, de la candidature d'Amédée, qu'il s'était retiré à Ripaille, après la mort de sa femme, pour y vivre dans la solitude et le recueillement. Il est possible qu'il ait changé de conduite pour la suite; il est de fait qu'il a dépensé de grandes sommes sur le trône papal. Un ermitage qui se trouvait près du château a été transformé en cloître de Chartreux en 1630 et est devenu de nos jours une ferme.

De Thonon une chaussée sur la rive droite du torrent la Dranse nous conduit presque dans la direction du sud à St. Jean d'Aulps, d'où, en prenant la montagne, nous arrivons à Sixt par le Col de Jourplane, et, par le Col de Champ ou celui de Couz, dans le val d'Illiez qui appartient au Valais. Ce val qui fut habité au IX^e siècle par des moines de la règle de St. Basile, renfermait de beaux et gras pâturages et de nom-

breux troupeaux. Une de ses ramifications forme la vallée d'Abondance qui fut dès la fin du V^e siècle le séjour de St. Columban et de ses disciples, chassés en 534 par Théodoric roi des Burgondes. Un sentier conduit de la vallée par le col d'Abondance à Monthey dans le Valais. En quittant Thonon nous pouvons encore visiter Armoy, sur la hauteur à l'entrée de la vallée de la Dranse et d'où un petit chemin de fer transporte vers le port: du bois, des moellons et du fer; puis Allinges, village situé à une grande hauteur et qui a beaucoup perdu de son importance par suite des guerres. Rodolphe II, roi de Bourgogne, y fit élever une forteresse qui fut longtemps un sujet de discorde entre le comte de Savoie et les barons de Faucigny jusqu'à sa prise par Edouard de Savoie après un siège long et sanglant. Elle est en ruine depuis le XV^e siècle.


La Dranse est un torrent impétueux dont le vaste lit souvent ne contient qu'un mince filet d'eau limpide et souvent aussi se remplit d'eaux fougueuses. Elle forme à son embouchure un large delta. Après avoir quitté Thonon nous traversons la rivière sur un beau pont qui n'a pas moins de 24 arches et nous arrivons bientôt à Amphion, joli village avec des bains d'eau minérale et un cursaal de style grec, qui s'élève dans une contrée solitaire et romantique non loin du lac. La source ferrugineuse était autrefois très-fréquentée. A l'est se dressent les pointes de la dent d'Oche. Le premier endroit où nous conduit une route ombragée de magnifiques châtaigniers est la petite ville d'Evian, chef-lieu de l'ancien Gavot, petit pays formant la partie est du Chablais. Son premier nom doit avoir été Aquanium. Le comte Pierre de Savoie entoura la ville de murs et de fossés au centre desquels il éleva un château bâti de quartiers de rocher. La ville fut prise sans peine en 1536 par les Bernois, et après avoir été rendue aux ducs de Savoie avec le pays de Gavot, elle fut de nouveau prise et saccagée en 1591. C'est à Evian qu'appartiennent les bains de Cachat. La ville a des environs magnifiques qui s'élèvent en amphithéâtre avec de belles perspectives et des points de vue pittoresques, des eaux de toute beauté et un air pur et sain; mais elle est vieille, triste, malpropre et rappelle un peu l'Italie par ses maisons de pierre et les vignes grimpantes dont sont souvent ornées leurs murailles. Les habitants passent pour être laborieux, honnêtes et affables; mais il sont pauvres, et ont le teint un peu jaune, les cheveux d'une couleur foncée et des yeux noirs perçants, ce qui leur a fait attribuer une origine arabe. Ce sont du reste des bateliers très-habiles et très-hardis. Il y a dans le pays deux couvents de femmes; à l'un d'eux est joint une pension de filles.

Un sentier qui monte à St. Paul et redescend dans la vallée arrosée par l'un des bras de la Dranse venant de la Dent d'Oche, conduit au village de Beruex (3240 pieds au dessus du niveau de la mer), d'où l'on peut se rendre à l'ouest dans les vallées que parcourt la Dranse, ou à l'est à la Dent d'Oche. La Dent d'Oche (nommée Taurus par les Romains), est une montagne imposante et sombre dont les premières assises, d'un aspect jaune-blanc, sont surmontées par deux pointes très-hautes et très-belles offrant de vastes horizons; ce sont deux aiguilles colossales: la grande et la petite dent d'Oche que l'on aperçoit d'une distance considérable. La route est assez fatigante, mais elle mérite à tous égards la peine qu'on se donne pour la parcourir. Au sud un sentier tortueux, de l'autre côté duquel se trouvent les hautes Cornettes, va du col d'Abondance dans la vallée du Rhône, tandis qu'un autre, au nord, mène à St. Gingolph.

La première localité sur la route d'Evian à la vallée du Rhône est le village de pêcheurs Petite Rive; à une faible distance s'élève celui de Grande Rive, au bord du lac, dans une charmante position; au sud celui de Maxilly domine la contrée. Ensuite vient Tourronde qui tire son nom d'une vieille construction ayant quelque peu l'air d'un château. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle la route de Genève s'arrêtait là. Il n'y avait plus ensuite qu'un sentier incommode et dangereux sur des rochers à pic. La nouvelle chaussée date de la domination française. Près du hameau voisin, Meillerie, on peut voir les travaux dignes d'intérêt de cette chaussée qui se rattachent à la route du Simplon construite par Napoléon I^{er}. Les murs d'appui qui longent le lac ont souvent une hauteur de 30 à 40 pieds. Meillerie est construit en amphithéâtre, partie au-dessus partie au-dessous de la route, sur le penchant d'une montagne presque à pic et offre, vu du lac, un aspect très-original. Le coup-d'oeil dont on y jouit sur le Léman et sur sa rive opposée, sur Vevey, Clarens et Chillon est gracieux et attrayant. Du temps de Rousseau qui venait souvent à Meillerie, on ne pouvait guère y arriver qu'en bateau; une partie des rochers qu'il a décrits dans son Héloïse ont disparu lors de la construction de la route. Lord Byron a aussi failli périr dans le voisinage, sur le lac, pendant une violente tempête. On peut encore d'ici, en se dirigeant vers Thonon, aller à Beruex et à la Dent d'Oche. L'endroit habité le plus proche est le hameau insignifiant de Brit, sur le lac. Près de là a dû s'élever autrefois la forteresse et la petite ville romaine du nom de Taure-tunum qui ont été ensevelies en 563 sous un terrible éboulement de la Dent d'Oche. Nous avons déjà parlé des ravages causés par cet ébou-

lement: le lac soulevé, détruisit des villes importantes sur l'autre rive jusqu'à Morges.

Le Chablais et le Valais ont une frontière si naturelle que le village de St. Gingolph, qui forme la frontière des deux pays, appartient moitié au Chablais et moitié au Valais, et par conséquent, moitié à un empire, la France, et moitié à une république, la Suisse. Une rivière, la Morges au lit profond et encaissé se jette dans le lac et divise en deux parties la localité qui n'a cependant eu, jusqu'à ce jour, qu'une administration religieuse et communale. St. Gingolph, connu déjà comme le lieu où a longtemps séjourné le célèbre romancier français et narrateur de voyages, le marquis Adolphe de Custine, est aussi le pays natal du mécanicien Pierre Joseph de Rivaz, mort en 1772. Ce village a des vues magnifiques; l'industrie y fleurit. Sur la Morges sont établies des fabriques importantes de fil de fer et de clous; on exporte de la chaux hydraulique pour les cantons de Genève et de Vaud. Sur le bord du lac, près de St. Gingolph se trouve, dans les rochers, une grotte, abordable seulement du côté de l'eau, et dans laquelle jaillit une source; à cette source se rattache une légende populaire; nous terminerons en la racontant notre description du Chablais. „St. Gingolph s'arrêtant un jour dans la contrée et ne pouvant trouver d'eau saine et potable, frappa les rochers de son bâton de voyage; et il en sortit immédiatement une source d'eau limpide et fraîche. Elle coule encore aujourd'hui et est très-estimée des habitants du pays, chez lesquels elle a la réputation de guérir toutes les maladies des entrailles.“ Le séjour de St. Gingolph dans le pays a du moins valu son nom au village qui s'est formé peu à peu.



Le Canton du Valais.

C'est au centre de la Suisse, là où les principales chaînes de montagnes, ailleurs séparées par de larges et profondes vallées, sont reliées entre elles par des crêtes en général peu étendues et peu élevées, que (comme beaucoup d'autres rivières moins connues) l'Aar, la Reuss, le Rhin occidental, le Tessin, la Tosa prennent leur source; c'est là que jaillit du milieu des neiges et des glaces éternelles, le Rhône (Rhodanus des anciens), ce fleuve imposant qui, après avoir reçu de nombreux ruisseaux et s'être baigné dans le plus beau des lacs du monde, coule majestueusement à travers les riantes plaines de la France pour aller enfin après un long cours, se jeter dans la mer Méditerranée. Toute la contrée, ou peu s'en faut, qu'il traverse dans son cours de 33 lieues, du glacier du Rhône jusqu'au Léman, et les terres qu'arrosent ses innombrables affluents, forment la république du Valais, un des plus grands et en même temps un des plus intéressants cantons de la Suisse; les Grisons et l'Oberland bernois sont seuls capables de rivaliser avec lui pour les beautés et les curiosités naturelles. C'est là qu'on trouve plus qu'en aucune autre partie de la Suisse, de ces imposantes, gigantesques montagnes dont le sommet est revêtu de neiges durcies et aux flancs desquelles pendent des masses de glace blanche et crevassée; là qu'on voit dans d'immenses vallées, au milieu des montagnes, des torrents d'une beauté et d'une grandeur surprenantes; là

que se déroule une succession infinie de vallées. Ici l'on voit des abîmes entr'ouverts, hérissés de rochers, là d'immenses réservoirs reflétant le soleil, ou des vallons dans lesquels un paisible ruisseau arrose de verts pâturages. D'autres cours d'eau plus importants, sortant des sombres bois de sapins, circulent à travers toutes les chaînes de montagnes et leurs ramifications; là coulent, bouillonnent, se précipitent, retombent en fine poussière, des centaines de torrents, et jaillissent des milliers de sources; là on entend le roulement des avalanches et le hurlement des bourrasques de neige; là on découvre d'immenses pâturages, des forêts vierges, des prairies et des plaines luxuriantes, des vignes et des vergers magnifiques; là vivent dans des régions presque inabordables, le chamois, l'ours, le lynx, et çà et là aussi le bouquetin; là habitent des hommes, relativement en petit nombre, il est vrai, mais intéressants par la diversité de leur origine, leur histoire, leur caractère et leur langue, leurs moeurs et leurs usages, leurs traditions, leur activité et leur manière de vivre. C'est vraiment un pays incomparable que cette vallée du Rhône avec ses ramifications, ce canton du Valais, la Vallée des vallées, que nous allons décrire.

Jetons d'abord un regard sur son histoire. Nous n'avons aucun renseignement sur ce pays, ni sur ses anciens habitants. Le climat est agréable et doux dans la partie basse, mais froid et rude dans la partie supérieure. Cependant sa proximité de l'Italie septentrionale l'a fait habiter de bonne heure. On cite dans les temps historiques, les Vibériens, les Séduens, les Veragres et les Nantuates, tribus celtiques libres, qui s'étaient retirées dans ces montagnes où elles se croyaient en sûreté et qui subirent pourtant, malgré leur amour de la liberté et leur puissance, le sort de toutes les tribus de l'Helvétie. Après plusieurs invasions des peuples du nord qui passèrent du Valais en Italie, après que César eut battu et repoussé les Helvétiens qui avaient pénétré dans les Gaules, les Romains entreprirent de soumettre aussi le Valais, et grâce à la supériorité de leurs forces, ils y parvinrent bientôt et sans avoir dû livrer de longs et sanglants combats. La principale bataille eut lieu près d'Octodurum, aujourd'hui Martinach. Sous les Romains, qui donnèrent au pays le nom de Vallis (Vallée), le canton acquit une assez grande importance. Il est vrai, qu'avant la soumission des indigènes, il existait une route très-fréquentée par les commerçants, qui réunissait la vallée du Rhône à l'Italie, en passant par la vallée de la Dranse et le mont Paenninus sur le sommet duquel la tribu celtique des Veragres avait élevé à un de ses dieux un temple très-vénéral. Mais ce ne fut qu'au temps des Romains que ce chemin devint une voie de grande communication, une route militaire qui

reliait l'Italie avec les principales colonies de l'Helvétie, avec les alentours du lac de Genève et avec Aventicum, Salodurum, Augusta Rauracorum, Vindonissa et les Gaules.

Sous la domination romaine la population de la vallée du Rhône semble avoir pris d'assez grandes proportions; on vit naître une multitude de petites et de grandes bourgades sur lesquelles nous avons des renseignements et dont il reste des traces. La domination romaine dura jusqu'au milieu du V^e siècle. A cette époque et alors que l'Helvétie était déjà presque complètement envahie par les tribus germaniques: les Bourguignons remontèrent la vallée du Rhône, tandis qu'une autre tribu, traversant les Alpes et venant des bords de l'Aar et de la Reuss, s'établissait au nord du bassin du Rhône.

La souveraineté des rois bourguignons dura environ soixante-dix ans, puis, en 535, le Valais fut soumis, avec le reste de l'Helvétie, à la domination franque. La culture baissa beaucoup à cette époque; ce qui n'avait pas été ravagé ou anéanti par les hordes barbares du cinquième siècle fut gravement atteint par les événements des siècles suivants, tels que des combats sanglants avec les Lombards (569 et 574), des incursions de Sarrasins et une invasion des Huns. Depuis longtemps déjà le christianisme avait trouvé accès dans le Valais; peu à peu les évêques, qui siégèrent d'abord à Martigny (probablement depuis le IV^e siècle), puis à Sion, acquirent une grande influence. On ne peut douter que cette influence ne fût déjà très-considérable sous Charlemagne. Toutefois il est certainement inexact d'affirmer que St. Théodule, le saint évêque de Sion dont les miracles ont enrichi la tradition religieuse, ait reçu le Valais comme cadeau royal de Charlemagne. Ces deux hommes ne vécurent pas à la même époque. Quant au document de donation si souvent invoqué (la célèbre Carolina) dans les différends qui s'élevèrent plus tard entre l'évêque et le peuple, son existence n'a jamais pu être constatée.

Après la dissolution de l'empire carlovingien, le Valais, de même que Berne et le Vaud, tombèrent en partage à Rodolphe de Strättlingen, fondateur de la dynastie des rois de la Nouvelle-Bourgogne, couronné à St. Maurice par l'archevêque de Besançon et dans les armées duquel les Valaisans combattirent avec bravoure. Rodolphe, mort en 911, fut enseveli dans l'église de l'illustre abbaye de St. Maurice.

Sous ses successeurs de nouveaux combats eurent lieu avec les Sarrasins et avec les Huns (Hongrois). Ceux-là s'étaient établis sur les principaux passages des Alpes, nommément sur le St. Bernard; plusieurs noms de lieux et de villages qui ont été conservés, trahissent leur origine sarrasine.

C'est alors qu'eut lieu l'événement si important pour le Valais que la tradition attribue aux Carlovingiens: Rodolphe III, roi des Bourgognes trans-et cis-jurane, fit présent du comté du Valais à l'évêché de Sion où siégeait alors l'évêque Hugo. Ce fut l'origine des luttes longues et sanglantes qui troublèrent si souvent le Valais en même temps qu'elles furent un sujet de gloire pour ses habitants.

De 1032 à 1126 le Valais avait toujours fait partie de l'empire germanique; mais en 1127 il échut à Conrad de Zaehringue qui avait été nommé gouverneur de Bourgogne. Malgré leur puissance et l'étendue de leur territoire, les Zaehringue visèrent à affermir leur autorité dans le Valais. Le peuple et le clergé s'y opposèrent de tout leur pouvoir; les nombreuses querelles qui résultèrent de ce conflit sont rappelées dans les traditions et dans les chants populaires des populations qui habitent les vallées à droite du Rhône. La chute de la maison des Zaehringue (1218) fut, en même temps que la fondation de Berne et de Fribourg dans l'Uechtland, la cause de plusieurs événements importants pour le Valais. L'état politique et social du pays se fixa à cette époque. Le Valais inférieur était alors sous la domination savoisienne. Dans le Valais supérieur, l'évêque, en sa qualité de comte et de préfet, était à la tête des pouvoirs ecclésiastiques et politiques, pour l'exercice desquels il consultait le chapitre de Sion qui peu à peu s'était considérablement enrichi.

Une autre puissance se développa à côté de celle de l'évêque, ce fut celle de la haute noblesse, à laquelle l'évêque ne put bientôt plus résister qu'en s'appuyant sur le peuple. Ainsi, par tous les trois, furent jetés les premiers fondements d'une constitution démocratique fédérale qui a subsisté jusqu'à nos jours et qui avait fait, des parties isolées du Valais supérieur, connues sous le nom de Zehnen, de petits Etats indépendants qui signaient des traités avec les princes étrangers et avec les cantons suisses. Le fait que la Savoie cherchait à assujettir le Haut-Valais et que les évêques étaient choisis tantôt dans la maison de Savoie tantôt dans le pays même fut la cause de beaucoup de malheurs et d'embarras. Heureusement le peuple du Haut-Valais était fort et courageux, il aimait la liberté et ne craignait pas de lui faire les plus grands sacrifices en même temps qu'il ne négligeait pas les alliances qui pouvaient lui être utiles. Dès 1218 la tranquillité intérieure fut presque constamment troublée. En 1250 cependant, le Haut-Valais qui avait probablement, par l'intermédiaire de son évêque, conclu la première alliance avec Berne, dut se soumettre à Pierre II. de Savoie bien que le pape eût essayé de soutenir le pouvoir spirituel de l'évêque. En 1294 les Valaisans prirent les armes contre la

noblesse qui ne put leur résister longtemps car ils s'étaient alliés avec leur évêque. Ce fut en 1318 qu'ils anéantirent à Seufzermat près de Louèche, le puissant corps d'armée formé par les nobles de l'Oberland bernois. Ces nobles appuyés par le comte de Kybourg, après avoir résolu de soumettre les Valaisans, avaient pénétré dans le pays. Dans leurs rangs il y avait des Valaisans qui trouvèrent une mort honteuse en combattant contre leur patrie.

En 1375, le baron Antoine de Thurn de Gestelen (La Tour Chatillon) s'étant querellé, à propos de quelques domaines avec son oncle Witschard de Tavel, évêque de Sion, l'assassina ainsi que son chapelain et les précipita tous deux du haut des rochers sur lesquels est construite l'antique forteresse de Sion. Un combat sanglant résulta de cette action. Antoine de Thurn, ses parents et Thuring, leur complice, furent battus par Brandis, à St. Léonard, non loin de Sion, puis chassés du pays. Bientôt après les paysans ayant renvoyé plusieurs fois leur évêque Edouard de Savoie qui s'était rendu coupable de divers abus, le pays dut subir les attaques des compatriotes de l'exilé. Encore une fois les Valaisans conservèrent leur supériorité: l'armée savoisiennne conduite par le comte de Gruyères fut totalement battue. Elle eut environ 4000 de hommes tués, pris ou mis hors de combat.

Pendant le quatorzième siècle les deux puissantes familles du Valais, les de Thurn et les de Raron s'étaient fait contre-poids. Après l'expulsion de la première, les de Raron devinrent si puissants qu'ils menacèrent la liberté du pays. Deux évêques de leur famille occupèrent l'un après l'autre (de 1391 à 1417) le siège de l'épiscopat, tandis que leur chef, le fier et avide Witschard de Raron, revêtait la charge de gouverneur. C'est alors que les amis de la liberté nationale décidèrent de se servir de la *Mazze*. Voici en quoi consistait cet usage déjà très-ancien: le citoyen le plus considéré prenait une tête en bois, grossièrement sculptée, représentant l'inquiétude et la crainte; il assujettissait cette tête entourée de rameaux et d'épines, à un jeune plant de bouleau arraché du sol avec ses racines et se postait quelque part dans une des rues les plus animées. Aussitôt qu'il s'était formé un groupe autour de la *Mazze*, un des affiliés sortait des rangs afin de se faire son interprète. Il lui demandait de qui elle avait à se plaindre et qui elle craignait. A l'époque dont nous parlons, en 1414, plusieurs noms d'hommes estimés furent prononcés successivement et la *Mazze* resta immobile; mais, lorsqu'on nomma le gouverneur Witschard de Raron, celui qui portait la *Mazze* l'inclina en signe d'assentiment, sur quoi l'interprète s'écria: „La *Mazze* s'est plainte à des

hommes loyaux! Que celui qui veut sauver la Mazze lève la main!¹⁴ Aussitôt la foule répondit à cet appel; plusieurs même, pour s'engager plus solennellement encore, enfoncèrent un clou dans le manche de la Mazze. On traversa en corps plusieurs villages jusqu'à ce que la réunion des hommes armés fut assez considérable pour qu'on pût attaquer l'ennemi. Plusieurs châteaux appartenant aux de Raron ou à leurs partisans furent détruits.

L'évêque ayant échoué dans ses tentatives d'accommodement, Witschard résigna ses fonctions de gouverneur, et s'enfuit au château Raron d'où il implora le secours de Berne dont il était bourgeois. De leur côté les Valaisans, ou plutôt la Zehne de Goms de laquelle était parti le mouvement, s'allia le 21 décembre 1416 avec Uri, Unterwald et Lucerne. Witschard et l'évêque s'étant bientôt placés sous la protection de la Savoie et ayant livré plusieurs châteaux à son duc, la fureur des Valaisans s'accrut: Viège, Brieg, Sierre et Sion se joignirent à la ligue de Goms. En 1417 l'évêque, assiégé dans le château de Sion, obtint libre retraite et se rendit à Berne. Ce ne fut qu'en 1420, après de violents débats, qu'on décida d'avoir recours à un arbitrage. Les arbitres furent le duc de Savoie et l'évêque de Lausanne; celui-ci quoique peu favorable aux Valaisans se prononça cependant à leur avantage. Witschard de Raron ne put avoir ses domaines; il fut, comme l'évêque et comme Berne son alliée, dédommagé avec 25,000 florins pris sur le pays. A partir de ce moment il évita de renouveler les hostilités, ne rentra pas à Raron et, après sa mort, ses fils vendirent toutes leurs propriétés. Par contre l'évêque réoccupait son siège.

La noblesse ne pouvait guère se relever du coup qui lui avait été porté. Privée de ses chefs les plus puissants, elle fut de plus en plus mise de côté et se décida à vendre successivement aux Zehnen ses derniers droits de suzeraineté. En même temps on vit s'affaiblir la puissance de l'évêque. Quiconque, parmi les nobles, voulait gagner de l'influence et atteindre les emplois les plus honorables, dut flatter les paysans et se séparer de l'évêque dont la faiblesse devait constamment se prêter à de nouvelles concessions. On décida, en 1422, que le gouverneur que choisissait l'évêché devrait, en tous cas, être Valaisan et que les paysans auraient le droit de le changer et de le remplacer par un des leurs une fois par année.

En 1425 l'évêque dut même promettre de ne plus jamais imposer de peines ecclésiastiques pour des délits temporels, de ne demander à Rome aucune excommunication, de ne mettre en charge les employés du gou-

vernement qu'avec l'assentiment de la commune, et de confirmer ceux nommés pour un an par les communes: les juges, les châtelains, les métayers et les huissiers, par exemple, à moins que des raisons majeures ne s'y opposassent. Il est bien possible que l'évêque, très-affaibli depuis qu'on lui avait ravi son principal soutien, ait concédé plus qu'il n'était strictement nécessaire; ce fut là l'opinion du chapitre de Sion est du clergé qui portèrent plainte contre lui à Rome où il fut sommé de venir se justifier. Toutefois on ne pouvait plus retirer les concessions déjà faites. Il avait été accordé que, dans tout procès, on pourrait en appeler du tribunal d'une Zehne à celui de la Zehne voisine, de celle-ci au gouverneur, de ce dernier à l'évêque, de l'évêque aux Zehnen réunies, c. à. d. au Conseil national, en sorte que ce Conseil était bien positivement supérieur à l'évêque.

A cette époque, en 1426, les cinq Zehnen supérieures de Goms, de Brieg, de Viège, de Raron et de Louèche acquirent le premier pays sujet que les communautés suisses indépendantes désiraient toutes avec ardeur; l'évêque dut leur céder le Lötschen-Thal, qui appartenait alors aux de Thurn, et leur accorder le droit de choisir le châtelain de Gestelen.

Les temps qui suivirent furent tranquilles. En 1473 l'évêque Walther, issu de la famille considérée de Supersax, renouvela l'alliance avec Lucerne Uri et Unterwald. En automne 1475 une guerre pleine de périls fut causée par la passion de conquêtes qui régnait en Savoie. Jean Louis de Savoie, qui occupait alors le siège épiscopal de Genève, s'entendit avec la régente, Jolantha de Savoie, dans le but de s'emparer du Valais. Il avait été encouragé dans son projet par Charles-le-Téméraire qui désirait briser la puissance des confédérés ses ennemis. Sans plus tarder les Savoyards et les Genevois, forts de 10,000 hommes, se dirigèrent à marche forcée sur le Valais. Le 12 Novembre, c'était le dimanche avant la St. Martin, des fuyards apportèrent à Sion la nouvelle de leur approche. La ville étant presque sans défense, elle fut bientôt prise, quelques points fortifiés exceptés. Mais déjà le peuple des Zehnen supérieures, dont le nombre, atteignant 4000 hommes, avait été grossi par quelques alliés des vallées supérieures de l'Oberland bernois se précipitait à la rencontre de l'ennemi. Toutefois, accablés par le nombre, ils étaient sur le point d'abandonner la ville lorsqu'un secours de 3000 guerriers courageux et exercés leur arriva de Berne et de Soleure. C'était le 13 novembre 1475: l'ennemi ravisseur et pillard, chargé à coups de hache par les alliés, s'enfuit dans un désordre inexprimable. Un millier de soldats et 300 d'entre les nobles avaient péri dans cet engagement. Quelques jours plus tard

les Valaisans s'emparèrent de tout le Bas-Valais savoisien et s'établirent dans les dix-sept châteaux-forts enlevés à l'ennemi. La victoire parut si importante, le danger auquel on venait d'échapper si grand, que l'on résolut de fêter le 13 novembre par tout le pays. Peu après cet événement l'évêque conclut, avec l'autorisation du Haut-Valais, une alliance perpétuelle avec Berne.

Le Bas-Valais ayant été conquis, il fut considéré et gouverné par le Haut-Valais comme pays-sujet. Le premier événement important après 1475 fut l'expulsion de l'évêque Jost de Sihnen. En opposition à la volonté populaire il avait essayé de se rapprocher de la France et s'était en outre rendu coupable de mainte injustice. Après son successeur Nicolas Schinner on eut pour évêque Matthieu Schinner, homme d'une grande influence tant en Suisse que dans le Valais. En 1501 le Valais, malgré ses dispositions peu amicales à l'endroit de la France, fut accepté dans l'alliance conclue entre cette puissance, l'autorité catholique et la ville de Berne; ce fut un peu plus tard que Schinner, parvenu en peu de temps aux dignités de cardinal et de légat, travailla avec tant de zèle contre la France, en faveur du pape Jules, qu'il réussit à décider les Confédérés à s'allier au pape et à envoyer une armée en Italie. Il parvint aussi à faire sortir du pays, Georges de Supersax, chef du parti rival.

L'opposition que le peuple fit souvent au cardinal Schinner, que l'on fut même sur le point d'expulser en levant la *Mazze*, s'explique par le fait que la Réforme commençait à trouver des partisans dans le Haut-Valais. Le Bas-Valais, par contre, quoiqu'il fût un pays sujet, persistait dans son immobilité. Enfin en l'année 1521 Schinner mourut. Le peuple prétendit que, dans le conclave, où il avait espéré être nommé pape, il avait eu un démon à son service. Toutefois l'influence des Jésuites réussit bientôt à changer les dispositions des habitants, et en 1527, Adrien de Riedmatten, évêque de Sion, conclut une alliance, en vue du maintien de la religion catholique, avec les sept Zehnen et avec Lucerne, Uri, Schwitz, Unterwald, Zug, Fribourg et Soleure. Malgré cela l'ancienne alliance avec Berne subsistait et l'on trouvait toujours beaucoup de protestants dans le Valais. Lorsqu'en 1536 les Bernois et les Fribourgeois s'emparèrent du pays de Vaud, alors possession savoisienne, les Valaisans crurent aussi pouvoir faire des conquêtes; ils pénétrèrent dans le Chablais et prirent tout ce qu'ils purent.

En 1569, la paix fut décidée, et ils reçurent le terrain qui s'étend sur la rive gauche du Rhône au-dessous de St Maurice, et que l'on appelle Monthey.

Dans les temps qui suivirent, les événements les plus marquants furent les disputes ou querelles religieuses qui surgirent de temps à autre. Bien que dans le Valais la majorité de la population fût catholique, il y avait dans la plupart des Zehnen surtout à Brieg, à Viège et à Sion, des protestants que l'on opprimait de diverses manières et auxquels même, en 1553, on ôta les droits civils. En 1556 on sévit contre eux plus violemment encore, mais sans résultat bien sensible. Cependant en 1592 un grand nombre d'entre eux durent quitter le pays. Ils furent suivis par beaucoup d'autres auxquels on avait enlevé leurs droits civils. Enfin, en 1626, l'évêque Hildebrand Jost amena le Conseil national à décider l'expulsion de tous les protestants qui ne consentiraient pas à abjurer. Cette sentence fut mise à exécution la même année; les exilés durent vendre en quelques mois toutes leurs propriétés.

Déjà en 1446 les paysans avaient arraché à l'évêque les articles de Nâtres aux termes desquels il restignait sa puissance temporelle et reconnaissait l'autorité des Zehnen; mais lorsqu'en 1613 la valeur de ces articles fut attaquée, l'évêque dut en reconnaître la perpétuité. Il dut aussi renoncer aux droits de souveraineté qu'il devait à la Carolina, aux princes bourguignons et à l'empereur. Dès ce moment il perdit de plus en plus son influence. Choisi par les députés des Zehnen entre quatre candidats proposés par le chapitre de Sion, il ne conserva les droits de juridiction que dans quelques villages et dans quelques vallées. D'autres restrictions furent apportées à son autorité dans l'Eringier-Thal, à son droit de grâce, à sa position au sein du Conseil de la nation, etc.

La gouverneur était nommé par les députés des Zehnen; en temps de guerre le général en chef était élu par le Conseil sans la participation du comte et préfet du Valais, car l'évêque portait encore ce titre. L'autorité la plus importante était le Conseil. Il était composé des 4 députés de chaque Zehne. Ces députés devaient observer des règles destinées à conserver aux Zehnen la souveraineté. Inutile de dire, que dans un tel état de choses on agissait avec lenteur et souvent sans succès. Le Bas-Valais était divisé en quatre bailliages: Monthey, St. Maurice, Henda avec Hérémente et le Bouveret. Chaque Zehne nommait à son tour ses baillis pour l'espace de deux ans. Souvent on obtenait les bailliages par la corruption; ils étaient même adjugés au plus offrant, ce qui avait pour résultat d'engager les individus nommés à profiter du temps où ils étaient en charge pour s'enrichir et ce en multipliant les procès et les délits afin d'en retirer autant d'amendes et de droits casuels qu'il était possible. Le bien-être devait nécessairement diminuer dans le Bas-Valais: un bon nom-

bre de propriétés passèrent dans les mains des Valaisans du haut-pays.

A peine la révolution française eut-elle commencé que le mécontentement qui fermentait depuis longtemps dans le Bas-Valais se manifesta; dès 1790 une émeute éclata et ne put être apaisée que par la douceur et la condescendance du Haut-Valais. La face des choses changea lorsque des troupes françaises pénétrèrent en Suisse et que l'agitation s'étendit sur le pays de Vaud. Il est vrai que les sept Zehnen du Valais supérieur accordèrent alors aux pays-sujets les mêmes droits et les mêmes libertés que celles dont elles jouissaient; mais il leur arriva ce qui était arrivé à Berne et à d'autres cantons de la Confédération: elles se décidèrent quelques années trop tard à faire leurs concessions. La République helvétique, à laquelle les cantons anciens restèrent étrangers, fut accueillie avec enthousiasme par le Bas-Valais. Le Haut-Valais, après avoir subi plusieurs pertes sensibles en combattant contre les Français, dut cesser toute résistance et se réunir, comme ses anciens sujets, à la République helvétique une et indivisible. Toutefois la vallée du Rhône et les passages du St. Bernard et du Simplon étaient de telle importance pour la France qu'elle devait chercher à s'assujettir complètement le Valais. Napoléon décida, après Marengo, que le Valais serait séparé de la Suisse. Le 30 août 1802 il annonça sa décision; en 1800 il avait ordonné la construction de la route du Simplon. Ni la contradiction dans laquelle tombait le gouvernement français qui avait lui-même créé la République helvétique, ni l'aversion qu'inspirait dans le Valais le général Tureau qui, depuis deux ans, opprimait le peuple, ne purent rien changer aux événements. Le Valais devint un Etat, dit indépendant, placé sous la surveillance de la France, de l'Helvétie et de l'Italie, mais en réalité il fut gouverné et représenté par la France, qui occupa les défilés. De toutes les crises par lesquelles le pays avait passé durant les derniers siècles, celle-ci fut la plus difficile. Même dans le Valais inférieur on s'en souvient avec honte et douleur, quoique ce pays, jusqu'alors sujet du Haut-Valais, ait dû son affranchissement aux circonstances politiques de ces temps et ait formé cinq nouvelles Zehnen: Monthey, St. Maurice, Martigny, Sembranchier et Hermence qui furent réunies aux sept anciennes.

Naturellement la constitution du pays dut subir diverses modifications, les unes nécessaires et logiques, les autres, émanant de la France, en contradiction avec l'esprit conservateur et démocratique du Haut-Valais. Le conseil des Zehnen fut composé des présidents de celles-ci et des représentants des communes; il élisait les députés au Conseil national, au sein duquel l'évêque avait aussi voix délibérative. Le nombre des députés

aux Zehnen étant proportionné à la population de chacune d'elles, les anciennes, celles des sources du Rhône, n'étaient guère privilégiées. De plus le pouvoir législatif avait été ôté au Conseil national et remis au Conseil d'Etat, pouvoir exécutif qui gouvernait sous la présidence d'un gouverneur. Celui-ci était à tel point dépendant de la France, qu'il agissait de sa propre autorité dans toutes les questions militaires ou diplomatiques.

Ce qui caractérise cette période est principalement l'achèvement de la route du Simplon le 25 septembre 1805; le Valais eut alors des relations faciles avec l'Italie d'un côté, avec la Suisse et la France de l'autre, ce qui fut pour lui d'un avantage inappréciable. Mais il eut beaucoup à souffrir d'autres mesures prises par l'administration française, de l'occupation militaire et du développement de l'aristocratie notamment, et vit en 1804 arriver sur son territoire, comme avant-coureurs des jésuites, les membres de la Confrérie de la foi. Le peuple, de son côté, supportait aussi impatiemment le joug français que le conquérant tolérait son apparence de liberté. Aussi, le 12 octobre 1808, Napoléon décréta-t-il la dissolution de l'administration cantonale et la réunion à la France du pays qui fut dès lors le département du Simplon et dans lequel 30,000 hommes commandés par Berthier entrèrent au mois de novembre suivant. Si tous les habitants des communes obtinrent alors, en vertu de la loi française, les mêmes droits que les citadins et les villageois, ils eurent en revanche à payer d'énormes impôts. Ceci ne fit qu'augmenter le mécontentement et lorsqu'à la fin de 1813 les Autrichiens entrèrent dans le Valais, ils furent accueillis partout en libérateurs. Bientôt toutefois la discorde éclata. Le Valais supérieur, suivant l'exemple de l'aristocratie de Berne, de Lucerne et autres villes, réclama ses anciens droits de seigneurie et si toutes ses demandes ne furent point accueillies par les alliés et que les 25 années qui venaient de s'écouler ne purent être rayées de l'histoire, du moins en obtint-il d'autres que les principes conservateurs firent accepter.

La constitution que reçut le canton lors du rétablissement de la Confédération ne fut pas plus favorable aux prétentions égalitaires du Bas-Valais qu'à la liberté. On créa, il est vrai, dans cette dernière partie du pays cinq Zehnen au lieu de quatre; mais on n'accorda à chacune d'elle que quatre représentants, sans tenir compte du chiffre de la population, plus nombreuse dans le Bas que dans le Haut-Valais, ce qui permettait à celui-ci de dominer celui-là. De plus l'évêque conserva au conseil autant de voix qu'une Zehnen et ce ne fut pas le peuple, mais le conseil des

Zehnen qui nomma le conseil de préfecture. Le Bas-Valais fut encore mal partagé sous un autre rapport, puisqu'il ne fut représenté que par deux voix au Conseil d'Etat, tandis que le Haut-Valais en avait trois, et cependant il supportait la majeure partie des dépenses et des charges : elles étaient réparties proportionnellement au chiffre des habitants et à leur fortune. En outre, on mit autant d'obstacles que possible aux changements qu'on aurait été tenté d'introduire dans l'appareil gouvernemental en décidant que toutes les lois devraient réunir la majorité des voix, non seulement dans le conseil de préfecture mais encore dans celui des Zehnen. Pour certaines d'entre elles on exigea même l'assentiment de la majorité des conseils municipaux. La naturalisation des étrangers fut rendue fort difficile et l'on retira même à ceux, nommés habitants perpétuels, qui résidaient dans le canton depuis moins de 13 et plus de 5 ans, les droits municipaux et politiques. De plus, et comme par compensation, les jésuites furent rappelés dès 1814 et ils prirent possession des collèges de Sion et de Brigue.

Les hommes sensés vinrent bien qu'un tel état de choses ne pouvait durer longtemps. Dès 1820 la Zehnen de Sierre demanda le changement des prescriptions relatives à la représentation dans le conseil de préfecture. Mais ce fut en vain, et ni avant ni après la révolution de 1830 qui mit toute la Confédération en émoi, le parti libéral du Bas-Valais ne put faire triompher ses idées. Pourtant les ultramontains et les conservateurs n'osèrent aller trop loin ni persister dans l'entrée dans la ligue de Sarnen. Enfin en 1839, appuyés par les Zehnen de Sion et d'Hérens et par quelques communes de Sierre, les habitants du Bas-Valais parvinrent à obtenir la révision de la constitution. On reconnut bientôt que cette révision, entourée, nous l'avons dit de mille obstacles par le pacte de 1815, ne pouvait avoir lieu dans la forme prescrite par celui-ci; en conséquence le Bas-Valais réunit un comité constitutif. En réponse à cette mesure, le Haut-Valais demanda sa séparation du pays voisin et la création d'un gouvernement spécial pour lui à Sierre, les autorités communes demeurant à Sion. Grâce à l'appui du Conseil confédéré dont il suivit les avis, le Haut-Valais, après avoir revu et modifié la constitution et l'avoir votée, paraissait déjà l'emporter, lorsqu'eut lieu l'échauffouré de Zurich, en suite de laquelle les autorités libérales cédèrent la place à d'autres, dévouées aux principes conservateurs, et la majorité de la représentation fut modifiée.

Encouragés par cet événement, un certain nombre d'habitants du Haut-Valais s'organisèrent en volontaires qui marchèrent sur le bas pays.

Ils furent battus complètement à Evelona, près de Sion, et obligés d'accepter la nouvelle constitution, d'un libéralisme assez modéré, d'ailleurs. Les libéraux s'emparèrent alors du pouvoir : mais leur tâche était difficile. Il fallait en effet gouverner au moyen d'une constitution antipathique à beaucoup de gens et qui gênait leurs mouvements, rétablir de bons rapports avec le Haut-Valais et procéder à des réformes et à des améliorations de tout genre. Lorsqu'ils se mirent à cette dernière oeuvre, qu'ils réglementèrent le clergé, qu'ils supprimèrent plusieurs de ses droits et voulurent relever l'instruction si négligée depuis des siècles, les ultramontains si liguèrent contre eux, firent anathémiser par l'évêque, en 1845, le cercle libéral „la jeune Suisse“ et fondèrent pour le combattre une nouvelle société „la vieille Suisse.“ Les élections de 1843 furent défavorables aux libéraux. La représentation cantonale, sous la pression de l'extérieur, donna alors plein pouvoir au Conseil d'Etat et celui-ci prononça aussitôt la dissolution de tous les cercles politiques. De là guerre ouverte et combat près du pont du Trient, le 21 mai 1849. Les libéraux, conduits par Maurice Barmann, devenu célèbre depuis, furent battus. La conduite des ultramontains et des conservateurs et le „Massacre“ des bords du Trient furent, il est vrai, désapprouvés dans presque toute la Confédération ; mais cela n'empêcha pas les vainqueurs d'établir une cour de justice spéciale, de citer devant elle leurs adversaires, de les faire condamner sévèrement, d'expulser les libéraux de la représentation cantonale, d'asservir la presse, d'imposer une contribution au Bas-Valais et de réviser dans l'intérêt de l'ultramontanisme la constitution de 1839.

Les prêtres et leur parti conservèrent le pouvoir un peu plus de trois ans, et s'en servirent si bien que presque toute idée de liberté paraissait évanouie. Lorsqu'en octobre 1847, les populations durent décider si le canton, malgré les avertissements donnés par le pouvoir central, continuerait de faire partie du Sonderbund, une majorité énorme (12,261 voix contre 257) se prononça pour l'affirmative. Mais, le 30 novembre 1847, le Valais dut faire sa soumission, ainsi que ceux des cantons qui avaient fait la guerre dite du Sonderbund. Un gouvernement libéral auquel une assemblée populaire réunie à la Planta, près de Sion, donna les pouvoirs les plus étendus, fut alors établi. Profitant des circonstances il agit d'une manière qui ne fut pas toujours approuvée ; mais se trouva pourtant contraint de faire disparaître quantité d'abus. Toutes les caisses publiques étaient vides, et la dette cantonale ne s'élevait pas à moins de deux millions et demi. Il commença par expulser les jésuites ; puis il retira au clergé sa franchise d'impôt et ses autres privilèges et exigea de lui et des

membres du gouvernement tombé une contribution forcée de 250,000 Fr. Les communes durent payer une somme de 400,000 Fr.; les biens, de la valeur de plus d'un million et demi, des hauts dignitaires de l'Eglise, furent confisqués au bien de l'Etat. Comme indemnité des pertes qu'ils avaient subie, on accorda aux habitants du Bas-Valais une modique somme.

En 1848, une nouvelle constitution libérale fut adoptée et un certain nombre de lois utiles introduites. Mais l'opinion resta à peu près la même dans le Haut-Valais. Tandis que presque toute la Suisse saluait avec joie la réforme de la Confédération, une grande majorité repoussa la nouvelle constitution fédérale. En 1853, une nouvelle révision de la constitution cantonale fut décidée et accomplie. Le Grand Conseil et le Conseil d'Etat ne furent plus nommés que pour quatre ans au lieu de cinq; le nombre des membres de ce dernier fut réduit de sept à cinq; toutes les modifications du système financier ainsi que l'augmentation des impôts durent être soumises à l'approbation du peuple. Naturellement le clergé sut profiter de l'occasion pour obtenir des avantages et ses membres recouvrèrent le droit de vote qui leur avait été retiré en 1848, bien qu'ils restassent incapables de remplir des emplois publics. Un concordat dut régler les rapports de l'Eglise et de l'Etat. Aux élections de 1852 et 1853 les libéraux et les conservateurs modérés exercèrent une grande et bienfaisante influence sur le choix des députés et sur les changements apportés à la constitution; mais il n'en fut pas de même en 1856. Cette année-là, le grand Conseil ayant été renouvelé, la victoire des conservateurs et des cléricaux fut telle qu'elle leur permit de renouveler toute l'administration. Tout prit alors une teinte religieuse. Le clergé exerça chaque jour une nouvelle influence sur l'Etat et obtint même, bien que les finances publiques fussent dans le plus mauvais état, la restitution des biens qui lui avaient été confisqués en 1848. Tout cela ne le satisfit pas: la preuve en fut que dans le cours des négociations pour le concordat, le Grand Conseil, qui avait réclamé à Rome le droit de nommer l'évêque, reçut, en dépit de ses sentiments religieux, une réponse négative aussi courte que précise et qui le toucha sensiblement.

A partir de cette époque, le Valais a marché dans la voie du progrès, mais assez lentement. Les conservateurs eux-mêmes ont dû, pour ne pas nuire au pays, se prononcer pour des améliorations importantes et pour la suppression de lois et de réglemens tout à fait nuisibles transmis par des siècles précédents. De même que le canton avait vécu à part des autres, ne permettant pas l'immigration, de même les communes étaient restées dans l'isolement: cela n'était plus possible et du reste en désaccord

avec la constitution fédérale. On fit aussi quelque chose pour l'instruction publique, car le canton du Valais était bien en arrière de la plupart des cantons, et surtout des cantons protestants. La statistique de 1864 montre que la population étant de 90,000 âmes, il n'y a guère que 14,255 enfants qui se rendent dans les 296 écoles où enseignent 408 instituteurs et institutrices. Il est assez caractéristique que 114 seulement de ces maîtres soient diplômés par l'Etat, que 65 soient prêtres et que la somme de leur traitement à tous s'élève à 65,000 francs, ce qui donne 160 francs chacun d'eux. Dans cent onze communes l'absence de l'école n'est pas punie. Tous les établissements d'instruction sont sous l'influence du clergé, et dans les derniers temps les jésuites ont cherché à rentrer dans le pays. Malgré tout, les éléments réactionnaires perdront peu à peu le terrain qu'ils occupent. Les autorités fédérales exercent une action bienfaisante et la vallée du Rhône, autrefois si isolée, a été ouverte à la circulation par des chemins de fer, des télégraphes et des routes: cela ne peut manquer de produire effet. Sans doute bien des années s'écouleront avant que le Valais prenne en Suisse la place qui doit lui revenir; mais le moment arrivera certainement.

Le pays du Valais comprend la vallée du Rhône, à l'exception des terrains situés en bas et à droite de ce fleuve. Resserré entre les deux puissantes chaînes de montagnes d'où s'élèvent les groupes du Finsteraarhorn et du Rosa ainsi que les plus hauts sommets de la Suisse, il occupe la plus grande vallée de ce pays et s'étend du glacier du Rhône au lac de Genève sur une longueur de près de vingt-et-une lieues. Dans sa plus grande largeur, du Breithorn au Monte Rosa, il peut avoir neuf lieues. Il est assez difficile de donner sa superficie. On l'évalue néanmoins à 96 lieues carrées, ce qui ferait venir le canton, sous le rapport de l'étendue, après celui de Berne et celui des Grisons. Le Valais est généralement montagneux et comprend, outre la principale vallée, de hautes et sauvages montagnes, couvertes pour la plupart de neiges et de glaces, et une grande quantité de vallées secondaires plus ou moins longues. Sa partie la plus basse borde le lac de Genève et se trouve déjà à 1154 pieds au-dessus du niveau de la mer; trente de ses villages seulement sont à une élévation de moins de deux mille pieds. Par contre, il en est d'autres qui sont bâtis à des hauteurs de 4000 à 5575 pieds. Un grand nombre de vallées, des

glaciers étendus et près de 80 à 90 sommets s'élèvent à plus de 10,000 pieds: le monte Rosa en a 14,400. On porte à 130 le nombre des glaciers: les plus vastes sont ceux d'Aletsch et de Gorn, longs de cinq et de trois lieues.

La plus grande partie du canton se trouve sur la rive gauche du Rhône; l'autre commence à la chaîne de montagnes qui se dirige des Diablerets vers le fleuve en descendant au sud-ouest et renferme le grand Moëveran et la Dent de Morcles; elle s'en va se rétrécissant toujours jusqu'au Galenstock, est borné au nord par les pentes abruptes et nues des Alpes bernoises et renferme des vallées étroites où l'on ne trouve que peu de villages. La vallée de Lötsch seule a quelque longueur et cela vient de ce que, dans sa partie supérieure, elle s'étend parallèlement à la chaîne des Alpes. Dans la partie du canton qui va au sud du Rhône, de Saint-Gingolph jusqu'au Galenstock, il en est autrement. En haut et en bas, on rencontre bien encore de petites vallées, mais il s'en trouve de Martigny à Viège quelques autres qui sont assez longues et auxquelles aboutissent souvent des vallons qui se divisent eux-mêmes plusieurs fois. Ainsi le val de Bagne, le val d'Erin, le val d'Anniviers et la vallée de Viège qui renferme un grand nombre de villages et de hameaux.

C'est avec le canton des Grisons que celui du Valais a le plus de ressemblance. Il est comme le premier, riche en hauts sommets, en glaciers et en pâturages et renferme des bois immenses qu'on pourrait quelquefois prendre pour des forêts vierges; car on ne peut y pénétrer que difficilement et l'on y voit pourrir les troncs des arbres de haute futaie renversés par l'âge, l'orage ou l'avalanche. Les plus accessibles sont en assez bon état, grâce à la loi de 1850 qui a mis un terme à leur exploitation irrégulière et injustifiable, ainsi qu'au déboisement des hauteurs. Dans les forêts et les solitudes des Alpes, habitent encore des ours, des loups-cerviers et des vautours; le timide chamois fréquente les hautes vallées isolées; le bouquetin a disparu et ne vient que rarement du Piémont. Partout apparaissent de beaux et fertiles pâturages qui produisent non seulement les herbes et les plantes médicinales que le berger regarde comme un des meilleurs dons de Dieu, mais encore les plus beaux échantillons de la brillante flore alpestre, si merveilleuse de couleur et de forme. Les quatre cinquièmes des plantes des Alpes et les plus rares croissent dans le canton qui, pour la beauté du paysage, ne le cède à aucun autre: Chamouny même n'a pas plus de splendeur, d'élévation et d'attraits. Les montagnes ont des formes séduisantes et grandioses; le fond des vallées est tantôt souriant, ravissant même, tantôt romantique, sauvage, riche en beaux

aspects; les cours d'eau offrent aux yeux toutes les particularités imaginables en Suisse, coulant doucement en longs détours à travers les prairies, roulant avec bruit sur les débris anguleux des rochers ou se précipitant en cataractes écumantes. Il manque cependant au Valais une beauté que possèdent le canton de Berne et l'Engadine supérieure: on n'y voit pas étendus au fond des vallées, ces beaux lacs dans les eaux claires et bleues desquels sont réfléchis, comme par un acier poli, les pentes vertes, nues ou boisées des montagnes. Les amas d'eaux y sont peu considérables et, cachés, pour ainsi dire, dans des sites profonds au boisés; ils sont formés par les glaciers, se montrent presque toute l'année recouverts d'une épaisse couche de glace, et sont d'ailleurs en petit nombre.

Un des faits particuliers au Valais est l'étonnante diversité de la température. Sur les sommets règne un hiver éternel et c'est à peine si, en été, le soleil le plus brûlant peut fondre un peu la neige récemment tombée. Les glaces forment pour ainsi dire des courants qui descendent très-bas dans les vallées et sur lesquels souffle un vent froid; et cependant sur leur limite, sur leurs bords, là où elles s'arrêtent, fleurissent les roses et règne, comme le thermomètre le constate, une haute température. N'est-ce point quelque chose de remarquable, comme Berlepsch le fait observer, qu'à Zermatt le seigle penche ses épis sur le glacier, qu'à Saillon on aperçoive des cerises mures au milieu d'une masse de neige et qu'à Bauvernier on puisse d'une main toucher les restes d'une avalanche et de l'autre cueillir des raisins? Les hauts pâturages sont souvent couverts jusqu'au milieu de juin d'une neige qui fond en deux ou trois jours et que remplacent presque subitement des crocus et de petites campanules bleues.

A certaines places vous voyez des plantes et des arbustes alpestres habitués au froid le plus rigoureux et dans leur voisinage le cerisier, les céréales, la vigne et la châtaigne. Tandis qu'en hiver, en beaucoup d'endroits, le froid est celui du nord et dure souvent trois, quatre mois, la chaleur est quelquefois, dans les vallées, véritablement insupportable en été et atteint jusqu'à trente-trois degrés Rhéaumur. Le thermomètre montre souvent plus de vingt-cinq degrés au-dessus de zéro dans les vallées latérales voisines des glaciers. Là gît durant l'hiver une épaisse couche de neige; ici on n'en trouve que peu et la température est favorable aux personnes souffrantes. Un autre fait remarquable, c'est que la végétation s'élève moins haut dans le Valais que dans les Grisons. Les orages sont nombreux; mais la foudre tombe peu fréquemment. Quant aux phénomènes météorologiques, ils se produisent dans la vallée du Rhône comme dans

les autres parties de la Suisse: ouragans qui dévastent le territoire, tourmentes de neige, avalanches nombreuses et souvent régulières, éboulements de rochers, inondations particulièrement terribles lorsqu'elles sont causées par la pluie concordant avec la fonte des neiges, et que les eaux se trouvent quelquefois arrêtées pendant plusieurs jours par un obstacle qu'elles brisent enfin. Rien ne manque. Le Valais est même exposé aux tremblements de terre. Le dernier qu'on ait senti dans toute la Suisse mais qui n'a été violent que dans le canton dont nous parlons, a eu lieu en 1855.

Les richesses géologiques de la vallée ne le cèdent point à celles de la végétation; mais elles pourraient être exploitées davantage. Elles consistent en or et en argent, en petites quantités, il est vrai, en cuivre, dont l'extraction date des temps des Celtes, en fer, nickel, charbon de terre, galène, cristal de roche, sélénite, pyrite de cuivre, grenat, tourmaline, trémolite, et autres pierres précieuses, beaux marbres, etc. Les sources minérales sont abondantes, mais les étrangers ne visitent guère que celles de Louèche, au pied de la Gemmi et les eaux iodurées de Saxon. Le premier de ces bains est un des plus anciens de la Suisse.

Les Valaisans tirent leur principal revenu de l'exploitation des métairies et de l'élevage du bétail. Ces branches d'industrie, quoique répandues dans toutes les vallées du canton, ne sont point toutefois aussi importantes que dans d'autres parties de la Suisse, dans le pays de Berne, par exemple. Le nombre des boeufs est d'environ 50,000: on évalue au même chiffre celui des moutons. Près de 27,000 chèvres fournissent le lait aux classes pauvres. En bêtes de somme on a les chevaux, les ânes et les mules. La production des céréales est inférieure à la consommation; toutefois l'agriculture est surtout en honneur, bien qu'elle puisse faire encore de grands progrès dans les districts de Conthey, d'Entremont et de Martigny. L'exportation des bois est considérable, les forêts étant nombreuses, étendues et, de plus, fort belles. Dans les dix dernières années, la culture du tabac s'est répandue dans le moyen pays et paraît réussir; celle de la vigne a un grand avenir. Quoique ce ne soit que tout récemment qu'on ait abandonné les vieux procédés d'exploitation pour en adopter de meilleurs, les vins, déjà excellents, acquièrent peu à peu de la réputation, non seulement dans la Suisse et les contrées voisines, mais aussi en Allemagne et en Angleterre. L'exportation en 1864 a été de 7400 hectolitres. Le muscat ou malvoisie, analogue à celui que produit l'Espagne, se récolte à Sion, Sierre et Vetroz. Le Ballioz, l'Arvin et l'Humage de Sion, le Lamarque et le Coquempin de Martinach; l'Höllenwein de Salgetsch; les vins de Conthey sont particulièrement estimés. On trouve souvent sur les

tables un fin blanc assez fort, assez recherché, un peu acide au goût, qu'on appelle Gletscherwein (vin de glacier).

Quant à l'industrie, la petite est excessivement développée et la grande ne peut prendre d'essor qu'entre les mains des étrangers. Le Valaisan n'est point partisan de l'activité industrielle. Le commerce est peu important. Le pays n'est traversé que par une seule grande route, celle du Simplon, bien qu'une autre route carrossable, celle qui passe par la Furca, vienne s'y rattacher; celle-ci n'a pourtant pas grande importance. Toutes les autres voies ne sont que des sentiers et il faut considérer comme tel le chemin du St. Bernard, autrefois si renommé et servant encore actuellement à un grand nombre de passants.

Il nous reste maintenant à parler de la population du Valais, dont le chiffre est de 91,000. Les hommes sont en majorité sur les femmes, chose assez rare, comme on sait. Cette population parle moitié français, moitié allemand; elle possède beaucoup de bonhomie et ne pèche pas par un excès d'intelligence. Il se passera encore bien des années avant que ces braves gens soient à la hauteur du siècle et des idées modernes. Les Valaisans passent pour être sérieux, presque sombres et rudes; dans le Haut-Valais ce caractère prédomine du reste en réalité; les gens n'y parlent que tout juste autant qu'il faut. Ajoutez à cela de la fermeté de caractère, de la tenacité et de la persévérance. Habités au péril, il osent le braver courageusement et ne reculent pas devant l'effort là où il faut le tenter. Malgré le nombre sans cesse croissant des touristes qui visitent les belles vallées du pays et l'apparition de ces voyageurs qui croient pouvoir tout exiger, tout se procurer avec de l'argent, les gens du pays ont encore conservé les anciennes traditions d'hospitalité; pourtant çà et là on voit surgir des spécimens de cette race qui s'est éclosée dans les vallées les plus fréquentées de la Suisse.

Au point de vue du développement intellectuel, les habitants du Valais sont assez arriérés, d'autant plus qu'ils n'ont guère encore ressenti le besoin d'aller plus loin que leur père ou grand-père. Ils ont de l'attachement pour les anciens usages consacrés dans le pays et ont de la méfiance pour tout ce qui est nouveau. Etant bigots, ils se laissent encore influencer et guider par le clergé. Toutefois, les habitants du Bas-Valais se distinguent avantagement de ceux de la partie haute du canton. L'esprit libre de leur race réagit victorieusement contre la sévère discipline que des habitudes séculaires et une éducation étroite leur imposent; le contact avec les étrangers et l'influence que ceux-ci exercent tout na-

turellement contribuent d'ailleurs puissamment à modifier le caractère des habitants.

Dans le Bas-Valais on parle une espèce de patois français tout particulier, qui se s'approche de celui qu'on parle dans l'est du Valais, mais qui est encore plus inintelligible que celui-ci. Quant à l'allemand parlé dans le Haut-Valais, c'est le patois qui a le moins subi l'influence et les modifications des derniers siècles.

La race des habitants, bien qu'elle soit dans plusieurs vallées parente de celles des pays bernois et vaudois, n'est pas belle; les jeunes femmes mêmes manquent souvent des charmes et des grâces de leur sexe. C'est un état de choses qu'il faut attribuer, en partie surtout, aux rudes labeurs auxquels les gens du pays sont obligés de se soumettre depuis leur enfance et à l'âpreté du climat qui est surtout rigoureux dans les vallées situées à une grande hauteur. Les crétiens qu'au siècle passé on rencontrait encore fréquemment dans quantité de villages, sont moins nombreux. Le costume national du Valais a presque entièrement disparu malgré l'attachement sincère aux vieilles habitudes; les objets de toilette particuliers au pays qu'on voit le plus souvent sont les petits chapeaux de paille à l'usage des femmes, à petits bords et couverts de larges rubans noirs ou multicolores. Ces petits chapeaux sont parfois très-coûteux. Il y a plusieurs petites villes dans le Valais, Sion en est la capitale. On y compte plusieurs bourgs et un grand nombre de villages et de hameaux; selon que ceux-ci sont situés au fond ou sur les bords des vallées, ils présentent l'aspect de grands groupes de maisons ou d'habitations dispersées sur de vastes terrains. Ce sont des maisonnettes simples, sans aucune prétention, portant souvent le cachet de la misère. Quant aux localités capables d'attirer les regards de l'étranger par la propreté ou un petit air d'aisance, elles sont rares.

Dans notre voyage à travers le Chablais nous avons passé par St. Gingolph, ce village sur la Morge qui appartient moitié à la Savoie et moitié au Valais. De là nous nous rendons, pour arriver à la vallée du Rhône, en longeant la route, à Bouveret. Ce village qui, il y a cinquante ans encore n'était qu'une auberge et une station pour les navires, est maintenant appelé à devenir la station où doit aboutir la ligne d'Italie, le chemin de fer qui doit un jour relier Genève et la Savoie, à l'Italie, en passant

par le Simplon. C'est dans les environs de Bouveret que les défenseurs du Valais durent céder à la supériorité du Comte Amédée IV. de Savoie. Sur la route de St. Gingolph, de même que près du village Les Valettes on trouve des points d'où l'on jouit des très-belles vues sur le Bas-Valais et ses magnifiques montagnes, la splendide Dent du Midi, la sauvage Dent de Morcles et la pyramide du Mont de Catogne, désignée par le peuple sous le nom de „pain de sucre.“ On a une plus belle vue encore du Mont de Grasmont sur toute la chaîne des montagnes, le lac de Genève et la rive droite de ce lac jusqu'au Jura. C'est dans les environs de Bouveret que le Rhône débouche dans le Léman et qu'on entend pendant une demi-heure encore le bruit sauvage produit par la grande masse d'eau de ce fleuve. Ce point est connu sous le nom de „Battaglière.“

A une demi-heure de Bouveret et à côté de la route, on aperçoit près du Rhône dans un terrain marécageux et malsain bien qu'il ne soit pas stérile, un rocher éclairé en plein par le soleil et sur lequel se trouve Port-Valais. Comme le nom l'indique, c'était autrefois un port sur lac de Genève, mais actuellement séparé de celui-ci par des couches d'alluvion considérables. Le petit hameau d'Jvotte est entouré de charmants noyers et châtaigniers; dans les environs une éminence détachée de la montagne s'avance si près du Rhône que le chemin peut être coupé par une porte qui d'un côté s'appuie sur le rocher et de l'autre est baignée par les eaux du Rhône. C'est la Porte dite du Cex, autrefois gardée par un château. De charmants ruisseaux tombent des rochers dont les hauteurs sont couronnées par des forêts touffues. Un pont de bois nous conduit au-dessus du Rhône dans le territoire du canton de Vaud. Près d'Jvotte on a un sentier, passant entre la Dent d'Oche et les Cornettes et conduisant au Val d'Abondance en Savoie.

Le village le plus rapproché de là est Vauvry ou Vouvry qui est une station de chemin de fer et tout près du Rhône, dans lequel débouche le canal de Stockalp venant de Monthey. Du haut du clocher de ce village nous apercevons la partie inférieure du lac de Genève et Villeneuve, le château de Chillon aux souvenirs romantiques, Montreux, Clarens et Vevey; de l'autre côté du Rhône et à côté des vallées d'Ormond, s'élèvent en groupe les trois monts la Tour d'Ay, Tour de Mayen et Famelon. Charlemagne aurait établi à Vouvry ses quartiers généraux, lors de son expédition contre les Lombards; il y a quelques années encore on célébrait par la danse et d'autres amusements la fête du grand empereur sur une prairie que le plus jeune couple du pays était tenu de débarrasser de la neige. C'est le 28 janvier que la fête avait lieu. D'après la tradi-

tion, Vouvry doit son nom à la „Viuvre“ ou la vipère ailée dont la queue était en feu. On raconte qu'un habitant du village ayant un jour surpris la vipère, lui déroba l'étrincelant diamant dont sa tête était ornée et qu'elle venait d'ôter. Il se cacha, après avoir accompli le larcin, dans un grand tonneau, où il avait planté des clous dont les pointes aiguës étaient à jour. Aussitôt la vipère incendia le village avec sa queue brûlante et s'enroula autour du tonneau pour l'écraser et étouffer celui qui lui avait dérobé son trésor. Elle n'y réussit pourtant pas, fut même blessée par la pointe des clous et cela si grièvement qu'elle eut une grande perte de sang et mourut peu de temps après.

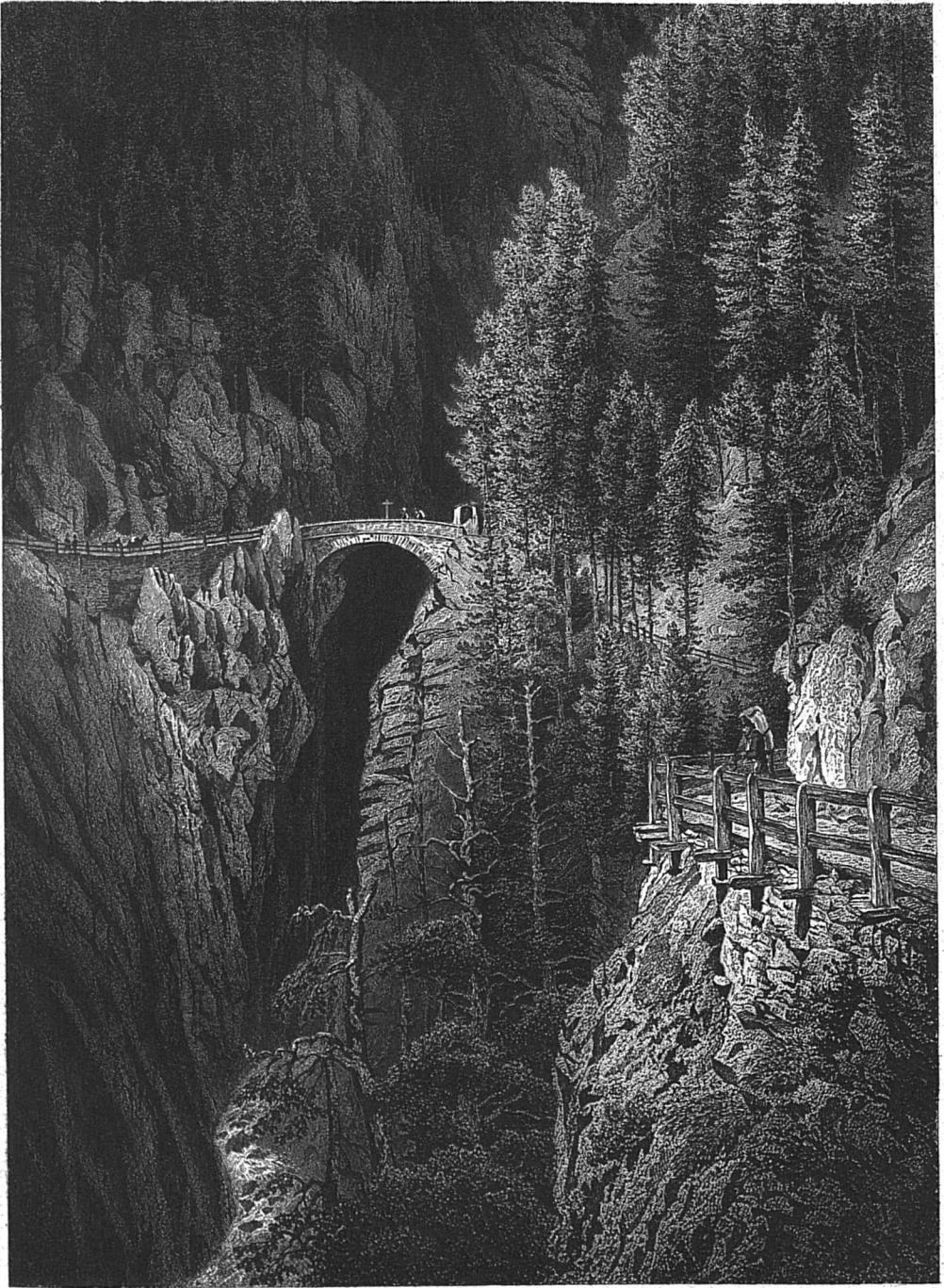
A partir de Vouvry la route s'éloigne encore davantage du Rhône et passe par Vionnaz. Les habitants de ce vieux village, où se trouve la paroisse, sont intelligents et remuants; ils se distinguent avantageusement de leurs voisins par leur activité et leur adresse; malheureusement ils ont souvent été cruellement éprouvés par de nombreux accidents, notamment des incendies, des inondations et des épizooties. Des éboulements ont également eu lieu dans les environs. Beaucoup de traditions et de légendes superstitieuses se rattachent à Vionnaz. Ainsi la cavalerie infernale tient ses ébats sur le mont Recon et quand une fois elle commence à faire du tapage, rien ne saurait mettre un terme à ses menées si ce n'est des prières faites dans une petite chapelle qui a le privilège de faire taire les démons. On raconte aussi qu'un immense serpent s'étant trois fois enroulé autour de l'Inseng, se coucha près des pointes dentelées de cette montagne. Le monstre ayant presque tous les jours détruit des hommes et des bêtes, un tout jeune homme, du nom de Finam Mario prit la courageuse résolution de l'abattre. Il réussit en effet et au moyen d'une grosse pierre, puissamment lancée, il tua le serpent pendant qu'il dormait; des récompenses, dues à la généreuse reconnaissance du prieur de Lutry, ne manquèrent pas de pleuvoir sur le courageux jeune homme. Celui-ci fut du reste quelque temps après mandé dans le Vivarais, délivra le pays d'un énorme loup et rapporta dans son village natal comme récompense de ses exploits, les reliques de Saint-Denis, patron de Vionnaz.

De Vouvry nous nous acheminons vers Muraz, petit village d'où l'on découvre une vue magnifique sur la Dent du Midi, la Dent de Morcles et les parties intéressantes des vallées d'Ormond, au fond desquelles nous voyons les Diablerets aux pointes sauvages et dentelées percer les nues. Nous arrivons ensuite à Collombey, village situé au milieu de prairies et de magnifiques champs de blé. On y voit un couvent de Bernardines fondé en 1643, et placé dans l'ancien château d'Arbignon, considérablement

restauré et transformé; l'église dont le portail est remarquable, mérite d'être vue. C'est là que commence le canal de Stockalp qui débouche dans le Rhône près de Vouvry; il ne sert pas seulement aux travaux de dessèchement, mais encore au transport des produits du pays.

Le gracieux pays que nous venons de traverser forme la Zehnen de Monthey, séparée du canton de Vaud par le Rhône et de la Savoie par des montagnes escarpées à l'aspect sauvage. Nous arrivons maintenant en passant par une belle allée, plantée de noyers, au bourg de Monthey dont les jolies maisons ont été construites près du Rhône et sur les bords de la Viège, petit ruisseau bruyant qui vient du haut des montagnes. Monthey ne manque pas d'une certaine importance relative; c'est un bourg qui a une grande place, un joli Hôtel-de-Ville, un château qui du haut de la montagne surplombe les maisons, de magnifiques vignes, de petits bois de châtaigniers et de gros moulins. Autrefois il a beaucoup souffert des inondations; mais depuis 150 ans un canal fait dériver les eaux bruyantes de l'étroit ruisseau dans le large lit du Rhône. En suivant un sentier et en passant par la vallée de Morgin et de Col d'Abondance, on se rend à Notre-Dame d'Abondance dans le Chablais; on peut aussi prendre un autre chemin et arriver à St. Jean d'Aulps et Samoëns en passant par le val d'Illiez.

Jetons un coup d'oeil sur le val d'Illiez, l'un des plus intéressants du Bas-Valais. Enfermé de tous côtés par de puissantes montagnes, il va tantôt s'élargissant, tantôt se rétrécissant un peu et a une longueur d'environ quatre lieues. Le val abonde en sites d'une beauté romantique sauvage, en points de vue pittoresques, en gracieuses cascades et en ponts hardiment jetés sur les eaux glapissantes de l'orageuse Viège. Les habitants du pays ont une forte dose de bonhomie simple, mais ne manquent ni d'intelligence ni de civilisation; leurs maisons et cabanes sont dispersées sur les hauteurs qui s'élèvent des deux côtés du val; il en est qui sont perchées jusque sur les cimes des rochers. Peu connu naguère encore, le val est maintenant souvent visité par des touristes. Deux chemins conduisent de Monthey dans le val de St. Illiez. Il y a d'abord un sentier qui passe près du pont sur la Viège, traverse les vignes, de charmants petits bois de châtaigniers, des allées de noyers, une forêt et de belles prairies situées sur la rive droite du ruisseau et débouche près d'Aux-Pas, sur la rive gauche, au second sentier. Celui-ci va en montant et conduit à Mazery par des vignobles; il traverse ensuite de petits bois de châtaigniers et un site d'un intérêt tout particulier en laissant à gauche la Viège rouler ses eaux bruyantes. On atteint bientôt après l'entrée du petit Val



Nach Photographie.

A. Fesca sculpt.

PONT DE NIGECE.

(Valais)

Druck & Verlag von C. Glange in Darmstadt.

367

de la Morge d'où l'on se rend en peu de temps dans le Val d'Abondance. Le Val de Morgin est d'une beauté romantique, il a une longueur assez considérable et offre partout au regard de charmantes forêts coupées de délicieuses prairies. N'oublions pas l'écho qui reproduit, chose singulière, cinq syllabes à la fois, le petit lac sur la hauteur du Pas de Morgin, qui est souvent desséché pour reparaitre quelque temps après plein d'eau, puis la source ferrugineuse dont les eaux contiennent du sulfate de chaux et qui est utilisée avec fruit par les malades atteints de jaunisse. Enfin pour couronner le tout, nous ajouterons que les voyageurs y trouvent un bon hôtel dont le propriétaire peut toujours offrir aux voyageurs une crème exquise, du beurre excellent, de belles framboises et parfois aussi un coq de bruyère voire même une marmotte rôtie pour ceux qui en ont le goût.

En partant de l'entrée du val de Morgin, nous poursuivons notre chemin dans le Val d'Illicz et nous montons près du ruisseau. Le premier village sur notre route est „Trois Torrents“, composé de plusieurs hameaux. Ce village situé dans un endroit à la fois fertile et pittoresque est habité par une race d'hommes robustes. L'église bâtie sur une roche détachée offre un aspect intéressant, de même les jolis moulins du village. Tout près de là, à une hauteur de 130 pieds, le Nant de Fayou forme une belle cataracte dont les eaux s'écoulent sur des rochers escarpés de marbre; les voyageurs ne doivent pas oublier de visiter un pont dont les voûtes hardies sont jetées sur le torrent. Vient ensuite le village de Val d'Illicz, où se trouve la paroisse, et où l'on a établi un hôtel ainsi qu'une pension pour les touristes. Ce village dont les habitants se distinguent par leur aisance et leurs physionomies intéressantes, est située dans une petite forêt formée par des arbres fruitiers. Citons la jolie place du village et la vue magnifique sur le val qu'on découvre du cimetière.

Au sud-est la Dent du Midi, le long de laquelle glissent des chutes d'eau, s'élève à des hauteurs vertigineuses. A une distance d'une heure, en remontant le val, se trouve Champéry, devenu depuis quelque temps le rendez-vous élégant des touristes qui se proposent de faire des excursions dispendieuses dans les sites environnants qui sont des plus intéressants. On cite comme particularité, que pendant la saison, les femmes de Champéry revêtent des habillements d'hommes. Les voyageurs ne doivent pas oublier de visiter la Grotte de la Combe ou la Baume encadrée de stalactites, dont l'accès est difficile. Le torrent coule ses eaux dans les profondeurs.

Le nombre des excursions qu'on peut faire de Champéry est très-considérable; citons d'abord „le Calveire“, dans le voisinage duquel se

trouve une chute d'eau, puis le Roc d'Ayerne d'où l'on jouit d'une belle vue sur le val de Sézanfe et le glacier du même nom, ensuite le Mont de la Crettaz, d'où l'on a également une vue sur les environs, Culet offrant une vue magnifique sur la Dent du Midi et la vallée de la Viège, le Mont de Ripaille, la Dent de Bonnaveau, la Pointe de Valerette avec vue sur le lac de Genève, les Portes du Soleil d'où l'on a une perspective gigantesque sur la Dent du Midi. Quand on a bon courage et jambes solides et qu'on ne craint pas le vertige il faut encore rendre visite à la Dent du Midi même qui est haute de 10100 pieds. A trois lieues environ de Champéry se termine le val qui là est parsemé de prairies verdoyantes. L'extrémité du val est marquée par le Col de Coux, qui est au versant conduisant à Samoëns et à Sixt.

Du val d'Illiez nous revenons à Monthey. Nous marchons presque dans la direction de l'est et nous nous avançons dans les bas-fonds en laissant de côté une grande verrerie. Nous arrivons ainsi sur le bord du Rhône, où est situé Massonger. Il semblerait qu'autrefois un pont jeté sur le Rhône conduisît à Bex; il est sûr, du moins, qu'on y a trouvé des restes de pilotis. Nous voyons là les dernières ramifications de la Dent du Midi qui s'étendent jusqu'en avant dans le val. A partir de là la route longé le bord gauche du torrent et atteint bientôt St. Maurice, le point de jonction des chemins de fer. St. Maurice n'est pas irrégulièrement bâti, mais il a l'aspect sombre et il est d'une propreté douteuse. Le val a été en se rétrécissant, vue que la Dent du Midi et la Dent de Morcles s'avancant vers les bords du torrent, en rendent le lit de plus en plus étroit. C'est à un point tel qu'à une certaine époque la route a été si étroite qu'on pouvait la fermer par une porte. Pour élargir la route, il fallut faire sauter la roche. Du temps des Celtes, voire même du temps des Romains, cette localité aurait porté le nom d'Agaunum; quant à son nom actuel de St. Maurice elle le devrait à la légende de la légion thébainque. D'après la tradition, en effet, en 302 après Jésus-Christ, l'empereur Maximien aurait engagé les 6000 hommes de la légion cantonnée dans la vallée du Rhône à répudier le Christianisme qu'ils confessaient. Tous et notamment leur chef, Mauritius auraient repoussé la proposition impériale, sur quoi ils auraient été exécutés ou massacrés sur l'ordre que l'empereur en aurait lui-même donné. L'endroit où l'exécution en masse aurait eu lieu serait tout proche de la ville, près de la Chapelle des Martyrs; on montre même la pierre où Mauritius, que l'Eglise catholique a canonisé depuis aurait été exécuté. Autrefois les évêques du Valais résidaient à St. Maurice et Saint-Théodule qui a occupé le siège épiscopal pendant la seconde moitié



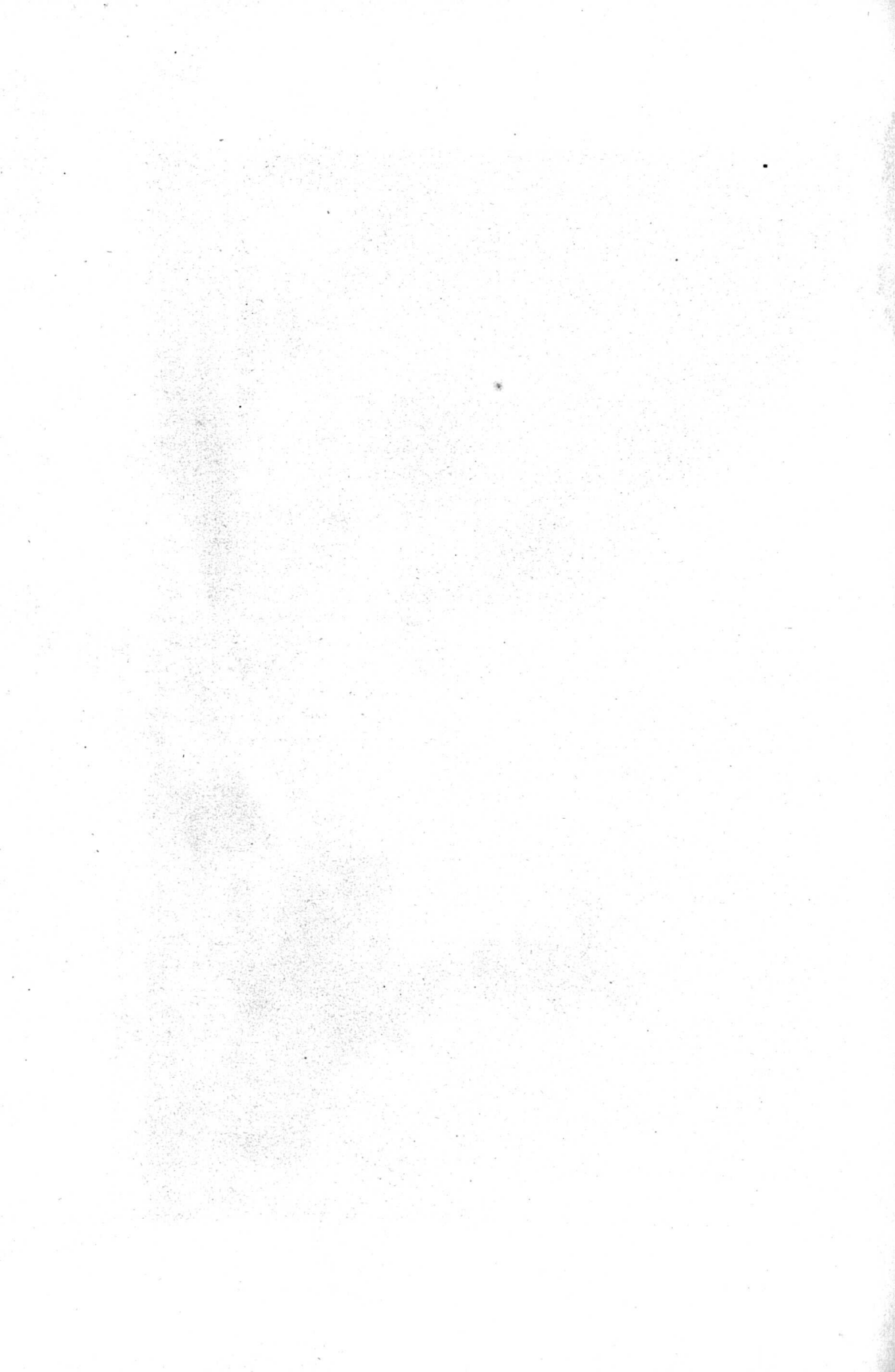
L. Hübner del.

S I O N.
(Valais)

Druck & Verlags von G. J. Lange in Darmstadt.

C. M. Kurz sculpt.

360



du quatrième siècle, est considéré comme le fondateur de l'abbaye des Augustins, la plus ancienne en-deçà des Alpes. L'abbaye ne fut pas seulement protégée par les évêques du Valais, mais encore par le roi Sigismond de Bourgogne qui, en 515, la dota si richement que dans le courant du 6^e siècle elle ne contenait pas moins de 500 moines. Le roi y venait souvent et c'est là qu'il fut enterré. D'après une tradition populaire, répandue dans le pays au moyen-âge surtout, dès qu'on apercevait dans le lac avoisinant une truite morte, l'un des chanoines devait mourir aussitôt. Bien que l'abbaye eût bientôt réparé les dommages subis par suite du pillage de Sarrazins qui eut lieu dans le courant du 10^e siècle, elle perdit par la suite rapidement en considération et en richesses. Elle n'en occupa pas moins pendant des siècles une place éminente et jouit d'une grande influence, jusqu'à ce que la Révolution et des événements plus récents lui eussent enlevé peu à peu l'importance dont elle continuait à jouir malgré les revers. Néanmoins l'Abbé de St. Maurice porte aujourd'hui encore le titre de Comte et d'Evêque de Bethléem in partibus. Ce fut à St. Maurice que fut couronné, en 888, Rodolphe I de la maison de Strättlingen, roi de la Nouvelle-Bourgogne. On a trouvé dans l'abbaye en restes d'antiquités romaines, des pierres tumulaires; d'ailleurs, la partie basse du pont de 70 pieds de longueur, date du temps des Romains. L'abbaye possède une bibliothèque considérable, ayant un assez grand nombre de manuscrits et une collection d'objets d'art anciens. Parmi ceux-ci nous citerons un présent provenant de Charlemagne, un vase d'origine sarrazine, une crosse d'évêque en or, style gothique, avec des figures artistement ciselées d'un pouce de longueur, un calice offert par la reine Berthe de Bourgogne, un autre calice en agathe et un Evangile destiné aux offices. Ces deux derniers objets seraient dus à la munificence du grand empereur des Francs qui a tant fait pour le Valais. Dans l'église même il y a quelques tableaux de valeur et des reliques de St. Maurice et de Sigismond conservés dans de précieux catafalques. Un certain nombre de pierres tumulaires, portant des inscriptions romaines se trouvent adossées au mur d'enceinte du cimetière. Dans le jardin de l'abbaye au milieu duquel on voit sourdre du rocher une source d'eau rafraîchissante, on découvre aussi des plantes et des arbres de régions chaudes, de l'Italie, même de zones plus chaudes encore.

A peine sortis de St. Maurice, nous apercevons au-delà du Rhône les bains de Lavey et plus loin la route qui monte en suivant en zigzag les extrémités de la Dent de Morcles. Cette route a été construite par des spéculateurs de Genève en vue de l'exploitation de la forêt; à droite

de la route nous apercevons sur un pan de rocher l'ermitage de Notre-Dame du Sex, dédié de même que Mariastein et la Madonna del Sasso à la Sainte-Vierge sur l'endroit même, où dans l'antiquité reculée les payens célébraient le culte de leurs divinités. Des marches nous conduisent à l'ermitage. Arrivés là nous apercevons de l'autre côté du Rhône une chute d'eau, puis un endroit couvert de détritits et de blocs de pierre et où s'est concentré lors de l'année 1835 un immense torrent de vase, pour se précipiter ensuite dans la vallée. On raconte en effet que le 25 août un orage accompagné d'effroyantes averses détermina à la Dent du Midi une rupture de glacier, par suite de quoi une masse colossale composée de sable et de pierres fut entraînée et précipitée par les eaux. Fort heureusement le terrible courant ainsi formé, s'avancant lentement ne tua personne; mais il se fraya un chemin à travers une forêt, déracina les sapins les plus anciens et entraîna dans son passage d'immenses blocs de pierre mesurant 12 pieds de diamètre.

Un peu plus loin, en remontant la route, nous voyons Evionnaz où nous arrivons après avoir passé le St. Barthélemy, ruisseau venant de la Dent du Midi et traversant un petit val assez sauvage d'aspect. Les deux puissantes montagnes: la Dent du Midi entourée de glaciers au sud-ouest et la rude Dent de Morcles avec ses déchirures édentées au nord-est, produisent un effet imposant.

Evionnaz serait construit sur l'endroit même où se trouvait autrefois Epaunum ou Evaona, connu dans l'histoire par le Concile qui y fut tenu en 517. En 563 l'ancienne localité fut détruite par suite d'un grand éboulement. De l'autre côté du Rhône commence la partie du canton du Valais que nous nous proposons de visiter plus tard. En passant par la petite et pauvre commune de Barme avec ses vignes s'étalant dans les rues, nous arrivons à Miéville, où l'on voit la gigantesque chute d'eau de la célèbre cataracte de Pissevaché, également connue sous le nom de chute de Sallenche. Sur le gracieux versant de la Dent de Midi on voit sortir des glaciers l'Eau Noire qui baigne l'alpe de Sallenche et traverse ensuite un val, d'où nous la revoyons tout un coup se précipiter entre les cimes des montagnes. En partant de Miéville, nous quittons la route et nous nous approchons de la chute d'eau en avançant sur les amas de décombres arrosés par le ruisseau. Toute la cataracte a une hauteur de 280 pieds; quant à la chute d'eau proprement dite, elle n'a pas plus de 120 pieds. Quand le ruisseau a beaucoup d'eau, cette chute est une des plus belles qu'il y ait en Suisse. Le rocher est fendu, crevassé, déchiré en quelque sorte et présente l'aspect de plusieurs terrasses étagées les unes sur les autres; il est inondé par la blanche Sallenche qui écume et brille au soleil; elle apparaît



H. Fohlböck del.

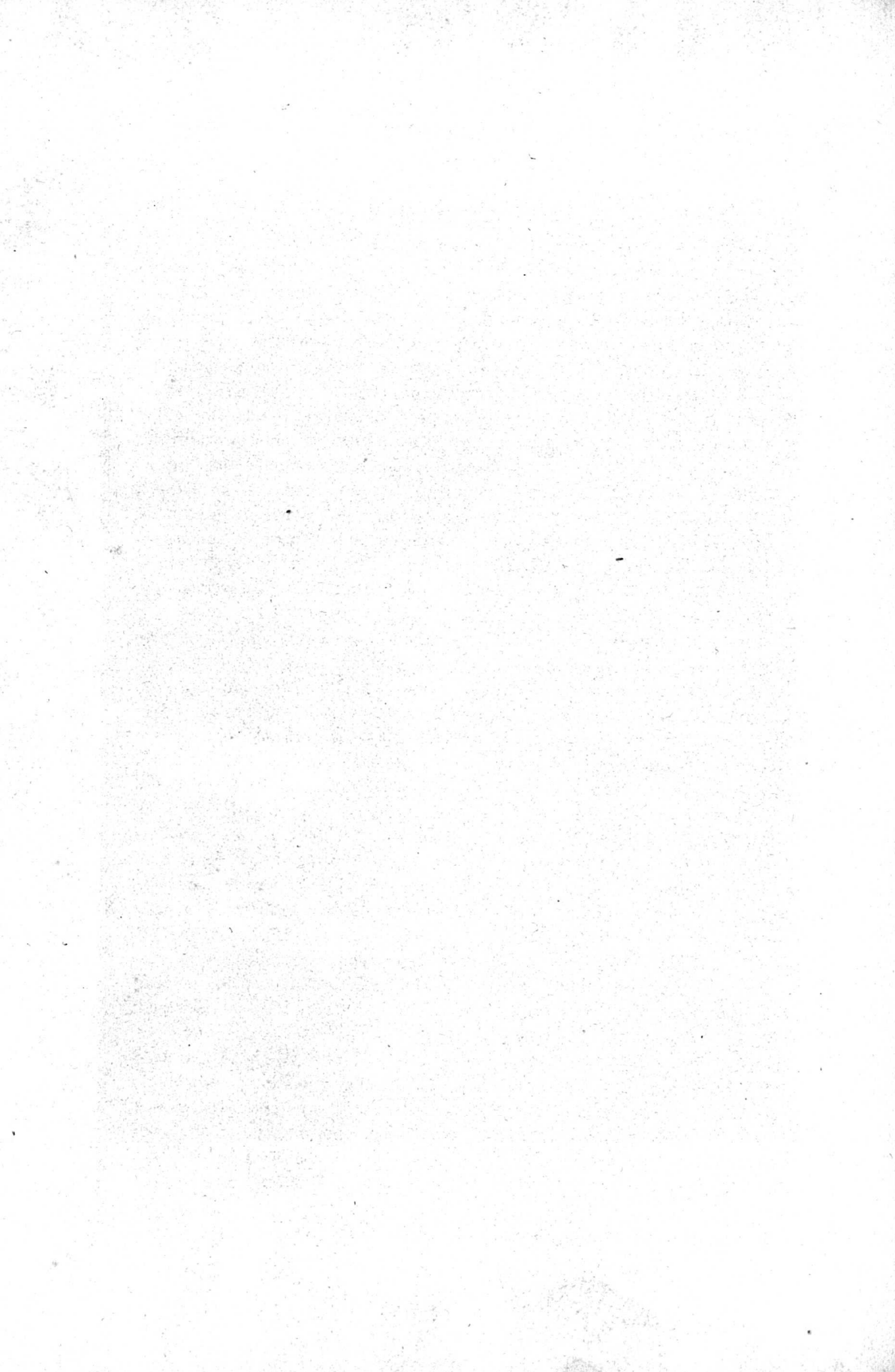
A. Pesca sculp.

PISSE-VACHE.

(Wallis)

Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.

371



en masses laineuses, arrondies et se penche comme une plume de marabout. D'innombrables petites cascades tantôt sautillantes, étincelantes, tapageuses, tantôt apparaissant sous forme de flèches aquatiques, tantôt s'amoncelant et tombant de chute en chute, sont tout autour de la grande cataracte. Souvent le torrent est si impétueux qu'il chasse l'air avec grand fracas et éparpille au loin ses gouttes d'eau qui tombent comme une pluie fine. Puis après la chute devenant moins impétueuse et le soleil éclairant l'horizon de ses chauds rayons, l'oeil aperçoit de délicieux arcs-en ciel, et les veines liquides se précipitent des hauteurs comme des fusées multicolores qui scintillent et semblent se détacher une à une des extrémités du rocher. Le point le plus favorable pour voir la chute d'eau est au sud-est, mais là même on regrette la nudité des environs dépourvus de plantes et d'ombre. C'est là ce qui manque à la chute de la Sallenche et ce sont les bois touffus, les riches buissons environnants qui donnent tant de charmes au Giessbach qui se fraie un chemin à travers la forêt et à la puissante chute du Reichenbach près de Meiningen.

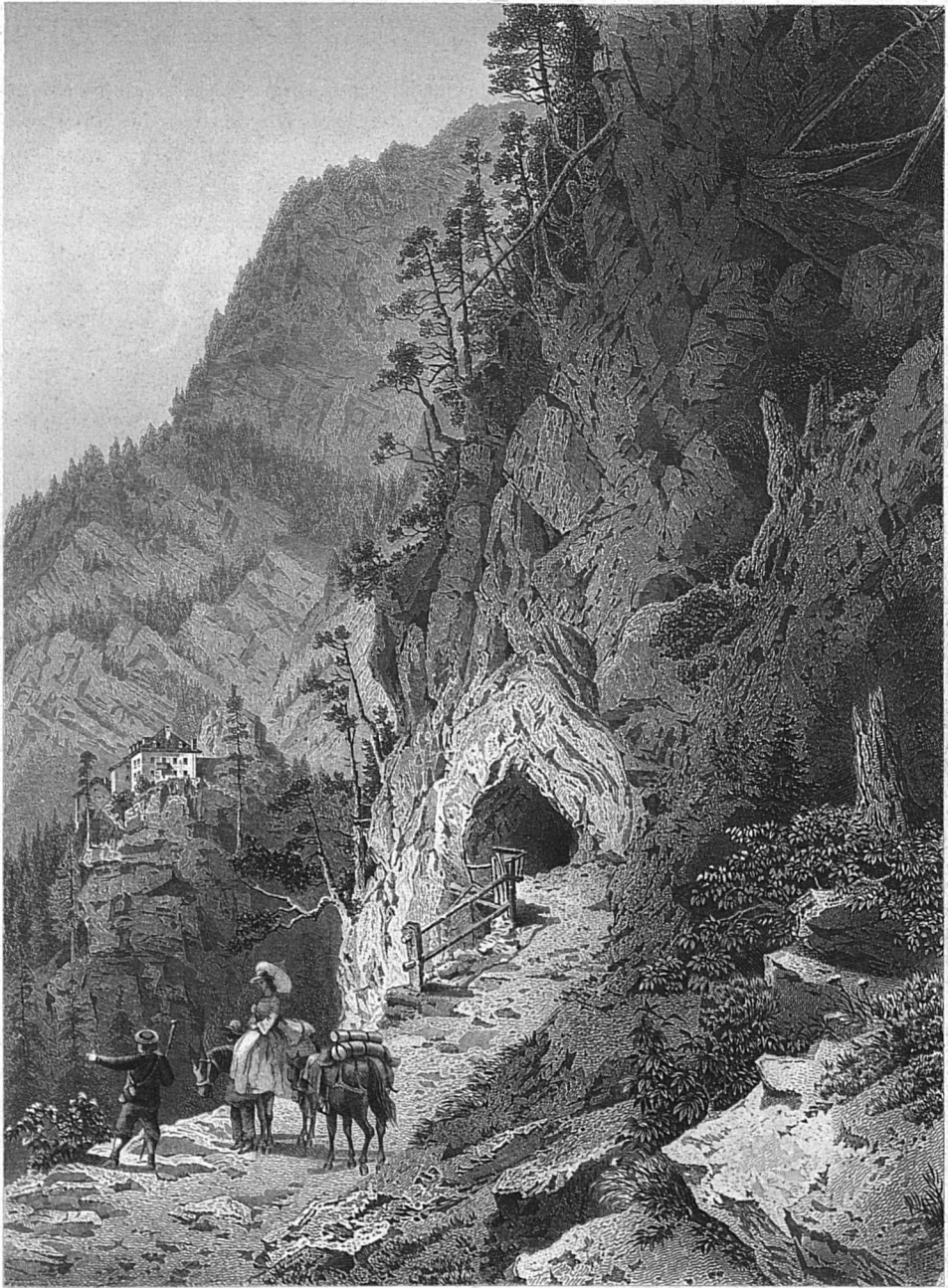
Après avoir consacré, comme de juste, une petite heure à la cataracte de Sallenche, nous continuons notre chemin en longeant la rive gauche du Rhône, dans la direction de Martigny et nous atteignons au bout de quelque temps le petit village de Vernayaz qui s'étend dans un terrain marécageux. Tout près et un peu plus haut dans la vallée se trouve la sombre et étroite gorge rocheuse d'où sort tourmenté et bruyant le Trient qui se jette à quelque distance de là dans le Rhône. La contrée offre un grand intérêt au point de vue de la géologie et de la géognosie. Il suffit d'un simple coup d'oeil pour se convaincre que les deux pans de rochers placés vis-à-vis et s'élevant dans les airs à une hauteur de plusieurs centaines de pieds ont été violemment disjoints par quelque terrible secousse dont la date est inconnue. Toutefois l'on ne saurait admettre que cette déchirure remonte à plusieurs milliers d'années. La déchirure paraît si récente, les embossures et les divers fragments marquant les limites des ruptures semblent s'adapter si régulièrement les unes aux autres qu'on serait prêt à attribuer l'accident à un tremblement de terre, à un ébranlement volcanique qui aurait eu lieu il y a trente ou quarante ans.

C'est dans ces parages, sur le pont de Trient qu'eut lieu le 21 mai 1844 entre les libéraux du Bas-Valais et les conservateurs et les ultramontains du Haut-Valais le combat qui exerça une influence décisive sur les destinées de toute la Suisse. Les habitants du Bas-Valais, qu'on traitait encore, pour ainsi dire de sujets du Haut-Valais, eurent le dessous aux élections en 1843. Le nouveau gouvernement conservateur, obéissant à l'influence du réaction-

naire Bernard Meyer, secrétaire politique de Lucerne et l'un des auteurs du Sonderbund, décréta l'occupation militaire du Bas-Valais. Mais sur le pont du Trient les troupes réactionnaires rencontrèrent une poignée de braves, sous le commandement de Maurice Barman. Les défenseurs de la cause libérale furent battus malgré leur courageuse défense et la conséquence de cette défaite fut que le canton du Valais fut incorporé au Sonderbund et que la guerre civile de 1847 fut directement provoquée. Cet événement a également contribué, quoiqu'indirectement et contrairement à la volonté des auteurs de la guerre, à la proclamation de la nouvelle constitution fédérale de la Suisse.

Un sentier longeant la montagne et généralement peu fréquenté par les touristes, conduit de Vernayaz à la Tête Noire et dans la vallée de Chamouny. Du pont du Trient, d'où nous voyons en plein l'admirable cascade de la Sallénche, nous montons des hauteurs escarpées et sinueuses pour arriver dans la commune de Salvent, dont les maisons sont éparpillées sur une grande distance. Aux environs de ce village on a trouvé des animaux pétrifiés ainsi que des monnaies. A gauche on aperçoit la sombre gorge où mugit le Trient. Sur la hauteur sont situés Triquent avec sa chapelle „l'Oratoire“ plantée sur la rive escarpée du ruisseau Emanée, Finhaut qui s'élève à près de 4000 au-dessus de la surface de la mer au milieu de pittoresques montagnes, où une magnifique chute d'eau se creuse un chemin bordé de pins touffus. Les habitants de Finhaut ont passé autrefois pour les plus hardis chasseurs de chamois du Valais. Dans la gorge de Leyre, le Trient, qui prend sa source dans les régions élevées des glaciers de Trient dans le territoire savoisien, se réunit à l'Eau Noire de la Valorsine. En suivant une belle terrasse d'où nous apercevons le Montblanc, et continuant notre chemin par une forêt, nous arrivons après une montée en zigzag à l'auberge de la Tête Noire, où commence la route conduisant de Martigny à Chamouny.

Revenons maintenant dans la vallée du Rhône et longeons la rive gauche jusqu'à Martigny. Avant d'y arriver, nous apercevons à une hauteur escarpée et rocheuse de 230 pieds et au-dessus du village auquel ses crétins ont valu une triste célébrité, le château qui porte le même nom que le village, celui de La Batia. Il n'en reste qu'une grande tour ronde et quelques pans de murs. Construit en 1260 par Pierre de Savoie, ce château a souvent été assiégé dans les siècles passés et a été détruit en 1518 dans la guerre contre le fameux évêque Chinner de George de Supersax. Une fois arrivés sur la hauteur, nous jouissons d'une vue magnifique sur la vallée du Rhône que nous voyons dévier de la ligne droite, tantôt montant, tantôt



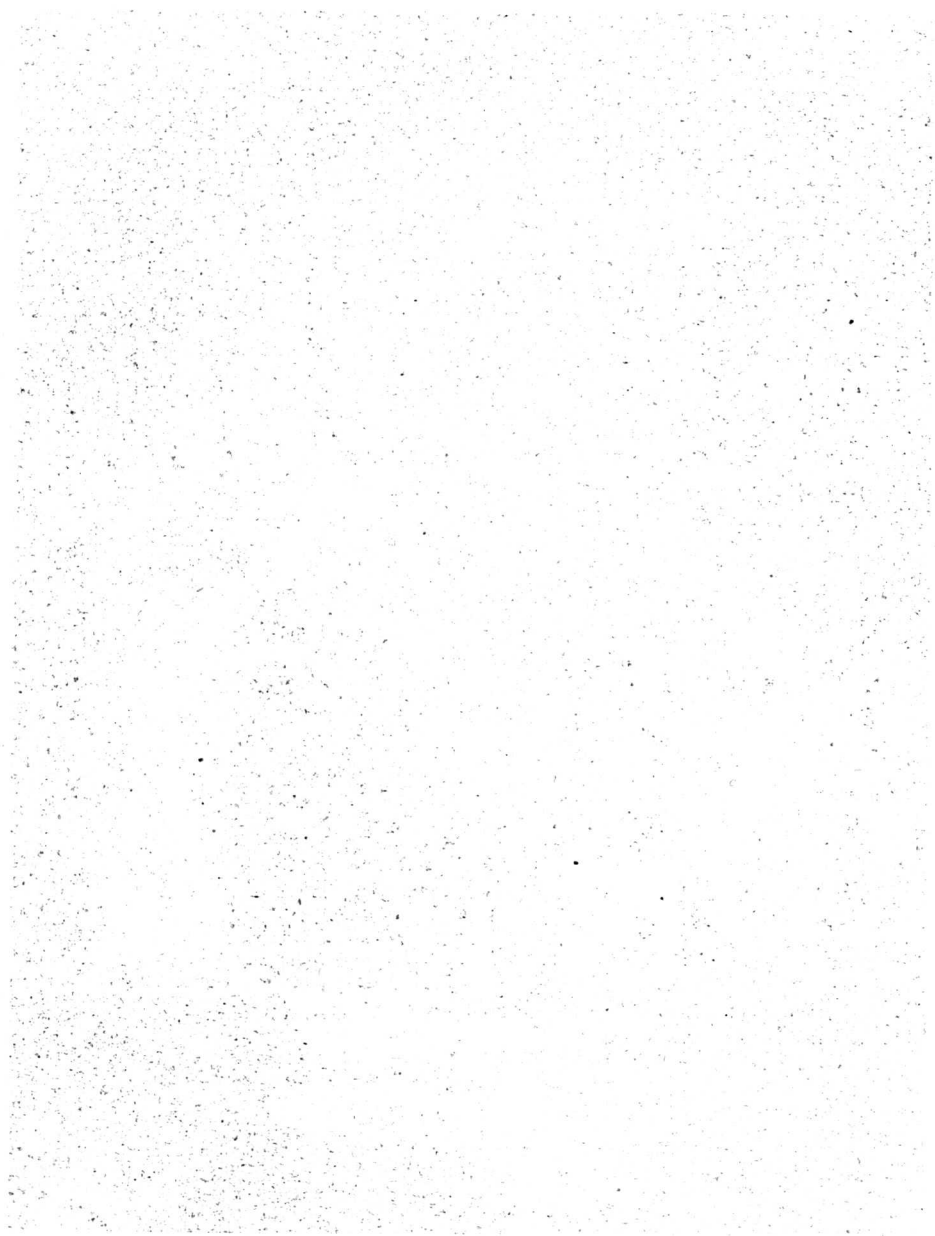
H. Rohbock del.

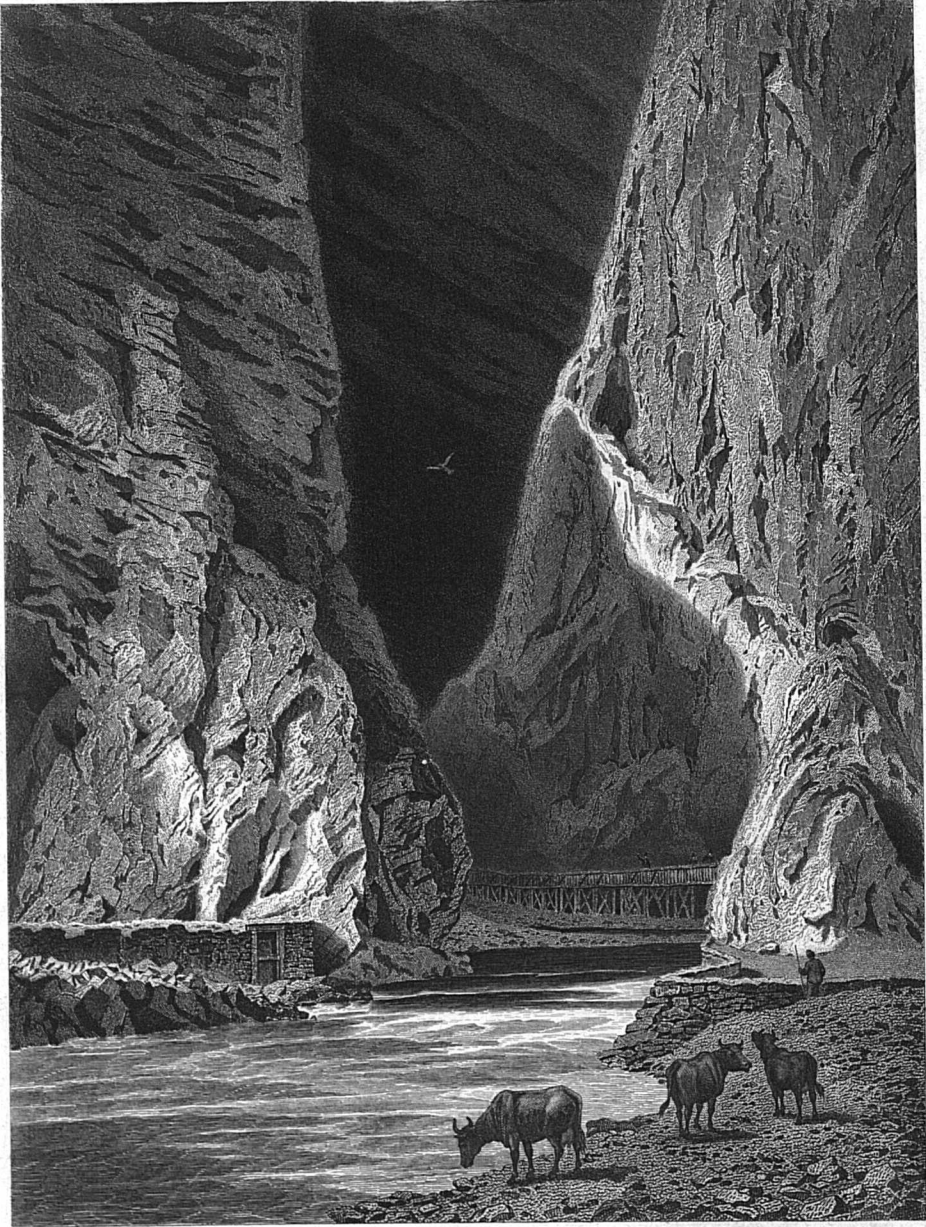
Fr. Müller sculp.

LA TÊTE-NOIRE.

(Valais)

Druck & Verlag von C.G. Lange in Darmstadt.





L. Rahlbock del.

A. Pesca sculp.

MÜNDUNG DER GORGE
DU TRIENT.

(Valais)

DEBOUCHE DE LA GORGE
DU TRIENT.

(Valais)

Druck & Verlag von S. G. Lange in Darmstadt.

372

descendant. Après avoir franchi la Dranse sauvage qui détruit tout sur son passage, nous entrons à Martigny, cette localité dont l'origine remonte à la plus haute antiquité et qui était connue des Romains sous le nom d'Octodurum, Forum Claudii et de Vicus Veragrorum. C'était le principal siège des Véragnes celtiques.

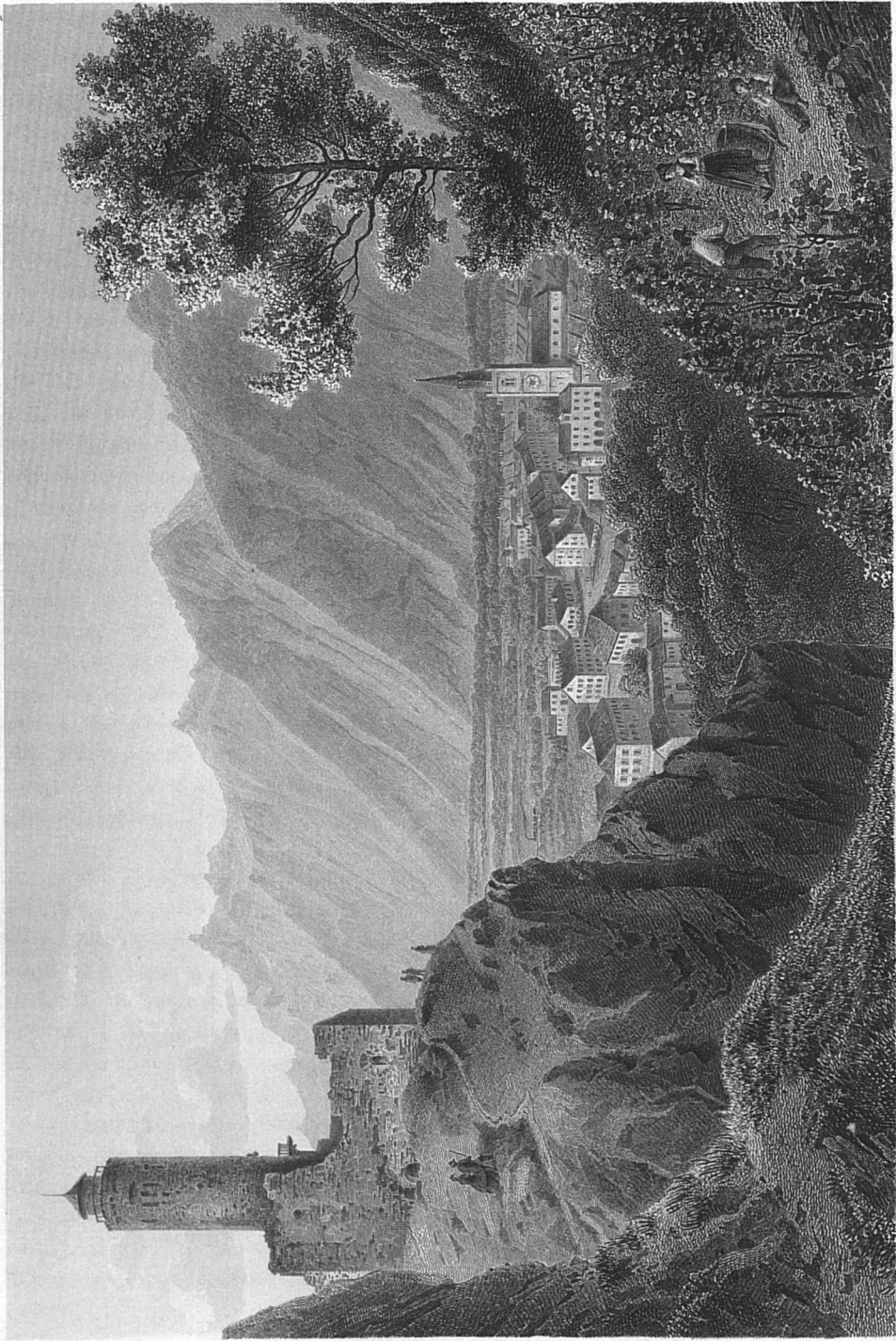
Martigny est une petite ville située sur la Dranse et à peu de distance du Rhône. La ville actuelle n'est par loin des anciennes habitations. Elle n'est ni jolie ni laide, toutefois elle fait des progrès continuels et possède quelques beaux édifices et une église remarquable dédiée à la Sainte Vierge, où l'on trouve des inscriptions romaines incrustées dans les murs. Le prieuré appartient aux chanoines du couvent des Augustins du Grand Saint-Bernard qui vont de temps en temps remplacer les religieux de service dans l'hospice. Cet établissement souvent visité par les étrangers, sert aussi de rendez-vous aux touristes qui s'engagent dans les intéressantes régions des hautes montagnes.

Les habitants de la vallée de la Dranse, connue des Romains sous le nom de Vallis Poenina ayant entravé la circulation sur le Poeninus, le Grand Saint-Bernard actuel, furent défaits par César. Le général Sergius Galba qui servait sous ses ordres, établit plus tard à Octodurum un camp d'hiver pour la douzième légion. Il ne put toutefois s'y maintenir longtemps; bien qu'il eût repoussé les attaques des Séduns et des Véragnes, il préféra pourtant détruire Octodurum et se retirer sur le territoire savoisien. Cette ancienne localité paraît s'être élevée au sud de la ville, près de Martigny-le-Bourg. Ce bourg lui-même eut à souffrir, jusque dans le temps le plus récents, des inondations de la Dranse qui y a causé de fréquents et terribles ravages. Les collines Coquembin et la Marque produisent des vins exquis mais que l'on ne trouve en vérité à l'état naturel que dans les caves bien garnies de quelques gros particuliers. En général la contrée est riche en vignobles, en jardins potagers, en vergers, en champs fertiles et en pâturages. Quant au climat, il est malsain; il y règne souvent une chaleur tropicale et les marais formés par les inondations du Rhône et de ses affluents, émanent des vapeurs nuisibles. — Une belle excursion entreprise fréquemment dans les dernières années par les touristes libres de vertige et ayant de bonnes jambes, est celle de Pierre-à-Voie, point de roc calcaire dans la chaîne qui sépare la vallée du Rhône de celle de Bagne. Elle est à 7600 pieds au-dessus du niveau de la mer et présente une vue étendue sur les Alpes depuis le Montblanc au Mont-Cervin, depuis la Dent-de-Morcles à la Jungfrau, sur les vallées du Rhône, d'Entremont, de Bagne et sur le glacier de Gétroz.

Martigny, nous le savons, est le point de réunion d'où l'on entreprend beaucoup d'excursions plus ou moins longues. Conformons-nous à l'usage établi. Après avoir consacré une belle journée à la Pierre-à-Voie et au panorama que nous présentent les montagnes géantes, nous cheminons sur la chaussée du Grand Saint-Bernard par une allée d'arbres magnifiques vers Bourg-Martigny sur la Dranse, près de laquelle nous apercevons encore les ruines laissées par la fameuse inondation de 1818. Nous prenons le sentier assez raide qui conduit à la Tête-Noire, au Col-de-Balme et au petit village Les Rapes. Cette localité insignifiante a aussi une curiosité, même très-singulière, savoir un four communal où les habitants cuisent d'ordinaire, en une fois, leur pain pour toute l'année. Le chemin devient plus ardu; il traverse des prés et des forêts, il longe Lafontaine et plusieurs autres hameaux, des sources rafraîchissantes et se dirige vers la Casse qui offre une vue rétrospective délicieuse sur la vallée du Rhône, en amont, jusqu'à Sion.

Nous voici dans le domaine des pâturages alpestres; nous laissons derrière nous le Plan Creux et les chalets de Chavans-en-haut et atteignons après trois heures de marche la hauteur du col Forclaz à 4690 pieds au-dessus de la mer. Là aussi on jouit d'un coup d'oeil ravissant sur la vallée du Rhône, de Martigny à Sion, où serpentent la chaussée poudreuse, la voie ferrée et le torrent du Valais. Non moins intéressant est la vue vers l'ouest, sur la vallée de Trient, ses vertes prairies, ses flancs boisés, son petit village que domine la Tête-Noire. Au sud se montrent les contreforts du Montblanc, le Piz Ronde et au nord la sombre Arpille. On découvre même la contrée du Col-de-Balme.

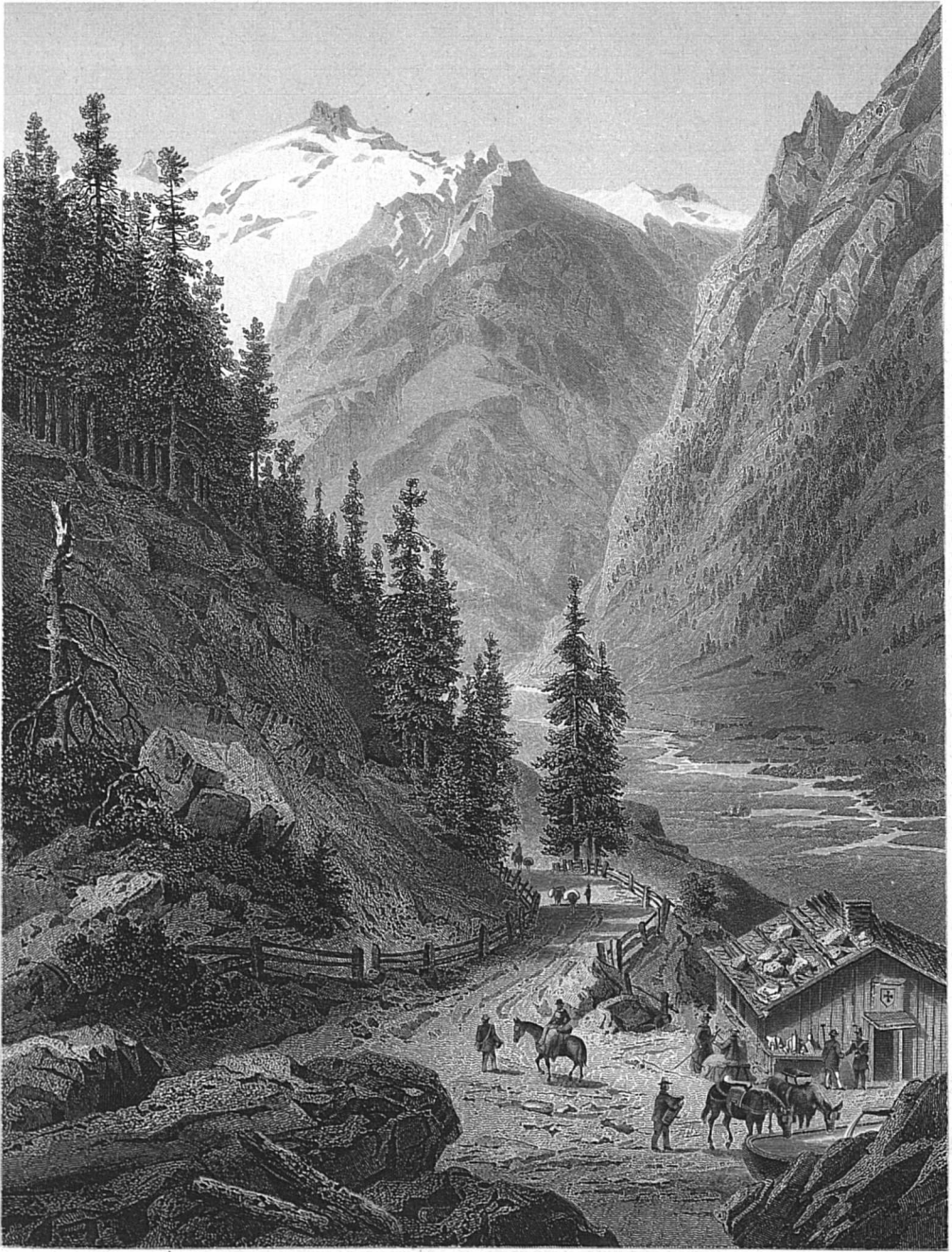
En moins de 20 minutes nous descendons de la Forclaz à Trient, et il nous reste à choisir entre le Col-de-Balme et le Tête-Noire. Donnons la préférence à celle-ci, sauf à visiter l'autre plus tard. Traversant le lit du Trient, nous gravissons une pente ombragée de sapins touffus, accompagnés du mugissement du torrent qui coule dans la profondeur pour se jeter dans l'Eau-Noire. Bientôt nous atteignons le lugubre escalier rocheux Maupas. Le paysage autour de nous porte un caractère mélancolique: la sombre forêt, les eaux noirâtres, la morne mais belle forêt, le col que nous devons traverser. Enfin après trois heures de montée, nous arrivons à l'auberge de la Tête-Noire, nous nous reposons pour nous engager ensuite dans l'intéressant sentier frayé sur les bords d'un gouffre profond et taillé en partie dans le roc. Sur le versant rapide qu'encadre le cours d'eau, nous rencontrons la Roche percée, porte artificielle connue sous le nom de „trou perdu“. En-delà nous apercevons le Bel-Oiseau derrière lequel surgissent



L. Bonbok del.

M. A. R. T. I. G. N. Y.
(Valle d')

K. G. v. d. A. v. d. A. v. d. A.

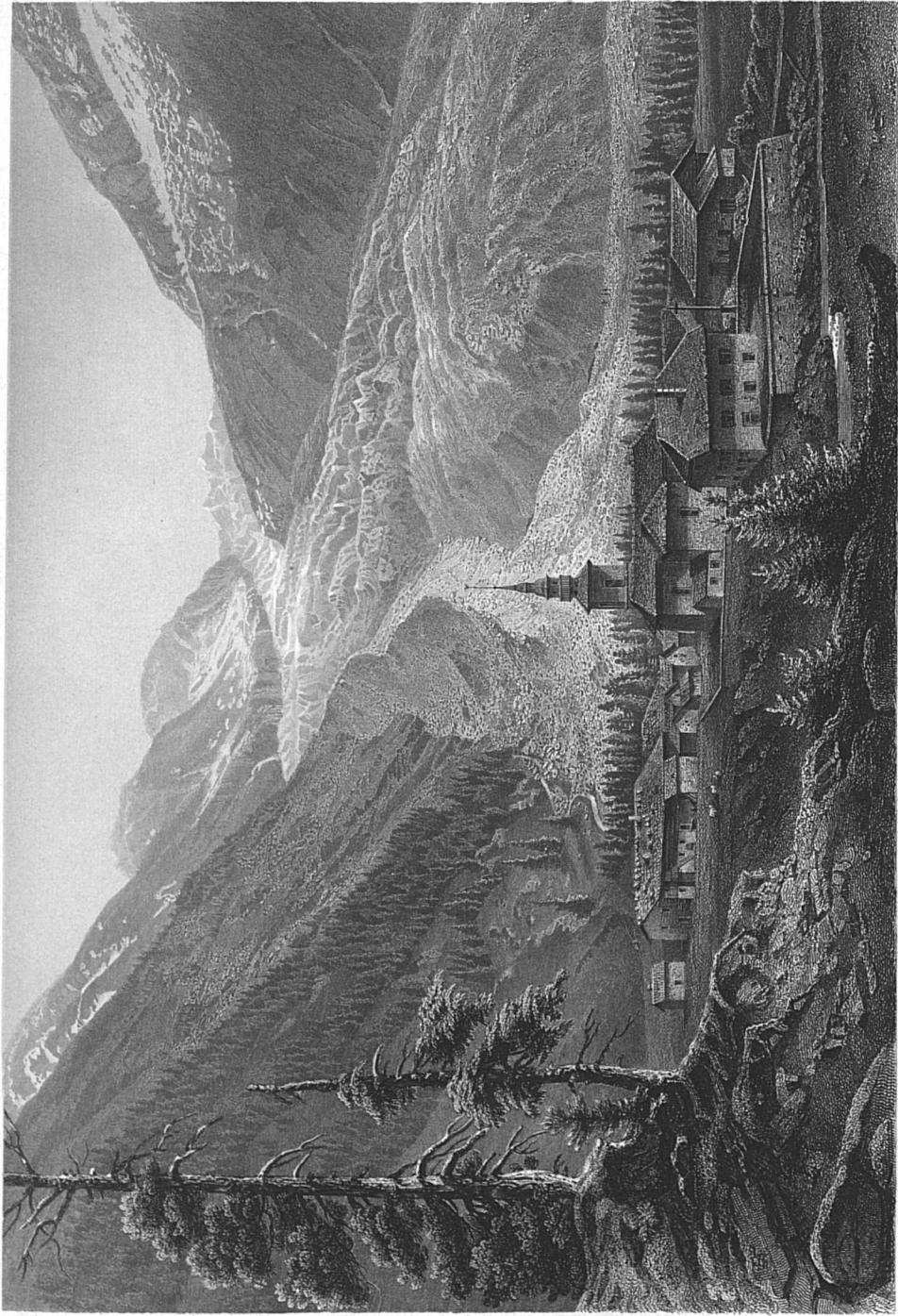


L. Rehböck delt

Fr. Müller sculpt

COL DE LA FORCLAZ ET LA VALLEE DE TRIENT.
(Valais)

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.



Nach Photographie arrangirt v. L. Rothrock.

GLACIER D'ARGENTIERE.

Druck & Verlag von G. Lange.

G. M. Kurz sculp.

le Moëveran et la Dent de Morcles ; sur la belle terrasse de la montagne, s'étagent les villages de Frinhaut et de Trinquet. Cependant nous ne ferons qu'un court séjour : dans ces contrées solitaires aux rochers surplombants qui menacent à chaque instant de se détacher, on ne s'arrête que ce qu'il faut pour reprendre haleine. Voici une cascade, là gisent les restes de l'ancien Fort-de-Valais, plus loin un pont qui enjambe l'Eau-Noire. Nous avons quitté le Valais et nous sommes dans la Savoie.

La contrée est devenue plus riante et les charmantes cascades de la Barberine et de la Valorsine semblent nous souhaiter la bienvenue. Nous remontons l'étroite vallée et arrivons bientôt au village de Valorsine dont l'église est protégée contre les avalanches destructives par des murs épais et solides. Même ici la vallée est étroite et solitaire et de sombres forêts de pins couvrent les versants latéraux, tandis que le fond est jonché de débris de rochers nus. Au-dessus du village surgissent les Aiguilles Rouges que domine le Buet. A leur droite s'ouvre le val inculte et rude de Bérrard dont le cours d'eau se jette près de Poyaz dans l'Eau-Noire qu'alimente le Buet. La cascade de Poyaz est devenue célèbre dans les derniers temps. Dans un vallon étroit ou plutôt dans une gorge resserrée d'énormes blocs de granit viennent s'appuyer contre les hautes parois de rocher et forment deux tunnels naturels ; à peine les a-t-on traversés que l'on se dirige par une forêt de pins vers une galerie de granit de cinquante pieds de long qui conduit sous une cascade dont la masse d'eau se précipite par-dessus une dalle de granit colossale et gigantesque à 20 pieds au-dessus de nos têtes. L'aspect est aussi attrayant que grandiose. En-delà du Nant, le sentier qui mène à la hauteur des Montets où reposent également de puissants blocs erratiques qui rappellent la théorie du mouvement de glaciers, s'élève par une gorge abrupte et sauvage pour descendre plus tard vers le hameau de Tréléché et pour déboucher enfin à un quart de lieue au-dessous d'Argentière dans la magnifique vallée de Chamouny.

Retournons à Trient pour nous engager dans le chemin plus long d'une lieue du Col-de-Balme. Nous quittons le village et arrivons après une courte pérégrination à la rivière de Trient que nous traversons. Un chemin à droite va au glacier qui se montre dans toute sa beauté. Après avoir passé et longé quelque temps le Nant-Noir, nous gravissons la belle forêt Magnin, endommagée et déchirée par les avalanches. Le sentin toujours en zigzag est escarpé, pénible, rude et entrecoupé de racines de pins qui se montrent sur un sol de gneiss ; au bout d'une heure on est presque au haut de la montagne ; on continue la route du côté du nord à

travers de vertes prairies et des pentes couvertes de roses des Alpes; en une demi-heure on atteint les chalets des Herbagères qui ne sont habités qu'en été; on a de cet endroit une belle vue rétrospective sur le glacier de Trient, le Col de la Forclaz et sur le Bel-Oiseau. Après 30 minutes d'une montée facile, nous sommes au Col-de-Balme dont l'auberge nous reçoit avec affabilité, mais ne manque pas de faire un grand vide dans notre bourse. Nous payons assez cher la vue grandiose de la Vallée de Chamouny et du groupe du Montblanc. Pourtant loin de nous la mauvaise humeur! Dans la profondeur repose paisiblement et agréablement la verte vallée de Chamouny, de Tour jusqu'à Foully où le Voza force l'Arve à se diriger vers le nord. A droite, la tête neigeuse du mont Buet se montre derrière les Aiguilles Rouges chauves et dentelées et le mont Brévent. Le Montblanc les efface tous par sa majesté et sa beauté. Fortement enraciné dans la vallée, le roi des montagnes européennes s'élève fièrement dans les airs; un manteau blanc l'enveloppe et des glaciers que des milliers d'années n'ont pu fondre et dont chaque année renouvelle la masse, couvrent son front altier. Le sommet principal du „Monarque ou Grand Monarque“ comme l'appellent fréquemment les guides, est entouré des Aiguilles du Tour, d'Argentière, de Chardonnet, du Dru, de Verte, du Moine, de Chamoz, du Midi, auxquelles viennent se ranger les Aiguilles de Lechaud, de Géant, de Goûté et le Dôme de Goûté ainsi que le Montblanc de Tacul. Entre ces différents pics et leurs contreforts rocheux prennent naissance ces puissants glaciers qui vont s'allonger jusque dans la vallée et touchent presque aux groupes de maisons dispersés sur les côtaux verdoyants. En se retournant, on voit au-delà de la Forclaz, le Valais et les montagnes qui le séparent de l'Oberland bernois, la Gemmi reconnaissable à ses deux bosses, la Jungfrau, le Finsteraarhorn, le Grimsel et la Furca.

Une vue plus étendue et plus riche encore est celle qu'on a de la colline située au pied de l'Aiguille de Balme, près de la Croix de Fer et de l'Aiguille de Balme elle-même, dont l'ascension pourtant est assez dangereuse. Un jeune Zurichois, d'une des premières familles de la ville (Escher de Berg) y périt en 1791 en voulant gravir la montagne. Nous laissons donc d'autant plus volontiers cette Aiguille de côté que nous avons encore bien du chemin devant nous et que nous voulons arriver à temps à Chamouny. En descendant on a toujours à droite l'Arve qui sort du Col-de-Balme; on franchit quelques petits ruisseaux, on arrive près de l'homme de pierre, amas de pierres servant de poteau à l'époque des neiges, et au bout de trente minutes on est à Tour, ayant à gauche le glacier du même nom. Les paysans entassent soigneusement près de l'Arve les ardoises et les dé-

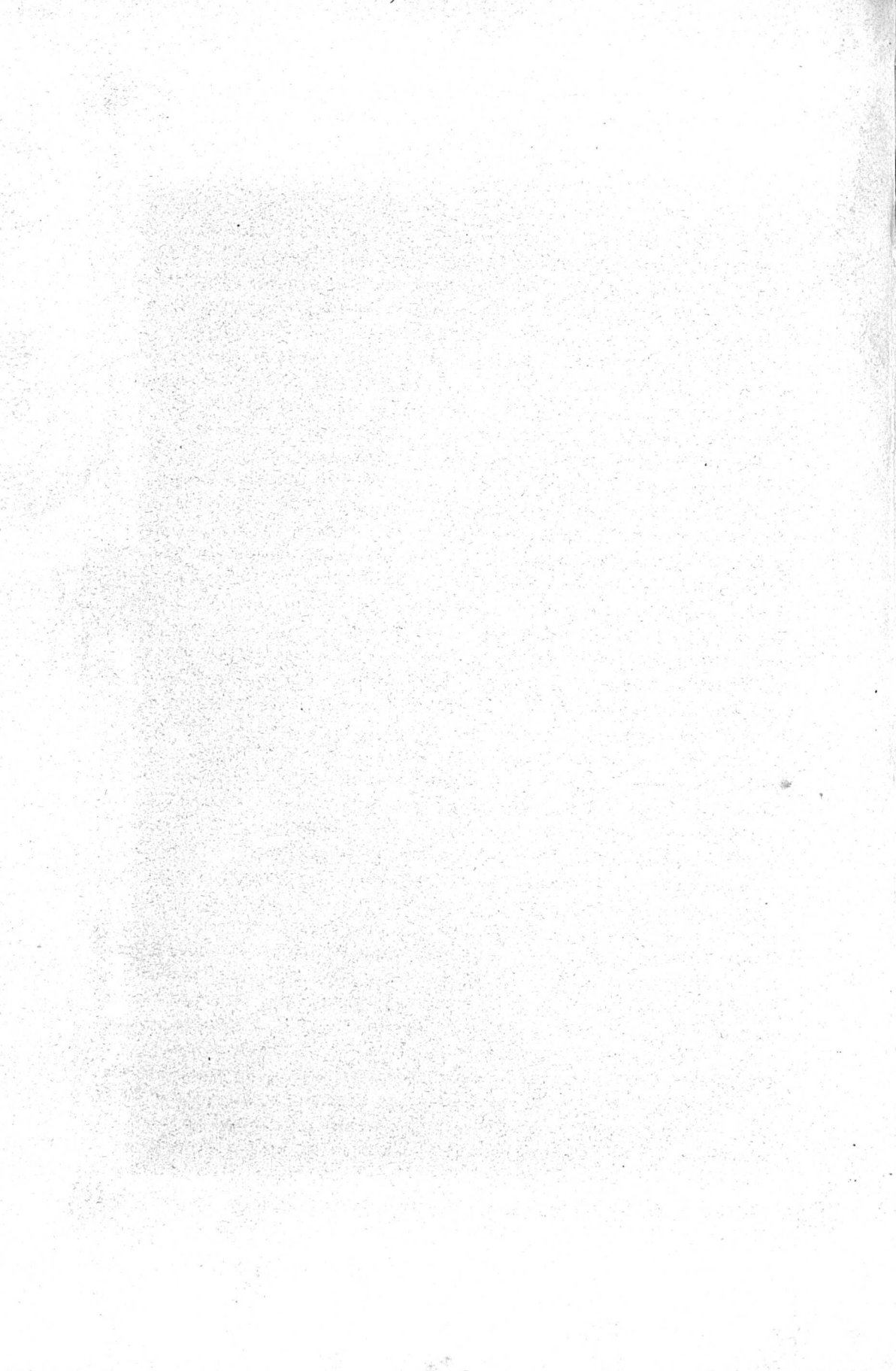


A. F. G. G. G. G.

DER MONTBLANC UND COLE DIE BALMIE.

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

Lithobock del.



pôts de la rivière. Ils en couvrent au printemps les champs afin de concentrer les rayons du soleil et d'activer de plusieurs semaines la fonte des neiges. A dix minutes de Tour on passe la Buisme, écoulement du glacier de Tour et l'on atteint en une demi-heure l'aimable Argentière d'où l'on peut jeter un dernier regard sur l'auberge du Col-de-Balme.

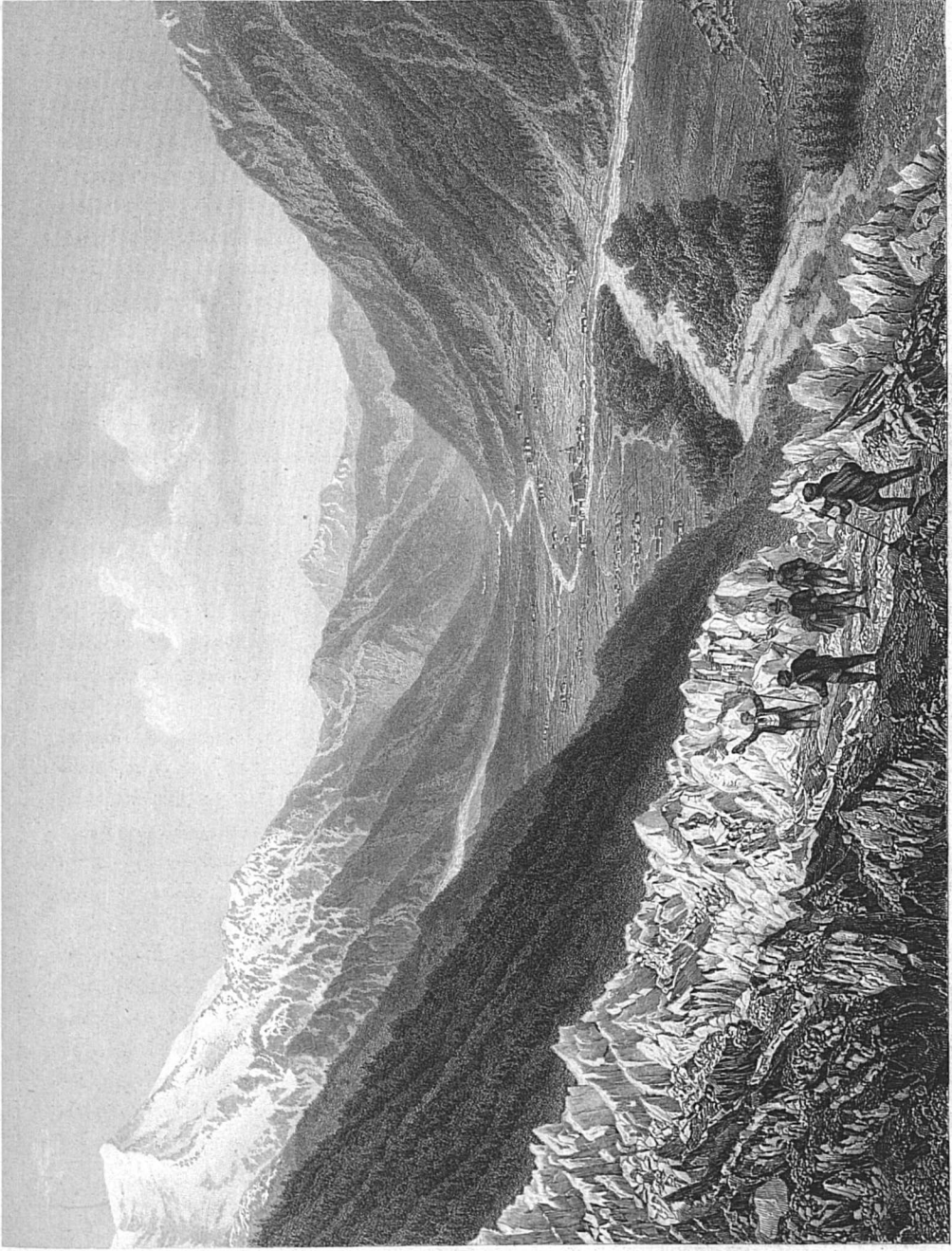
Entre l'Aiguille de Chardonnet et l'Aiguille Verte, le glacier d'Argentière se roule dans la vallée; crevassé et déchiré plus que tout autre, il attire les regards du voyageur par ses innombrables aiguilles et blocs de glace verdâtres. Le village forme à lui seul une paroisse et ses modestes habitations et écuries montrent de prime abord qu'elles ont à passer de rudes hivers et qu'elles ont bravé d'éminents dangers. Mais l'été a ramené la sécurité, et la paix a remplacé l'angoisse. Le fond de la vallée et les côteaues environnants sont tapissés de verdure; les ruisseaux ont le cours rapide mais deviennent rarement dangereux et quoique les rochers rougeâtres soient dénudés et arides et que les aiguilles des plus hautes montagnes paraissent abruptes et froides, leurs menaces sont vaines parce qu'elles ne peuvent former ni avalanches ni éboulements. Nous marchons toujours et arrivons sur la route charretière. Après avoir franchi l'Arve près de Chezalet et Les Isles, nous entrons dans la gorge les Tines, ayant à notre droite la Flégère et à gauche le glacier des Bois qui se perd dans le Mer de Glace, touchons à Bois, traversons de nouveau l'Arve, laissons derrière nous encore quelques hameaux insignifiants et arrivons, épuisés et haletants par une longue marche à Prieuré, cette partie principale de Chamouny.

Quiconque visite maintenant la vallée de Chamouny, la plus belle et la plus intéressante des vallées du domaine des Alpes, ne croirait pas qu'à une époque peu éloignée encore, elle était non seulement presque inconnue mais même décriée. Située entre la chaîne principale du Mont-blanc, les Aiguilles Rouges et le Brévent, formée au nord par le Col-de-Balme et au sud par le col de Voza, elle paraît avoir été complètement ignorée à l'époque où les Romains firent leur apparition dans la vallée de l'Arve. C'est un prieuré de Bénédictins qui, sous Atimon, comte du Genèveois défricha la vallée en 1099. Elle était pourtant en si mauvais renom qu'on ne s'y engageait qu'armé, et qu'on passait la nuit dans des tentes surveillées par des sentinelles. Les habitants passaient pour une horde de brigands et on ne nommait leur repaire que les montagnes maudites dont personne n'approchait. Le pays ne possédait ni chemins praticables, ni sentiers battus et lorsque vers le commencement du 17^e siècle, François de Sales, évêque de Genève visita à pied cette contrée inhospitalière,

cette seule visite lui valut l'aurole du saint. Il n'eut pourtant par d'imitateurs et ce ne fut qu'en 1741 que les deux voyageurs anglais Pocock et Windham visitèrent la partie supérieure de la vallée de l'Arve. Leurs récits engagèrent le savant Baulacre, bibliothécaire de Genève, à décrire, dans le „Mercure Suisse“ de mai et de juin 1743, la vallée de Chamouny (connue, dit-on, autrefois sous le nom de Campus munitus) et à la faire sortir de son obscurité. Les noms de Pocock et de Windham furent gravés plus tard sur un rocher de la Mer de Glace en souvenir de leur „découverte de la vallée“. Le naturaliste Saussure, un des hommes les plus éminents et les plus célèbres de son temps, s'occupa aussi beaucoup de la vallée de l'Arve. A différentes reprises il visita les vallées et les montagnes de la Savoie et du Valais et le Montblanc fut souvent l'objet de ses études scientifiques. Après que le Dr. Paccard et Jean Balmat de Chamouny eurent gravi le sommet le plus élevé du Montblanc en 1786, ils furent suivis dans les premiers jours du mois d'août 1787 par Saussure qui, avec 17 guides atteignit heureusement son but. Les ascensions reposèrent pendant 38 ans; par contre, les descriptions de Saussure et d'autres voyageurs (Pictet, de Luc, Bourrit) attirèrent en plus grand nombre des savants de toute sorte à Prieuré et dans l'Arve supérieure. Mais ce ne fut que vers 1830 que le torrent toujours croissant des étrangers qui inonde chaque année la Suisse étendit un de ses bras les plus vigoureux dans la vallée de Chamouny.

Chamouny est une vallée de six lieues de long, arrosée par l'Arve qu'alimentent déjà beaucoup de sources et de ruisseaux. Sur le rebord droit de la vallée surgissent de hautes montagnes dont le sommet ne dépasse cependant que rarement la région des neiges; à gauche, au contraire, le Montblanc avec ses cimes, ses aiguilles, ses pointes nombreuses se perd dans l'azur du ciel. Il y a, en vérité, des vallées plus gracieuses, plus aimables et plus riantes que celle de Chamouny, p. e. dans le Valais, l'Oberland Bernois, l'Engadine, vallées où les lacs jouent le principal rôle; mais aucune n'est plus grandiose, plus imposante, plus riche en vues pittoresques sur les montagnes majestueuses ni plus remarquable par la forme variée de ses glaciers. Du plus grand intérêt sont ses aiguilles de granit, espèces de tours pointues, élancées et chauves, ses cristaux de glace qui s'élancent du milieu des champs de neige et de glace. Les ruisseaux aussi qui roulent, clapotent et bondissent par-dessus des rochers dénudés méritent d'être mentionnés.

En été le climat est doux et agréable mais très-variable; rarement la chaleur arrive à 17 degrés Réaumur, tandis que les matinées en général



A. F. esca sculp.

DAS CHELMOUNNY-THEAL.

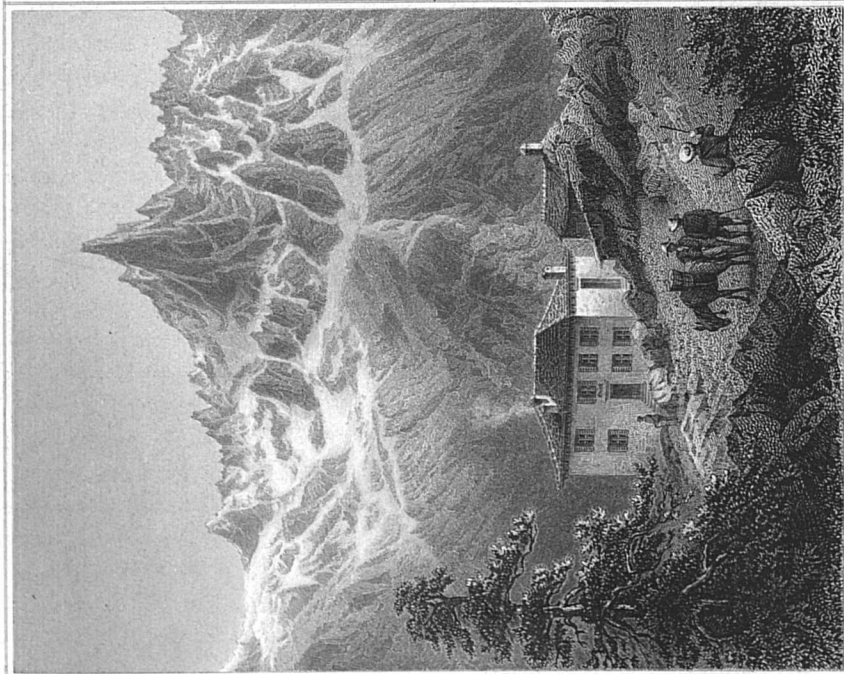
Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

J. H. Hochack del.

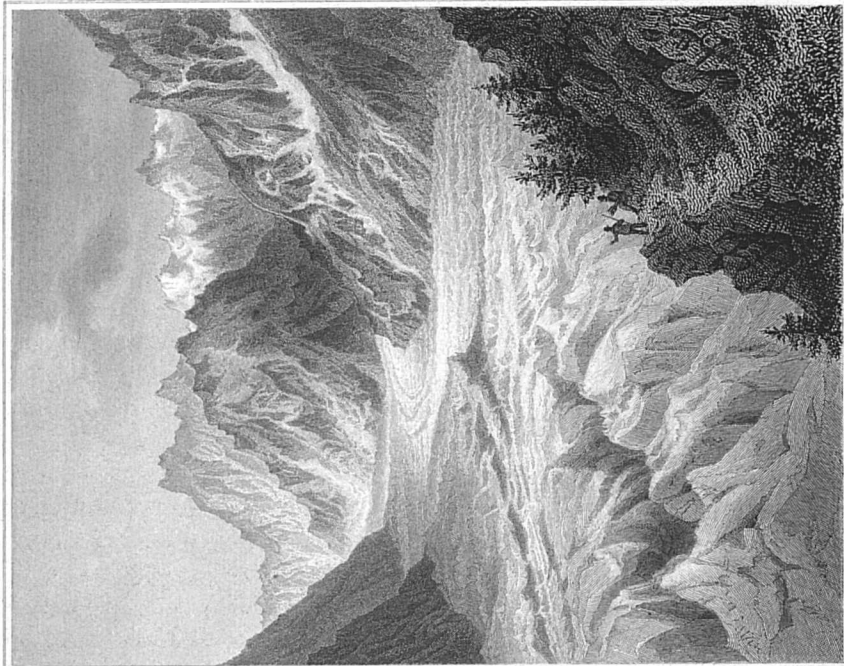
périeure, la Mer de Glace, nous apparaît d'une manière plus complète et avec une beauté plus imposante que nulle part ailleurs. Plus loin à gauche se montrent les Aiguilles d'Argentière avec leurs beaux glaciers, l'Aiguille de Chardonnet, le Glacier de la Tour avec une aiguille de rocher qui porte le même nom et enfin, tout-à-fait dans le lointain, nous apercevons encore l'entrée du Col-de-Balme par où l'on descend dans la vallée de Chamouny.

La Flégère est visitée par tous les touristes, mais les plus robustes et les plus jeunes seulement entreprennent l'ascension du mont Brévent qui se dresse à droite de la vallée mais qui quoique plus bas, s'élève jusqu'à 8500 pieds au-dessus de la mer. Déjà sur les Alpes Planpraz on jouit d'une vue superbe sur la vallée et sur le roi des montagnes situé en face, le Montblanc; mais plus étendue encore est la vue qu'on a des sommets granitiques du Brévent où l'on arrive en traversant des terrains éboulés, des nappes de neige, des blocs de rochers et une gorge étroite qui a la forme d'une cheminée. De temps en temps, nous trouvons sur notre chemin si la chance nous favorise, ces rares et intéressants échantillons de neige rouge dont les naturalistes ont expliqué le secret. De ces hauteurs nous voyons la vallée tout entière avec toutes les montagnes qui l'enferment au-delà de l'Arve, et surtout le Montblanc qui se présente à nous dans toute sa splendeur avec les innombrables rochers, arêtes, glaciers, crevasses et déchirures de son côté nord-ouest.

Après avoir gravi deux hauteurs sur la droite de la vallée, on prend à gauche et l'on visite d'abord la verte Colline du Chapeau, but ordinaire des excursions de ceux qui manquent de force ou qui n'aiment point à acheter par de violentes fatigues les jouissances que donne la nature. Cette colline est au pied de l'Aiguille de Bouchard à l'ouest du glacier des Bois et l'on y monte par les Tines d'où un petit sentier conduit au village de Savagne et de là longeant le glacier mène jusque sur la hauteur. Le plus grand charme du spectacle qu'on a est la vue du glacier qui repose immédiatement sur le roc et qui, outre ses effroyables crevasses et déchirures, présente d'innombrables pyramides de glace reliées entr'elles par de petites arêtes. Souvent on entend des craquemens et de bruyants déchirements; il n'est pas rare de voir les pyramides et les aiguilles de glace s'écrouler avec fracas et à certaines époques, surtout au printemps, on entend gronder le sourd murmure des avalanches. Mais ce n'est pas seulement le glacier s'élevant jusqu'au sommet du Géant qui offre un spectacle merveilleux et grandiose; en haut et en bas de la vallée, la vue des innombrables pointes et aiguilles de Montblanquette et les sommets et les rochers des Aiguilles Rouges et du Brévent récompensent avantageusement les fa-



AIGUILLE DU DRU.



MER DE GLACE.

L. Rohbock del.

A. J. Terwen sculp.

PAETIËN AM MONTANVIERT.

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

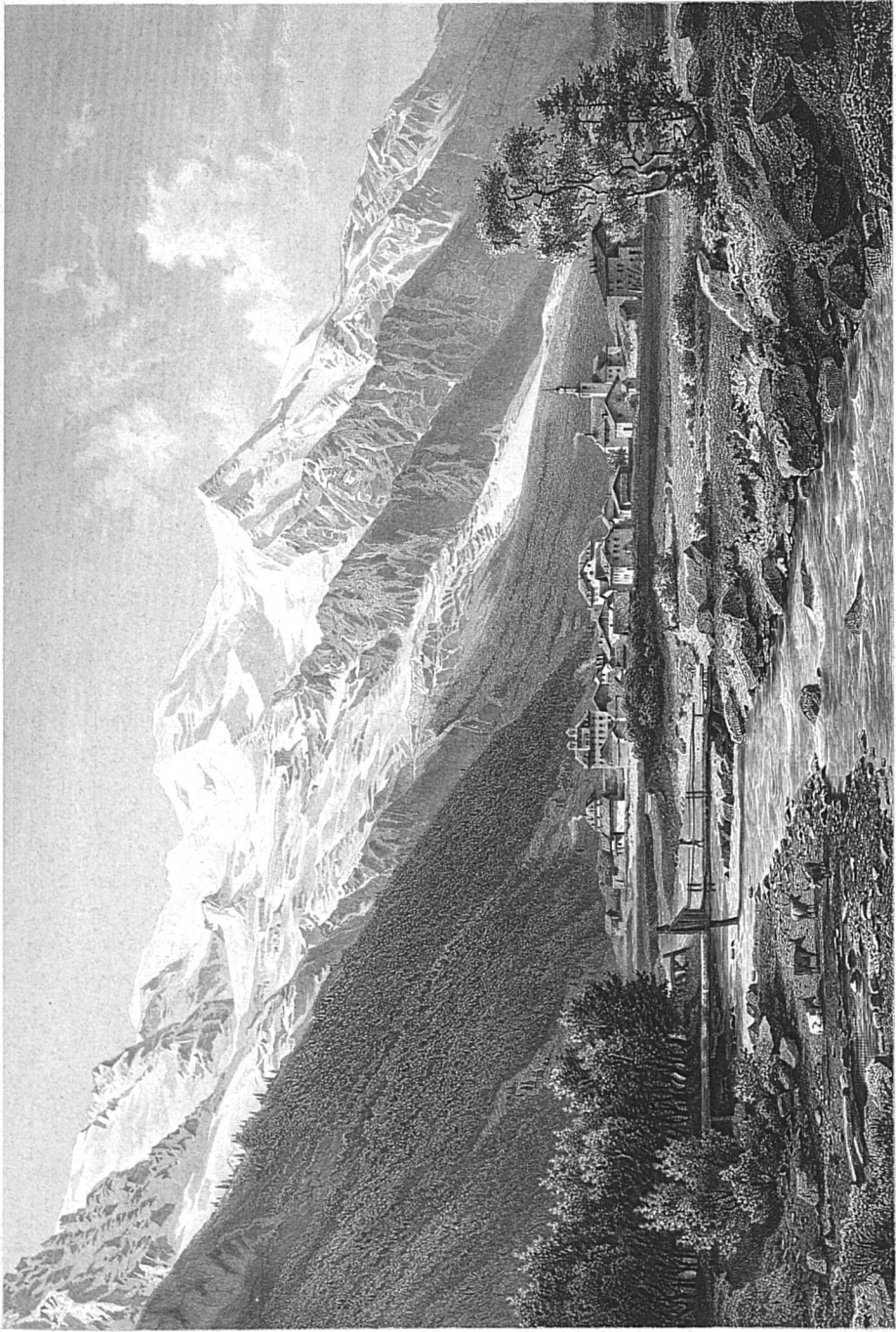
381

du Montanvert, d'où l'on aperçoit les nombreux sommets de la chaîne du Montblanc et les montagnes qui sont au-delà. Plus bas, en descendant, se trouve la Pierre des Anglais, table de granit qui rappelle aux voyageurs les noms de ceux qui visitèrent les premiers Chamouny, les Anglais Windham et Pocock. L'excursion du Montanvert au Jardin est des plus intéressantes, mais elle n'est possible qu'à ceux qui ne craignent pas les grandes fatigues, car elle prend un jour entier et l'on part de Montanvert le matin pour revenir à Chamouny le soir; cela fait 15 heures de marche.

Après avoir suivi un petit sentier rocailleux au pied de l'Aiguille de Charmoz et gravi avec peine les escarpements du glacier, on arrive à des entonnoirs profonds où bouillonne l'eau du torrent, et l'on franchit toute la Mer de Glace jusqu'au Couvercle où les glaciers Lechaud et Talèfre se rejoignent. Bientôt on atteint l'extrémité inférieure du Talèfre qui montre ses effroyables déchirures et ses pyramides de glace dans une confusion pittoresque. On gravit ensuite péniblement le rocher du Couvercle, à travers une gorge étroite et presque en rampant, et l'on arrive enfin par quelques lambeaux de prairie et par la partie la plus unie du glacier de Talèfre au Jardin ou Courtil.

C'est une espèce d'oasis dans ce désert de glace, une île de rochers à trois côtés, couverte d'un magnifique tapis de gazon vert, semée de belles et rares plantes des Alpes et entourée de glaces à plusieurs lieues de distance. En été on y mène paître le bétail, qu'on amène avec de grands dangers à travers la Mer de Glace dans ces prairies fertiles et où il reste plusieurs semaines. Du Jardin la vue du glacier et des montagnes est sauvage, imposante et originale. On peut en revenant éviter la gorge des Egralets: il faut pour cela du glacier de Talèfre descendre sur le glacier Lachaud, traverser de nouveau la Mer de Glace et du pied de l'Aiguille de Charmoz revenir à Montanvert. De là on peut aussi faire plusieurs autres excursions aussi intéressantes que pénibles, par exemple au glacier du Pèlerin et au bord du glacier Bossons en descendant vers Chamouny. Des groupes élégants de touristes s'échelonnent d'une manière pittoresque sur la montagne et dans la vallée.

Il y a des excursions plus faciles et pourtant fort agréables dans les environs de Chamouny, par exemple au glacier du Pèlerin et à sa belle cascade. Le glacier descend de l'Aiguille du Midi et offre des déchirures et des crevasses profondes, il en sort un petit torrent, qui par un lit étroit se précipitait jadis sur un plateau de rocher, retombait sur des rochers inclinés en formant des arches liquides et descendait en bouillonnant dans l'abîme. Depuis que le plateau de rocher est détruit, la cascade a beau-



Nach Photo-graphie angefertigt v. P. Weber.

Fr. Müller sculp.

CHAMOUNY UND DER MONT BLANC.

Druck & Verlag von C. G. Lange in Darmstadt.

200

coup perdu de sa beauté. Une autre chute d'eau, située plus près de Chamouny est la cascade du Dard. Une troisième promenade qu'on fait souvent est celle du glacier Bossons qui se trouve entre le sommet même du Montblanc et le Dôme du Goûté, masse compacte quelque peu crevassée et légèrement inclinée vers la vallée. Sa partie inférieure a des escarpements fort raides. Ici des blocs de glace transparente de 40 à 50 pieds de haut s'élèvent et s'affaissent, et il se forme de curieux et magnifiques groupes de morceaux et d'aiguilles de glace qui disparaissent bientôt pour faire place à d'autres. La Frontmoraine est plus grande que celle d'aucun autre glacier et les touristes ne manquent pas d'y recueillir des échantillons du vrai granit du Montblanc.

Comme la vallée de Chamouny rentre un peu dans notre travail, mais n'offre aucun attrait particulier en elle-même, nous laisserons de côté la promenade autour du Montblanc, les excursions au Col de Voza, au Col de Bohomme, Col de Seigne et Col de Ferrex et dans le Val d'Entremont que nous avons déjà mentionnés ou que nous mentionnerons encore. Celui qui veut connaître toutes les beautés du Montblanc et de ses environs, peut facilement ou du moins sans trop d'efforts les visiter toutes en cinq ou six jours. Il nous faut aussi laisser de côté l'ascension du Montblanc, la plus haute des montagnes de l'Europe. Celui qui voudrait la décrire devrait l'avoir faite lui-même, afin de pouvoir communiquer ses propres observations. Cette ascension est coûteuse mais pas à beaucoup près aussi dangereuse que dans le siècle précédent où il n'y en eut que deux; elle parut d'autant plus dangereuse à Paccard et à Saussure, les auteurs de la première ascension, qu'ils ne connaissaient pas encore la route à suivre. Maintenant il y a tous les ans souvent trois ou quatre ascensions faites surtout par des Suisses ou des Anglais. Naturellement il n'y a que les touristes robustes, courageux à l'épreuve du vertige qui puissent l'entreprendre. Il leur arrive souvent des malheurs quand le temps change subitement, que l'orage éclate, que les averses tombent, ou que les brouillards obscurcissent le ciel. La vue qu'on a de la pointe la plus élevée, la Bosse du Dromadaire ne récompense pas les fatigues qu'on endure. Bien que par un beau temps et un ciel pur on découvre toutes les Alpes suisses, la chaîne des Apennins et les Alpes maritimes, on n'a pas devant soi un tableau vraiment grand parce que les montagnes sont trop éloignées ou que les cimes qui se dressent au milieu d'elles font paraître leur croupes et leurs hauteurs comme rabaisées. La visite au Col du Géant est à peine moins pénible que cette ascension. Il faut dix-huit heures de marche sur la glace, la neige et les éboulis. Cette excursion est tout aussi dangereuse, et en 1861, trois

jeunes Anglais avec leurs guides périrent en voulant monter du Col à Courmayeur.

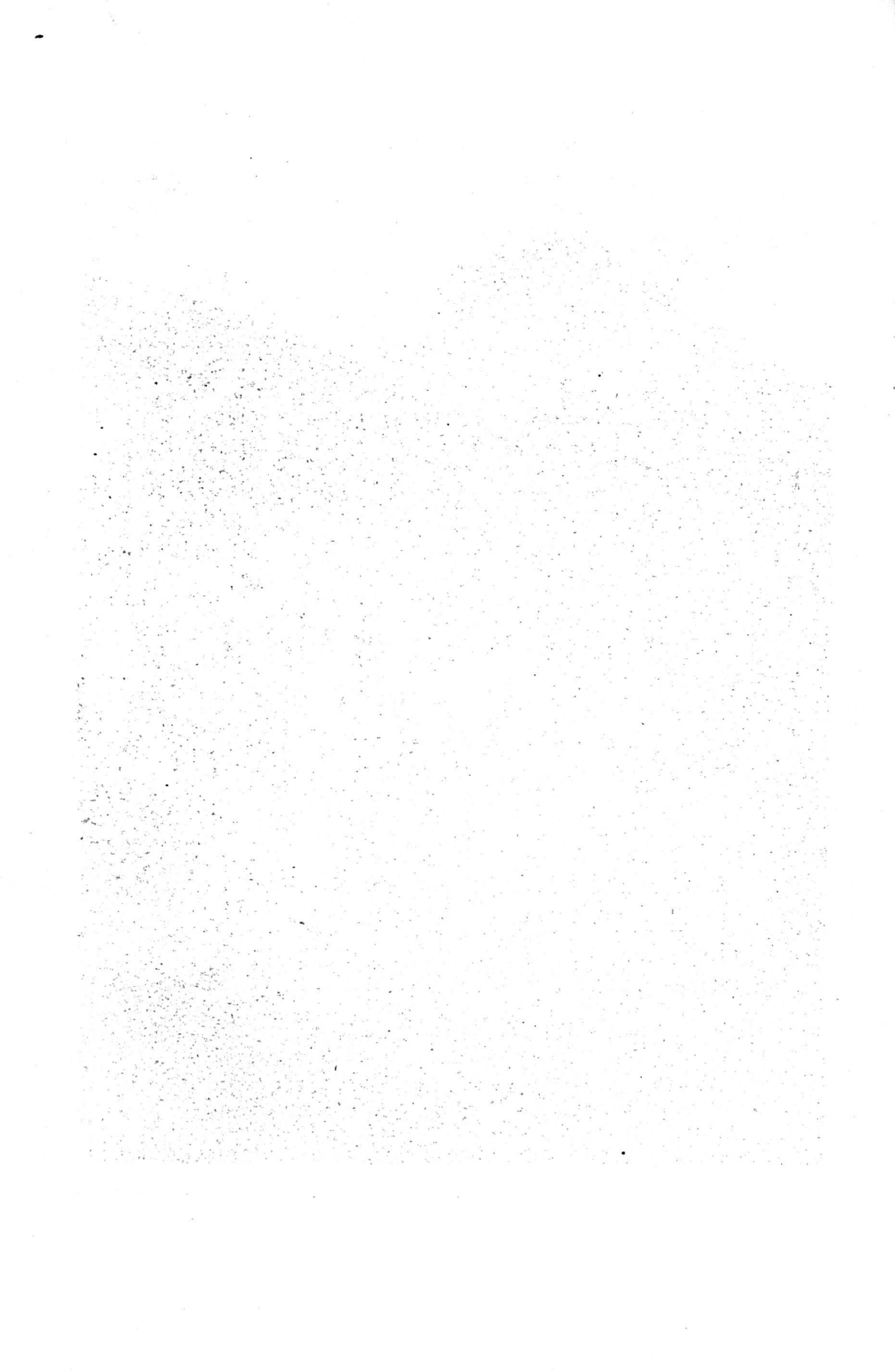
Avant d'en finir avec Chamouny, nous mentionnerons encore une excursion dont nous avons déjà parlé; celle qu'on fait des Ouches dans la vallée de Chamouny à St. Gervais par le Col de Voza et le Col de Forclaz. Ce dernier monte à travers de magnifiques bois de mélèzes et de sapins. On arrive ensuite à des prairies fertiles sur les hauteurs du Col de Voza d'où l'on a une vue vraiment ravissante sur la vallée de l'Arve, les villages de Passy et de Sallanches, sur les montagnes environnantes et en particulier sur le colossal Buet, la Pointe de Sales, le Rocher de Fiz et l'Aiguille de Barrens. La route qui descend, à St. Gervais, n'offre guère que des vues sur la vallée. Il est plus agréable de revenir par Rionnay où se décharge le glacier de Bionnassay que l'on voit dans toute son étendue. De là on monte au village de Bionnassay et ensuite par une pente raide au Col de Voza d'où une route en zigzag descend jusqu'aux Ouches. La vue qu'on a sur la hauteur, à côté du pavillon de Bellevue sur le mont Lachaz est magnifique: elle embrasse Chamouny et la partie occidentale du groupe du Montblanc où se dressent entr'autres sommets élevés, l'Aiguille de Goûté et le Dôme de Goûté.

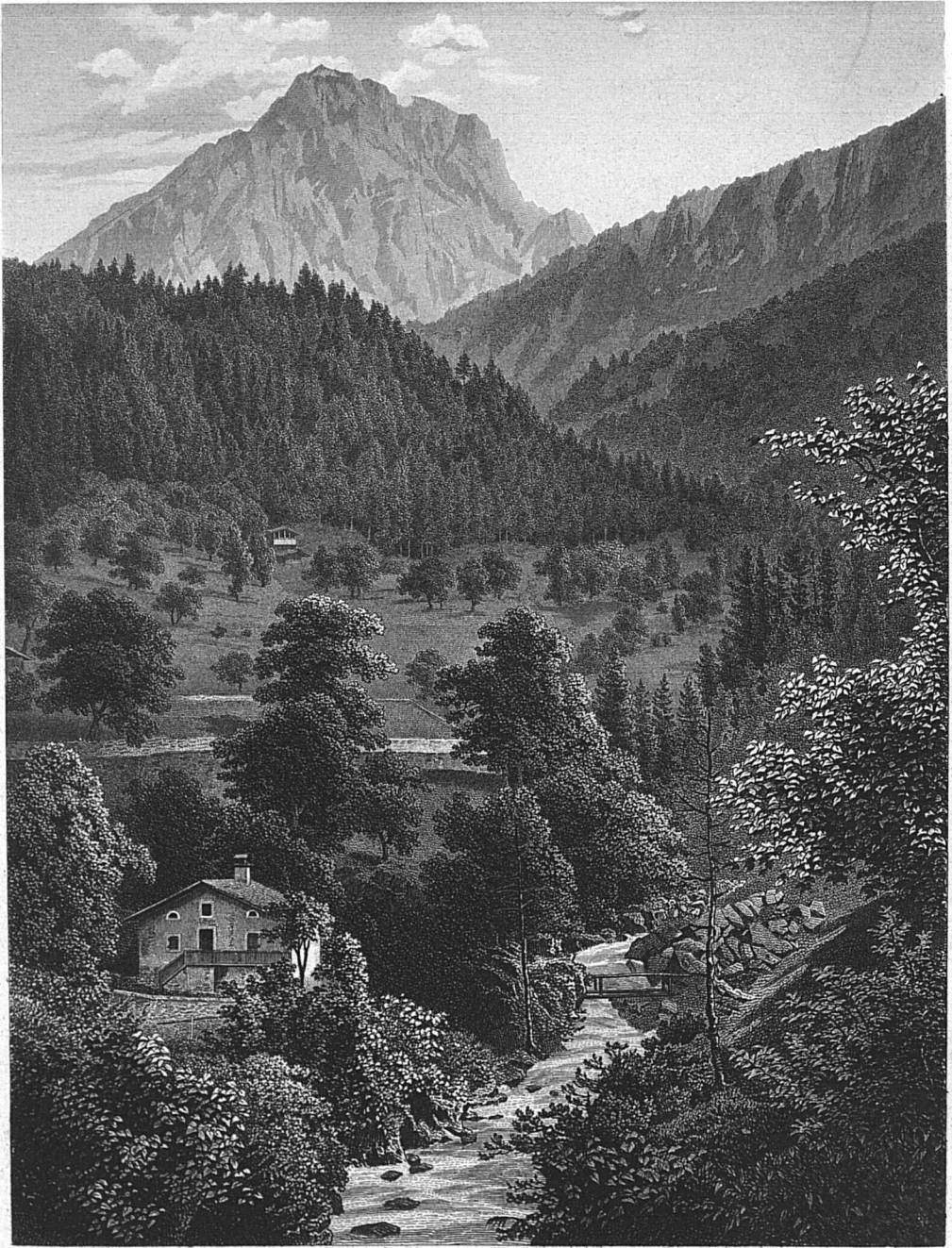
Après nous être enivrés des beautés merveilleuses et enchanteresses de la vallée de l'Arve, nous sommes revenus dans le Valais à Martigny pour faire encore quelques excursions. Une d'elles offre un haut intérêt historique et surpasse de beaucoup les autres par les beautés du paysage. Malheureusement nous devons, faute d'espace, abréger nos descriptions. D'abord nous nous dirigeons vers le Col de Ferrex au-delà duquel un sentier conduit à Courmayeur en Savoie. Nous suivons ensuite la route du Grand Saint-Bernard que nous essaierons bientôt de décrire. Au bout de trois heures et demie nous entrons dans la riante vallée de Ferrex que traverse la Dranse de Ferrex et nous sommes au bout d'une heure à Issert, l'endroit principal de ce district. Chaque pas nous rapproche des hautes montagnes et des glaciers. Après avoir traversé encore quelques hameaux, nous montons plus rapidement. De l'autre côté du ruisseau s'étendent les glaciers d'Onex de Saleinoz et de la Tour. Maintenant nous rentrons dans les Alpes et nous arrivons aux glaciers qui sont dans le voisinage du Col et dont l'un a laissé après lui une moraine immense et s'étendait

visiblement très-avant dans la vallée. A une époque reculée il doit même avoir couvert toute la partie inférieure de la vallée du Rhône jusqu'au Jura et semé sur son passage les nombreux blocs erratiques dont la nature ressemble entièrement à celle des aiguilles de rocher qu'on trouve à l'est du Montblanc.

Par un chemin escarpé, nous arrivons bientôt au Col de Ferrex où nous attend une vue grandiose. Il est vrai que le Montblanc proprement dit se dérobe à nos regards, mais nous contemplons les masses énormes de rochers qui l'entourent et en particulier la masse colossale du Géant et la grande Jorasse. Dans l'intervalle des côtes gigantesques de la montagne, se trouvent de nombreux glaciers. Au sud du Géant, se dresse le gracieux mont Pétéret pareil à un toit d'église orné de flèches gothiques. Derrière nous, nous voyons la vallée de Ferrex dans le Valais et au loin, par-delà les montagnes voisines, nous découvrons les hautes Alpes bernoises. Au sud s'étend le Val de Ferrex en Savoie, traversé par le ruban argenté de son ruisseau. Presque toute l'Allée blanche et ses glaciers s'offrent à nos regards. Nous redescendons péniblement. Là est le glacier du Mont Dolent, là le Mont Dru, là le glacier de Triolet sur le Mont des Eboulements. En 1721 le glacier s'éroula soudainement et engloutit les chaumières des bergers. Nous sentrons maintenant dans de petits hameaux, mais toujours nous apparaissent de nouveaux glaciers et enfin le roi des Montagnes, le Montblanc lui-même se laisse apercevoir. Le chemin est toujours rude mais il descend de plus en plus dans la vallée, et de plus en plus aussi grossit le petit ruisseau. Les glaciers sont suspendus très-haut aux flancs des montagnes et n'envoient dans la vallée que l'eau de leurs glaces fondues.

La route tourne brusquement au sud, au point où un autre ruisseau débouche venant de l'ouest. En moins d'une heure, nous sommes à Courmayeur. L'excursion au Grand St. Bernard est plus difficile sans offrir le même intérêt pittoresque. Une belle allée nous conduit à Bourg-Martigny; nous traversons la Dranse et nous marchons sur la rive gauche du torrent écumant en passant par de petits hameaux jusqu'à Bovernier qui dans la grande calamité de 1818 fut sauvé par la saillie d'un rocher. Après avoir traversé de nouveau la Dranse, nous entrons dans la galerie Monnage, creusée dans le roc et dont l'issue paraît être gardée par un vieux couvent de Trappistes. Bientôt nous trouvons Sembranchier au pied du Pain de Sucre ou Mont Catogne, connu dans l'histoire par un nombre assez considérable de procès de sorcières. Jadis s'élevait là une forteresse nommée St. Jean, si vaste et si bien distribuée qu'en 1444 l'empereur Sigismond put y loger avec une suite de 800 chevaliers. A vrai dire ils durent y être





L. F. Hölbock del.

A. Pesca. sculp.

LE GRAND-MOVERAN.

(Valais)

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.

387

jolie cascade, puis elle suit le côté droit de la vallée par une pente douce. La nouvelle route est bonne et pratiquée assez haut au-dessus de la rivière; elle traverse plusieurs endroits pittoresques et passe par le défilé de Cherrayre où nous entrons dans les prairies de Prouz. Plus haut s'étendent plusieurs glaciers sur les flancs du Mont Velan qui semble enfermer la vallée. Un défilé sauvage nous attend: c'est le défilé de Marengo. Les environs sont âpres et stériles; nous entrons dans la vallée des Morts et nous passons devant l'ancienne maison des morts où l'on mettait autrefois les morts inconnus. C'est encore maintenant un charnier et en même temps un lieu de refuge. Nous passons les ponts de Nadri et à travers une gorge presque entièrement comblée par des masses de neige, nous arrivons enfin à l'hospice du Grand St. Bernard.

Avant de décrire l'hospice lui-même, il nous faut d'abord parler de la vieille route autrefois célèbre qui conduit au St. Bernard. Il est incontestable que cette route est très-ancienne; c'était probablement la seule qui dans des temps reculés conduisait de la vallée du Rhône aux pays situés au-delà de Alpes. Sur la hauteur se trouvait un autel consacré par les montagnards celtes à un dieu celtique que les Romains appelèrent plus tard un Poeninus ou Jupiter Poeninus. D'après Tite-Live, en l'an 390 avant l'ère chrétienne, les Lingoniens et les Boïens pénétrèrent en Italie par le Grand St. Bernard. On conteste et, paraît-il, avec raison, qu'Annibal ait traversé les Alpes par cette route. César en reconnut l'importance de même que ses successeurs. En 547 elle vit passer les Lombards; plus tard Charlemagne. Napoléon s'en servit pour gagner la bataille de Marengo. La nouvelle route dévie de beaucoup de l'ancienne, en même temps elle est plus large et plus commode.

L'hospice du St. Bernard est assis sur un plateau du revers septentrional de la montagne, près d'un lac sombre et dans le voisinage des frontières du canton du Valais vers le Piémont. Sa première fondation remonte à l'année 962 et est due à St. Bernard de Menthon, membre d'une famille illustre de la Savoie. Des établissements semblables, quoique plus petits, paraissent pourtant déjà avoir existé en 832; suivant la légende ils auraient été démolis par l'empereur en 890 et rétablis par St. Bernard. Les documents sur son origine sont devenus la proie de deux incendies. L'édifice actuel date du milieu du seizième siècle, l'étage supérieur a été ajouté en 1822. Au rez-de-chaussée se trouvent les écuries et les magasins, au premier la salle à manger, la cuisine et les cellules pour les indigents; au second les chambres des douze chanoines Augustins qui avec les frères servants (Maronniers) sont chargés de l'administration de l'hos-

pice et les chambres à coucher des voyageurs aisés. Dans le proche on voit une table de marbre portant l'inscription suivante : „Napoleoni I Francor. Imperatori semper Augusto, reipublicae Valescianae restauratori semper optimo, Aegyptiaco et Italico semper invicto, in monte Jovis et Sempronii semper memorando Respublica Valesiae grata. II Debris. 1804.“ Dans la salle à manger il y a de jolis dessins et de belles gravures, voir même un piano, dans une chambre latérale une collection de plantes, d'insectes et d'antiques. Dans une chapelle à droite s'élève le monument fondé par Napoléon au général Desaix, tombé à la bataille de Marengo et enterré d'abord à l'hospice. Ce monument représente la mort du brave général sur le champ de bataille.

L'hospice a l'obligation d'accueillir et d'héberger sans rétribution les voyageurs. Près de 16 à 20,000 hommes sont logés et soignés chaque année et occasionnent en moyenne 80,000 francs de dépenses. Les fonds nécessaires sont fournis par les revenus de l'établissement et la munificence de certains voyageurs. Les moines offrent de bon coeur ce qu'ils ont. Une table bien servie, vu les circonstances, reçoit aussi bien les voyageurs que les chanoines et se distingue surtout par la vive conversation et le ton familier qui y règnent. Le nombre des lits est de 80. Les dames sont logées dans la Dépendance St. Louis, placée vis-à-vis. La congrégation des chanoines se compose de 40 membres dont quelques-uns occupent des prébendes tandis que d'autres desservent l'hospice du Simplon qui dépend de celui du St. Bernard.

Comme curiosité du St. Bernard nous mentionnerons les chiens qui n'existent cependant plus comme race pure. Ces serviteurs fidèles accompagnent les maronniers qui, conjointement avec les plus jeunes chanoines vont à la recherche des pauvres hommes égarés. Quand la tourmente rend les chemins impraticables, que les neiges couvrent les hauteurs et que le froid est des plus intenses, les moines se mettent en route; les chiens leur sont alors de la plus grande utilité car ils flairent à une lieue de distance les malheureux. Le fameux Barry, empaillé au musée de Berne comme échantillon de la race pure, vit dans la bouche de bon nombre de voyageurs. La race bâtarde actuelle ne le cède guère à la race primitive et se paie assez cher. On conçoit facilement qu'à une hauteur de 7600 pieds l'hiver doit être rigoureux et de longue durée. La neige a quelquefois jusqu'à 40 pieds de profondeur; elle ne dépasse cependant pas à l'ordinaire 7 à 9 pieds. En été la chaleur moyenne est de 7 degrés avec 16 degrés de maximum, en hiver le froid, avec 27 degrés de maximum, de 7½. Les jours seréins sont rares et les brouillards abon-

dants. Humboldt dit dans son Kosmos que cette température ne se retrouverait dans la plaine qu'à une latitude de 76 degrés (Spitzberg).

L'étendue de notre ouvrage ne nous permet pas de nous arrêter aux antiquités curieuses qui sont en partie du plus grand intérêt scientifique; on trouve tous les détails nécessaires dans un traité de la société archéologique de Zurich. Nous laissons également de côté le temple de Jupiter Poeninus qui s'élevait autrefois derrière le lac, sur la montagne à laquelle il a donné le nom de Jovis. Ce temple paraît avoir été en grande vénération, principalement chez les peuples du versant septentrional; même après leur asservissement ils y venaient encore chercher des consolations et de l'assistance contre les maladies et la misère. De l'endroit où nous nous trouvons, nous pouvons arriver au Col de Fenêtre ou, par le val Ferret, retourner à Martigny. Vient ensuite le pauvre hameau St. Remy avec la douane italienne et une bonne auberge où l'on se procure des voitures pour aller à Aoste. Nous devons nous arrêter ici: la frontière suisse est déjà derrière nous et quoique le sud tâche de nous retenir avec ses charmes et ses attraits, nous avons encore à parcourir vers le nord des districts charmants, avant tout la vallée de Zermatt, le passage du Simplon et la partie supérieure du Rhône.

En quittant le St. Bernard nous retournons d'abord à Sembranchier où nous regrettons vivement de ne pouvoir jeter qu'un regard furtif sur la route qui conduit par le Col de Fenêtre au val Tellena. Ce chemin qui passe pendant bon nombre d'heures sur les neiges et la glace, qui traverse les glaciers Durand et Otemma, ne présente par le moindre danger et offre des vues magnifiques sur les montagnes et les vallées. Car la vallée de Bagne, quoiqu'elle ait beaucoup souffert de l'inondation de 1818, ne laisse pas d'être encore ravissante et romantique.

A partir de Sembranchier le chemin suit la vallée de Bagne, longe le pied du Sevron, débouche à Chables pour traverser une contrée fertile jusqu'à Champser qu'encadrent de sombres forêts et de verts pâturages. Le long du chemin nous voyons des moulins à roues hydrauliques horizontales. Vient ensuite Morgnes et enfin le dernier village de la vallée, le malpropre Lourtier. Un guide devient indispensable, soit que l'on veuille traverser le col de Severeu pour se rendre à Liapay dans la vallée d'Hémérence, soit que l'on veuille passer le col de Fenêtre ou escalader le

Mont Gelé. Derrière le village la contrée est rude et sauvage, le chemin devient plus ardu, la Dranse se précipite dans une gorge étroite, des ruisseaux coupent le chemin et les derniers arbres fruitiers disparaissent. Ça et là on aperçoit une cataracte; mais l'eau en est trouble et n'offre rien d'attrayant. Les montagnes qui s'élèvent fièrement dans les nues se dessinent plus hardiment. A gauche surgit le Mont Pleureur connu par son glacier de Gétroz, la terreur de la vallée. Nous franchissons la gorge de la Dranse et gravissons une pente aride pour arriver bien au-dessus du lit du fleuve; nous descendons de nouveau vers la Dranse par un vallon monotone et solitaire et arrivons aux chalets de Torembec derrière lesquels se montrent déjà les glaciers de Brenney, du Mont Durand et de l'Otemma. Le deuxième de ces glaciers, qui se distingue par sa beauté et sa grandeur, est bientôt franchi et nous voici au pied de l'Otemma qui occupe tout le fond de la vallée. Nous suivons un des trois grands bras qui forment l'Otemma pour arriver au Col de Fenêtre (8600 pieds au-dessus de la mer). La vue que l'on a de la hauteur du Col est tout aussi imposante que ravissante, surtout vers le sud. Tout en bas, dans l'écart, le val Ollomont, cette vallée latérale du Val Pellina, encadré de rochers dentelés, repose dans une molle tranquillité. Dans le fond surgissent les Alpes graques en-delà d'Aoste et le brillant glacier du Ruitor.

Au nord-est s'élève à une hauteur de 13000 pieds le Combin, tandis qu'au sud-ouest le Mont Gelé couvert d'une neige éblouissante, présente ses flancs presque perpendiculaires. Du plus haut point du col, nous avons quatre lieues jusqu'au Val Pellina et sept jusqu'à Aoste. D'abord le chemin est raide, mais plus bas il devient plus commode, même carrossable et débouche enfin dans une contrée intéressante, richement ornée et bénie de tout ce que la partie montueuse de l'Italie septentrionale peut offrir.

Après avoir erré longtemps dans les montagnes et avoir gravi les cols alpiques les plus élevés, nous rentrons dans la vallée du Rhône et nous nous trouvons dans une contrée peu intéressante mais pourtant remarquable. Le route va en ligne droite; à gauche coule le Rhône dans un lit assez large; souvent le fleuve se réduit à un mince filet d'eau; mais à la fonte des neiges ou par les pluies d'orage, cette eau en apparence si innocente devient un véritable torrent qui rompt les digues et inonde le pays; le fond de la vallée est formé de marais, d'îles boisées et d'amas

d'éboulis. Les versants escarpés sont couverts à leur base de prés, de champs labourés, de vergers et de bosquets; plus haut s'étendent des alpes et des forêts et çà et là paraît un village auquel conduit un mauvais sentier long quelquefois de plusieurs lieues. D'abord nous touchons à Charaz ensuite à Saxon peu connu autrefois et possédant maintenant des eaux assez visitées. Maintes excursions et promenades que l'on a coutume d'entreprendre sont ravissantes, p. e. celles de Pierre-à-voir, des usines d'Ardon, des environs de Martigny et des différentes vallées latérales de la vallée du Rhône moins connues.

Le route se dirige toujours vers le nord-ouest, nous arrivons d'abord à Riddes, puis, franchissant le Rhône, au petit St. Pierre et enfin, par d'agréables bosquets d'arbres fruitiers et des vignes au grenier du Valais, à Ardon. La route longe le pied de la montagne, touche aux usines de Chemin et Chamoson et atteint ensuite Vetroz et Conthey, connus tous deux par leurs excellents et magnifiques vignobles. Près de Conthey la Morge ou Morse sombre roule ses eaux mugissantes dans un lit profond. Un sentier intéressant va à Bex par le Col de Cheville. Dans le lointain nous apercevons les châteaux de Sion, Tourbillon et Valéria. Assis sur de rochers gigantesques ils dominent fièrement la vallée dont ils sont l'ornement; derrière eux s'élèvent les montagnes grises aux cimes couvertes de neiges. Encore trente minutes de marche et nous sommes à Sion, ce chef-lieu et centre du Valais qui déjà sous les Romains décida du sort de la vallée supérieure mais qui sut entretenir toujours avec les autres localités les relations les plus amicales.

Avant de mettre le pied dans la ville, il nous reste encore à parler de la partie septentrionale de la vallée du Rhône que nous ne connaissons que peu, et à passer le Col de Cheville dont nous avons déjà décrit la partie vaudoise. Immédiatement derrière les puissants remparts de la Dent de Morcles et du Moëveran commence le canton du Valais. Les différentes localités que nous rencontrons sont de peu d'importance. Voici d'abord le simple Collogne, ensuite Outre-Rhône vis-à-vis de la charmante cascade Pissevache avec le rocher Folaterra à la vue pittoresque, puis Fully avec ses malheureux crétiens et ses beaux vignobles, Saillon et ses ruines, enfin Leytron caché dans des noyers, qui touche déjà aux frontières de Riddes et de St. Pierre.

Le sentier est souvent taillé à grand peine dans le roc et fort exposé aux éboulements, mais il offre en bien des endroits de beaux sites, des ravins dans les profondeurs desquels bouillonne le ruisseau, des précipices de plus de 1000 pieds de profondeur sur le bord desquels le vrai touriste

lui-même hésite un instant, de belles forêts, des lacs perdus dans les hauteurs et célébrés par la légende, des champs couverts de ruines pittoresques et de beaux et fertiles pâturages où de nombreux troupeaux trouvent une nourriture abondante.

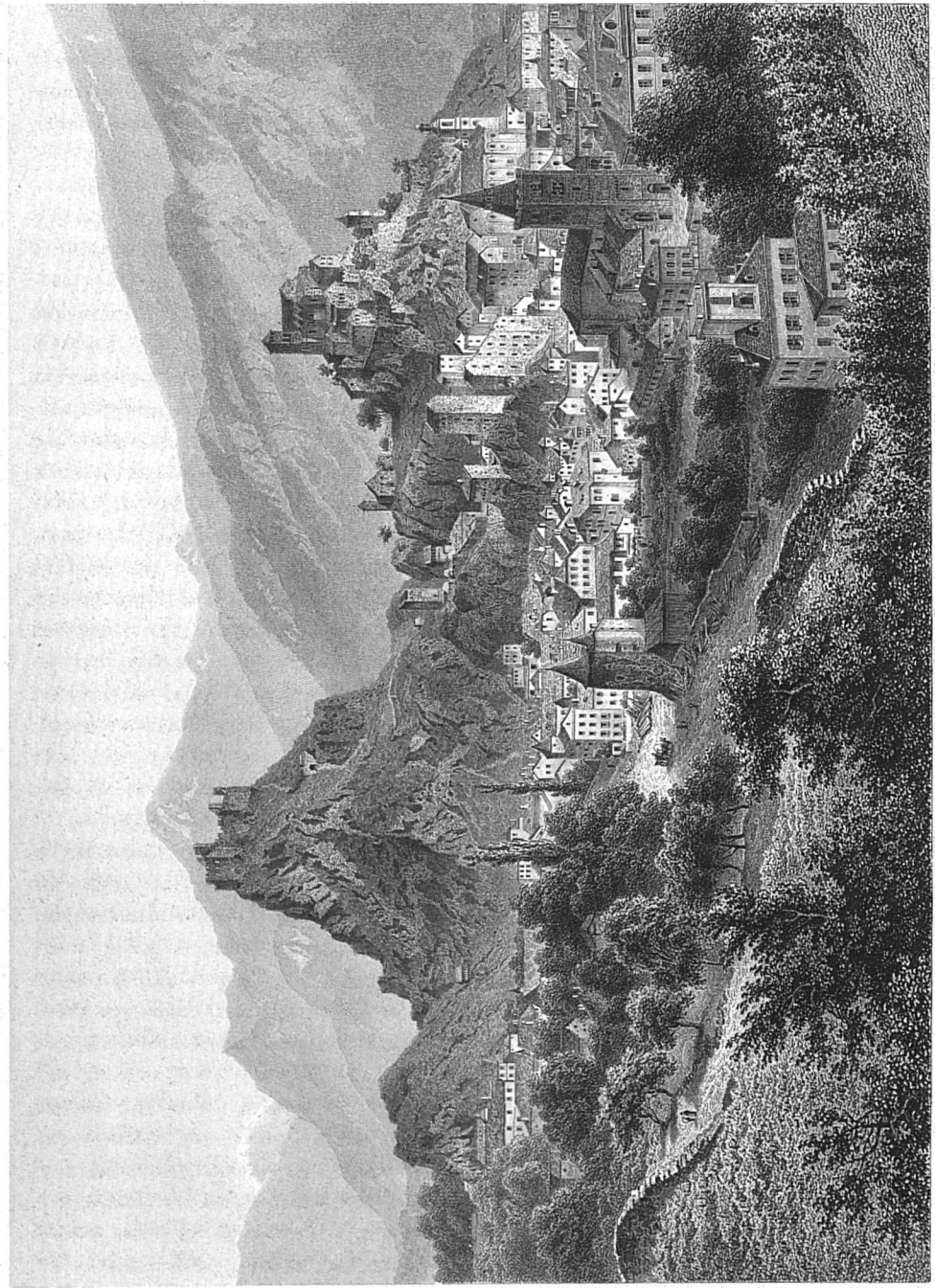
Sion, en allemand Sitten, que les Romains nommaient Sedunum est un endroit qui fut habité longtemps avant les temps historiques. Le mot Sedunum signifie, paraît-il, colline rocheuse, et il serait possible que les premières habitations aient été élevées sur des collines rocheuses qui depuis ont été fortifiées. Lorsque les Romains arrivèrent dans la vallée du Rhône ils y trouvèrent les Sédouins, tribu celte qui se joignit aux autres tribus de la vallée pour combattre les conquérants du monde; ce ne fut qu'après une défaite qu'elle passa sous la domination romaine. Le pays fut favorisé de différentes façons par ses nouveaux maîtres et obtint le droit de cité romaine. Lorsque les Romains furent refoulés vers le sud par les tribus germanes, les forteresses de Sion tombèrent aux mains des Bourguignons. Sedunum n'en conserva pas moins son importance, à cause de sa situation et de son influence. Aussi devint-il au VI^e siècle le siège de l'évêché dont relevaient la vallée principale et les vallées environnantes. La ville continua à jouer le premier rôle dans l'histoire du pays, en partie par son union étroite avec les Zehnen supérieures, en partie en faisant cause commune avec l'évêque toutes les fois qu'il fallait s'opposer à l'ennemi étranger. D'un autre côté Sion se signala par sa résistance à l'évêque-comte quand il s'agissait d'assurer et de conquérir les droits du pays. Au XIV^e siècle la ville fut plusieurs fois assiégée, prise et saccagée. Les Français s'en sont aussi emparés et l'ont complètement pillée lorsqu'ils ont envahi le Valais en 1798. Choisi pour chef-lieu du département français du Simplon, Sion est resté celui du canton et le siège du gouvernement; mais le chiffre de la population fut réduit à 3000 habitants qui presque tous sont catholiques. Il est situé à 1605 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans une vallée assez large, sur la rive droite du Rhône.

Vu de loin avec ses belles maisons, ses clochers et ses collines rocheuses, Sion offre un aspect magnifique; mais l'impression est toute différente quand on y entre. Ses nombreuses maisons, bâties en pierre, reposant sur des arcades et qui furent probablement habitées de bonne heure par de riches familles patriciennes, la font prendre pour une ville

A. Peres sculp.

Uacht Photographie gez. v. J. Kohbook

SION.. SITTEN.
(Wallis)



assez importante, d'autant plus que ses rues principales sont très-animées; mais après un examen approfondi on remarque qu'elle n'est plus ce qu'elle était autrefois et paraît être encore aujourd'hui à première vue. Les preuves de sa décadence sont surtout dans les nombreuses ruines qu'offrent plusieurs de ses quartiers. C'est avec raison qu'on a souvent fait la remarque que Sion produit l'impression d'une ville étrange, et d'un autre âge. Parmi les églises de cette ville, la plus importante est la cathédrale. Comme le prouvent sa tour carrée, sa flèche style byzantin, elle est très-vieille, quoique le corps de l'église lui-même soit d'une époque plus récente et qu'on y voie des commencements d'ogive. Outre 15 autels, elle possède beaucoup de tombeaux et quelques inscriptions romaines. Le célèbre évêque Schinner, qui a fait tant de tort au pays, a fait bâtir au commencement du XVI^e siècle la belle église de St. Théodule dédiée au patron du Valais.

Les collines avec leurs maisons et leurs ruines sont des lieux de promenade ravissants. Nous passons devant l'hôtel-de-ville, et nous descendons dans les parties basses de la ville qui ont été détruites par un incendie en 1788 et sont restées couvertes de ruines. Nous nous élevons bientôt pour jouir au bout d'un instant des points de vue les plus magnifiques. Peu après nous arrivons sur un plateau où nous voyons à droite le rocher sur lequel s'élève le château de Valéria, et à gauche, les ruines du fort Majoria. C'est ici que se trouve ce que l'on appelle „la tour du chien“ où le comte de Savoie fit, en 1308, décapiter 20 habitants du Valais qui combattaient pour leur liberté. Plus haut est sis la chapelle de Tous les Saints. Une simple et vieille croix est le seul ornement sculptural de cet antique édifice qui du reste ne manque pas d'intérêt. Sur le rocher et aux alentours croissent des plantes rares, p. e. le cactus *opuntia* et l'*ephedra distachya*. Parmi les châteaux, celui de Tourbillon, à 500 pieds au dessus de Sion, a été bâti en 1294 sur des ruines romaines. Ses restes dont l'effet est presque théâtral, selon l'expression de Berlepsch, se dressent sur le sommet de la roche nue comme un vieux donjon normand. La forteresse appartenait aux évêques et fut brûlée en 1788. On y arrivait par un sentier unique, taillé dans le roc. La vue dans la direction de Leuk est immense et grandiose. Beaucoup dessous se trouve Majoria, autrefois aussi la propriété des comtes-évêques, de même que Tourbillon qui a été la proie des flammes en 1788.

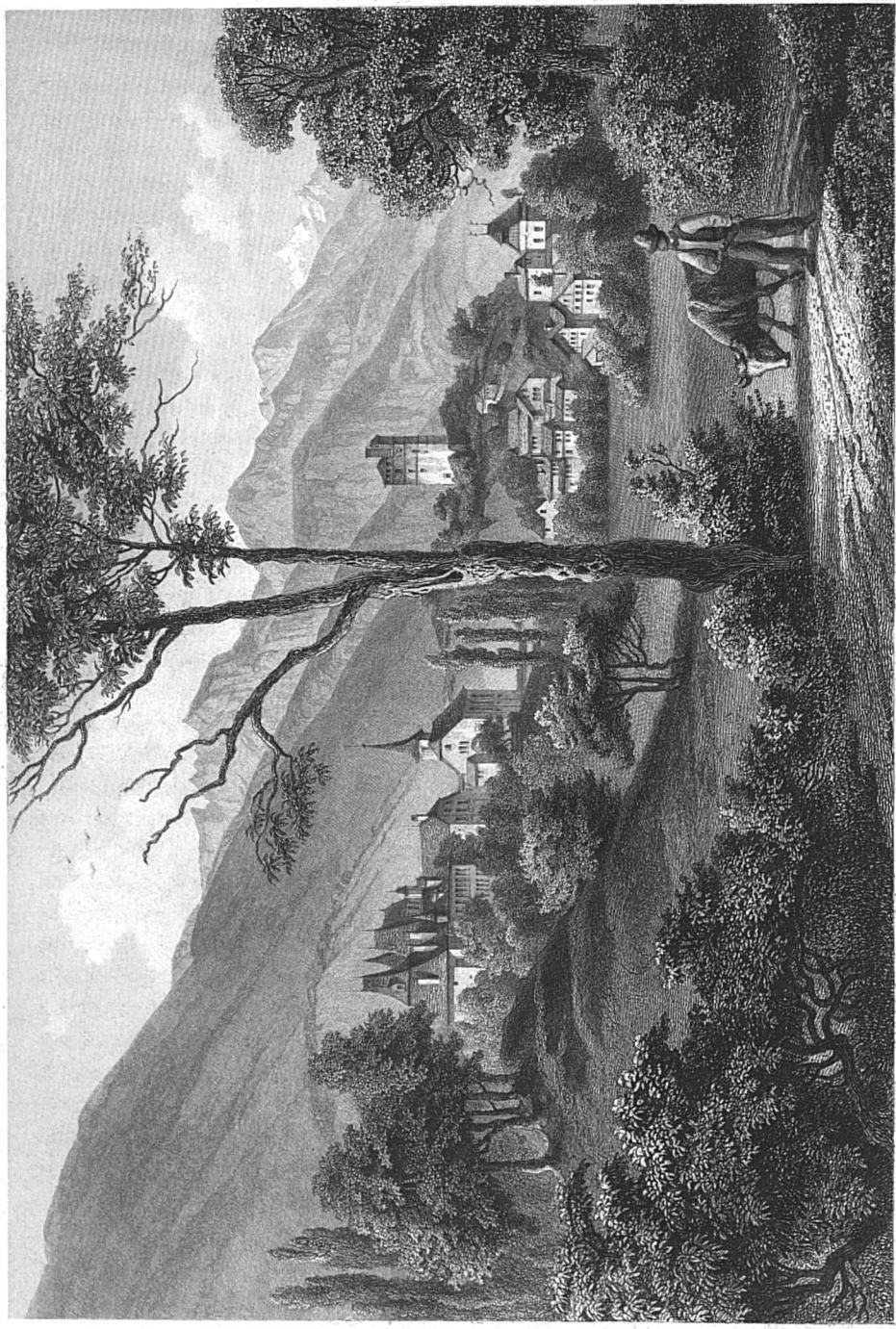
Une profonde gorge sépare la colline où nous nous trouvons de celle sur laquelle est situé Valéria, château antique, mais encore habité. C'était, dit-on, primitivement un prétoire romain et il aurait été bâti par le géné-

ral Valère. Par une porte étroite on entre dans une première cour également étroite et sombre. Un magnifique chêne séculaire fait l'ornement du donjon. Du parapet nos regards s'étendent avec surprise et admiration sur la vallée du Rhône jusqu'à Martigny.

Un escalier nous conduit à l'église St. Catherine, église très-bien conservée et où l'on voit de très-anciennes fresques. On prétend qu'elle remonte au 9^e siècle. On y dit plusieurs messes chaque jour. Souvent les habitants du pays, fervents ou incrédules, y viennent en pèlerinage au tombeau du vicaire général Pierre-Matthieu Will, que la plupart regardent maintenant comme un saint faisant des miracles, tandis que le peuple, à l'époque où il croyait encore à la sorcellerie, l'appelait Will l'exorciste.

Celui qui veut visiter à pied les environs de Sion trouve beaucoup d'excursions à faire et peut admirer des plantes rares et magnifiques, qu'on y rencontre en plus grande quantité qu'en tout autre endroit de la Suisse. Grâce à la conformation des montagnes et des vallées, on jouit dans celles-ci d'un climat très-doux et méridional. Un point d'où l'on peut voir le mieux la ville est le Mont d'Orge qui est, l'emplacement de l'ancien Sedunum sur les ruines duquel s'élevait dès 1415 un manoir en ruines. D'autres promenades à faire sont celles sur les hauteurs de Savïèse et de Granois, sur la Mayens de Sion située au milieu d'une forêt et étalant ses villas et ses chalets sur la rive gauche du Rhône. Il faut encore visiter l'ermitage de Lonzeborgne à l'entrée de la vallée d'Hérens dont nous allons parler. Pour faire des promenades plus longues, passons par le Col de Chevillé et le Sanetsch à Gsteig et Saanen, à „An der Leuk“ et à Sweisimmen par le Ranwyl. Nous avons déjà parlé du Col de Cheville, nous serons obligé d'être très-court en parlant des deux autres très-intéressants sentiers. Nous ne ferons donc, à propos du sentier de Sanetsch, que mentionner la magnifique vue de Champdolin sur la vallée du Rhône à 1. h $\frac{1}{2}$ de Sion et du sombre mais pittoresque ravin dans lequel La Morge, avant d'arriver à Pont-Neuf, mugit et bouillonne entre des rochers nus. L'entrée du Pas de Ranwyl est moins intéressante, il n'y a ici de remarquable qu' Ayent avec sa belle église paroissiale sur le rocher du château dont les ruines dominent la contrée et son merveilleux aqueduc sur lequel ne montera cependant que le touriste qui ne craint pas le vertige.

Presque en face de Sion, débouche dans la vallée principale du Rhône, la vallée d'Hérens dont les deux ramifications s'élèvent au loin dans la montagne, arrosée par le torrent de Borgne qui à l'embouchure de la vallée coule dans une étroite et sombre gorge. Cette vallée avec sa ramification d'Hé-



J. Krieger sculp.

S I D E R S . S I E R E .

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

L. Hoffbock del.

rérence est des plus belles et des plus hautes de la Suisse mais qui ne sont pas aisément visitées par la seule raison qu'on n'y trouve pas de chemins battus. Deux sentiers mènent de Sion aux régions des pâturages: l'un allant par Vex et Nax à Hérérence et que choisissent de préférence ceux qui veulent visiter la vallée d'Hérérence, l'autre sur la droite de la vallée allant à St. Martin par Bramois dans la vallée proprement dite d'Hérens. Jetons un regard sur ce second chemin et admirons ce qu'il nous découvre de montagnes aux formes bizarres, de belles forêts et de riches prairies outre les beautés de la vallée elle-même. C'est d'abord près de Bramois, l'ermitage de Lonzeborgne, dans le rocher taillé à pic, semblable au Wildkirchli dans l'Appenzell et habité par plusieurs reclus, puis la Borgne dans une profonde et mystérieuse fondrière, plus haut la curieuse grotte d'Arzinzol nommée aussi Grotte des Huns à laquelle se rattachent de nombreuses légendes et qui doit avoir été habitée à plusieurs reprises par des fées et des hommes, puis l'Evoleno plus connu avec sa vue splendide de Sassenerie (Schwarzfels) dont l'ascension ne dure pas moins de 6 heures, puis encore le hameau de Praloin dans son site charmant et près duquel se trouve le glacier de Ferpècle, St. Barthélemy avec ses sources et le glacier d'Arolla, enfin l'intéressante entrée de la vallée d'Hérérence, le col de Riedmatten qui présente une vue surprenante dans la direction du nord sur un grand nombre de sommets rocheux extrêmement sauvages, abrupts, crevassés et d'où se précipitent des torrents. De l'autre côté du Col de Riedmatten nous sommes dans la partie supérieure de la vallée d'Hérérence. La contrée est dominée par le Mont Pleureur où nous apercevons le glacier de Liapèy célèbre dans le Valais pour ses bancs de glace. Le bétail abonde dans les beaux pâturages que traverse à l'ouest l'affluent de la Borgne, connu sous le nom de Durance; nous rencontrons d'étroites gorges, de larges vallées au fond desquelles sont plongés de petits hameaux et des métairies. Les curiosités naturelles ne manquent pas non plus et l'on cite entre autres la grotte des Fées dont l'accès est très-facile, les colonnes naturelles d'Useigne qui atteignent une hauteur de 100 pieds et plus, et, dans une contrée solitaire mais très-pittoresque, à la jonction des deux affluents de la Borgne, le curieux moulin du Chauderon.

En remontant le long de la rive droite du Rhône par la route de la vallée, on arrive à Sierre. La contrée n'a rien de remarquable: à droite sont les hauteurs escarpées couvertes de forêts, à gauche des coteaux plantés la vigne; le Rhône coule dans un lit large et ensablé dont les digues sont cependant facilement détruites par la puissance irrésistible du

courant lors de la crue des eaux. Mais le climat est presque méridional : le thermomètre peut s'y élever jusqu'à 30 degrés à l'ombre et souvent jusqu'à 48 contre les parois des rochers exposés au soleil, de sorte qu'on y cultive l'opuntia, le laurier, l'amandier, le figuier des Indes et qu'il y croît une quantité de plantes sauvages que l'on ne rencontre point ailleurs sur le versant septentrional des Alpes. Il faut environ trois heures pour arriver à Sierre, bourgade ancienne dont les rues et les maisons n'ont rien d'attrayant, mais qui est située dans une contrée très-accidentée et qu'entourent de beaux jardins et d'où l'on jouit de magnifiques points de vue. C'est ici que la langue française commence à se substituer à l'allemande, quoique cette dernière langue soit encore celle du pays. Sur une colline de rochers escarpés, entre deux lacs, immédiatement au-dessus du lit du Rhône, se trouvent les ruines de la vieille Chartreuse „la Gêronde“, d'où l'on jouit d'un coup d'oeil splendide sur la vallée du Rhône, en amont jusqu'à Baron et en aval jusqu'à Sion; l'église de St. Menthon et plus haut St. Maurice du lac avec sa vue dans la vallée d'Anniviers se disputent également la visite des étrangers. Le château de Sierre, autrefois la propriété des puissants évêques de Sion, et le donjon de Goubin méritent également d'être vus. Sierre est le séjour favori de la haute société et des riches habitants du Valais, et en particulier des derniers représentants de la noblesse.

Près de Sion, comme près de Sierre, de l'autre côté de la vallée, débouche une longue vallée qui s'élève au sud et s'enfonce profondément dans les montagnes. C'est le Val d'Anniviers. Arrosée par l'Usenz, cette vallée comprend un grand nombre de villages et de hameaux, mais elle est très peu visitée, parce que le voyageur n'y trouve presque rien de ce dont il a besoin. L'entrée en est, comme celle de presque toutes les vallées latérales du Rhône, étroite et pleine de ravins, le ruisseau s'y est à grand peine creusé pendant le cours des siècles à travers les rochers un petit passage inaccessible au voyageur. Il faut prendre par la forêt et les prairies sur les collines voisines. On se trouve d'abord dans une contrée pittoresque couverte de magnifiques noyers à laquelle succèdent d'autres contrées non moins belles et non moins attrayantes. Les deux versants de la vallée sont couverts de hameaux et de jolies maisonnettes. Près de Vissoye on rencontre un sentier qui conduit à St. Luc dans la montagne, d'où l'on fait l'ascension de la Bela Tolla devenue célèbre depuis quelques années. Cette ascension est facile; on peut même la faire à cheval et la vue embrasse les innombrables sommets des Alpes bernoises et des montagnes du Valais et de la Savoie jusqu'au Montblanc.



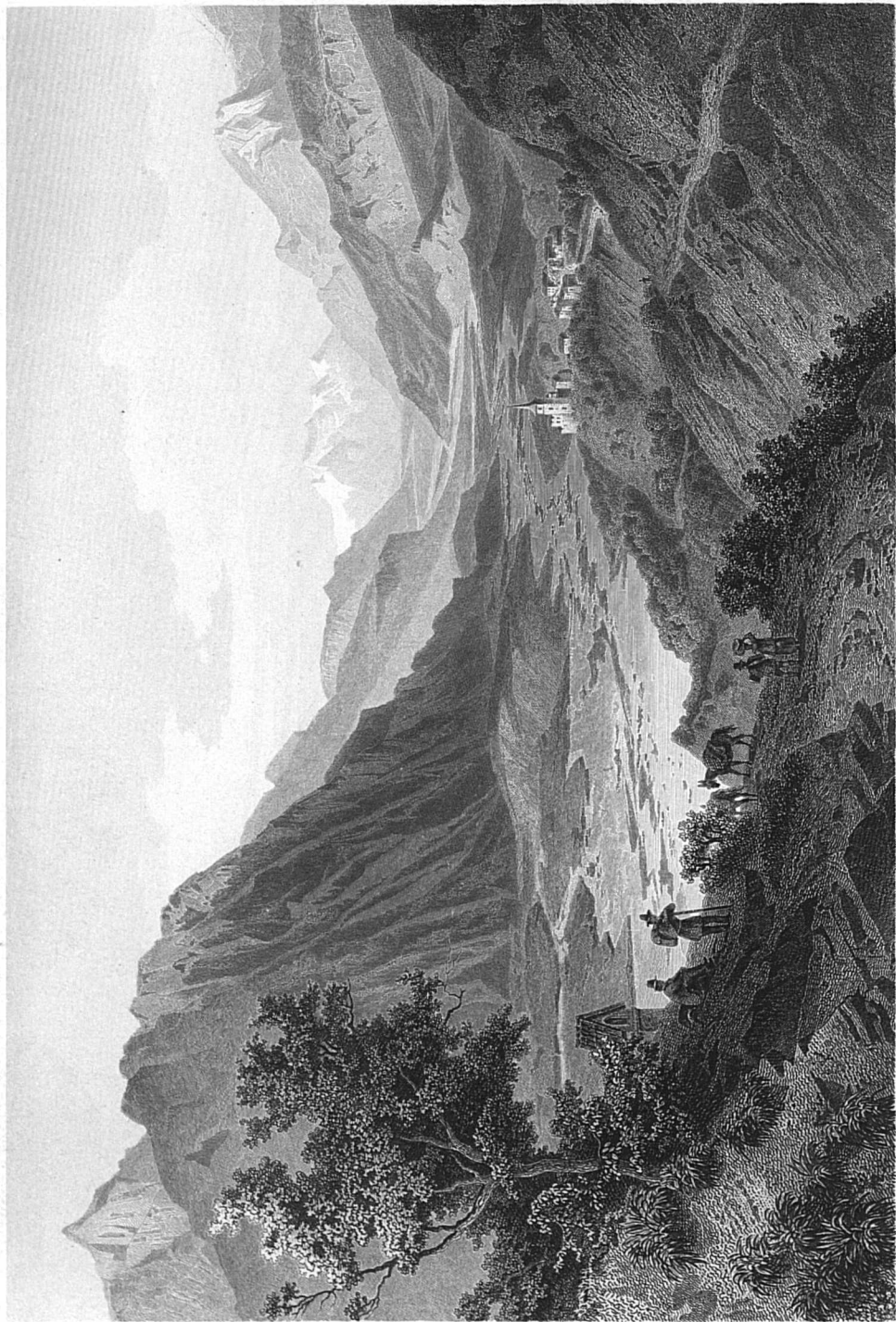
H. Rohbeck del.

A. Esch. sculp.

DORF IN DEN UND DAS WEISSTEIN. VILLAGGE D'INDIEN ET LE WEISSTEIN.

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

307



L. Habbeck del.

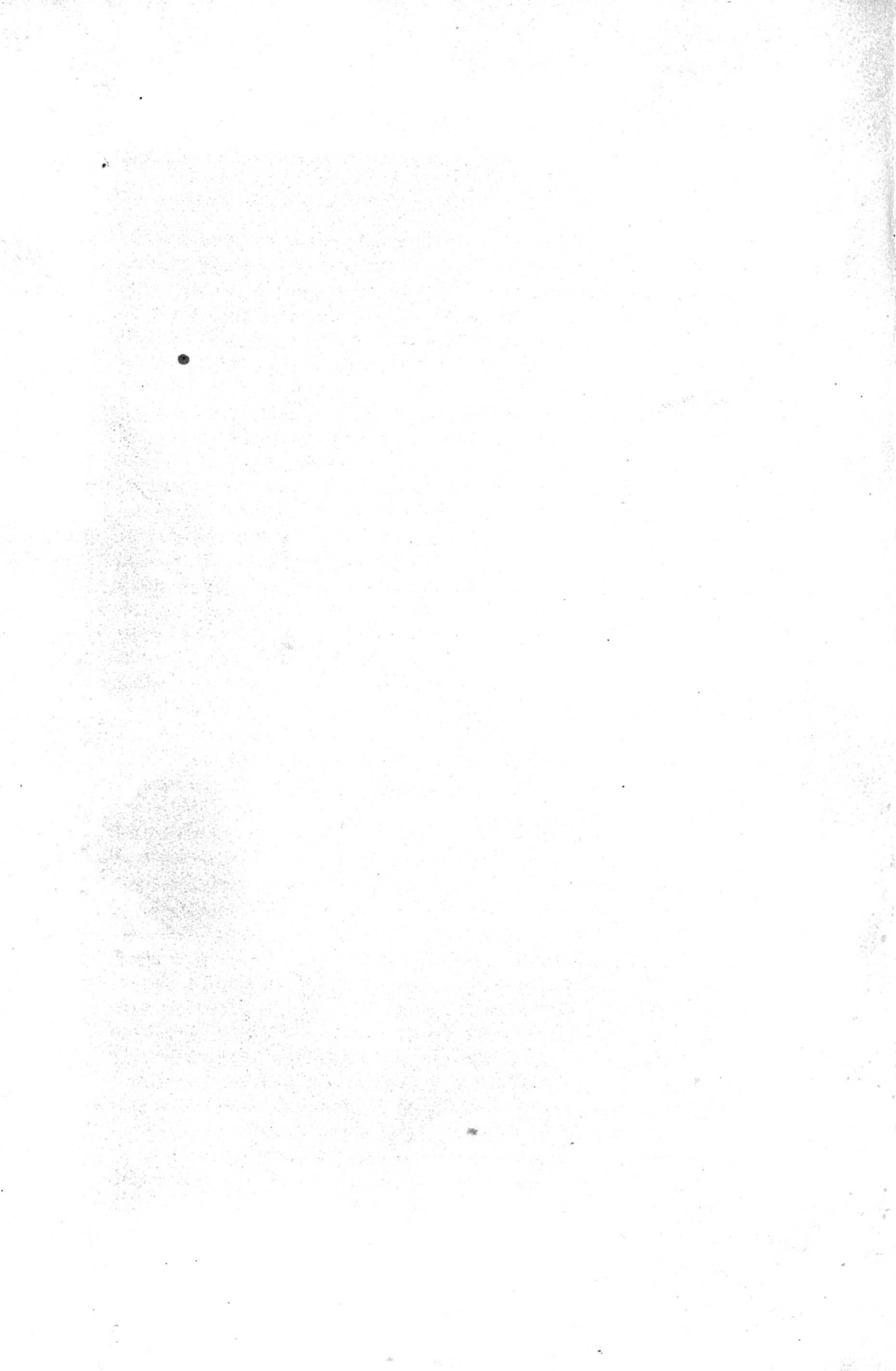
G. Kumbel sculp. J. M. Kolb direct.

VAREN UND DAS RIONTETHAL. VAREN ET LA VALLEE DU RIONNE.

(Wallis)

(Canton du Valais)

Druck & Verlags von G. Lange in Darmstadt.



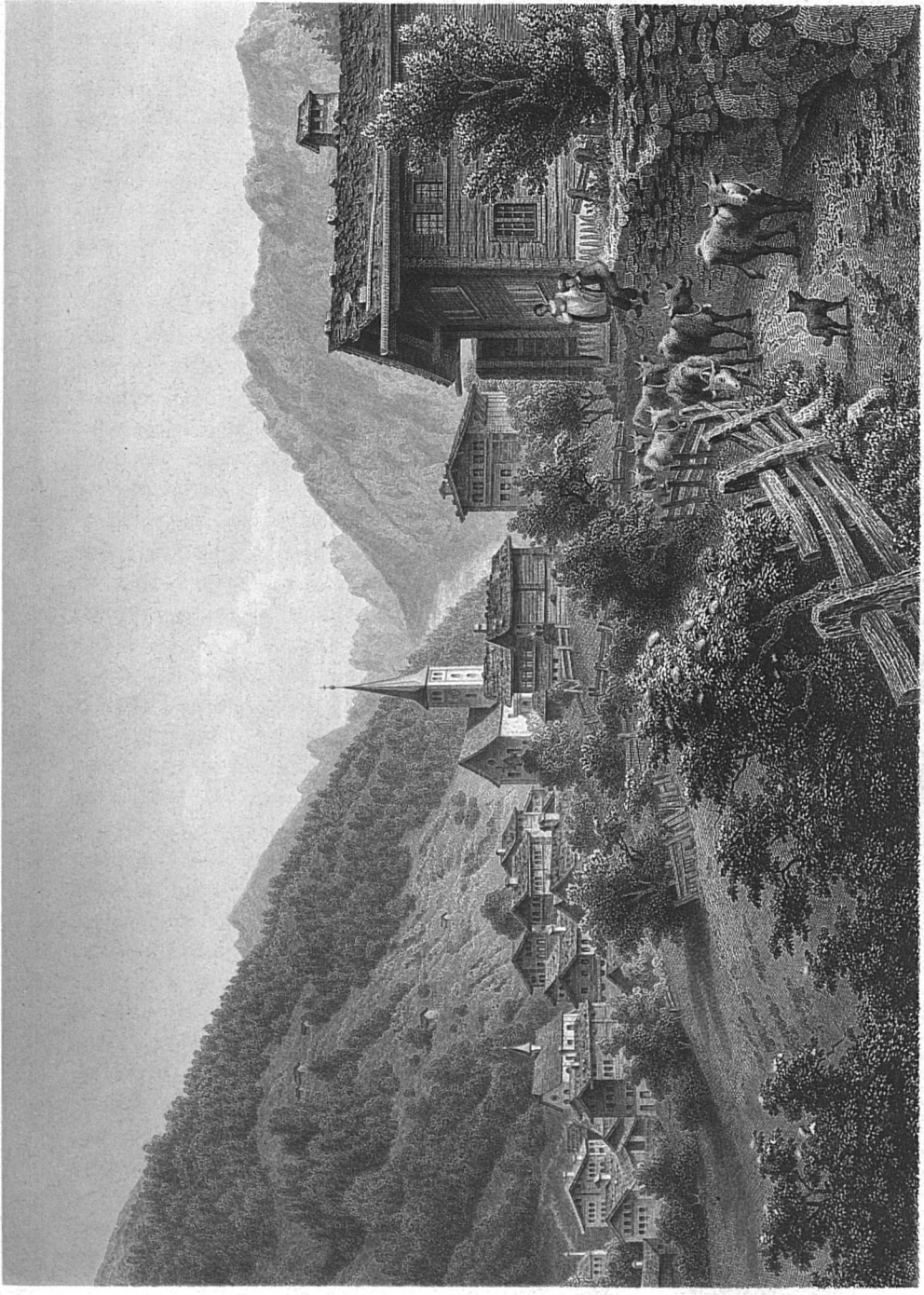
Non loin d'Ayer, lieu assez considérable, la vallée d'Anniviers se divise en deux parties séparées par une crête de rochers qui commence à la Dent Blanche et renferme un grand nombre de sommets et de pics. Plus haut se trouvent de petits villages, de beaux et riches pâturages, des montagnes aux formes les plus curieuses et généralement assez élevées ainsi que de vastes glaciers qui font déjà partie du Mont Arvin. Celui-ci porte dans cette région le nom de La Grande Couronne et on l'aperçoit même en certains endroits. L'une de ces vallées qui se termine au glacier de Zinal, s'appelle vallée de Zinal, l'autre la vallée du Torrent parce que son ruisseau vient du glacier du Torrent. De la vallée de Zinal on a une vue intéressante de l'Arpitteta ainsi que de la vallée elle-même, des glaciers de Zinal et de Durand, du Hochwandhorn, du Zinalspitze, du Gabelhorn, du Rothhorn, du Weisshorn et du Mont Cervin, remarquable sous plus d'un rapport. Parmi les curiosités de la vallée du Torrent, citons les chalets originaux autour lesquels sont de larges places carrées nommées parcs, entourées de murs hauts de cinq pieds. Dans l'intérieur de ces murs se trouvent des galeries couvertes, supportées par de hauts piliers qui, lors du mauvais temps, servent d'abri au bétail. Les chemins qui conduisent de la vallée d'Anniviers dans les vallées voisines sont regardées avec raison comme des sentiers tortueux et très-difficiles à passer. Les habitants de la vallée et en particulier ceux du charmant pays de Grimence sont connus pour leur industrie et leur esprit d'économie. Ils ont su peu à peu accaparer les nombreux vignobles de la vallée du Rhône et des environs de Sierre.

Du côté nord de la vallée du Rhône, un sentier intéressant conduit de Sierre par la montagne à Varen où l'on a une vue magnifique du Verdenhubel et aux bains de Leuk. Pour aller à ce dernier village nous prenons cependant plutôt la chaussée qui nous y mène directement par la vallée principale du Rhône. Près de Sierre même nous traversons un large pont en bois pour passer sur la rive gauche du fleuve et nous arrivons bientôt près d'étranges collines en forme de cônes et couvertes de bois résineux dont on n'a pas encore su s'expliquer l'origine. Puis vient près de Finges (Pfyng), autrefois l'une des limites de la vallée inférieure du Rhône, la forêt où en 1798 les habitants du Haut-Valais combattirent bravement contre les Français, mais succombèrent, vaincus par la supériorité et la ruse de leurs ennemis. Nous nous trouvons ici dans la plus jolie partie de la vallée du Rhône, dans une riante et gracieuse contrée qui, entourée de belles et intéressantes montagnes, offre à nos regards une quantité de vignes, de ruines, de charmantes collines et de vertes campagnes.

Le chemin sur la droite de la vallée est encore plus beau. Au bout de quelque temps, nous parvenons au pic d'Ill qui semble s'être affaissé et dont l'aspect est des plus sauvages et des plus étranges. Vis-à-vis on entend bouillonner la Dala qui sort d'un sombre ravin. Au-delà, se trouve le bourg de Leuk avec ses vieilles maisons, plusieurs églises, un hôtel-de-ville qui ressemble quelque peu à un château-fort et les ruines de deux manoirs.

Le bourg de Leuk serait sans doute peu connu des touristes s'il n'était le point de départ de la curieuse route qui conduit dans l'Oberland bernois par le Gemmi et n'étaient les bains de Leuk de l'autre côté au pied de la montagne. Ne point parcourir cette route serait négliger de visiter les parties les plus intéressantes du Haut-Valais. La nouvelle chaussée monte aux bains à l'entrée de la vallée en faisant un grand circuit et et nous conduit près d'une petite chapelle d'où l'on jouit d'un magnifique point de vue, nous entrons ensuite dans la vallée de la Dala et nous parvenons au sommet de la montagne, non loin du bord d'une profonde crevasse où mugit le torrent de la vallée. A droite se trouve à plus de 800 pieds au-dessus de la vallée, le village d'Albinen où mène l'étrange escalier si connu. En trois heures nous arrivons aux bains de Leuk que souvent dans le Valais on désigne simplement sous le nom de Baden.

Les bains de Leuk sont très-anciens. Il est possible que ces sources thermales, quoique situées dans la montagne et dans une petite vallée de Alpes, aient été connues de Romains. On prétend ordinairement qu'elles ont été découvertes au XII^e siècle par un chasseur ou par un pâtre. Dans les commencements il n'y avait qu'une tour à côté de quelques mauvaises cabanes, car la contrée était déserte et peuplée de loups, d'ours et d'autres bêtes fauves. Les seigneurs de Raron cédèrent une partie du pays aux évêques de Sion et Jost de Silenen y construisit en 1484 une église, des réservoirs et quelques petites auberges. Le célèbre cardinal Matthieu Schinner fit encore davantage pour l'embellissement du village, et son exemple fut suivi par de riches familles du Valais. Au XVII^e siècle l'établissement des bains qui était passé aux mains de la famille Werra était dans l'état le plus florissant, mais il eut ensuite plusieurs fois à souffrir d'éboulements considérables. Ce n'est que depuis 1840 qu'on a fait de puissants et fructueux efforts pour faire de Leuk un établissement thermal qui offrît toutes les commodités que l'on trouve dans nos villes d'eaux à la mode. C'est depuis 1840 qu'on a tracé la route, qu'on a amélioré et embelli les bains eux-mêmes et que de nouveaux hôtels s'élèvent à côté des anciens. Il n'y a que la manière de prendre les bains, dont nous



J. Umbach sculp.

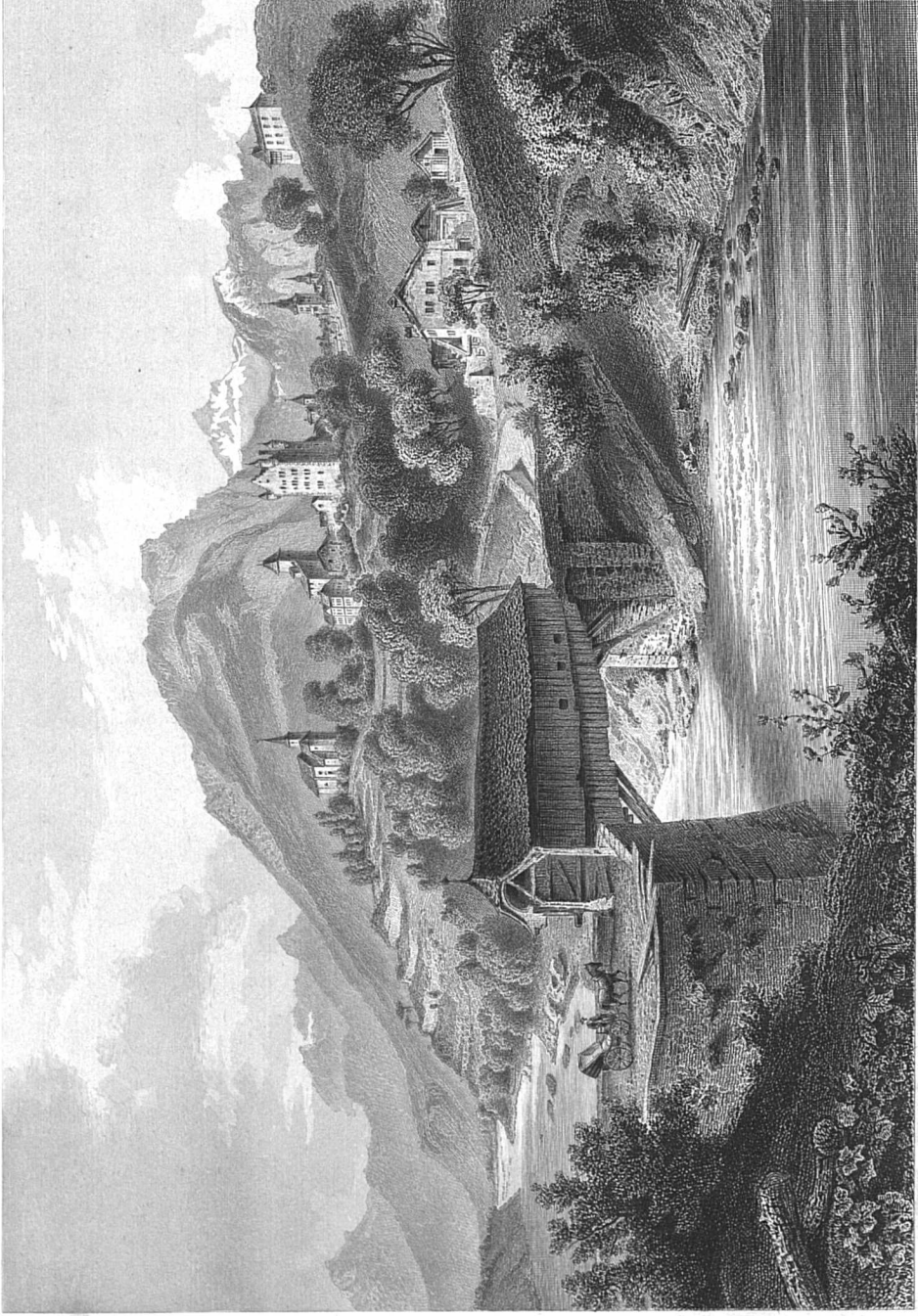
J. Fehbock del.

VISOYE IN ENFISCHTEL.
(Wallis)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

300





E. Hebbel'schuck empf.

L. Hebbel del.

L E U K . L O U C H E .

Druck & Verlag von C. Lange in Darmstadt.

200

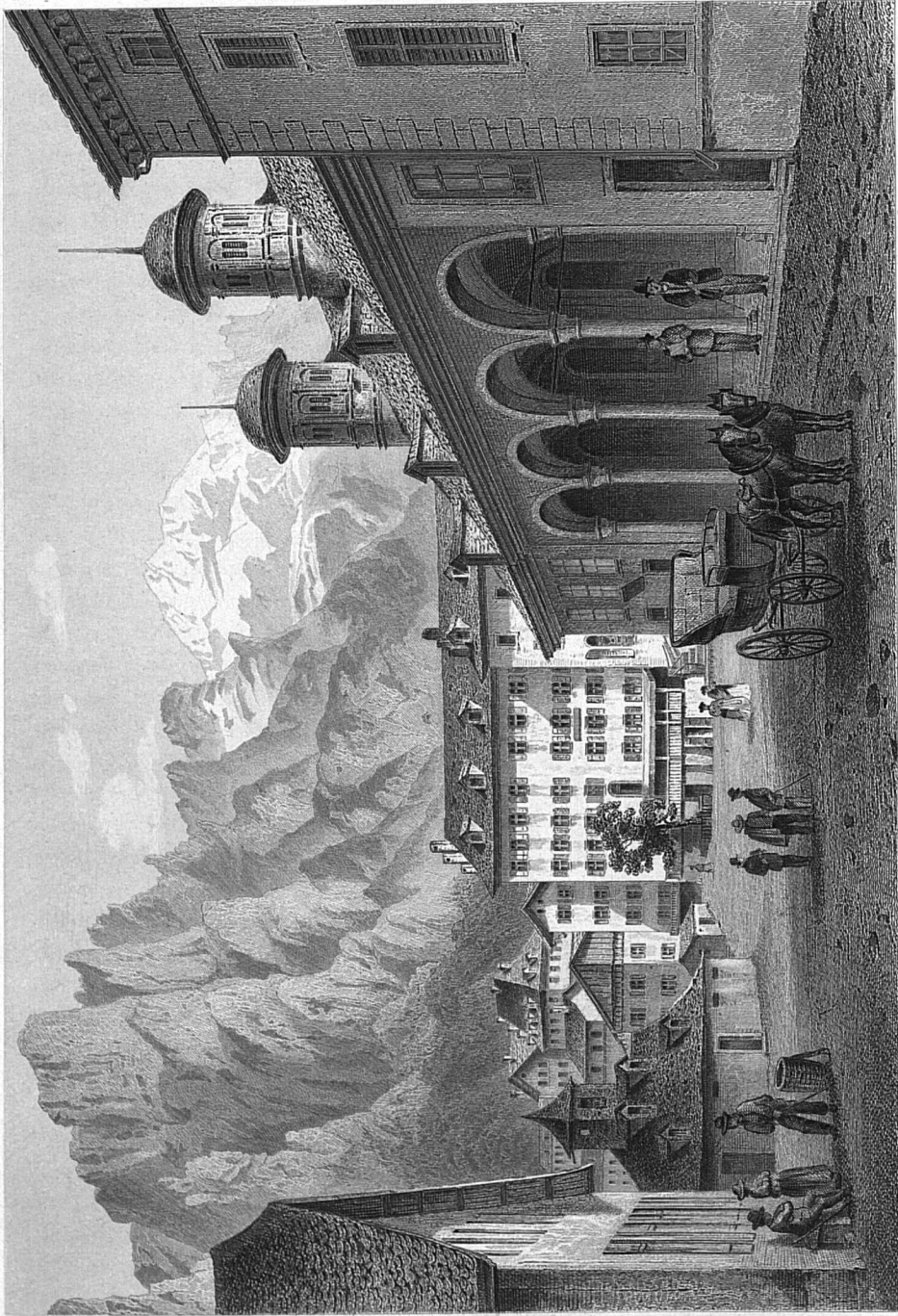
parlerons bientôt, qui soit restée la même aujourd'hui que par le passé, peut-être par la raison même qu'elle diffère complètement de celle qui est usitée partout ailleurs.

Leuk-les-Bains est situé à 4356 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans une vallée encaissée, fermée de trois côtés par de hautes montagnes: le Mainghorn, les Plattenhörner, le Gemmi, le Daubenhorn et les Trubeln. Le climat y est assez rude, la chaleur y atteint rarement même en été un haut degré et le soleil y paraît peu de temps. Le village se compose de petites maisons de bois noires et inhabitables avec des toits de bardeaux consolidés par de grosses pierres tandis que les hôtels et les bains sont de grandes constructions modernes. Outre la source froide de Liebfrauen qui ne donne qu'en été et n'a pas même un degré de chaleur, il y a environ 20 sources thermales dont la température se maintient entre 20 et 40 degrés. Elles sont distribuées entre six établissements de bains qui sont assez singulièrement organisés. La principale pièce est partagée par deux corridors qui se croisent au milieu en quatre espaces carrés qui forment de grands bassins pour les bains, où l'eau arrive à une température de 26 à 27 degrés. Dans chaque bassin se baignent de 15 à 30 personnes, hommes et femmes. Enveloppés de longs manteaux de laine d'une couleur sombre, ils prennent leurs bains assis sur des bancs de bois qui courent le long des parois du bassin. De petites tables de bois, qu'on peut utiliser comme pupitres pour lire, flottent au milieu du bassin; on cause, on chante, on lit, on se raconte des histoires, on joue, toutes sortes de passe temps y sont admis. Celui qui veut voir un baigneur ou visiter le bain, parcourt sans façons les corridors et les galeries et s'entretient avec ceux qu'il rencontre. Les baigneurs sont surtout de la Suisse française; on trouve rarement des Allemands, plus rarement encore des Anglais dans les bains communs. Ces derniers préfèrent les bassins pour une seule personne qui sont en petit nombre et très-chers. Généralement on se baigne deux fois par jour, le matin et l'après-midi et on passe en tout 2, 3 et même 4 heures dans l'eau sans interruption. Les bains de Leuk sont surtout efficaces pour les maladies de la peau, le rhumatisme, les affections hémorroïdales et autres maladies de ce genre.

Aux environs de Leuk les excursions à faire sont nombreuses mais peu de baigneurs peuvent en profiter à cause du temps considérable que prennent les bains. Les endroits les plus fréquentés sont la Promenade proprement dite, la belle chute de la Dala, les Grottes, les hauteurs de Foljeret, Clavinen et le village d'Albinen où l'on arrive par un escalier composé de six longues échelles et par un sentier beaucoup plus long.

On fait aussi des parties au glacier de la Dala, au Guggershubel, au magnifique point de vue de Galmstock et surtout au pic du Torrent ou Malinghorn, haut de 9081 pieds. Le panorama du sommet de cette montagne, située en face de la haute chaîne des Alpes est l'un des plus beaux de la Suisse, et il est peut-être même plus beau que celui du Faulhorn que l'on vante avec tant de raison. De plus si l'ascension en est fatigante, elle n'est du moins pas dangereuse quoique l'on doive passer par des champs couverts, sur une grande étendue, de neige et de masses provenant d'éboulement. Les Alpes bernoises en particulier se présentent sous un aspect magnifique. Voilà d'abord le splendide Altels et le Balmhorn, puis le Doldenhorn, le Blümlisalp, le Gspaltenhorn et le Schilthorn, plus loin à droite, la Jungfrau, le Moine, l'Eiger, le Finsterahorn et tous les géants de l'Oberland, et enfin l'Alteschhorn, le Breithorn et le Nesthorn. On aperçoit même le groupe du Mont Rosa avec le Mischabelhorn et les monts de la Savoie au milieu desquels trône dans toute sa majesté le roi des monts, le Montblanc, et en avant des plus hautes montagnes du côté sud de la vallée du Rhône, se trouvent entre de hautes crêtes, un nombre presque incalculable de vallées et de gorges que traverse la ravissante vallée du Rhône. Dans le voisinage on rencontre entre de sombres rochers et de verts pâturages, de brillantes plaines de neige et de glace aux extrémités inférieures desquelles de petits glaciers sont en voie de formation.

De Leuk même on voit avec surprise le long sentier en zigzag qui mène au sommet du Col et au Kandersteg en passant d'innombrables courbes et allant en se rétrécissant sur l'énorme massif du Gemmi dont les roches à pic s'avancent hardiment au-dessus de l'abîme. Cependant en s'approchant encore plus près du rocher et en suivant le sentier lui-même, on a encore lieu d'admirer davantage l'oeuvre colossale des hommes au milieu d'une nature imposante. La paroi du massif est si escarpée que souvent les sinuosités supérieures du chemin sont exactement au-dessus de celles de la partie inférieure. De plus, le chemin est fort étroit et a toujours, d'un côté, une paroi perpendiculaire. Dans les endroits les plus dangereux seulement il y a de petits parapets et souvent le touriste qui n'est pas très-habitué à faire l'ascension des montagnes, a besoin de la main du guide dans certains passages difficiles. En revanche la vue sur la vallée et les montagnes est des plus ravissantes. Tandis qu'au premier plan on voit s'étendre jusqu'au Rhône la charmante vallée de la Dala entourée et comme encadrée par les sommets des premières montagnes et qu'on aperçoit même certaines parties de la vallée du Rhône, on admire, en s'élevant au dernier plan, les imposantes montagnes couvertes de neige



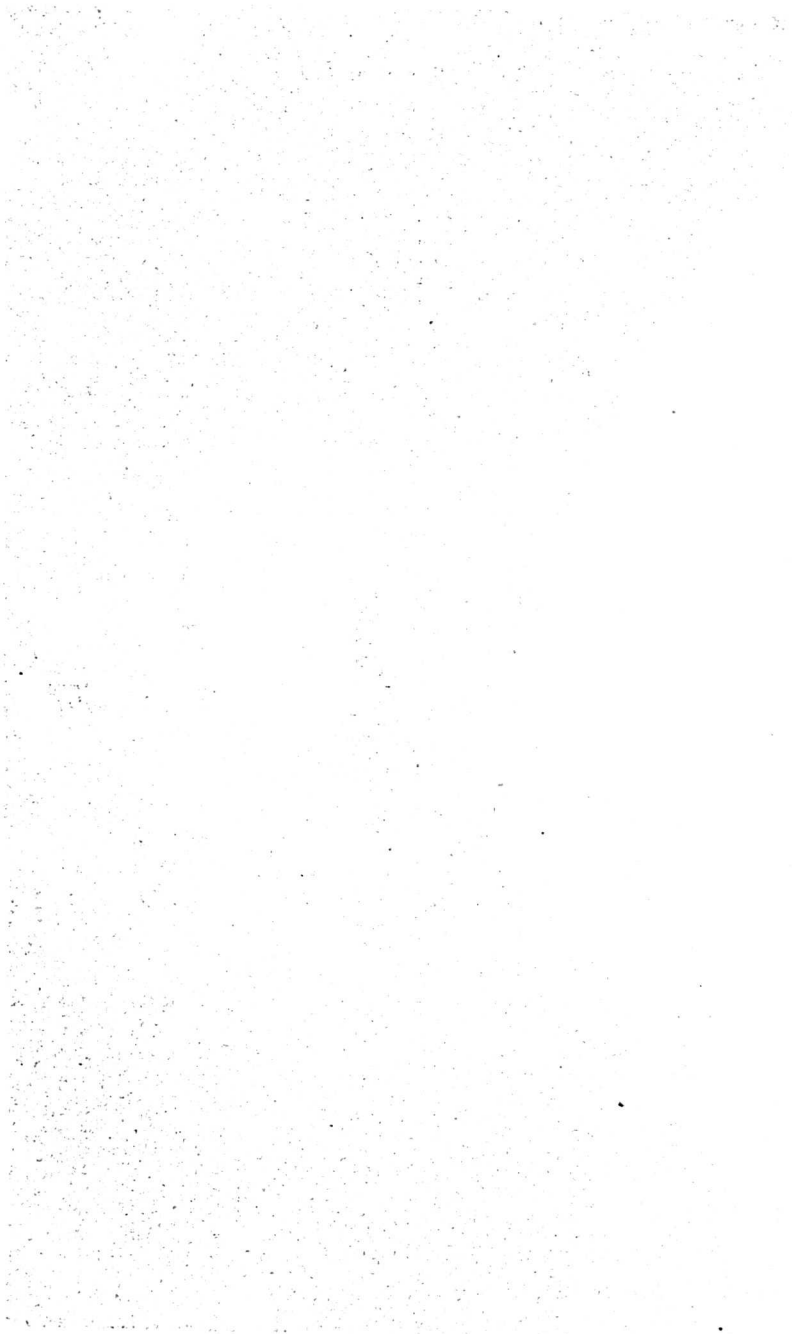
L. Rehbeck del.

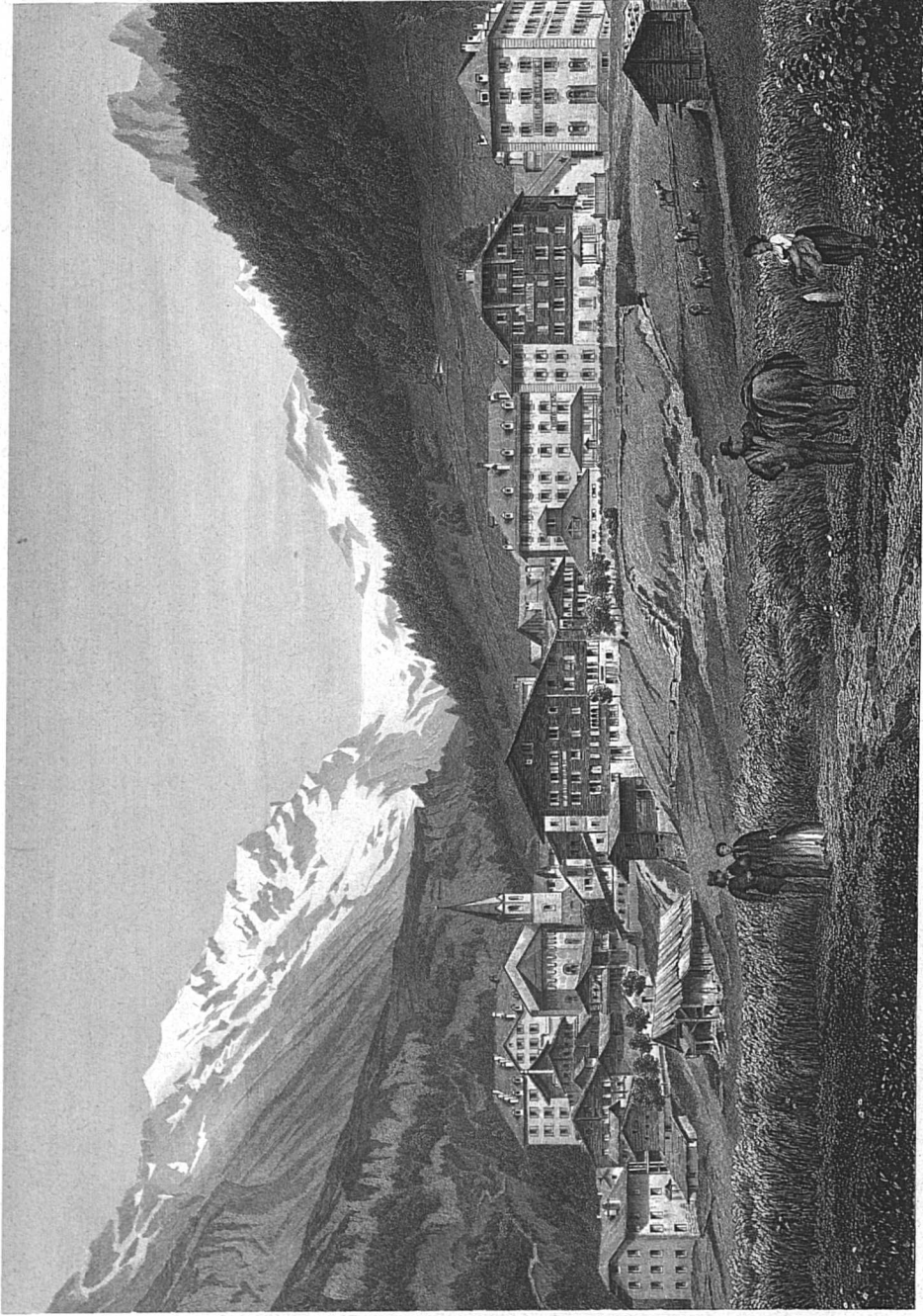
Fr. Habichtschek sculp.

BAD LEUCK UND DIE GEMMI. LOECHE-LES-BAINS ET LA GEMMI.

Druck & Verlag von C. F. Lange in Darmstadt.

40





L. Reiböck del.

A. Fesca sculp.

BAD LEUK UND DAS BALMTHOR. (Wallis)

LOCHETTES-BAINS ET LE BALMTHOR. (Valais)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

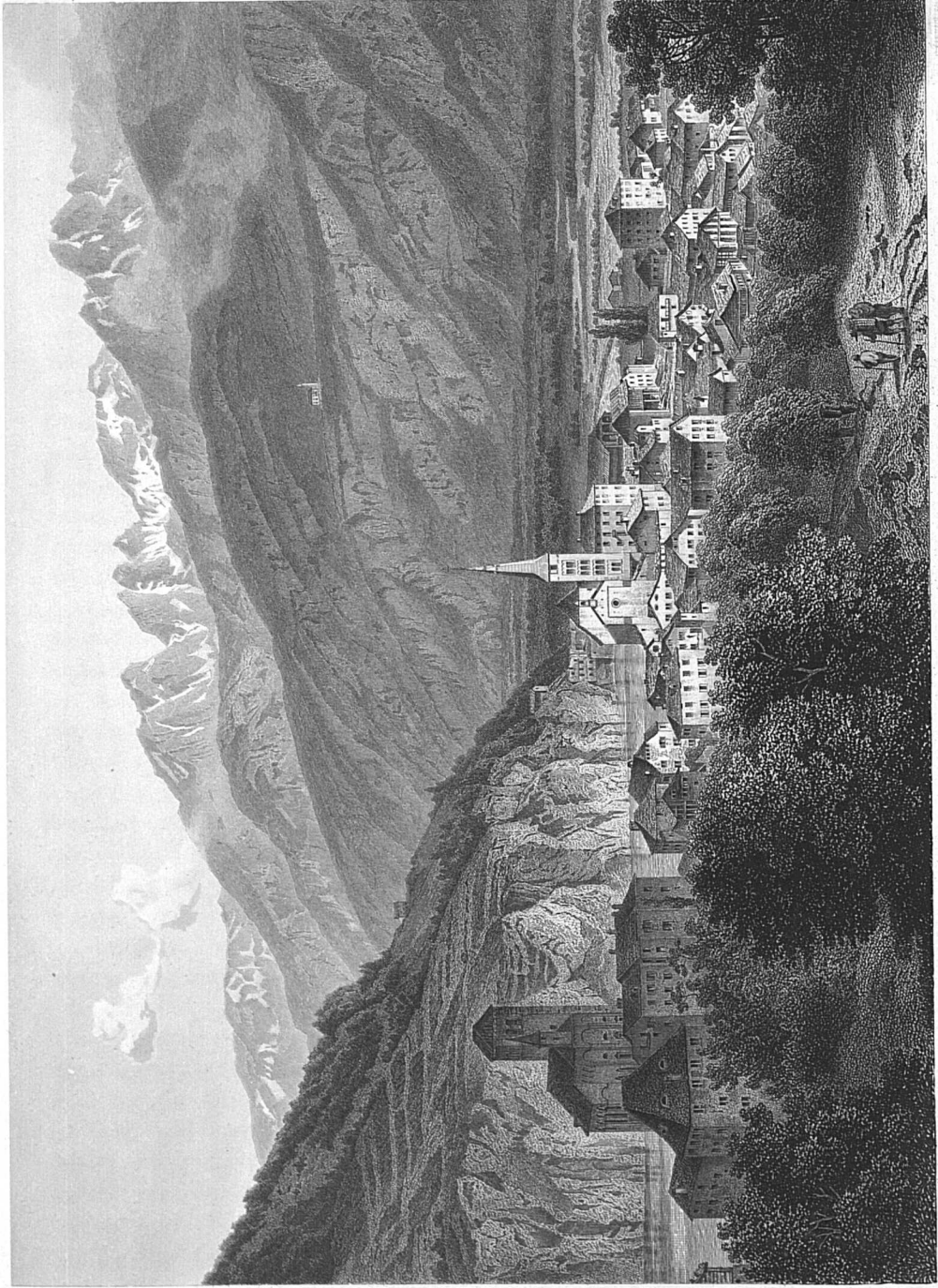
qui forment une partie des Alpes pennines et en particulier le magnifique groupe de montagnes dans lequel le Weisshorn, le Bruneckhorn, le Schwarzhorn et le gigantesque Mont Cervin frappant par sa forme étrange mais intéressante, joue le premier rôle.

De Leuk-les-Bains nous revenons au bourg de Leuk pour continuer notre excursion dans la vallée du Rhône. D'abord nous passons, après avoir de nouveau traversé le pont du Rhône, à Susten dont le nom indique déjà, qu'il y avait près de là un entrepôt pour les marchandises, puis à Seufzermatte où les habitants du Haut-Valais défirent en 1318 les seigneurs du Bas-Valais qui avaient envahi leur pays, de là à Agarn dans le voisinage duquel se trouve un vieux château encore habité par les barons de Werra et nous atteignons enfin le village de Tourtemagne ainsi nommé à cause d'un tour (*turris magna*) qui sert maintenant de chapelle. C'est à peine si l'on aperçoit le village en passant, et cependant on devrait le visiter, ne serait-ce qu'à cause de la belle cataracte que forme la ruisseau de la vallée de Tourtemagne à quelques minutes du village. La vallée elle-même mérite d'être vue. Après être monté à la chute d'eau à travers un bosquet de bouleaux, d'aunes et de belles prairies et avoir traversé de nouveau un bois de mélèzes et de sapins, on arrive dans la forêt de Duben.

Le Dubenvald était au commencement de ce siècle encore une forêt vierge dans le vrai sens du mot. Les troncs d'arbres étaient alors enchevêtrés les uns sur les autres et des centaines, des milliers de vieux arbres étaient morts et desséchés sur pied, tandis que d'autres poussant à côté, cherchaient à se faire jour. Des mousses et des lichens gris et jaunes réunis en masses compactes pendaient çà et là aux arbres qui n'avaient presque plus de feuillage et le fourré était si épais qu'il était impossible d'y pénétrer. Cette forêt avait aussi été dévastée en différents endroits par des avalanches ou par des incendies. On rencontrait également des morceaux de troncs brisés, fendus et à moitié brûlés. L'aspect en était des plus étranges et des plus sauvages. Tout cela est déjà beaucoup, sinon complètement changé. La spéculation s'est emparée de la forêt vierge et a transporté son bois au loin dans la vallée. En traversant cette forêt, nous arrivons à Z'meiden d'où commence le sentier qui conduit au Schwarzhorn nommé à tort Zehntenhorn. On traverse les débris de rochers d'un aspect sauvage, pour arriver au sommet d'où l'on a un coup d'oeil d'ensemble sur les montagnes du Valais, le glacier d'Aletsch et les hautes Alpes Bernoises. Souvent aussi on fait l'ascension du Z'meidenhorn à cause de son point de vue vraiment intéressant sur le Weisshorn et les glaciers voisins.

Une autre vallée intéressante qui vient aboutir dans celle du Rhône, est la vallée de Tourtemagne presque en face de nous près de Gampel. C'est la prolongation septentrionale de la vallée de Lötschen, de la partie supérieure de laquelle on est plusieurs fois parti pour faire l'ascension du glacier d'Aletsch et de la Jungfrau. Elle s'étend d'abord dans la direction du nord, puis au nord-est jusqu'au glacier d'Aletsch. C'est une vallée isolée et romantique, qui n'a encore été que très-peu visitée, ce qui fait qu'il est bon de se munir de provisions lorsqu'on y pénètre. De Stey on entre d'abord dans un vallon étroit et sombre, puis dans de belles prairies. Des blocs énormes de rocher donnent à certaines parties de la contrée un aspect pittoresque. La vallée devient ensuite plus étroite, le chemin passe sur des roches en saillie, puis près d'une petite chapelle et à Ferden d'où l'on aperçoit l'église de la vallée sur la droite, à Kippel. Continuant à monter nous découvrons toute la vallée avec le glacier dans le fond et de hautes montagnes qui l'entourent. La vue est vraiment grandiose. Plus haut le sentier passe à travers de maigres pâturages et des éboulis et atteint enfin au milieu de la neige la hauteur du col qui établit la communication pénible entre Kandersteg et la vallée de Gastern.

Dans la vallée du Rhône la route qui va en amont nous conduit de Tourtemagne sur la rive droite plus éloignée du Rhône. Nous passons par Brunk et apercevons de l'autre côté de la vallée Niedergestelen au pied d'un pan de rocher fendu de haut en bas. C'est sur ce point que s'élevait autrefois la Gestelenbourg, forteresse des plus formidables qui tomba pourtant en 1735 au pouvoir des Valaisans. C'est à peine si quelques ruines nous restent de l'antique et superbe manoir de la noble famille de Thurn et Gestelen, que les Français ont surnommé la Tour-Châtillon. En poursuivant notre voyage nous arrivons à Raron, siège de la famille du même nom encore impopulaire de nos jours. Raron est situé en delà du Rhône et Turtig, où nous arrivons immédiatement après, en deçà de la chaussée; à notre droite nous voyons s'élever sur les rochers l'ermitage de Fluen ou de Wandfluh. Le pays n'est pas beau, le Rhône y déborde souvent et rend stérile toute la partie basse de la vallée au point qu'il n'y pousse guère que des joncs et du roseau de marais. Encore quelques pas et nous voilà à Viège (Visp ou Vispach), vieux bourg non loin de l'endroit où la Viège se jette dans le Rhône. Ce bourg avait autrefois une grande importance grâce à l'influence qu'il a exercée sur le Valais et ses destinées. Beaucoup de nobles du pays y résidaient et avaient même selon la tradition, une église pour leur usage particulier; dans le temple même ils ne voulaient pas se mêler au peuple.



A. Ferra, sculp.

Lithbock del.

V I S P A C H E . . . V I E G E .
(Wallis)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

Une partie de ce bourg est située au bas de la Viège, voire même plus bas que la rivière, l'autre au contraire se trouve sur la hauteur où sont aussi les deux églises. Au nombre des édifices il y en a quelques-uns qui ne sont pas sans intérêt. Le climat de cette contrée est malsain. Il arrive souvent que la Viège, dont le lit est à 13 pieds au-dessus de la vallée et qui roule de grandes masses d'eau, rompt les digues et inonde le pays environnant où elle forme des étangs et des marais. Des tremblements de terre ont quelquefois lieu dans ces parages. Celui du 25 juillet 1855, dont nous avons été témoin, a causé bien des ravages.

Du haut du pont ou de l'église, on a une belle vue sur la vallée de la Viège, au fond de laquelle nous voyons s'élever le Saasgrat et la cime du Balfrin couverte de glaciers. Toutefois nous ne pouvons encore apercevoir le Mont Rose. Au-delà du Rhône commence la vallée intéressante quoique insignifiante par sa grandeur de Ballschied, célébrée par la légende et les chansons populaires du Valais. Tout près du bourg se trouvaient autrefois les ruines du château de Hübschbourg qui avait appartenu aux comtes de Viège et de Blandra et qui en 1385 fut pris par les Valaisans.

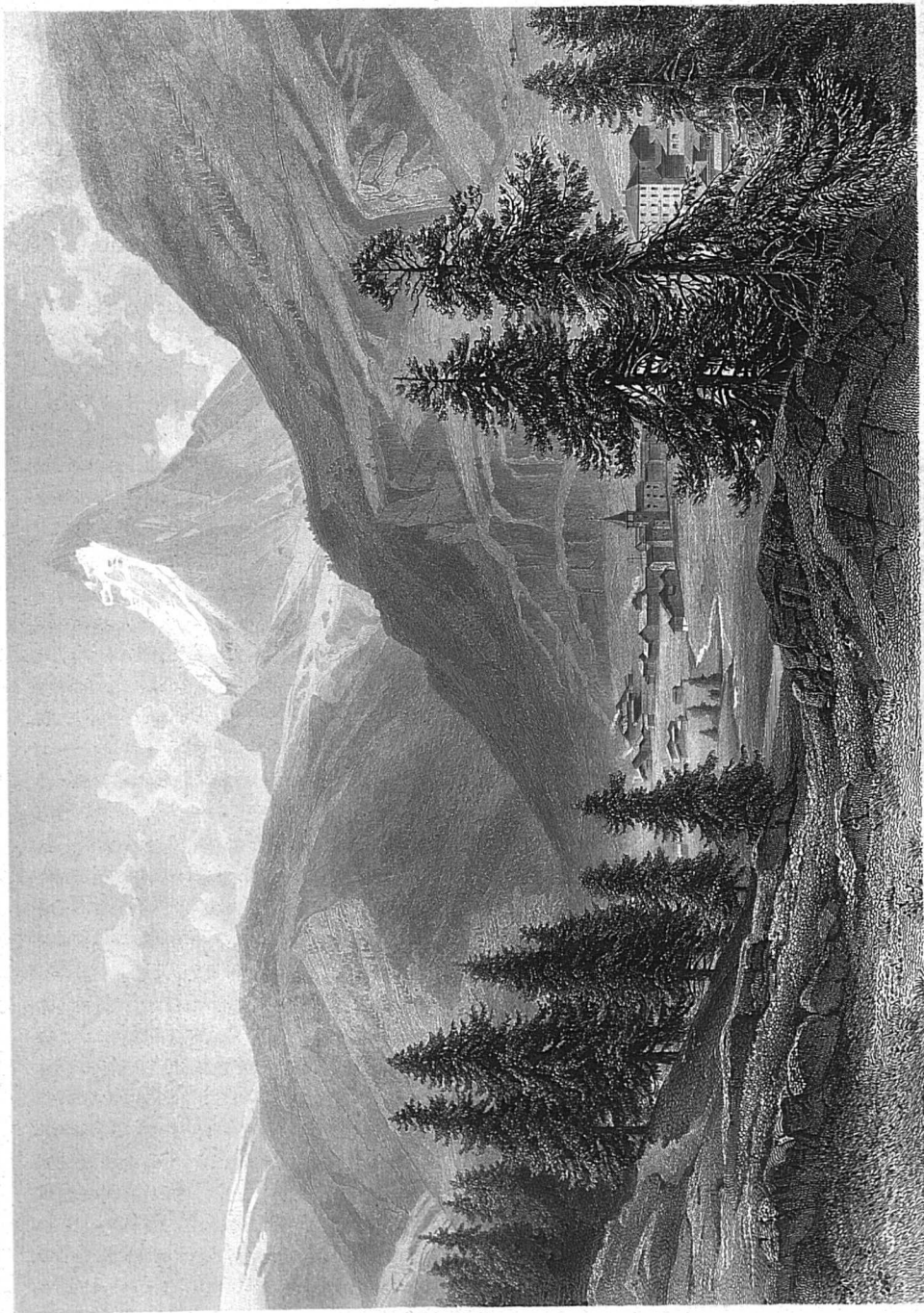
Il y a 25 ans encore Viège était à peine connu dans le monde des voyageurs comme une localité de peu d'importance sur la route du Simplon; depuis, il a acquis une certaine autorité comme station centrale pour les excursions dans les vallées de la Viège. Nous aussi nous allons nous diriger vers Saas et Zermatt.

D'abord nous montons par les jardins et les vallées qui avoisinent le bourg en nous tenant à une certaine hauteur au-delà de la Viège qui coule à notre droite. Nous arrivons d'abord à Nebruck, en continuant à voir le Balfrin devant nous. Le pont voûté qui conduit sur la rive gauche du ruisseau, se trouve dans une contrée très-gracieuse. Nous n'apercevons pas seulement la vallée ainsi que les montagnes qui l'enferment, mais encore le formidable Saasgrat qui sépare les deux vallées de la Viège. Le Balfrin qui a une hauteur de 11,000 pieds s'élève au-dessus de la déclivité boisée du mont Ebi. Sur la rive droite du torrent on voit de hautes pyramides de terre dont le sommet est couronné par une pierre et en tout point semblable à celles qu'on trouve dans la vallée d'Hérens. A partir de ce point le chemin devient plus escarpé; il va en serpentant jusqu'à Stalden, petite localité assez pittoresque surtout à cause de son église qui est bâtie sur une rocher à pic.

C'est à Stalden que se joignent les deux vallées formées par la Viège. La vallée de Nicolas, dans laquelle se trouve Zermatt, est plus longue que

de noyers, à Zermatt. En cet endroit et en montant davantage dans la vallée, nous voyons pousser dans les fentes des rochers réchauffés par un soleil ardent, des plantes rares, notamment le *Juniperus sabina* ou le sabinier. La vue qu'on a d'ici sur l'issue de la vallée de Viège avec ses pentes boisées et cultivées et sur les montagnes aux gracieux contours est très-belle. Au bout de quelque temps nous atteignons Kalpetran, nous montons un peu et nous remarquons plusieurs jolis ruisseaux, les décombres provenant d'une rupture de rochers et les ruines datant du tremblement de terre de 1855. Nous arrivons ensuite à Kipsen où nous nous arrêtons un instant. En face du village, le ruisseau Augstbord qui vient du haut de la montagne forme plusieurs cascades. Nous apercevons St. Nicolas et son toit reluisant au soleil et puis le sauvage Jungbach, le Riedbach dont les eaux dérivent du gigantesque glacier du même nom et un peu plus loin, au pied d'une grande pyramide de décombres, couverte de prairies et de champs de blé, St. Nicolas qui est à 3600 pieds au-dessus de la mer. Le tremblement de terre de 1855 a causé bien des ravages à St Nicolas; dans l'espace de plusieurs jours seulement on n'y a pas senti moins de 41 secousses très-sensibles. En général il n'est pas rare que le pays ait à souffrir des tremblements de terre.

Tout près de St. Nicolas est situé le village de Graenichen, où naquit Thomas Platter, qui a commencé par garder les chèvres de son père, ce qui ne l'a pas empêché de devenir un des premiers savants de son époque. L'aspect des montagnes du Petit Mont Rose, et notamment celui du Breithorn et du Petit Mont Cervin est des plus séduisants. Au-delà de St. Nicolas nous passons la Viège, et voyons près de Schwiedern la chute du Blabach qui provient du glacier de Sparren. Vient ensuite un autre ruisseau, le Blifkbach dont le lit pierreux est généralement à sec en été, attendu que sur les hauteurs on emploie l'eau du ruisseau pour arroser les prairies. Nous passons par plusieurs petites localités, parmi lesquelles nous ne citerons que Herbrigen; en face de ce dernier village on voit la belle chute du Dümmibach le long de rochers escarpés. Au-dessus de la cataracte s'élève l'Aiguille de Brunéck. En passant par Längematt et Breitmatt nous arrivons bientôt après aux deux endroits dits Lerchenzüge. Ceux-ci forment les lits de deux ruisseaux de glaciers qui sont à sec le matin et l'après-midi remplis d'eaux provenant de la fonte des neiges et des glaces. Parfois il devient difficile d'y passer à gué. Cette contrée n'est pas, à la vérité, une des plus belles de la Suisse, mais des deux côtés de la vallée on voit s'élever de puissantes montagnes, dont les belles cimes sont couvertes de glaces éternelles et dont les forêts et les gorges



G. M. Kraus sculp.

DA8 BLATTBERGORN UND ZEREMATT.
(Valais)

Druck & Verlag v. G. G. Lange in Darmstadt.

C. Koehler del.

contiennent des glaciers. Randa, village paroissial, où nous passons maintenant, a souvent eu beaucoup à souffrir du voisinage de ces glaciers dont les avalanches surprennent les paisibles habitants et détruisent leurs habitations; les glaciers eux-mêmes se rompent quelquefois et couvrent de leurs blocs énormes, maisons, jardins, voire même des rues entières. La dernière rupture mémorable est celle de 1819. Le village n'a pas été atteint directement, seulement la grande compression de l'air que la rupture a produite, a endommagé plus de cent maisons dans le village et sur la hauteur.

En partant de Randa, nous traversons de belles prairies et apercevons le puissant glacier du Weisshorn aux pentes abruptes; nous touchons aux Wildzüge qui découlent du glacier de Kühn; nous voyons les traces d'une immense rupture de rochers et nous arrivons à Täsch, où le ruisseau du même nom, provenant du glacier de Täsch débouche dans la Viège entre l'aiguille d'Allelin et de Rimpfisch. La vallée se resserre; une arête de montagnes qui part du Rothhorn, imprime à la Viège une direction occidentale. Le chemin nous conduit au-dessus du ruisseau dont les eaux mugissent dans un gouffre sauvage et boisé; nous traversons plusieurs ponts solides et nous arrivons tantôt sur la rive droite, tantôt sur la rive gauche du cours d'eau. Tout-à-coup la vallée s'élargit. Nous voilà en face des sombres hauteurs du Furgengrat derrière lesquelles les puissantes aiguilles du Mont Cervin vont se perdre dans les airs. La vue en est d'une beauté majestueuse surtout par une belle soirée d'été. La montagne est haute de 14,000 pieds et surpasse par conséquent de beaucoup toutes les hauteurs avoisinantes. Comme le Montblanc, la Jungfrau et le Finsteraarhorn il a une forme imposante et caractéristique qui frappe tout le monde et qui permet de le reconnaître à première vue. A côté, au pied d'une sombre montagne, se trouve le village de Zermatt avec ses maisonnettes obscures et ses hôtels modernes où l'on trouve pendant tout l'été des étrangers de toutes les parties du monde.

Zermatt est au fond de la vallée de Viège à 4800 pieds au-dessus de la mer. Il y a 30 ans que ce village était à peine connu. Le grand nombre des étrangers qui y affluent n'a eu jusqu'à présent que bien peu d'influence sur les progrès du village et l'église seule a un aspect agréable. Mais ce qui donne un charme particulier à Zermatt (surnommé Praborgne par les Italiens) ce qui lui assure un rang à part, ce sont ses admirables et grandioses environs. On peut remplir des semaines entières par des excursions dans toutes les directions, dans les gorges et vallées, à visiter des cascades, des ruisseaux bruyants, de sombres lacs glacés, les régions

des glaciers, des montagnes s'élevant au-dessus de la limite des neiges et enfin à se hasarder sur des sommets que bien peu de voyageurs hardis osent fouler de leurs pieds.

Nous ne saurions, vu notre cadre restreint, décrire Zermatt et ses environs, en supposant qu'un auteur puisse se charger d'une tâche aussi difficile. Restreignons-nous autant que possible et bornons-nous à indiquer les principaux points qui sont généralement visités par les voyageurs. Nous commençons nos excursions par celle du Schwarzsee et du Hörnli. Le chemin est très-beau et très-praticable; sur plusieurs points on découvre de belles vues sur la vallée et toute le contrée avoisinant Zermatt. Au sud-est du lac s'élèvent les rochers du Hörnli, dont l'ascension est facile. La vue, s'étendant sur le Mont Cervin qui est presque en face et à environ 5000 pieds au-dessus, est d'une beauté surprenante. On embrasse d'un coup d'oeil les montagnes qui sont à gauche et à droite du Mont Cervin; on voit les nombreux rochers et glaciers qui vont se perdre en serpentant; le regard plonge jusqu'au beau groupe du Michabelhorn et à la vallée de Viège. Un autre genre de plaisir est réservé à ceux qui visitent les glaciers de Findelen et de Gorner; celui-ci a 4 lieues de longueur, celui-là 2 lieues et demie; le glacier d'Aletsch qui est également près de Zermatt passe pour être le plus grand de toute la Suisse. Avec ses neuf vallons neigeux, le glacier de Gorner couvre 50 millions de mètres carrés. Les pointes de glace, s'élevant hardies dans les airs, s'enchevêtrant dans leurs zigzags, offrent un aspect d'une beauté étrange, extraordinaire et imposante que ne présente aucun autre glacier de la Suisse.

L'excursion faite le plus fréquemment par les touristes qui se trouvent à Zermatt est celle du Riffelhaus (maison de Riffel) et de là à l'arête de Gorner. Il est rare qu'un voyageur oublie de visiter ces deux points. Le Riffelhaus est situé dans la direction méridionale par rapport au village, d'où il est visible; il se trouve à 2900 pieds au-dessus du Zermatt, tout près de l'endroit où le ruisseau, alimenté par les eaux des glaciers, prend naissance. Le chemin qui y conduit est assez commode et nous fait arriver après trois heures de marche dans de vertes prairies. La vallée de Zermatt est riche en plantes belles et rares dont on trouve une grande partie autour de la maison qui a été construite en 1854. La vue que l'on a de cet endroit est intéressante; mais elle l'est bien moins que celle dont on jouit du Gornergrat haut de 9654 pieds. L'arête de la montagne elle-même, le Grat, se détache du mont de Riffel et présente un aspect sombre et désolé; aucune végétation, nulle plante n'égaie le site; d'ailleurs toute cette région de glaciers offre le même aspect chauve et morne. Mais

ces déserts nus, l'absence de tout ce qui rappelle la vie et l'agitation, ces immenses pans de rochers stériles, crevassés et tourmentés par des ruptures, ces cimes couvertes de grandes masses pierreuses, ces innombrables glaciers verdâtres qui sont comme brisés et fendus, tout cet ensemble de phénomènes et d'aspects anormaux est ce qui fait précisément la beauté extraordinaire, unique de ce paysage. Quelles montagnes gigantesques nous voyons s'élever autour de nous ! Avant tout c'est le Mont Cervin qui nous ravit ; et à côté de celui-ci toute une pléiade de montagnes qui ne le lui cèdent guère en grandeur et en beauté ; le Cima de Jazzi, le Mont Rose avec ses sept cimes, le Lyskamm, les Jumeaux, le Breithorn, le Joderhorn, le Théodulehorn, la belle Dent Blanche, le Grand Cornier, les Gabelhörner, le Rothhorn, le Schallhorn, nous remplissent d'admiration.

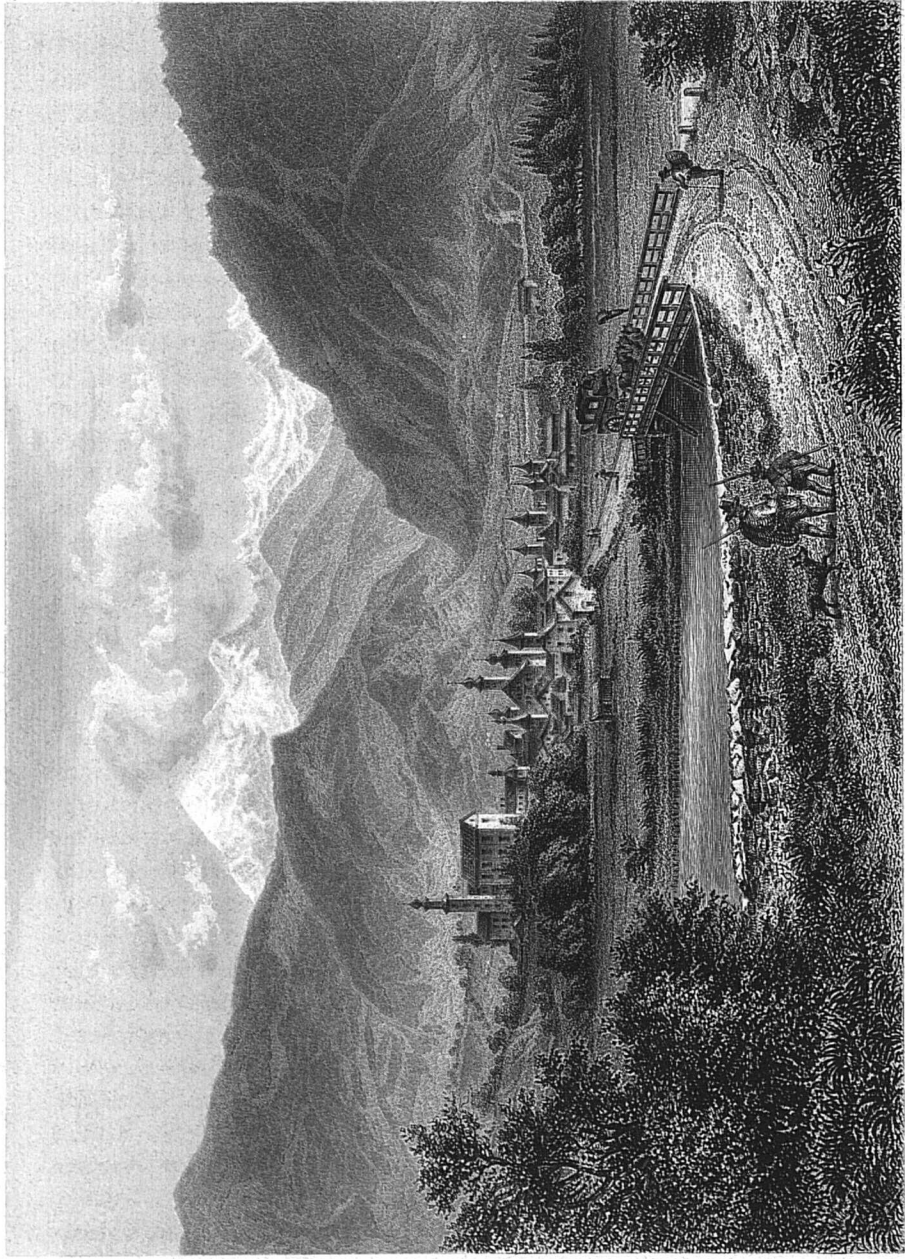
Dans le lointain on aperçoit quelques vallées des Alpes Bernoises, le groupe des Alpes de Blumli, le Doldenhorn, le Gspaltenhorn, le Bietschhorn et la Breithorn, les puissantes et neigeuses montagnes que leur éloignement seul nous empêche d'admirer comme ils le méritent. Plus proche de nous, juste au nord-est, d'autres puissantes montagnes, à l'aspect sombre, le Strahlhorn, les Cornes de Rymfisch et l'Aiguille d'Allelin s'élançant dans les cieux à côté des pointes et des cimes des Cornes de Mischabel. Si la vue qu'on a du haut de Gornergrat est très-intéressante, une autre, qui l'est à un plus haut degré et qui est en même temps plus étendue, c'est celle du Riffelhorn ; mais l'ascension de cette aiguille est très-difficile. Bien que nous soyons là à 9012 pieds au-dessus de la mer, la Cima de Jazzi qu'on peut facilement atteindre une fois sur le Gornergrat, est encore à 2000 pieds au-dessus ; elle n'est que de 2525 pieds inférieure à la Cime la plus élevée du Mont Rose. On assure que le spectacle dont on jouit sur la hauteur neigeuse et arrondie de cette sauvage montagne est presque comparable à celui qu'offrent les hauteurs du Mont Rose. Il n'est pas très-rare que des touristes fassent l'ascension du Mont Rose, de jeunes dames même s'y seraient risquées plusieurs fois ; toutefois, le chemin qui conduit à ces prodigieuses hauteurs est très-fatigant et puis il présente de grands dangers même à ceux des touristes qui ne sont pas exempts de vertige et qui ont l'habitude de ces sortes d'excursions ; aussi la majorité des voyageurs se prive-t-elle de cette expédition tant soit peu périlleuse. D'ailleurs, il arrive quelquefois que les explorateurs parvenus au terme de leur expédition ne soient pas récompensés de tant d'audace ; trop souvent des brumes légères mais impénétrables remplissent de leur obscurité tout le paysage du côté du midi.

la vallée de Mund que la légende a rendue célèbre, est sis le petit village de Mund. Nous arrivons ensuite à Glys à l'église byzantine; une allée nous conduit de là à Brigue, petit village qui est le chef-lieu de la Zehnte du même nom.

Brigue est situé sur la rive gauche du Rhône au milieu de belles et larges prairies. Bien que cette contrée soit déjà très-élevée et voisine des hautes montagnes couvertes de neiges et de glaces, elle jouit pourtant d'un climat doux. Le vin, le safran et les fruits du midi y poussent. La localité produit un effet étrange; ses maisons brillent d'une lueur argentine, les toits étant couverts de schiste micacé, tandis que les toits des églises sont couverts de lavège verte à veines jaunes. Brigue a plusieurs fois eu à souffrir de tremblements de terre. N'oublions pas de dire un mot sur l'intéressant ruisseau la Saltine qui se jette dans le Rhône et vient du fond d'une gorge étroite et pittoresque.

Brigue est une station de poste pour ceux qui passent le Simplon. La route se dirige d'abord du côté de la Saltine sans la passer toutefois et va en serpentant le long de la pente où nous trouvons encore des habitations et des terrains cultivés. Nous passons près d'un Calvaire avec de nombreuses petites chapelles et nous jetons un coup d'oeil sur Brigue, la vallée du Rhône et les pentes animées. Nous apercevons à notre grand plaisir le Glyshorn aux contours abrupts et aux grotesques dents rocheuses, nous arrivons enfin au second abri, où l'on a élevé une petite chapelle sur le gouffre de la Saltine. Là nous voyons le Mäderhorn dont les glaciers semblent nous regarder du haut de leur immense élévation. Le paysage est pittoresque; le matin quand il fait beau, les cimes neigeuses reluisant au soleil, produisent un effet magique. C'est là que débouche la vieille route, riche en beaux points de vue sur la sombre gorge où la bruyante Saltine roule ses eaux. Les piétons prennent volontiers ce vieux chemin. Un peu plus loin la route s'écarte de la gorge, au fond de laquelle coule la Saltine et continue en faisant un grand cercle autour de la gorge de Ganthère. Sur ce point elle est presque plane et découvre de beaux points de vue sur le ravin qui est dans les profondeurs et les hauteurs environnantes. Le voyageur aperçoit en face de lui la cinquième baraque ou maison d'abri, perchée tout à fait sur la hauteur, mais il n'y arrive qu'au bout de trois heures de marche; à l'est le Bortelhorn et le Furggenbaumhorn lancent leurs pics au-dessus des nues.

Après avoir traversé le pont jeté sur la Ganthère, nous débouchons dans une contrée qui est souvent exposée aux avalanches; en suivant un chemin qui va en serpentant, nous arrivons à Bérisal. Là se



J. Kohlbach del.

A. Lorenz sculp.

B. R. I. E. G.

(Wallis)

Druck & Verlag von G. S. Lange in Darmstadt.

413

trouve le troisième abri ainsi que la station de la poste. Sur un joli talon de montagne on voit une gracieuse petite chapelle. Il n'est pas jusqu'à ces contrées isolées et sombres où la guerre n'ait pénétré. En 1814, au mois de mars, un corps d'armée italien, fort de plusieurs milliers d'hommes, partit de Domo d'Ossola et passa le Simplon pour reprendre possession du Valais. Il fut attaqué à l'endroit que nous décrivons par quelques centaines de braves du Haut-Valais et repoussé jusqu'au Lac Majeur.

Derrière Bérisal la route va de nouveau en montant et traverse plusieurs petits ruisseaux, qui proviennent des gorges environnantes. Sur la lisière de la forêt de sapins se trouve le quatrième abri, d'où nous pouvons jeter un regard d'ensemble sur le chemin que nous avons parcouru, sur les montagnes, notamment les Alpes Bernoises, le Breithorn, la Jungfrau, le Moine et le gigantesque glacier d'Aletsch. Nous voyons ensuite la galerie de Schalbet également surnommée la „Première galerie“, de 95 pieds de long; à l'issue de cette galerie nous apercevons le glacier dit „d'Eau froide“ reluisant d'une teinte argentée, ressemblant à une cataracte glacée et descendant en quelque sorte le long du Mäderkorn et du Monte Leone. Le paysage devient triste, morne; nulle part le moindre arbre; par-ci par-là quelques plantes rabougries, bien que de belles couleurs. Vers le nord la gorge de la Saltine descend jusqu'au Rhône. En regardant entre le Glyshorn et Kienhorn nous apercevons Nâtres qui est tout proche et la jolie petite ville de Brigue au-dessus desquels s'élancent trois rudes cornes rocheuses, surplombées à leur tour par les gigantesques Alpes Bernoises. Nous voyons de nouveau le puissant glacier d'Aletsch encardé par de hauts pics neigeux. Nous arrivons au cinquième abri et à la galerie du glacier d'Eau froide. Cette galerie est un ouvrage romain extraordinaire; en grande partie elle est en maçonnerie, a une longueur d'environ 50 pas et est munie de onze arcs, par lesquels pénètre le jour. Au-dessus de la galerie se trouve un travail en maçonnerie, une sorte d'aqueduc par lequel les eaux abondantes du vaste glacier d'Eau froide s'écoulent pour se précipiter ensuite par l'ouverture du milieu dans les profondeurs des gorges.

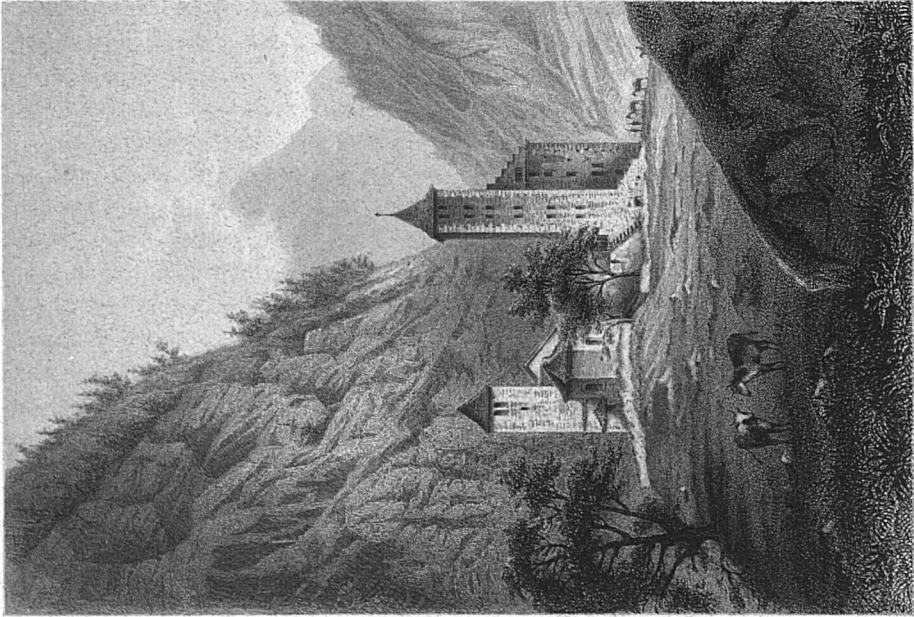
Dans les hauteurs, au-dessus du glacier, la pyramide du Schönhorn justement surnommée la Belle et le majestueux Monte Leone lancent leurs pics dans les nuages. En été on voit fleurir dans cette région la rose des Alpes, en hiver de véritables ouragans de neige soulèvent des avalanches. Anciennement la gorge était fortifiée, mais il ne reste presque plus rien de ces ouvrages. Nous atteignons bientôt la troisième galerie, longue de

sieurs fois tenté avec succès les ascensions les plus difficiles peuvent essayer de monter au Fletschorn, haut de 12,400 pieds et d'où l'on a une vue immense.

Au 16^me siècle Simplon fut ravagé par un éboulement qui ne fit pas moins de 84 victimes humaines. Des chemins tracés dans les montagnes et d'un usage peu commode nous conduisent de ce village, à travers le val de Laquin, à Almagelle dans le val de Saas ainsi qu'à Algaby situé au bas du val. C'est vers cette dernière localité que se dirige la route. Elle traverse d'abord le ruisseau de Lawibach et pénètre ensuite dans une sombre et sauvage gorge qui s'appelle le Val de Laquin. La route va serpentant dans ce val. On entend la glapissante Quina qui vient du haut du glacier de Laquin et qui après sa réunion avec le Krummbach, porte le nom de Variola, nom qui se change encore après en celui de Doveria. Algaby ou Gsteig n'est qu'un petit hameau; ce nom ainsi que ceux d'Almagelle, Mishabelle, etc. seraient d'origine sarrazine.

L'un des travaux les plus extraordinaires de la route du Simplon est à coup sûr la galerie d'Algaby, grand tunnel percé dans le roc qui se projette en avant. Elle a une longueur de 216 pieds et a servi de modèle à tous les tunnels construits depuis. Lors de la grande guerre en 1814, la partie inférieure de la percée était fortifiée et armée. Au partir de ce point la gorge va en se rétrécissant de plus en plus et change son nom en celui de gorge de Gondo. Nous voyons des rochers de gneiss de plusieurs milliers de pieds de hauteur s'élever perpendiculairement au-dessus de la gorge et par endroits la surplomber entièrement. C'est un paysage romantique et grandiose tout à part qui ne manque jamais de produire un effet extraordinaire. A côté de la route, la Doveria bruyante se fraie un chemin au fond d'un gouffre étroit et par-dessus des blocs rocheux. Au bout de quelque temps nous arrivons au huitième abri et en passant un pont hardiment jeté et surnommé avec raison Ponte Alto, nous gagnons l'autre rive. Mais nous ne séjournons pas longtemps sur la droite de la vallée; nous voici bientôt sur la gauche, pour nous engager quelque temps après dans la galerie autrefois si célèbre de Gondo qui de nos jours est reléguée sur l'arrière-plan par les récents travaux des chemins de fer.

Sur ce point nous voyons les rochers se projeter considérablement en avant, aussi a-t-il fallu les percer. Il a été nécessaire de s'assurer le concours de 1000 ouvriers à la fois, travaillant simultanément aux deux bouts et sur les deux points où se trouvent actuellement les deux ouvertures latérales de la galerie. Ce ne fut qu'à cette condition qu'on put



Stich, Druck & Verlags von Simon Schlegel, Leipzig & Harmsen & Co., Hamburg.

CONDO-DORF UND GALERIE.

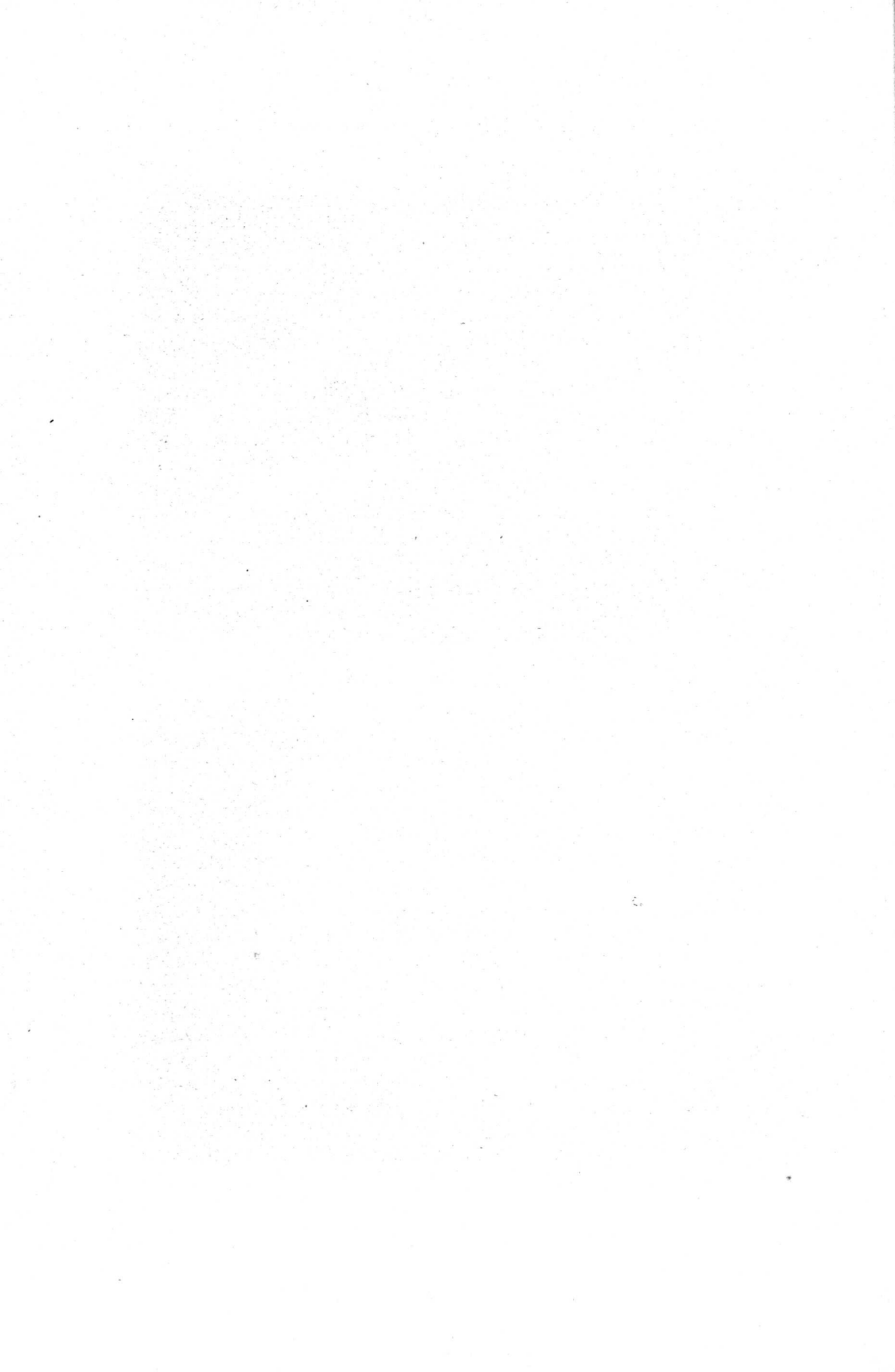
VILLAGE ET GALERIE DE CONDO.

419



Stich, Druck & Verlags von Simon Schlegel, Leipzig & Harmsen & Co., Hamburg.

ROUTE DU SIMLON.



terminer en 18 mois les travaux immenses conçus par l'empereur des Français. La continuation des travaux pendant la nuit n'était pas chose rare, et non seulement au début des travaux, mais encore plus tard, les ouvriers étaient obligés de se suspendre à des cordes, ne trouvant nulle part de point d'appui. Napoléon I attachait une si grande valeur à ces travaux, qu'en commémoration des obstacles vaincus et du but atteint, il fit réserver à la première fenêtre un espace carré, où il ordonna de graver l'orgueilleuse inscription: *Aere Italo XDCCCV Nap. Imp.* Ainsi l'homme arrivé à cette époque à l'apogée de sa puissance nous dit: „C'est moi qui l'ai fait et c'est l'Italie qui a été obligée de fournir l'argent.“ La roche est extrêmement dure, la galerie elle-même a 19 pieds de large, 15 de hauteur et 683 de longueur. La vue qu'on a de l'extrémité méridionale de la galerie est d'une beauté merveilleuse qui fait rêver. Dès que nous sommes sortis de l'obscurité, nous nous trouvons en face d'un beau pont en pierre; nous entendons à côté de nous le puissant Alprin (en Italien Frissinone) rouler avec fracas ses eaux abondantes et glapissantes qui semblent se dissoudre en poussière; après avoir formé plusieurs cascades il s'enfonce dans les profondeurs. La gorge de la Doveria, suivie de la route qui la borde du côté gauche et enchâssée de rochers nus et grisâtres, continue à s'allonger.

Mais poursuivons. La roche s'étend au-dessus du ruisseau et la route qu'il a fallu percer en faisant sauter la pierre, semble se dégager avec peine. Elle va toujours en serpentant; des sillons profondément creusés dans le rocher se dirigent du côté des profondeurs où se précipitent les eaux qui proviennent de la fonte des neiges.

Encore vingt minutes de chemin et nous voilà dans la dernière localité appartenant encore au Valais, à Gondo. C'est un tout petit village de pauvre apparence. On y voit une vieille tour que la famille valaisanne de Stockalper avait autrefois construite pour les voyageurs. La contrée est très-intéressante pour les minéralogues; on y trouve même de l'or. De l'autre côté de Gondo, nous apercevons une colonne qui marque la frontière de la Suisse et de l'Italie; elle s'élève sur le territoire de la petite localité de Saint-Marco dont les constructions rappellent déjà vivement l'Italie. Une demi-heure après nous nous trouvons au village d'Isella, station douanière. La contrée est fréquemment ravagée par les eaux qui débordent. En 1839 elles subirent une telle crue qu'elles pénétrèrent dans la galerie d'Isella qu'elles traversèrent.

La vallée de Davedro est franchie, le paysage devient plus riant, les rochers stériles et nus disparaissent de plus en plus, nous apercevons le

long des déclivités quelques gazons, des fleurs, voire même quelques noyers. Nous passons la septième galerie, nous gagnons Crevola et traversons le pont de la Doveria pour nous engager dans la vallée d'Ossofa où débouchent les vallées d'Antigoria, de Vigezza et de Bugnanco. Nous voilà en pleine Italie, pour ainsi dire. L'air, la végétation, la langue, les moeurs, rien ne nous rappelle plus la Suisse que nous avons quittée un moment, pour y revenir bientôt. Une heure plus tard et nous sommes à Domo d'Ossola.

Cette petite ville a un caractère plus italien encore, mais elle ne peut nous retenir que si nous la considérons comme centre d'excursions charmantes dans les montagnes voisines. Au-delà de Domo d'Ossola la route longe une vaste plaine, traversée par la fougueuse Tosa. Nous touchons successivement Vogagna, Ornovasso, Gravellona, Fariolo situé dans une contrée des mieux cultivées, et atteignons enfin Baveno sur le Lac Majeur et tout près des Iles Borromées qui surgissent des flots paisibles du lac.

Après avoir passé le Simplon et fait une courte excursion dans les belles et chaudes contrées de l'Italie supérieure, retournons dans le Haut-Valais pour en explorer les vallées les plus reculées jusqu'à la source du Rhône lui-même et aux glaciers du Galenstock. Traversons d'abord le Rhône près de Brigue. En vingt minutes nous atteignons Naters, localité fort intéressante. Les maisons de ce village sont pauvres et à demi-détruites; quelques-unes peuvent à peine prétendre au rang de demeures humaines, la plupart servaient autrefois de refuge à des crétins; néanmoins elles offrent un aspect fort pittoresque. Près de Naters nous apercevons deux ruines de châteaux, des vignes et sur la hauteur, au bord de la Massa, le village de Flue ou Saxon. La contrée est superbe. On y jouit d'une vue splendide sur le Glyshorn et le Kienhorn qui gardent l'entrée des gorges de la Saltine, et sur Brigue avec ses toits resplendissants. De Naters part un bon chemin par le glacier d'Aletsch. Nous franchissons l'affluent du glacier, la Massa qui sort écumant des sombres gorges du Blindtobel. La vallée se rétrécit et change de caractère. Les prairies et les bosquets de bois font place à des étendues de sable et de galets amenés par le Rhône. La vigne croît pourtant encore. Nous apercevons comme accrochée à une paroi de rochers de quelques cents pieds de hauteur, la chapelle de Hochfluh, lieu de pèlerinage connu, et plus loin un grand éboulement



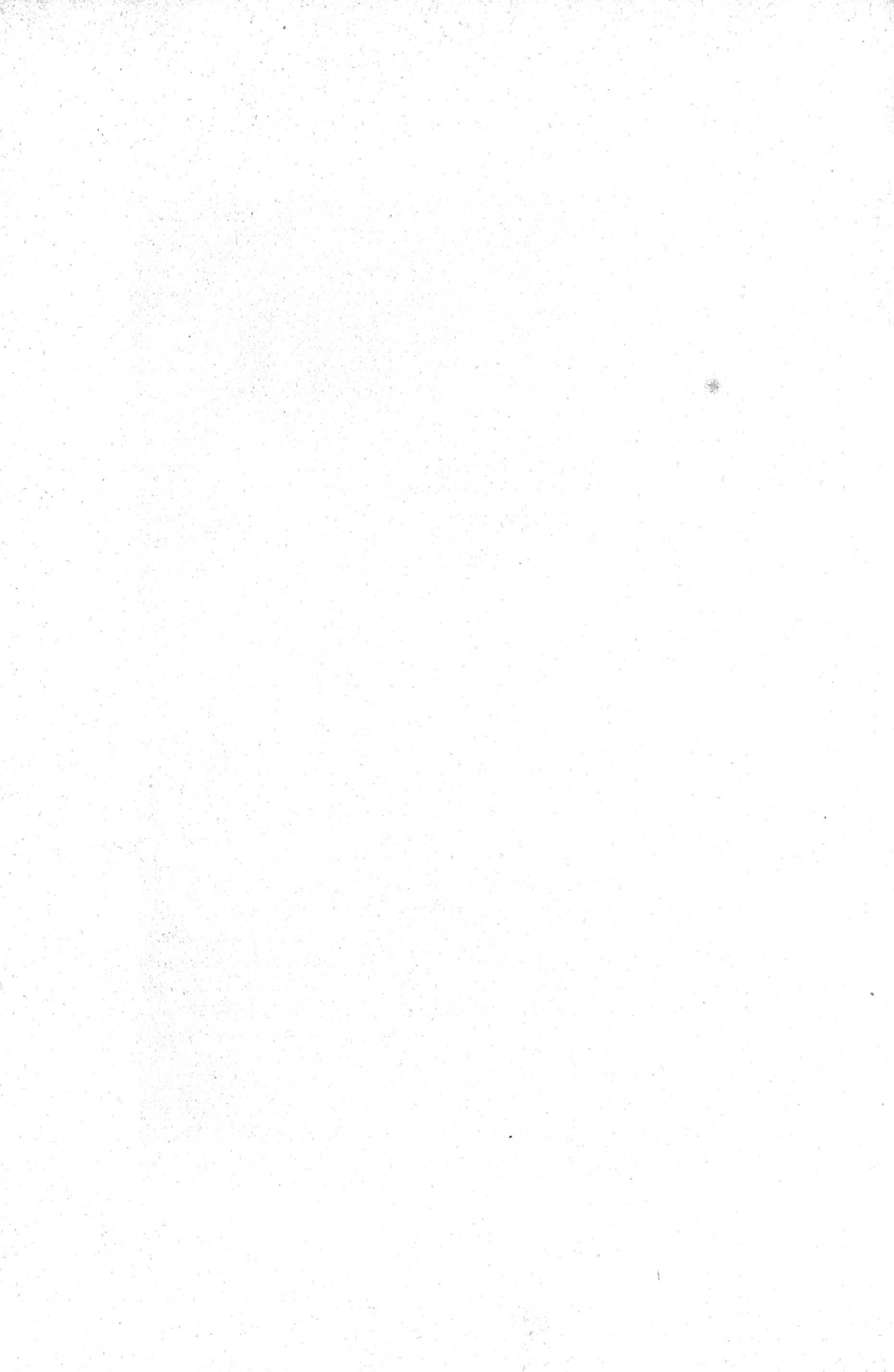
A. F. F. F. F.

L. B. B. B. B.

DAS WIESSTHALL UND DER WIESSEE, GLETSCHER, VALLÉE ET GLACIER, DIE VLESCHL.

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

497



recouvert de broussailles. La contrée reprend un caractère moins sauvage, nous dépassons un rocher couronné des ruines du château de Mangepan, détruit en 1262, et arrivons à Moeril, village situé dans une forêt de noyers et d'arbres fruitiers. Le touriste passe le Rhône, touche Grengiols, traverse un pont jeté sur le torrent à une hauteur considérable, et gravit un sentier en zigzag pratiqué en face du Binnenthal. Ce sentier le mène au village de Deisch, sis dans la partie supérieure de la vallée, et d'où l'on a une vue magnifique sur la plaine. Nous continuons notre route tracée à une grande hauteur au-dessus du Rhône. Elle traverse de vertes prairies, contourne une gorge sauvage, touche Sax et après avoir franchi l'affluent du glacier de Viesch, atteint le village du même nom une demi-heure plus tard.

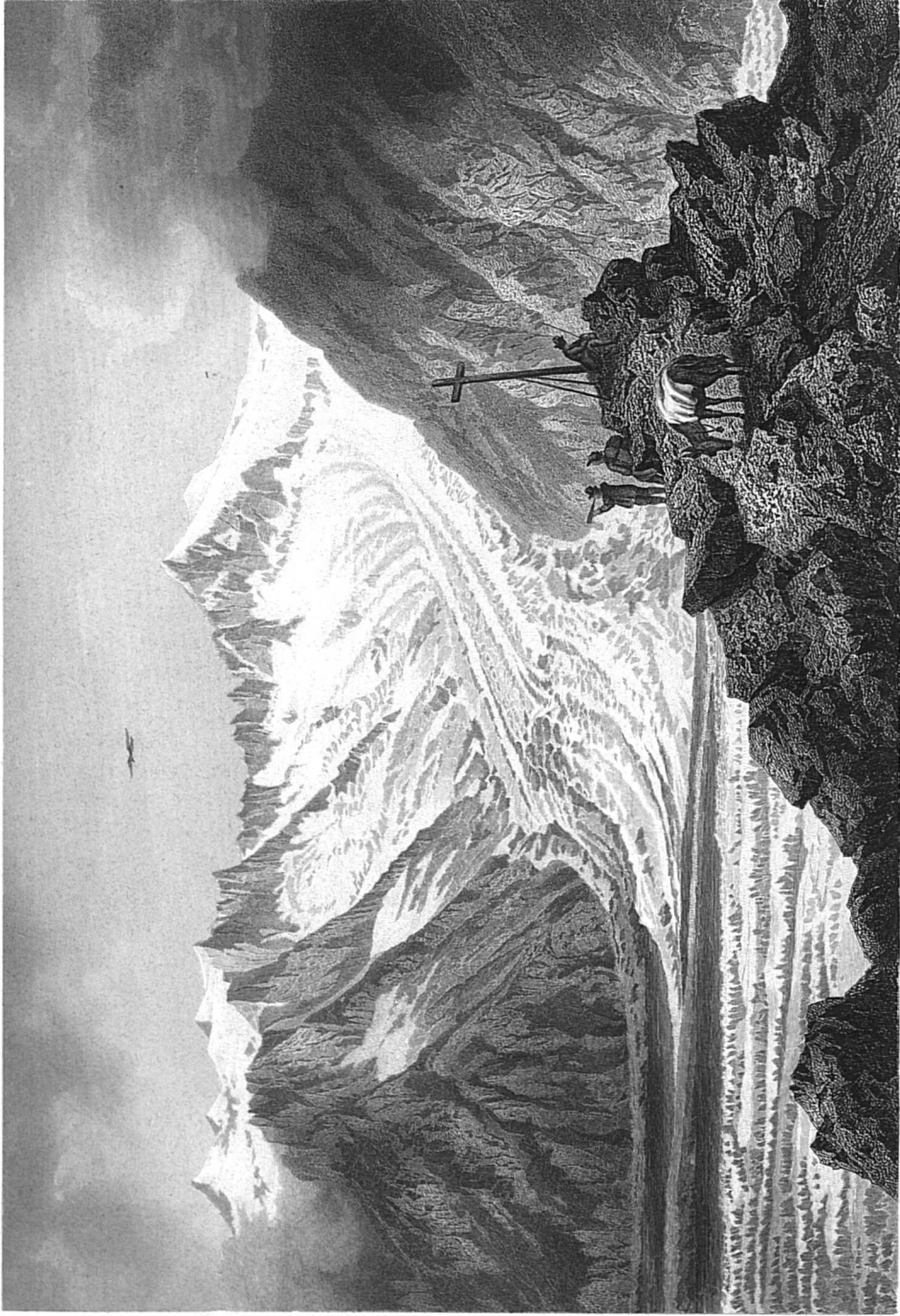
La légende prétend qu'au moyen-âge les habitants de Viesch se rendaient souvent à Grindelwald pour y assister à des baptêmes ou à des mariages. A cette époque les flancs des Alpes n'étaient recouverts que de glaciers et de névés peu dangereux. Ces récits peuvent avoir quelque fond de vérité: aujourd'hui la chose est impossible. Les touristes n'en pénètrent pas moins chaque année en nombre toujours croissant dans les glaciers qui dominent Viesch, pour contempler leurs beautés sévères. Suivons leur exemple. Un sentier rapide mais ombreux nous mène au Staffel et à l'Hôtel Jungfrau, bâti il y a dix ans et toujours plein d'Anglais. De là au sommet de l'Aeggischhorn (9054 pieds) il n'y a plus qu'une heure et demie d'une marche abrégée par les plus beaux points de vue. Le sommet ressemble à celui du Seidelhorn près du Grimsel; il se compose de débris de blocs à arêtes aigües, jetés les uns sur les autres sans ordre apparent. La vue est plus grandiose, plus sauvage et plus intéressante que celle du Seidelhorn. Devant nous, au nord, s'élancent trois sommets, à droite l'Eiger, puis le Moine, enfin la Jungfrau, d'où s'abaisse une arête dentelée. C'est de leurs névés que sort l'immense glacier d'Aletsch, le plus grand et le plus curieux de l'Europe. Après avoir suivi longtemps la direction sud, il contourne l'Olmenhorn, reçoit deux glaciers plus petits et se dirige au sud-ouest du côté de Brigue. Il a cinq heures de long et une largeur considérable. Sa surface porte quatre moraines qui s'en détachent en lignes sombres. Il est bordé par le lac de Märjelen ou d'Aletsch situé au pied du Stahlgrat. La plume se refuse à énumérer tous les pics qu'on aperçoit. Citons-en quelques-uns pourtant. Parmi les sommets des Alpes Bernoises, nous apercevons, outre la Jungfrau, le Moine et l'Eiger, dans la même chaîne, les Niescherhörner, le Finsteraarhorn et l'Oberaahorn, plus à l'est le Galenstock, le Crispalt, les montagnes valaisannes qui en-

serrent les vallées de Geren et d'Eginen, puis les hauteurs qui séparent le Valais du Val Format. Au sud se déploient dans toute leur majesté le Monte Leone et le Fletschhorn (plus de 12,000 pieds). Ils sont suivis de l'immense chaîne qui termine les vallées de Saas et de Zermatt. Au sud-ouest nous entrevoyons encore une cime blanche qui se détache des hauteurs environnantes, c'est la reine des montagnes, le Montblanc de Chamouny. Les touristes en état de faire quelques excursions pas trop fatigantes, descendent par la Riederalp et le Furkeli jusque sur le glacier d'Aletsch, le traversent sans danger aucun, malgré les crevasses et remontent les parais opposées jusqu'à l'hôtel Bellalp.

Cet hôtel aussi nommé Aletschbord est à 6000 pieds de hauteur, tout près de la partie inférieure du glacier d'Aletsch. De l'Aeggischhorn à Bellalp il faut quatre heures et le même temps de Brigue et à Bellalp. Ce dernier chemin traverse des forêts de chataigniers et de noyers puis des alpages verdoyants. D'Aletschbord on gravit en deux heures le Sparhorn ou Bellhorn (9278 pieds). La vue est analogue à celle de l'Aeggischhorn, mais on n'aperçoit ni le lac de Märjelen, ni le haut glacier d'Aletsch. En revanche sa partie inférieure est étendue aux pieds du touriste qui contemple en outre le glacier de Jägi. La vue de l'Aletschhorn (12,950 pieds) est plus étendue encore, mais cette cime n'est accessible qu'à des grimpeurs émérités.

Retournons à Viesch et continuons à remonter la vallée étroite du Rhône qui écume au fond d'une gorge inaccessible. A gauche nous voyons Bellwald, et à droite Mühlebach, lieu de naissance du cardinal Schinner. Le touriste atteint Niederwald après avoir traversé une forêt et de beaux alpages. La route reste sur la rive droite. A gauche on aperçoit le Wallithal, le Galmihorn et le Hangendfirn. Les localités suivantes n'ont pas d'importance. Après Gluringen, nous apercevons la gorge du Bächithal fermée par l'Oberaarhorn, à droite le Blinenthal dominé par le Blinengrat et le Stahlgrat avec ses glaciers. Nous dépassons Rechnigen et Munster, village riche et considérable, dont les environs bien que fort élevés, produisent encore des fruits et des céréales, et nourrissent une peuplade de bergers, énergiques et indépendants.

Avant de laisser Munster derrière nous, jetons un regard sur la rive gauche du Rhône. Elle a aussi ses vallées latérales, mais la seule de quelque étendue, c'est le Binnenthal, arrosé par la Binne et débouchant en amont de Grengiols. L'entrée en est fort étroite, mais la vallée n'en offre pas moins des scènes gracieuses et pittoresques. Elle est fermée par le col d'Albrun dont le sentier pénible conduit à Pommat et au Val Pommat.



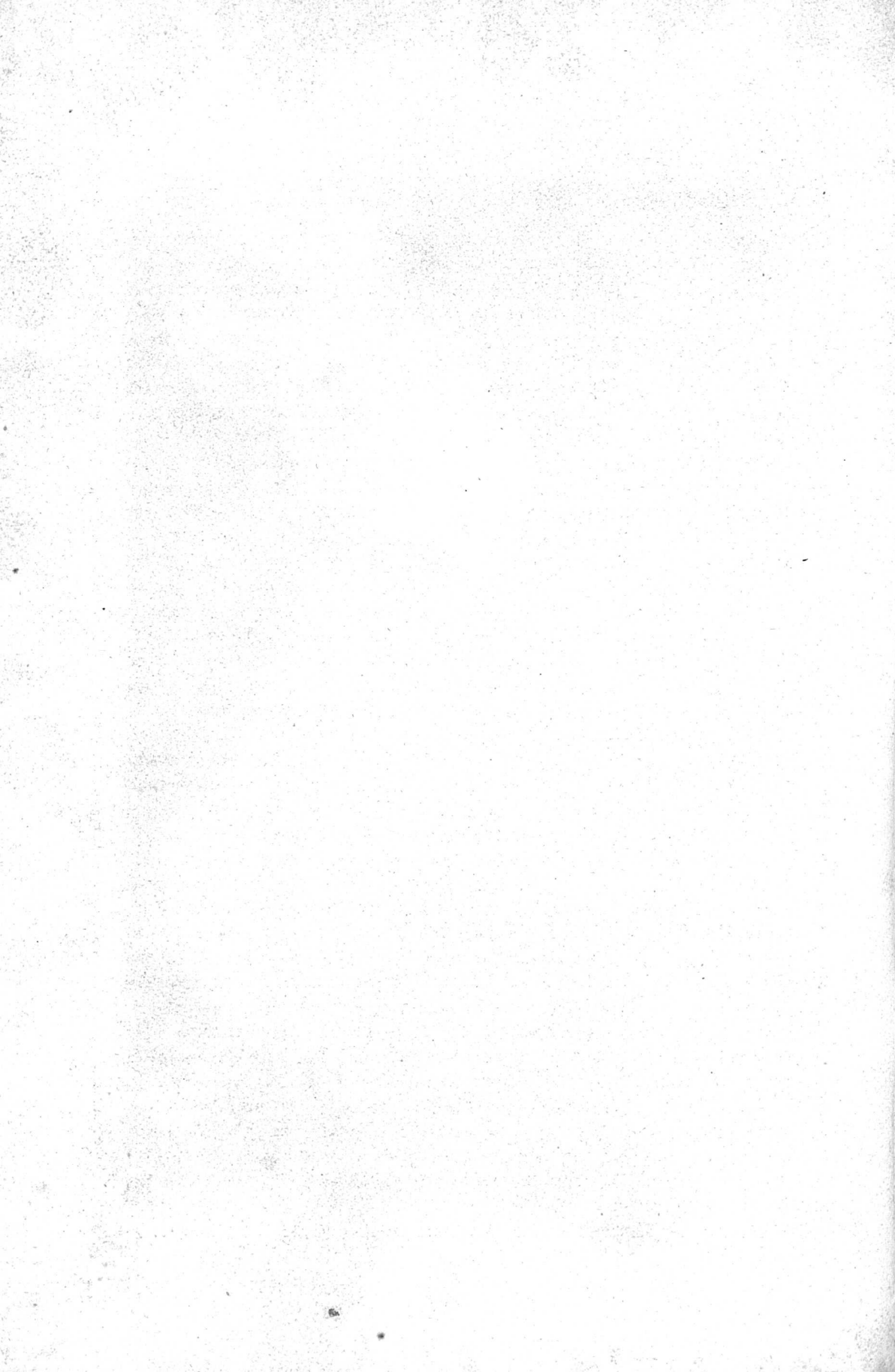
A. Fesca sculpt.

GLACIER D'ALLETSGEL.

(Valais)

Druck & Verlag von G. C. Lange in Darmstadt.

H. Rohbock del.



En général on y pénètre par Viesch. Cette route a l'avantage de procurer une vue superbe sur la vallée du Rhône. Le Binnenthal a cinq heures de longueur et plusieurs hameaux, d'abord Ausserbinn, puis Binnen avec l'église, la cure et une auberge, enfin Imfeld. Le haut de la vallée est inhabité. La vue du col est restreinte; on n'y aperçoit pas même les vallées qu'il sépare. Il faut franchir un second passage pour découvrir le Val Pommatt dont la partie supérieure est allemande. Les habitants sont originaires de l'Entlibuch (canton de Lucerne); si l'on en croit la tradition, ils auraient émigré il y a nombre de siècles.

Continuons à remonter la rive droite du Rhône. Le fond de la vallée est tapissé de vertes prairies et les arbres disparaissent. Geschenen, le premier endroit que nous rencontrons, n'est qu'un groupe de maisonnettes noires mais est connu par l'évêque Hildebrand Jost qui y vivait au commencement du 17^e siècle et le chanoine Weger, précepteur de Joseph II. Le village suivant, Ulrichen, dont les cabanes noircies contrastent avec la blancheur de l'églises, rappelle d'autres souvenirs. Les braves Valaisans y ont remporté deux victoires, l'une en 1211 sur Berthold de Zähringue et l'autre sur les Bernois qui durent céder à une population héroïque conduite par un berger et un prêtre. Vis-à-vis d'Ulrichen s'avance d'Eginenthal, vallée charmante et paisible, dont le torrent, échappé des flancs du Gerenhorn et du Brodelhorn, forme une belle cascade avant de se perdre dans le Rhône près d'Imloch. Deux sentiers traversent la vallée. L'un aboutit au glacier de Gries et au val Pommatt, l'autre conduit par Novena à Airolo dans le Tessin. Il sont d'abord réunis. Après avoir atteint Imloch, ils longent l'Eginenbach qui bouillonne au fond du précipice, puis ils traversent de frais alpages, pour se séparer près de quelques chalets. Celui de gauche suit le pied du glacier de Gries et atteint le col de Novena (Nufenen) entre le Nufenenstock et le Blashorn. Il passe ensuite l'Alpe de Gruina et débouche dans le val Bredetto, entouré de glaciers et de hautes cimes. Le chemin de droite est plus difficile; il traverse d'abord des amas de débris, des tas de neige et de hautes moraines et arrive sur le glacier entrecoupé de crevasses, dont la masse se cache presque entièrement sous des débris schisteux et qui se divise en plusieurs bras. Du sommet on a une des vues les plus splendides sur les Alpes Bernoises et la Punta de Pasodan.

C'est avec peine qu'on se décide à revenir vers le frontière suisse, car à deux lieues et demie, dans le bas de la vallée, la Tosa offre une très-belle chute, large de quatre-vingts pieds et haute de près de cinq cents. Sa masse d'eau est plus considérable que celle de l'Aar à Handeck;

elle glisse sur un lit de roche à trois étages, lançant dans les airs des nuages d'écume argentée et se dissolvant pour ainsi dire en vapeur. On ne trouve pas dans les Alpes de chute plus belle et plus caractéristique, et c'est à peine si l'on peut mettre le Giessbach, pourtant si beau, sur le même rang.

De retour à Saint Ulrichen, on se rend en une demi-heure à Ober-Gestelen, vieux village sis à 4350 pieds au-dessus de la mer et qui bien que pauvre et misérable en apparence, a toujours eu une certaine importance en raison de sa situation au point de jonction des diverses routes qui conduisent, ou dans le Tessin et en Italie par Tovenà, ou dans la vallée de la Reuss, le nord-ouest de la Suisse et le canton des Grisons par la Furca, ou à Genève par le Valais ou enfin de la vallée de l'Aar et à Berne par le Grimsel. On récolte du reste un peu de blé et de fruits sur le territoire de ce village qui a pris depuis quelque temps un certain développement et a encore de l'avenir. Le chemin de la Furca a été transformé en route carrossable, il va être établi une seconde voie sur le Grimsel et peut-être le Tovenà sera rendu accessible aux voitures. Malheureusement la localité est fort exposée aux avalanches qui l'ont déjà détruite totalement en 1720.

Un sentier presque sans pente conduit le voyageur au village le plus élevé du canton du Valais, le petit Oberwald dont les sordides maisons et les étables se montrent au milieu de vertes prairies. Les bois deviennent rares; aux environs on n'aperçoit que des pics élevés, en partie couverts de glaces; d'une chapelle construite sur un contrefort rocheux, l'œil distingue d'un côté la vallée supérieure encore habitée et de l'autre une contrée déserte, rude, monotone, couverte de débris, et traversée par le torrent sauvage qui se précipite en écumant à travers la vallée. On continue de monter et à deux heures d'Ober-Gestelen on atteint le petit bras du Rhône qui forme une jolie petite chute d'eau en sortant d'un ravin qui a dû être fermé autrefois. Encore un pas et le glacier du Rhône paraît à nos yeux étendu comme un vaste éventail sur une large et profonde vallée.

A une certaine époque, toute la vallée du Rhône jusqu'au lac de Genève et au-delà était selon toutes les probabilités un seul glacier qui se reliait au sommet de la montagne avec ceux des vallées de l'Aar et de la Reuss. Le glacier du Rhône actuel n'est que le reste imposant encore de cette immense couche de glace. Entre le Thierberg, le Winterstock le Galenstock et trois autres sommets se déploie un énorme bassin rempli de glace. Là se développe le glacier découpé, déchiqueté, qui se resserre un instant entre le Naegelisgrätli et le Galenstock, puis s'étend dans toute



L. Hochbeck del.

G.M. Kurz sculp.

JOH. B. REINOLD - G. L. JETTSCHKE.

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

425

la vallée sur une longueur d'une demi-heure. Une particularité remarquable le caractérise: c'est qu'à une hauteur relativement faible, il occupe, au-dessous de la passe, presque toute la vallée et que sa surface ne montre aucune trace de moraine. On ne le trouve noir et poussiéreux qu'à ses extrémités et ses fentes sont d'un bleu de mer parfait. L'eau qui s'échappe de son sein ne forme pas de grotte; elle sourd en plusieurs endroits d'entre la terre et les glaces et comme cela n'a lieu qu'en été, le ruisseau qu'elle forme n'est pas regardé par les Valaisans comme la source du Rhône. Ce seraient trois sources qui sortent des rochers sur la route de la Furca, à 5100 pieds de hauteur, qui donneraient naissance au puissant fleuve. Ces sources viennent sans doute d'une assez grande profondeur car elles ont la même température en été qu'en hiver, treize à quatorze degrés R.

Les bons marcheurs font habituellement, en partant de l'auberge du glacier, l'ascension du Galenstock; il leur faut près d'un jour, attendu que la hauteur est grande (11073 pieds) et le chemin difficile puisqu'il circule presque toujours sur la glace. Les routes qui viennent de la vallée conduisent sur le Grimsel et dans l'Oberhasli ou sur la Furca et dans le vieux pays d'Uri. La première de ces voies, chose singulière, passait autrefois pour dangereuse, quoiqu'elle soit en réalité sûre et commode. En la suivant, nous nous dirigeons à droite vers Mayenwand en patois Mayenwang c'est-à-dire *Pente fleurie*, nom donné à cet endroit parce qu'il offre, en raison de son exposition au sud, une flore riche et variée. A chaque pas on rencontre des roses des Alpes, des gentianes de toute espèce, des anémones jaunes et blanchâtres et d'autres belles fleurs. En une heure et demie on arrive au sommet de la passe nommé Hauseck, que nous connaissons déjà pour y avoir commencé notre visite du canton de Berne; de cet endroit triste et sauvage, nos regards planent sur la vallée et le glacier du Rhône ainsi que sur la Furca, par laquelle on pénètre dans la vallée de la Reuss.

Le sentier qui mène au glacier — nous avons déjà dit qu'il existait maintenant un chemin commode mais un peu long — part de l'auberge et longe le glacier après avoir traversé le jeune Rhône. A mesure que l'on monte, la vue sur le glacier et sur le splendide Galenstock avec son vêtement de neige, devient plus beau. Le chemin est tout-à-coup plus abrupte et, circulant à travers de beaux pâturages, couverts, comme la Mayenwand, des plantes et des fleurs alpestres plus connues, se dirige à l'est vers l'alpe de Melli traversée par un assez fort cours d'eau qui provient du glacier de ce nom et qui va grossir plus bas le Rhône, dans le voisinage du glacier.

Alors apparaissent quelques chalets, auxquels succède une pente rapide est couverte de gazon et que traverse en zigzag le sentier jusqu'à ce qu'il atteigne le sommet anguleux de la Furca surmontée d'une pierre frontière et d'une croix. L'auberge qui se trouve en cet endroit est assez fréquentée, la route carrossable passant près d'elle; la vue dont on y jouit est agréable, grandiose même. Au-dessous du voyageur s'étend la partie supérieure de la vallée du Rhône, le glacier et le cours d'eau qui en sort. A droite de la passe on aperçoit les Bromberghörner, le Nägeligrätli et les contreforts du Galenstock, à gauche s'élèvent le Hungerberg et le haut Mutthorn avec le glacier de Mutt. En se tournant vers l'est on aperçoit l'agréable vallée d'Urseren et de Réalp, entourée de hautes et sombres montagnes, appartenant les unes au groupe du Saint Gotthard et les autres à celle du Galenstock.

C'est à la Furca que nous avons commencé notre voyage en Suisse, c'est là aussi que nous le terminons. Après avoir visité les cantons primitifs de la Suisse, parcouru ses vallées, et fait l'ascension de ses montagnes, nous nous sommes dirigés vers les contrées du sud et de l'est où se parlent la langue italienne et la romane, de là nous avons couru au nord et à l'ouest passant de la plaine aux montagnes, des montagnes de la Savoie à celles du Valais, et nous sommes revenus au centre de la chaîne des Alpes, à ce point intéressant auquel se réunissent les vallées qu'arrosent les cinq cours d'eau importants de la Suisse, le Tessin, le Rhin, la Reuss, l'Aar et le Rhône.

La route que nous avons suivie a ses fatigues; mais en est-il une sur la surface de la terre qui offre au voyageur tant de vues grandioses, originales, belles ou agréables et qui puisse lutter avec elle pour le nombre des beautés et des merveilles naturelles qu'elle offre? Quiconque l'a parcourue répondra que non, eût-il, comme Alexandre de Humboldt visité toutes les parties du monde au nord comme au sud, à l'est comme à l'ouest et vécu sous toutes les zones.

Puissions-nous avoir rempli aussi bien qu'il est possible de le faire, la tâche que nous nous sommes imposée et n'avoir oublié de mentionner aucun lieu connu dans l'histoire du pays et dans celle des arts et des sciences. Vouloir n'est pas pouvoir, dans une telle entreprise; mais on reconnaîtra les bonnes intentions de quelqu'un qui aime la Suisse et la regarde

comme sa seconde patrie. Nous n'avons d'ailleurs projeté que de faire une esquisse, ainsi qu'il a été dit dans la préface; mais nous espérons qu'elle sera utile à ceux qui visiteront la Suisse ou l'une de ses parties et qu'elle engagera à voir, à réfléchir et à sentir par soi-même. Si cela a lieu nous n'aurons rien à désirer.

Que ce livre ait maintenant son sort!

Nous le terminons par l'expression du vif désir dont nous sommes intimement pénétrés: c'est que la Suisse, qu'il a essayé de décrire, ne cesse de prospérer ainsi que ses forts, courageux et intelligents habitants.



Table des Matières. — Tome I.

	Page.
Le Canton de Lucerne	109
Vues:	
— Lucerne avec le Rigi	127
— Lucerne avec le Pilate	136
— Klimeshorn (près du Pilate)	136
Le Canton du Tessin	179
Vues:	
— Vallée de la Léventine	193
— Bellinzona	200
— Locarno	207
— Couvent Madonna del Sasso	208
— Lugano	226
Le Canton des Grisons	239
Vues:	
— Château de Misocco	257
— Parties du Bernardin	258
— Im Bergell	259
— Bondo et le Glacier de Bondasco	261
— Soglio	262
— Pian di Folla	264
— Sils Maria	269
— Campfer et Silva Plana	269
— St. Maurice	270
— Samaden	271
— Parties de l'Engadine	272
— Tarasp	281
— Pontresina	287
— Le Glacier de Roseg	288
— La Chaîne de la Bernina et le Glacier de Mortaratsch	288
— Puschlav	289
— Le Prese-les-Bains	290
— Sasa Plana	297
— La Via Mala	303
— Bergiün	306
— Vallée d'Albula	306
— Vallée d'Oberhalbstein	315
— Via Mala, Hohenrealt et Thusis	318
— Thusis et la Vallée de Domleschg	318
— Disentis	321
— Chapelle de Trons	324
— Coire	331
— Grüsch et la Ruine Solavers	341
— Village de Fideris et Fideris-les-Bains	341
— Klosters	342

Table des Matières.

Tome II.

La Suisse Septentrionale.

Frontispice avec la Vue: Couvent de Pfeffers.

	Page.
Le Canton de St. Gall	3
Vues:	
— Ragatz	7
— Gorge de la Tamina et la nouvelle Source de Pfeffers	9
— Wesen et le Lac de Wallenstadt	19
— Pont de la Sitter près de St. Gall	35
— St. Gall	35
— Rorschach	40
Le Canton d'Appenzell	42
Vues:	
— Auberge de l'Aescher près du Wildkirchli	51
— Village de Schwendi	53
— Appenzell, Vue générale	56
— Appenzell, Vue détaillée	56
— Heiden	65
Le Canton de Glaris	72
Vues:	
— La Pantenbrücke et la Gorge de la vallée de la Linth	84
— Vallée de la Linth	85
— Bains du Stachelberg	86
— Glaris	94
— Klönthal, Klönsee et Glärnisch	95
Le Canton de Thurgovie	103
Vues:	
— Arbon	114
— Frauenfeld	127
Le Canton de Schaffhouse	131
Vues:	
— Schaffhouse	141
— La Chute du Rhin près de Schaffhouse	144
Le Canton de Zurich	150
Vues:	
— Zurich	180

Table des Matières. — Tome II.

	Page.
Ecole polytechnique	186
Zurich, Vue de l'Enge	187
Zurich, Vue de la Waid	190
Winterthur	196
Sur les bords du lac de Zurich (Horgen. Thalwyl)	211
Le Canton d'Argovie	216
Vues:	
Baden et la Ruine Stein	231
Ruine du Château d'Habsbourg	235
Aarau	237
Aarbourg	238
Le Canton de Bâle	246
Vues:	
Bâle	254
Bâle et le Pont du Rhin	255
La Porte de Spahlen de Bâle	256
L'Hôtel-de-Ville de Bâle	258
Cathédrale de Bâle	258
Université de Bâle	260
Monument de St. Jacques	266
Liestal	268
Le Canton de Soleure	275
Vues:	
Couvent Schönenwerth	292
Soleure, Vue générale	293
Soleure, Vue détaillée	294
L'Ermitage Ste. Véréne	296



Table des Matières.

Tome III.

La Suisse Occidentale.

Frontispice avec la Vignette: Helvetia.

	Page.
Le Canton de Berne	3
Vues:	
Hospice du Grimsel	24
La Handeck et la Chute de la Handeck	35
Meiringen	42
Partie près de Meiringen	42
Près de Meiringen dans la Vallée d'Hasli	44
Partie du Reichenbach, près de Meiringen	47
La Chute de l'Oltshibach	48
Brienz	50
Golzowl	51
Le Giessbach	53
Interlaken	56
Interlaken avec la Jungfrau	58
Interlaken, Vue du Lac de Thun	58
Villa Ober à Interlaken	60
Hôtel de Zweilütschinen	73
Lauterbrunnen avec le Staubbach	73
Les Chutes du Schmadribach, le Passage de Murren et la Jungfrauspitze	77
La Wengernalp	80
Village de Grindelwald	82
Le Bachalpsee	84
Engelhörner, Wellhorn et Wetterhorn	85
La Grindelalp	85
La Wengern-Scheideck	86
Glacier de Rosenlauri	86
Château de Schadau sur le Lac de Thun	88
Obernhofen sur le Lac de Thun	88
Thun	92
Thun, Vue du Cimetière	94
Thun, Château et Église	94
Kandersteg	97
Lac d'Oeschinen et la Blumlisalp	97

	Page.
Schwarenbach (v. la Vue du Klismenhorn T. I.)	98
Le vieux Château de Wimmis	99
Bains de Weissenbourg	100
Bern et le Pont de Nideck	114
Bern et le Palais fédéral	114
Berne et le Pont du Chemin de Fer	119
Bienne	129
Burgdorf	137
Le Canton de Neuchâtel	141
Vues:	
Neuchâtel, Vue générale	150
Neuchâtel, Place du Marché	150
La Chaux-de-Fonds	158
Le Locle	160
Moulins souterrains près de Locle	160
Le Canton de Fribourg	165
Vues:	
Fribourg I.	184
Fribourg II.	184
Gruyères	196
Le Canton de Vaud	204
Vues:	
Lausanne	214
Lausanne, Vues des Belles Roches	214
Vevay	230
Vevay, Vue du Lac	230
Au Lac de Genève	232
Clarens, Verney et Montreux	236
Montreux	236
Veytaux	238
Château de Chillon	240
Les Diablerets	249
Bex	251
Grandson	267
Ste. Croix	268
Le Canton de Genève	296
Vues:	
Genève	309
Genève et le Pont Montblanc	310
Genève et le Monument de Rousseau	310
Le Canton de Valais	344
Vues:	
Pont de Niège	367
St. Maurice	369

	Page.
— Pissevache	371
— La Tête Noire	372
— Gorge du Trient	372
— Martigny	374
— Col de la Forclaz	374
— Glacier d'Argentière	375
— Le Montblanc et le Col de Balme	376
— Vallée de Chamouny	379
— Parties du Montanvert	381
— Chamouny et le Montblanc	382
— Hospice du St. Bernard	387
— Le Grand Movéran	387
— Sion	392
— Sierre	395
— Inden et le Weishorn	397
— Varen et la Vallée du Rhône	397
— Vissoye	398
— Louèche	399
— Louèche-les-Bains et la Gemmi	400
— Louèche-les-Bains et le Balmhorn	400
— Viège	403
— Le Mont Cervin et Zermatt	407
— Brigue	413
— Village et Galerie de Gondo	419
— Vallée et Glacier de Viesch	421
— Glacier d'Aletsch	423
— Le Glacier du Rhône	425



